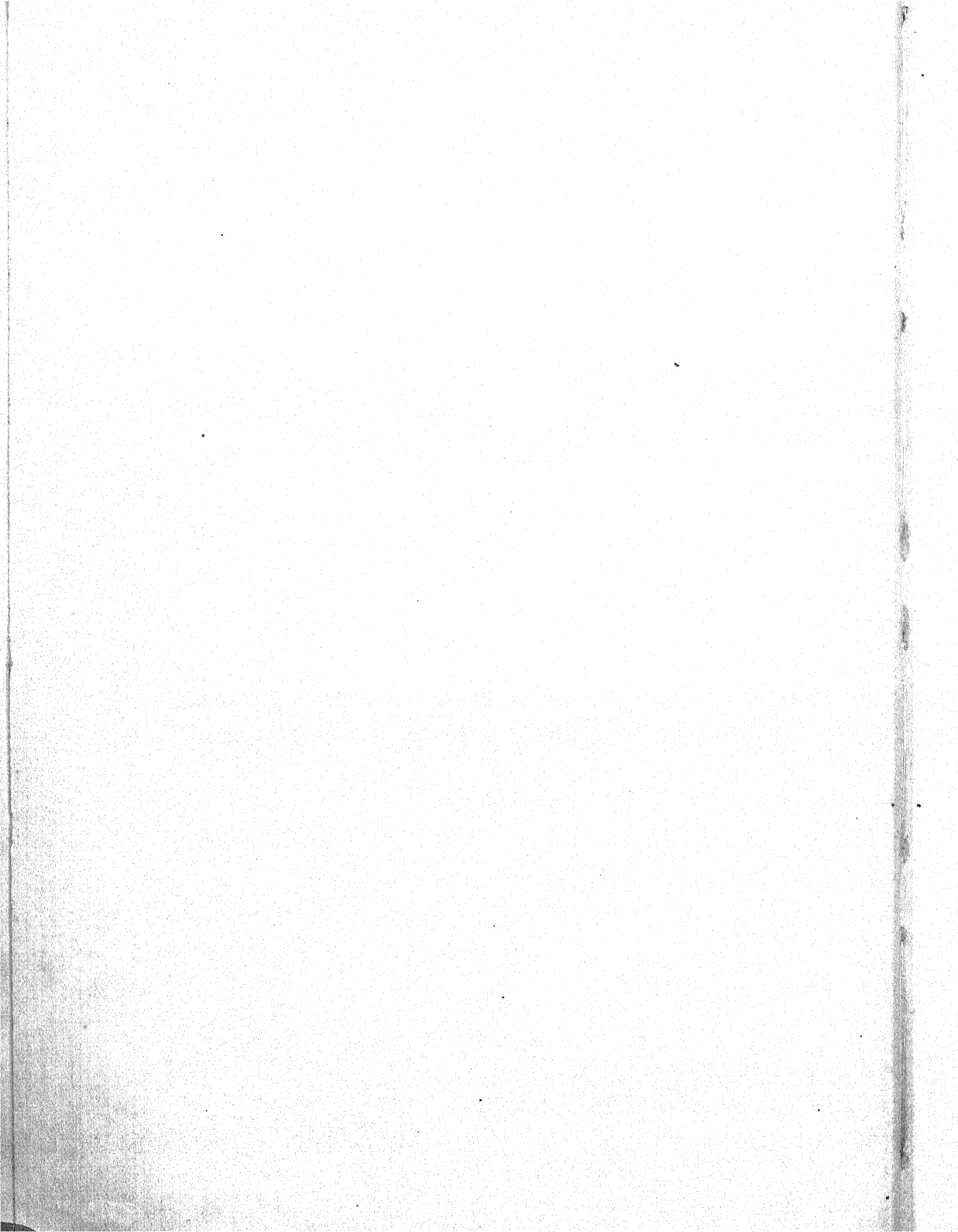


ACTES
DU XVIII^E CONGRES INTERNATIONAL
DES ORIENTALISTES



ACTES DU XVIII^E CONGRES INTERNATIONAL DES ORIENTALISTES

LEIDEN

7—12 SEPTEMBRE 1931

16532



890A
I.C.O



LIBRAIRIE ET IMPRIMERIE CI-DEVANT E. J. BRILL Sé Ae.
LEIDEN 1932



CENTRAL ARCHAEOLOGICAL
LIBRARY, NEW DELHI.

Acc. No. 16692

Date. 10/6/59

Call No. 890 A / J.C.O.

PREFACE

Le XVII^e Congrès International des Orientalistes à Oxford ayant désigné les Pays-Bas (Leiden) comme pays où devait se réunir le XVIII^e Congrès ¹⁾, le comité directeur de la société orientaliste „Oostersch Genootschap in Nederland” — qui avait, dès 1925, travaillé pour le rétablissement des Congrès Internationaux des Orientalistes — a pris l'initiative d'organiser le XVIII^e Congrès à Leiden, centre des études orientalistes aux Pays-Bas et lieu de réunion du VI^e Congrès en 1883. Le Comité d'Organisation se réunit pour la première fois en décembre 1929 et la direction du „Oostersch Genootschap” fut désignée comme Bureau Exécutif du Congrès, avec le pouvoir de s'adjoindre d'autres membres.

L'organisation du Congrès a été largement facilitée par un subside accordé par le Gouvernement des Pays-Bas, ainsi que par des dons généreux d'un certain nombre de Néerlandais, amis des études orientalistes. Grâce à ces subventions le Comité a pu remplir la tâche qu'il s'était proposée. L'appui constant de la direction de l'Université de Leiden et des autorités municipales a allégé en outre considérablement les travaux du Bureau Exécutif.

Le Congrès s'est réuni dans la semaine du 7 au 12 septembre 1931. Le nombre des membres inscrits se montait à 651, comprenant 128 membres associés; 574 des membres (dont 110 membres associés) ont assisté en personne au congrès. A l'origine un plus grand nombre d'orientalistes avaient annoncé leur participation, mais malheureusement les circonstances économiques ont empêché plusieurs d'entre eux — surtout parmi les orientalistes allemands — de réaliser leur intention.

1) *Proceedings of the Seventeenth International Congress of Orientalists, Oxford 1928*, p. 105.

Le Bureau Exécutif a pensé qu'il conviendrait de ne publier que les résumés des communications scientifiques faites dans les sections du Congrès¹⁾, tout en indiquant autant que possible les publications où le contenu intégral de chaque communication a paru ou doit paraître. A quelques exceptions près tous les auteurs de communications scientifiques ont bien voulu, en envoyant des résumés, faciliter la tâche des éditeurs des présents Actes et le Bureau Exécutif leur en exprime sa vive reconnaissance.

1) Un petit nombre de savants dont le programme du Congrès annonçait des communications scientifiques n'ont pas assisté au Congrès. Les dites communications n'ayant pu être faites, elles n'ont pas été insérées dans les Actes.

Leiden, mai 1932.

DIRECTION DU CONGRES

Le Congrès a été mis sous le haut patronage de
SON ALTESSE ROYALE LE PRINCE HENRI DES PAYS-BAS.

Président :

M. LE PROFESSEUR C. SNOUCK HURGRONJE.

COMITÉ D'HONNEUR

- M. A. VAN DE SANDE BAKHUYZEN, Bourgmestre de Leiden et
Président du Curatorium de l'Université.
- S. Exc. le jonkheer F. BEELAERTS VAN BLOKLAND, Ministre
des Affaires Étrangères.
- S. Exc. M. S. DE GRAAFF, Ministre des Colonies.
- M. le professeur J. HUIZINGA, Président de la Section d'Histoire
et de Lettres de l'Académie Royale des Sciences des Pays-Bas.
- S. Exc. le jonkheer H. A. VAN KARNEBEEK, Ministre d'État;
Gouverneur de la province de la Hollande Méridionale.
- M. A. L. REIMERINGER, Échevin de la ville de Leiden.
- M. le jonkheer A. RÖELL, Président de la Société Royale
„Koloniaal Instituut”; Gouverneur de la province de la
Hollande Septentrionale.
- S. Exc. M. J. TERPSTRA, Ministre de l'Instruction Publique, des
Beaux-Arts et des Sciences.
- M. le professeur J. PH. VOGEL, Recteur de l'Université de Leiden.
- M. J. W. IJZERMAN, Président de l'Institut Royal pour la philo-
logie, la géographie et l'ethnologie des Indes Néerlandaises.

COMITÉ D'ORGANISATION

M. le dr. C. VAN ARENDONK	M. le prof. N. J. KROM
M. le prof. C. C. BERG	M. le prof. A. W. NIEUWENHUIS
M. le dr. P. A. A. BOESER	M. le prof. J. RAHDER
M. le prof. F. M. TH. BÖHL	M. le prof. PH. S. VAN RONKEL
M. le dr. A. DE BUCK	M. le prof. C. SNOUCK HURGRONJE
M. le prof. B. D. EERDMANS	M. le prof. G. J. THIERRY
M. le prof. J. J. L. DUUVENDAK	M. le prof. J. PH. VOGEL
M. le dr. H. H. JUYNBOLL	M. le prof. C. VAN VOLLENHOVEN
M. R. A. KERN	M. le prof. A. J. WENSINCK
M. le dr. J. H. KRAMERS	M. le dr. W. D. v. WIJNGAARDEN

COMITÉ EXÉCUTIF

M. le prof. C. SNOUCK HURGRONJE, président	M. le prof. F. M. TH. BÖHL
M. le prof. J. PH. VOGEL, vice-président	M. F. G. H. GERLINGS, trésorier
M. J. H. KRAMERS, secrétaire	M. le prof. J. J. L. DUUVENDAK
M. C. C. KRIEGER, 2 nd secrétaire	M. R. A. KERN
	M. le prof. PH. S. VAN RONKEL
	M. le prof. A. J. WENSINCK

BUREAU DE LA PRESSE

M. J. W. HENNY; M. R. A. KERN; M. J. H. KRAMERS.

Le bureau de réception du Congrès a été dirigé par M^{lle} M. C. SCHIPPERS.

PRÉSIDENTS ET SECRÉTAIRES DES SECTIONS

- Section I. Assyriologie.
Président: M. le prof. F. M. TH. BÖHL.
Secrétaire: M. J. SCHONEVELD.
- Section II. Egyptologie.
Président: M. le dr. A. DE BUCK.
Secrétaire: M. B. H. STRICKER.
- Section III. Asie Antérieure et Centrale.
Président: M. le prof. J. RAHDER.
Secrétaire: M. le dr. H. BAILEY.
- Section IV. Extrême-Orient et Indonésie.
Président: M. le prof. PH. S. VAN RONKEL.
Secrétaire: M. le prof. J. J. L. DUYVENDAK.
- Section V. Inde.
Président: M. le prof. J. PH. VOGEL.
Secrétaire: M. le dr. C. L. FÁBRI.
- Section VI. Langues et Peuples Sémitiques.
Président: M. le prof. J. L. PALACHE.
Secrétaire: M. le dr. J. NAT.
- Section VII. Ancien Testament et Judaïsme.
Président: M. le prof. B. D. EERDMANS.
Secrétaire: M. le dr. W. D. VAN WIJNGAARDEN.
- Section VIII. Islam.
Président: M. le prof. A. J. WENSINCK.
Secrétaire: M. C. ADRIAANSE.
- Section autonome des papyrologues.
Président: M. le prof. D. COHEN.
Secrétaire: M. le prof. M. HOMBERT.
-

LISTE DES DELEGUES DES GOUVERNEMENTS,
ACADÉMIES, UNIVERSITÉS ET SOCIÉTÉS
SCIENTIFIQUES REPRÉSENTÉS AU CONGRÈS

GOUVERNEMENTS

ALLEMAGNE	Prof. E. Littmann. Prof. H. Junker.
BELGIQUE.	Prof. A. Bricteux. Prof. G. Rijckmans. Prof. L. de la Vallée Poussin. Prof. J. Capart.
CHINE	M. Yates Wang.
DANEMARK	Prof. A. Christensen. Prof. J. Pedersen.
ÉGYPTE.	S. Exc. Dr. Hafez Afifi Pacha. Prof. Taha Hussein. M. Ahmed Amin Ibrahim. Prof. G. Wiet. M. P. Lacau.
EMPIRE BRITANNIQUE	
GRANDE BRETAGNE	M. C. J. Gadd.
AFRIQUE DU SUD	Prof. B. Gemser.
COLONIES, PROTECTORATS ET MANDATS BRITANNIQUES	M. G. L. M. Clauson.
PALESTINE	Dr. L. A. Mayer.
ESPAGNE	Prof. A. González Palencia. Prof. E. García Gómez.

ÉTATS UNIS D'AMÉRIQUE	Prof. E. Washburn Hopkins. Prof. W. F. Albright. Prof. F. Edgerton. Prof. R. J. H. Gottheil. Prof. E. A. Speiser. Prof. S. Zeitlin.
FINLANDE	S. Exc. H. Holma.
FRANCE	Prof. Sylvain Lévi. Prof. P. Pelliot. Prof. P. Jouguet. Prof. G. Ferrand. Prof. L. Massignon. Prof. H. Maspero. Prof. J. Przyluski. Prof. Mgr. Féghali.
INDOCHINE	Mlle Suzanne Karpelès.
MAROC	Prof. E. Lévi-Provençal.
TUNÉSIE	M. Merat.
GRÈCE	S. Exc. J. C. Coutzalexis.
HONGRIE	Prof. J. Aistleitner. Prof. K. Kállay.
ITALIE	Prof. C. A. Nallino. Prof. G. Vacca. Prof. G. Levi Della Vida. Prof. M. Guidi. Prof. G. S. Mercati. Prof. C. Anti.
LETTONIE.	Prof. P. Schmidt.
LITHUANIE	Prof. Mme Rudzinskaité- Arcimavičienė.
NORVÈGE	Prof. Sten Konow.
PAYS-BAS	
INDES NÉERLANDAISES . .	Dr. G. W. J. Drewes.

POLOGNE	Prof. T. Kowalski. Prof. S. Stasiak. Prof. Mme H. de Willman— Grabowska. Prof. J. Kurylowicz. Dr. G. Manteuffel.
SAINT SIÈGE.	Mgr. E. Tisserant. Rév. P. P. Dhorme. Rév. P. M. Bouyges.
SUÈDE	Prof. A. Moberg.

ACADÉMIES

ALLEMAGNE

<i>Bayrische Akademie der Wissenschaften. . . .</i>	Prof. L. Scherman.
<i>Heidelberger Akademie der Wissenschaften . .</i>	Prof. H. Ranke.
<i>Sächsische Akademie der Wissenschaften . . .</i>	Prof. P. Koschaker.

BELGIQUE

<i>Académie Royale des Sciences, des Lettres et des Beaux-Arts de Bel- gique</i>	Prof. L. de la Vallée Poussin. Prof. J. Capart.
--	--

DANEMARK

<i>Kongelige Danske Viden- skabernes Selskab . .</i>	Prof. D. Andersen. Prof. H. O. Lange.
--	--

ESPAGNE

<i>Academia de la Historia</i>	Prof. A. Gonzáles Palencia.
--------------------------------	-----------------------------

ÉTATS UNIS D'AMÉRIQUE

<i>American Council of Learned Societies . . .</i>	Prof. W. F. Albright. Prof. C. Darling Buck. Dr. A. W. Hummel. M. Mortimer Graves.
--	---

FINLANDE

*Académie des Sciences de
Finlande* S. Exc. H. Holma.

FRANCE

*Académie des Inscriptions
et Belles Lettres* . . . Prof. P. Pelliot.

GRANDE BRETAGNE

The British Academy Prof. F. W. Thomas.

ITALIE

Reale Accademia d'Italia Prof. P. E. Pavolini.

PAYS-BAS

*Koninklijke Akademie
van Wetenschappen* . . Prof. A. J. Wensinck.

POLOGNE

*Polska Akademia Umie-
jętności* Prof. T. Kowalski.

TCHÉCOSLOVAQUIE

*Česká Akademie Věd a
Umení* Prof. R. Růžicka.

UNIVERSITÉS

ALLEMAGNE

Bonn Prof. P. Kahle.
Freiburg i/Br. . . . Prof. J. Schacht.
Giessen Prof. J. Lewy.
Halle-Wittenberg . . . Prof. H. Bauer.
Hambourg Prof. A. Forke.
Cologne Prof. P. Kahle.
Munich Prof. L. Scherman.

AUTRICHE

Innsbruck Prof. C. F. Lehmann-Haupt.
Vienne Prof. V. Christian.

BELGIQUE

- Liège* Prof. A. Bricteux.
Louvain Prof. G. Rijckmans.

DANEMARK

- Copenhague* Prof. A. Christensen.
 Prof. J. Pedersen.

ÉGYPTÉ

- Le Caire* (Université
 Égyptienne) Prof. Taha Hussein.
 M. Ahmed Amin.
 M. Mustafa Abdel Razek.
 Prof. Selim Hassan.

EMPIRE BRITANNIQUE

CANADA

- Toronto* Prof. Th. J. Meek.

GRANDE BRETAGNE

- Aberdeen* Prof. J. Gilroy.
Cambridge Prof. R. A. Nicholson.
 Prof. A. A. Bevan.
 Prof. E. J. Rapson.
 M. H. M. J. Loewe.
 M. R. Levy.
Durham Prof. D. W. Thomas.
Edinburgh Rev. L. Bell.
Londres Prof. Sir Denison Ross.
Manchester Prof. M. A. Canney.
Oxford Prof. G. A. Cooke.
 Prof. S. Langdon.
 Prof. D. S. Margoliouth.
 Prof. W. E. Soothill.
 Prof. F. W. Thomas.

INDE

- Aligarh* Dr. F. Krenkow.
Bombay The Hon. Mr. Justice Mirza Ali
 Akbar Khan.
Dacca M. P. Chandra Lahiri.
Hyderabad Dr. H. F. al-Hamdani.
Lahore M. A. C. Woolner.
 Dr. C. O. Blagden.

PALESTINE

Jérusalem Dr. L. A. Mayer.
M. L. Billig.

ESPAGNE

Grenade Prof. E. García Gómez.
Madrid Prof. J. M. Millás Vallicrosa.

ÉTATS UNIS D'AMÉRIQUE

Baltimore (Johns Hopkins University) . . Prof. W. F. Albright.
Dr. P. E. Dumont.
Cambridge (Harvard University) Prof. R. P. Blake.
New Haven (Yale University) Prof. F. Edgerton.
Prof. F. J. Stephens.
New York (Columbia University) Prof. R. J. H. Gottheil.
Philadelphia (University of Pennsylvania) . . Prof. E. A. Speiser.

FINLANDE

Helsingfors Prof. K. L. Tallqvist.

FRANCE

Bordeaux Prof. Mgr. Féghali.
Strasbourg Prof. P. E. Collomp.
Prof. E. Cavaignac.

ALGÉRIE

Alger Prof. G. Marçais.
M. G. Mercier.
Prof. H. Pérès.

SYRIE

Beyrouth (American University) Prof. Anis K. Furayha.

HONGRIE

Debrecen Prof. K. Kállay.

ITALIE

- Milan* (Università Cattolica). Prof. A. Ballini.
Padoue Prof. C. Anti.

LETTONIE

- Riga* Prof. P. Schmidt.

NORVÈGE

- Oslo* Prof. Sten Konow.

PAYS-BAS

- Amsterdam* (Université Municipale). Prof. J. L. Palache.
 Prof. J. C. van Eerde.
Amsterdam (Vrije Universiteit). Prof. C. van Gelderen.
 Prof. G. Ch. Aalders.
Groningen Prof. J. de Groot.
 Prof. P. N. U. Harting.
 Prof. G. van der Leeuw.
Leiden Prof. N. J. Krom.

POLOGNE

- Cracovie* Prof. T. Kowalski.
 Prof. Mme H. de Willman-Grabowska.

SUÈDE

- Lund* Prof. A. Moberg.

SUISSE

- Bâle* Prof. R. Tchudi.
Fribourg Prof. M. A. van den Oudenrijn.
Genève Prof. V. Martin.
Neuchâtel Prof. G. Méautis.
Zurich Prof. J. J. Hess.

TCHÉCOSLOVAQUIE

- Prague* (Université Charles IV). Prof. B. Hrožny.
Prague (Deutsche Universität). Prof. A. Grohmann.

YUGOSLAVIE

- Belgrade*. Prof. F. Bajraktarević.

IV. SOCIÉTÉS SCIENTIFIQUES

ALLEMAGNE

- Archäologisches Institut
des Deutschen Reiches.* Prof. H. Junker.
*Deutsche Gesellschaft für
Islamkunde* Prof. G. Kampffmeyer.
*Deutsche Morgenländi-
sche Gesellschaft* Prof. P. Kahle.

ÉGYPTE

- Institut d'Égypte* M. P. Jouguet.
Prof. G. Wiet.
M. Mustafa Abdel Razek.
Prof. Taha Hussein.

*Deutsches Institut für
Aegyptische Altertums-
kunde* Prof. H. Junker.

EMPIRE BRITANNIQUE

CEYLON.

- The Ceylon Branch of
the Royal As. Soc. . . .* Dr. Andreas Nell.

GRANDE BRETAGNE.

- The British Museum . . .* M. J. C. Gadd.
*The British Archaeolo-
gical Association* Mlle E. Holden.
*The Central Asian So-
ciety* Prof. Sir E. Denison Ross.
The China Society . . . Mlle E. D. Edwards.
*The East-India Associa-
tion* M. A. L. Saunders.
M. J. de la Valette.
M. F. J. P. Richter.

*The Egypt Exploration
Society* M. E. S. M. Perowne.
Dr. A. H. Gardiner.
Dr. H. Frankfort.

The Indian Society . . . M. J. de la Valette.
M. F. J. P. Richter.
The Indian Institute . . Prof. D. S. Margoliouth.
Prof. F. W. Thomas.

- The Jewish Historical Society of England* . . M. H. W. J. Loewe.
- The Manchester Egyptian and Oriental Society* Prof M. A. Canney.
Dr. A. Mingana.
- The Palestine Exploration Fund* Prof. S. A. Cook.
- The Royal Anthropological Society* Dr. C. O. Blagden.
Prof. F. W. Thomas.
M. H. G. Beasley.
- The Royal Asiatic Society* Dr. C. O. Blagden.
Mme R. L. Devonshire.
M. C. N. Seddon.
- The School of Oriental Studies, London Institution* Prof. H. A. R. Gibb.
- Selly Oak Colleges* . . Dr. A. Mingana.
- The Society of Old Testament Study* Prof. T. H. Robinson.
Prof. S. A. Cook.
- The Glasgow University Oriental Society* . . . Rev. A. Moffatt.
M. H. Farmer.

INDE.

- The Anthropological Society of Bombay* . . . M. R. P. Masani.
Dr. O. Pertold.
- The Bombay Branch of the Royal Asiat. Society* Prof. F. W. Thomas.
Dr. P. L. Vaidya.
Dr. V. S. Sukthankar.
M. R. P. Masani.
- The Bombay Historical Society* Rev. H. Heras S. J.
- The Bihar and Orissa Research Society* . . . Prof. Sten Konow.
Sir E. A. Gait.
- The Bhandarkar Oriental Research Institute* . Dr. V. S. Sukthankar.
Dr. P. L. Vaidya.

- The K. R. Cama Oriental Institute* M. R. P. Masani.
The North China Branch of the Royal Asiatic Society Mme F. Ayscough.

PALESTINE.

- The Palestine Oriental Society* Dr. L. A. Mayer.

ÉTATS UNIS D'AMÉRIQUE

- The American Oriental Society* Prof. W. F. Albright.
 Prof. F. Edgerton.
 M. G. M. Gest.
 Prof. R. J. H. Gottheil.
 Prof. E. Washburn Hopkins.
 Prof. E. A. Speiser.
 Prof. S. Zeitlin.

- The Archaeological Institute of America* . . . Prof. E. A. Speiser.

- The American Schools of Oriental Research* . Prof. E. A. Speiser.

- The Harvard Yenching Institute* . . . , . Prof. R. P. Blake.
 Prof. Ph. de Vargas.

- The Hebrew Union College* Prof. Nelson Glueck.
 Prof. S. H. Blank.

- The Linguistic Society of America* Prof. C. Darling Buck.
 Prof. F. Edgerton.
 Prof. E. A. Speiser.

- The New York Public Library* Prof. R. J. H. Gottheil.

- The Oriental Institute of the University of Chicago* Dr. I. Gelb.

FINLANDE

- Société Finno-ougrienne* Prof. K. L. Tallqvist.
Societas Orientalis Fennica Prof. K. L. Tallqvist.

FRANCE

- École des Langues Orientales Vivantes* Prof. A. Mirambel.
Institut d'Etudes Sémitiques de l'Université de Paris Prof. M. Cohen.
Musées Nationaux Français Prof. C. Boreux.
Société Asiatique . . . M. l'abbé C. F. Jean.
Société d'Ethnographie de Paris M. B. Nikitine.
Société des Etudes Iraniennes Prof. V. Minorsky.

TUNÉSIE.

- Institut de Carthage* . Sidi Mohammed Torki.

INDOCHINE.

- École Française d'Extrême Orient* Prof. J. Przyluski.
Institut d'Etudes bouddhiques de l'Indochine . Mlle Suzanne Karpelès.

ITALIE

- Istituto per l'Oriente* . Prof. C. A. Nallino.
R. Istituto di Archeologia e Storia dell'Arte, Roma Prof. C. Anti.
Missione archeologica italiana d'Egitto Dr. G. Bagnani.
Reale Istituto Veneto di Scienze, Lettere ed Arti . Prof. C. Anti.

NORVÈGE

- Institut pour l'Etude des Civilisations* Prof. G. Morgenstierne.
Norsk Orientalisk Selskap Prof. Sten Konow.

PAYS-BAS

- Genootschap voor de Indische Wetenschap in Nederland* Prof. D. Cohen.
 Prof. J. L. Palache.

<i>Indisch Genootschap</i> . .	M. J. C. van Reigersberg Versluys. M. A. J. Lievegoed.
<i>Instituut Kern</i>	Lieut. Col. Th. van Erp.
<i>Kon. Inst. voor de Taal-, Land- en Volkenkunde van Nederlandsch-Indië</i>	M. P. de Roo de la Faille.
<i>Koninklijke Vereeniging Koloniaal Instituut</i> . .	Prof. J. C. van Eerde.
<i>Nederlandsch-Chineesche Vereeniging</i>	M. Th. T. H. Ferguson.
<i>Oostersch Instituut</i> . .	Prof. A. J. Wensinck.
<i>Sinologisch Instituut</i> . .	Prof. J. J. L. Duyvendak.

INDES NÉERLANDAISES

<i>Java-Instituut</i>	M. J. L. Moens.
<i>Kon. Bataviaasch Genoot- schap van Kunsten en Wetenschappen</i>	Dr. G. W. J. Drewes.

POLOGNE

<i>Société Polonaise d'Etu- des Orientales</i>	Prof. F. Stasiak.
--	-------------------

SAINT SIÈGE

<i>Istituto Biblico Pontificio</i>	Prof. A. Deimel S.J. Prof. G. Messina S.J. Prof. E. Suys S.J.
<i>Pontificium Institutum Orientalium Studiorum</i>	Prof. A. Deimel S.J. Prof. G. Messina S.J. Prof. E. Suys S.J.

SIAM

<i>The Siam Society</i> . . .	M. J. Homan van der Heide. Prof. R. Nicolas.
-------------------------------	---

TCHÉCOSLOVAQUIE

<i>Orientální Ustav v Praze</i>	Prof. B. Hrozný. Prof. A. Grohmann.
---------------------------------	--

TURQUIE

<i>Commission des Etudes pour l'Histoire des Turcs</i>	Rechid Saffet Bey.
--	--------------------

PROGRAMME GÉNÉRAL

La Séance d'Ouverture du Congrès eut lieu le lundi 7 septembre, à 3 heures de l'après-midi, dans la grande salle de la Stadsgehoorzaal de la ville de Leiden.

La salle avait été décorée à cet effet, entre autres avec des plantes prêtées par le directeur du Jardin Botanique de l'Université et avec des dahlias offerts par la maison Ballego et fils de Leiden.

Assistaient à la séance d'ouverture comme invités du Comité d'Organisation, S. Exc. M. J. TERPSTRA, Ministre de l'Instruction Publique, des Beaux Arts et des Sciences, ainsi que deux hauts fonctionnaires de ce département; les ministres des Colonies et des Affaires Étrangères s'étaient fait représenter. Étaient représentées également la municipalité de Leiden et les autres autorités de la ville. Quelques représentants diplomatiques d'États Orientaux avaient bien voulu se rendre à l'invitation à eux adressée par le Comité.

Les premiers rangs de la salle étaient occupés par les invités et par les membres délégués du Congrès. Avant le commencement de la séance les délégués avaient eu la possibilité de faire la connaissance du président du Congrès, dans une salle annexe.

Le podium de la salle était occupé par les membres présents du Comité d'Honneur avec le Ministre et par les membres du Comité Exécutif.

La séance fut ouverte par S. Exc. le Ministre, qui prononça le discours suivant:

Monsieur le Président, Mesdames et Messieurs. Je considère comme une tâche des plus agréables le devoir qui m'est imposé de vous souhaiter, au nom du Gouvernement Néerlandais, la bienvenue dans les Pays-Bas. Vous pourrez être persuadés que le Gouvernement de Sa Majesté la Reine apprécie au plus haut degré votre présence dans notre pays et qu'il s'intéresse sincèrement aux études dont vous avez l'honneur d'être les si dignes représentants.

Il y a plusieurs siècles déjà, avant que la Hollande s'instituât en puissance coloniale et que, dans cette qualité, elle allât porter toute son attention vers les grandes questions de la vie sociale de l'Orient, une tendance très marquée se fit jour à s'occuper de l'étude de l'Orient, tendance qui eut son origine dans un goût scientifique très prononcé. C'est du milieu des savants néerlandais de ces temps-là que sortirent des hébraïstes et des arabisants de mérite.

Plus tard, lorsque le navigateur hollandais ouvrit au commerçant hollandais la route de l'Inde, un contact plus direct s'établit entre les deux pays et le désir d'entrer en relations commerciales avec les populations habitant la Malaisie fit naître en même temps le besoin d'augmenter la connaissance des langues et des mœurs des pays éloignés.

Il est vrai cependant que ce ne sont pas exclusivement des considérations matérielles qui ont fait des Hollandais d'alors des orientalistes pratiques. Au dix-septième siècle déjà commence, ne fût-ce que dans une forme assez primitive, le travail de la mission religieuse; son désir d'apporter aux habitants de l'Inde les bienfaits du Christianisme amena la nécessité de traduire la Bible dans les langues de l'Archipel malais, et par conséquent la nécessité d'étudier les langues dont les populations se servaient. Ainsi des pasteurs réformés en service de la Compagnie des Indes Orientales sont devenus les pionniers de l'étude des langues indigènes. Plus tard différentes institutions continueront d'une manière scientifique ce commencement assez primitif. La Société Royale des Arts et des Sciences de Batavia, l'Institut Royal de Linguistique et d'Ethnologie des Indes Néerlandaises, la Société Biblique Néerlandaise, la Société Orientale, méritent d'être mentionnées. Dans les milieux gouvernementaux l'idée se fortifie que, pour bien pouvoir gouverner les populations de l'Inde, il faut nécessairement les bien connaître.

Or, Mesdames et Messieurs, je n'ai pas l'intention d'épuiser votre attention en vous donnant un exposé historique de la croissance de la science orientaliste dans les Pays-Bas. Je n'ai voulu que vous assurer que dans notre pays il existe un intérêt sincère, né dans l'histoire de notre nation, pour les études auxquelles vous vous vouez. *Et* le Gouvernement *et* le Peuple hollandais sont pénétrés du respect des questions orientales dont vous voulez bien vous occuper et en comprennent la très-haute

importance. Laissez-moi terminer en souhaitant que Dieu bénisse le travail de votre Congrès et en vous exprimant la joie que nous avons à vous voir réunis en Hollande où vous êtes — je le répète de tout cœur — les bienvenus.

Ensuite le président du Congrès, le professeur C. SNOUCK HURGRONJE prononça l'allocution suivante :

M. le Ministre de l'Instruction Publique, des Beaux-Arts et des Sciences,

MM. les autres membres du Comité d'honneur,

MM. les Délégués des Gouvernements, des Académies, des Universités et des sociétés scientifiques,

Mesdames et Messieurs les membres du Congrès.

Voici bientôt un demi-siècle que dans ce même lieu le Président d'honneur le Ministre Heemskerk et le Président effectif, mon maître vénéré Abraham Kuenen ouvraient le sixième congrès international des orientalistes. Ce congrès, le premier auquel j'ai assisté comme tout jeune homme, muni d'un bagage scientifique pitoyablement léger, m'a fait une profonde impression ; il m'a laissé un souvenir ineffaçable, souvenir que ne partagent avec moi que six ou sept collègues que la mort a épargnés. Me trouvant alors dans les derniers rangs de l'illustre réunion à laquelle je m'étais associé, mon audace n'avait besoin que d'un peu de tolérance passive de sa part : maintenant que mon âge m'a placé à sa tête, il me faut faire un appel très sérieux à votre indulgence active pour m'aider à combler les lacunes causées par les défauts de la vieillesse que je ne suis plus capable de corriger ni même de cacher.

Veuillez donc pour quelques minutes prêter votre attention à ma méditation orale, inspirée par le souvenir que je viens de rappeler, et permettez-moi de comparer sous quelques rapports le caractère du sixième congrès à celui de notre dix-huitième.

Commençons par les choses qui n'ont pas beaucoup changé. Tout comme en 1883 le Comité d'organisation doit au bienveillant concours de toutes les autorités de pouvoir vous offrir dans notre petite ville de Leiden un accueil modeste, sans splendeur il est vrai, mais plein de cordialité. Sans l'appui du Gouvernement des Pays-Bas, de la municipalité de Leiden, des Curateurs de notre Université, des directions de nos institutions universi-

taires, des musées et du jardin botanique, sans l'assistance de l'Institut Royal Colonial d'Amsterdam, de l'Institut Royal de la Haye pour l'étude des langues, des pays et des peuples des Indes Néerlandaises et de la Société Orientale des Pays-Bas de Leiden, sans l'hospitalité de nos concitoyens de Leiden et la sympathie généreuse de plusieurs de nos compatriotes il nous eût été impossible de nous acquitter de l'honorable mandat dont nous a chargés le Congrès d'Oxford de glorieuse mémoire. Et cette réjouissante et patriotique coopération a trouvé son couronnement dans l'intérêt que la Maison Royale a bien voulu prendre à notre assemblée: S. M. la Reine en invitant à une réception à Son Palais "Het Loo" une petite délégation de nos membres et Son auguste époux, S. A. R. le Prince Henri des Pays-Bas, non seulement en accordant à notre congrès Son illustre patronage, mais aussi en voulant bien venir assister à quelques-unes de nos réunions.

Pour revenir à ma comparaison: par les traits généraux de son organisation aussi notre congrès ne diffère pas beaucoup du sixième. Mais pour tout le reste un regard jeté en arrière suffit pour nous faire témoins d'une évolution frappante qui s'est accomplie dans les quarante-huit années écoulées. Le sixième congrès comptait 545 personnes qui avaient témoigné leur sympathie en se faisant inscrire comme membres; 219 seulement ont assisté à la session. Ceux-ci représentaient la plupart des centres scientifiques de l'Europe où les études orientalistes étaient cultivées. Les États-Unis avaient envoyé un seul professeur de théologie. Comme membres orientaux il n'y avait que trois savants hindous et un antiquaire arabe, qui visitait les Pays-Bas dans un but commercial et qui, sans y rien comprendre, s'amusait à voir des savants européens et à les entendre discuter des questions de langue et de littérature arabes. Vous n'avez qu'à parcourir la liste des membres de notre congrès et à regarder autour de vous dans cette salle pour vous rendre compte d'un développement très remarquable.

De nos jours les Américains sont par leurs apports scientifiques et matériels dans les premiers rangs de ceux qui se consacrent aux recherches orientales, et la collaboration toujours croissante de nos confrères orientaux, dont dépend en bonne partie le succès final de nos efforts, démontre que les âmes orientale et occidentale sont en bonne voie de se comprendre

et de s'apprécier. Les crises qui résultent de ce contact plus intime ne sont pas plus graves que celles qui agitent l'intérieur du monde occidental.

Die deutsche Beteiligung an der Orientforschung war damals nicht weniger glänzend als jetzt; bei den riesigen Fortschritten, die unsere Wissenschaft vom Morgenland in den letzten Jahrzehnten zu verzeichnen hat, haben unsere deutschen Fachgenossen auf fast jedem Gebiete eine leitende Stellung eingenommen. Um so lebhafter bedauern wir, dass dieser allgemein anerkannten Tatsache die Anzahl der zu diesem Kongresse hergereisten Deutschen gar nicht entspricht. Denjenigen, die trotz der schwierigen Zeitlage hier den Ruhm ihres Vaterlandes vertreten, rufen wir ein um so herzlicheres Willkommen zu, und wir geben unserer Hoffnung Ausdruck, dass eine gründliche Besserung der äusseren Umstände bald der unauslöschlichen Begeisterung der deutschen Gelehrten für ideelle Forschungszwecke wieder ganz freie Bahn mache.

En 1883 le beau sexe était presque absent de la plupart de nos réunions; parmi les membres les dames n'atteignaient pas la dizaine. Aujourd'hui la position que la femme a conquise dans la vie publique se manifeste déjà à notre porte d'entrée dans le bureau de réception, composé exclusivement de dames, qui, sous la direction experte de Mademoiselle Schippers s'empressent de donner tous les renseignements et tous les avis dont les membres du Congrès aient besoin. Également le nombre des dames inscrites comme membres de ce congrès et les communications annoncées par elles démontrent que dans les différents champs de recherches la femme a aussi su se faire valoir.

Ainsi la liste de nos membres atteste déjà qu'une évolution hors ligne s'est accomplie. Ce fait s'accroît encore si nous comparons les objets d'étude représentés au sixième congrès avec ceux que professent les savants et les savantes réunis ici à présent. Alors on venait seulement d'abandonner, non sans hésitations, la coutume de ne fonder qu'une seule ou tout au plus deux chaires universitaires pour les „langues orientales". Tel professeur, qui donnait des cours réguliers d'hébreu, d'arabe et de toutes les autres langues sémitiques qu'il possédait tant soit peu, se croyait obligé, si on le lui demandait, de faire des conférences portant sur le persan et le turc, en tant que principales langues musulmanes et en

outre de satisfaire la curiosité de ceux qui voulaient apprendre les éléments du sanscrit. Peu d'années seulement avant le sixième congrès un seul savant allemand qui était du reste un vrai polyhistor orientaliste, était capable de dresser un rapport critique de toutes les publications relatives à l'Orient parues dans le monde entier pendant l'année écoulée et de lire, ou plutôt d'improviser ce rapport dans une ou deux heures devant l'assemblée annuelle de la Société Orientale Allemande. L'étude indépendante de la civilisation arabe, puis musulmane, l'iranistique, la turcologie, la linguistique comparée de toutes ces familles de langues, toutes ces branches venaient de naître; les langues et les littératures de l'Inde commençaient à attirer l'attention d'un petit nombre de savants, l'égyptologie, lasse de rester confinée dans les musées, réclamait, tout comme sa sœur cadette, l'assyriologie, sa place comme science linguistique et littéraire, entraînant en même temps dans son champ de recherches une partie de l'Afrique centrale. L'Afrique du Nord et l'Espagne médiévale avaient été déjà antérieurement annexées à l'Orient au point de vue scientifique. Graduellement on parvenait à reconnaître comme nécessaire l'étude des langues, des civilisations, de l'histoire politique et littéraire, des institutions sociales et religieuses de tous les autres peuples orientaux, dont on ne s'était guère soucié jusqu'alors, si ce n'était pour les besoins pratiques du commerce, ou, un peu plus à fond, dans l'intérêt de la mission chrétienne. On pouvait déjà entrevoir que de grands progrès allaient se réaliser dans un futur prochain, mais personne ne s'imaginait alors que dans un demi-siècle nous en serions où nous en sommes maintenant.

En effet, les recherches accomplies depuis 1883 dans le domaine de l'Orient surpassent en extension comme en profondeur tout ce que les siècles antérieurs donnaient le droit d'attendre. Des centaines de langues et de civilisations mortes ou vivantes sont venues s'ajouter aux objets de nos études. Les fouilles et les déchiffrements de textes nous ont révélé des races et des nations du passé dont nous connaissions à peine ou dont nous ignorions même les noms. L'histoire ancienne a été enrichie de dizaines de milliers de pages, et tout cela n'est encore qu'une introduction. Les problèmes se sont multipliés dans une plus grande mesure encore que nos connaissances et il n'y a plus personne qui songe à la possibilité de s'élever à une hauteur dont il pourrait jeter un coup d'œil même superficiel sur le champ entier de nos

investigations. On n'a qu'à passer en revue les livres et les périodiques qui se publient dans un court délai sur des sujets orientaux pour se rendre compte que le temps des chaires de "langues orientales" tout court est bien passé.

Le sixième congrès comptait cinq ou six sections. Nous en avons huit, ou neuf, si nous y faisons entrer celle des papyrologues, qui pour leur réunion internationale ont fait appel à notre hospitalité. L'orientalisme, qui embrasse depuis longtemps une grande partie de l'Afrique même occidentale, ne saurait se montrer exclusif envers l'étude de documents trouvés en Égypte et dont un grand nombre sont des sources précieuses pour l'histoire de l'Orient. Nous n'avons donc pas hésité à accorder aux papyrologues leur demande. Qu'ils soient les bienvenus!

Au lieu de neuf, la différenciation introduite dans nos études nous eût tout aussi bien autorisés à instituer une vingtaine de sections; ce n'est que pour des raisons pratiques que nous nous sommes arrêtés là. A première vue cette grande division du travail, qui est bien loin encore de toucher à sa fin, nous paraît déconcertante, d'autant plus qu'on reconnaît tout de suite que, si cette évolution devait être considérée comme un mal, le mal serait simplement irréparable. Mais en y regardant de plus près, nous constatons que l'unité de nos études, telle qu'elle paraissait au milieu du dix-neuvième siècle, n'était qu'une fausse apparence, qui devait se perdre au fur et à mesure que la lumière se faisait.

L'homme primitif construisait sa cabane tout seul avec des matériaux pris dans son entourage. La construction d'un édifice à plusieurs étages, habitable pour l'homme du vingtième siècle, demande les efforts combinés de toute une petite armée d'ouvriers spécialistes, travaillant sous les ordres de leurs chefs, dont chacun ne connaît à fond que son propre métier. Ce qui unit tous ces chefs et ces ouvriers c'est l'unité des méthodes de travail et surtout l'unité du but final et cette unité du but présuppose chez tous les collaborateurs une connaissance élémentaire des métiers des autres pour assurer le commun accord et l'harmonie de résultat.

Il en est de même des orientalistes: l'unité des méthodes s'est maintenue et aucune de nos sciences particulières ne saurait se passer de l'appui des autres, sous peine de perdre de vue le but final vers lequel tous nos efforts doivent être dirigés. Notre but commun à nous tous, qui malgré tout est resté invariablement le même, c'est la pénétration intellectuelle réciproque de l'Orient

et de l'Occident, qui à son tour pourra servir de base à la réalisation de l'idéal suprême de l'unité du genre humain.

Il est bien loin de nous de nous dissimuler les dangers qu'entraîne la spécialisation stupéfiante que nos recherches ont subie notamment pendant la période qui nous sépare du sixième congrès. Le travailleur qui concentre toutes ses forces sur son petit domaine, risque de perdre le contact avec ses collègues et d'oublier que l'accomplissement de sa tâche fait partie d'une grande œuvre universelle.

Nos congrès sont parmi les remèdes les plus efficaces pour conjurer de tels dangers. Certes nous nous promettons autant de profit que de plaisir des séances dans lesquelles nos collègues vont nous offrir la primeur des derniers résultats de leurs études; les auteurs de nouveaux projets de travail trouveront là l'occasion de s'assurer l'appui nécessaire et de corriger leurs plans d'après les bons conseils de leurs savants confrères. Mais ce n'est pas là que je vois la principale raison d'être de nos réunions internationales. A mes yeux les communications constituent pour ainsi dire — passez-moi le mot — les divertissements savants de nos banquets. La grande et indiscutable utilité de nos congrès est dans les entrevues privées des orientalistes où ils apprennent à se connaître, à s'entendre et à s'apprécier mutuellement. Une encyclopédie des études orientalistes aurait à enregistrer un nombre considérable de travaux importants, qui sans ces rapports personnels n'eussent pas réussi ou même pas été entrepris.

Notre regard en arrière ne nous fait donc nullement déplorer l'unité de nos études comme elle semblait exister encore dans le siècle passé. Nous avons vu disparaître ce mirage sans regret et chacun dans son domaine, nous continuons à travailler, pleins de confiance que nos efforts unis nous rapprocheront de notre idéal commun.

Puissent les séances de nos sections, les réceptions officielles, les entrevues privées, toutes les rencontres enfin que nous réserve cette semaine, contribuer à fortifier en nous le sentiment de l'unité dans la diversité de nos études orientalistes.

Ce discours terminé, le secrétaire du Congrès fit quelques communications d'ordre pratique et annonça que les membres suivants avaient bien voulu accepter l'invitation du Comité Exécutif de former, avec quelques membres de ce Comité, le

Comité Consultatif du Congrès, en vertu de l'article III des Statuts des Congrès Internationaux des Orientalistes, arrêtés à Paris en 1897: M. M. les professeurs P. KAHLE, SYLVAIN LÉVI, C. A. NALLINO, F. W. THOMAS, L. DE LA VALLÉE POUSSIN, E. WASHBURN HOPKINS¹⁾. Les membres du Comité Exécutif qui feraient part du Comité Consultatif seraient le prof. C. SNOUCK HURGRONJE, le prof. J. PH. VOGEL, le prof. PH. S. VAN RONKEL, le prof. A. J. WENSINCK et le dr. J. H. KRAMERS.

La séance d'ouverture fut suivie à 4 heures d'un thé offert aux membres du Congrès par le „Oostersch Genootschap in Nederland”. Cette réception avait également lieu dans la grande salle de la Stadsgehoorzaal, le mauvais temps ayant rendu impossible de servir le thé dans le Jardin Botanique de l'Université, ainsi qu'il avait été annoncé dans le programme.

* * *

Le soir du même jour a eu lieu la Réception du Gouvernement dans la „Ridderzaal” à La Haye. Les membres furent reçus par Leurs Excellences les Ministres de l'Instruction Publique et des Colonies. Assista également à cette réception S. A. R. le Prince Henri des Pays-Bas.

Au commencement de la réception S. Exc. M. S. DE GRAAFF, Ministre des Colonies, a prononcé un discours, dans lequel il a souhaité la bienvenue aux Congressistes. Le Ministre souligna l'intérêt des congrès des orientalistes, non seulement pour l'avancement de la science, mais aussi pour servir au rapprochement pratique de l'Orient et de l'Occident. Après avoir rappelé ensuite l'ancienne tradition des études orientalistes aux Pays-Bas, M. de Graaff exprima l'espoir que les membres étrangers puissent profiter de leur séjour dans les Pays-Bas pour jouir un peu de la beauté que le pays peut leur offrir. Il finit par émettre ses vœux sincères pour la bonne réussite du Congrès.

A ce discours du Ministre il fut répondu par le prof. G. FERRAND, qui, au nom des membres étrangers du Congrès, remercia le Gouvernement Néerlandais de son hospitalité.

* * *

Le matin du mardi 8 septembre un groupe de dames membres associés du Congrès visita La Haye. A 4 h. de l'après-midi les

1) M. M. de la Vallée Poussin et Washburn Hopkins ayant été empêchés d'assister à la réunion du Comité Consultatif du samedi 12 septembre, leur place a été prise par M. M. les professeurs W. F. Albright et T. Kowalski.

membres participant à cette excursion, ainsi qu'un grand nombre de membres du Congrès venant de Leiden, se réunirent à un thé organisé dans l'hôtel „Oud-Wassenaer”, entre La Haye et Leiden.

Ce même jour une trentaine de membres du Congrès ont été reçus dans l'après-midi par S. M. la Reine des Pays-Bas dans le Palais „Het Loo” près d'Apeldoorn.

* * *

Le mercredi 9 septembre des groupes de dames membres associés du Congrès visitèrent pendant la matinée les lieux historiques et les musées de Leiden, guidées par des dames qui s'étaient mises gracieusement à leur disposition.

Le soir du même jour, à 9 heures, la Municipalité de Leiden donna une imposante réception aux membres du Congrès dans les salles du Musée du „Lakenhal”. Les salles d'exposition de peintures avaient été aménagées pour cette réception, tandis que les hôtes de la Municipalité avaient en même temps l'occasion de voir l'exposition spéciale de manuscrits orientaux et d'objets, de peintures, de livres, etc. ayant rapport aux études orientalistes à Leiden, exposition organisée dans trois salles du Musée (voir ci-dessous, p. 33).

* * *

Le jeudi 10 septembre il y eut de nouveau, le matin, une excursion des dames membres associés à Haarlem.

Le soir à 7 heures vers 220 membres du Congrès se réunirent à un dîner dans l'hôtel „Huis ter Duin” à Noordwijk. S. A. R. le Prince Henri des Pays-Bas assista à ce dîner. Dans une courte allocution le président du Congrès proposa la santé de S. M. la Reine des Pays-Bas et de la Famille Royale, et, pendant le repas, des discours furent prononcés par M. M. les professeurs E. Littmann, P. Pelliot, Sir E. Denison Ross et C. A. Nallino.

* * *

Le matin du vendredi 11 septembre quelques dames du Congrès visitèrent la ville de Leiden et ses musées, de la même façon que le mercredi précédent.

Dans l'après-midi un grand nombre des membres du Congrès prirent part à une excursion en bateau aux lacs „Kagermeer” et „Brasemermeer”.

Le soir à 9 heures eut lieu dans la grande salle de la Stadsgehoorzaal une Soirée Artistique Indonésienne. Elle fut

précédée à 8 h. dans une autre salle de ce bâtiment par une conférence sur la musique indienne, donné par le prof. P. SAMBAMOORTHY de Madras. Cette réunion, à laquelle assistèrent un grand nombre de membres du Congrès, fut présidée par le prof. J. Ph. Vogel, qui présenta le conférencier.

Suit un résumé de cette conférence :

Indian Music and European Music are two great musical systems. They stand as the embodiment of two distinct branches of musical thought and expression. They are respectively the perfection of the melodic and harmonic systems. Both show the heights to which the genius of man has soared in his anxious search for new forms of musical expression.

The composers in both the systems had before them the same ideals. The *rāga*-system served the same purpose in the East as harmony in the West. There are evidences to show that the builders of the musical system in India knew the principles of harmony, but they deliberately chose to develop their music along the lines of melody, as it appealed to them more. They have fully explored all the possibilities of the melodic system.

The *varek* style of singing (singing notes in a connected way) is a peculiarity of Indian Music. The system of voice-training is planned out accordingly. The *sargam* exercises as well as the *gitas* and *varnas* help one to reach this *varek* style easily. The Indian musician recognises 22 notes in the octave and it is the use of these quarter-tones that lends so much charm and beauty to Indian music. Numerous time measures are also used. There are the seven main *tālas*, which branch off into 35 and 175 varieties by the *jāti*- and the *gati-bhedas*. In addition to this are the 108 classical *tālas* used in dance music. The art of drumming is a unique art in India. Even as there are the syllables *sa ri ga ma pa dha ni* for solfaing the notes, there are the syllables *taka, tari, kita, naka, som, tatin, gina, tom* for solfaing the drum strokes.

The Indian musician has a wide scope for displaying his powers of creative skill. This *Manodharma-Sangīta* or creative music is of both types :

1. *Rāga ālāpana* or development of the *rāga*.
2. *Madhyamakāla* or *Tāna*.
3. *Pallavī*.
4. *Swaram* singing.

The most prominent feature of Indian Music is its extensive *rāga* system. There are the 72 primary scales and hundreds of derivative scales. Script notation based on the solfa syllables *sa, ri, ga ma pa dha ni* is used to write Indian music. There are compositions in length from 2 minutes to 2 hours. There are also the distinctive forms pertaining to art-music, sacred music, dance-music, opera-music and folk-music.

The lecturer profusely illustrated his points by singing several selections from Indian composers. He next played a few selections on the Indian flute and the violin.

In conclusion, the lecturer appealed to the audience to evince greater interest in the study of Indian music, which is one of the great branches of the glorious culture of India.

Le programme de la Soirée Artistique Indonésienne fut exécuté sous la direction artistique de RADEN SOERATNO HARDJODIRINGGO et sous la régie de M. L. D. PETIT, secrétaire de la Société „Oost en West” à Amsterdam. Le programme contenait :

1. Chant de bienvenue avec accompagnement de l'orchestre-gamelan.
2. *Mintārāgā*, représentation de wajang pourwā.
3. *Përang Këmbang*, combat du héros Ardjounā et le démon Minā Tjouwari; fragment du Wajang Wong.
4. Tableau de la vie populaire des javanais; krontjong et danses masquées.
5. *Boubar-Boubar*.

* * *

Le samedi 12 septembre, à 9 h. du matin, se réunit le „Comité Consultatif” du Congrès dans la Salle du Sénat de l'Université.

Assistaient à cette réunion M. M. les professeurs W. F. ALBRIGHT, P. KAHLE, T. KOWALSKI, S. LÉVI, C. A. NALLINO, PH. S. VAN RONKEL, C. SNOUCK HURGRONJE, F. W. THOMAS, J. PH. VOGEL, A. J. WENSINCK et le dr. J. H. KRAMERS, secrétaire du Congrès. Elle fut présidée par le prof. C. SNOUCK HURGRONJE.

Le président rappelle que le Comité Consultatif, pour satisfaire à l'art. VI des Statuts des Congrès Internationaux des Orientalistes, aura à faire une proposition à la séance plénière sur le pays où le congrès suivant devra se tenir.

Après avoir pris connaissance des invitations reçues, le Comité Consultatif décide à l'unanimité de proposer à la séance plénière Rome comme lieu de réunion du XIX^e Congrès. En fixant l'an 1934 comme date du prochain Congrès, le Comité reconnaît expressément le droit du comité d'organisation italien de remettre ou d'avancer cette date, en vertu de l'art. I des Statuts.

Ensuite le Comité prend connaissance des résolutions adoptées dans quelques sections pour être soumises à l'approbation de la séance plénière. Parmi ces résolutions il s'en trouve deux, adoptées respectivement dans la IV^e et la V^e Section, qui expriment toutes les deux le vœu que la *Orientalische Bibliographie* pour 1926 soit complétée aussi vite que possible. C'est le texte de la résolution adoptée dans la V^e section qui sera proposé au congrès.

Seront proposées en outre deux résolutions adoptées dans la IV^e Section, sept résolutions de la V^e Section et une résolution de la VI^e Section.

Le prof. WENSINCK, en se faisant l'interprète de plusieurs observations qu'il a entendues au cours du Congrès, parle de l'intérêt qu'il y aurait à ce que le comité d'organisation du prochain congrès désigne d'avance, entièrement ou en partie, les sujets scientifiques à traiter dans les différentes sections, afin d'éviter une trop grande profusion de communications sur des sujets n'ayant rien à faire l'un avec l'autre. Pendant le présent congrès on a pu constater en effet que la liberté absolue d'annoncer des communications a le désavantage d'amoindrir l'intérêt qu'on a à suivre les travaux des sections. Le Comité Consultatif se déclare d'accord pour faire une recommandation dans ce sens au comité organisateur du prochain congrès.

A 10.30 du matin eut lieu, dans la grande salle de la Stads-gehoorzaal, la Séance de Clôture du Congrès.

La séance fut ouverte par le président M. SNOUCK HURGRONJE, avec le discours suivant:

Nous voici arrivés à la fin de notre session. Cette séance de clôture doit nécessairement être très courte, car, vous le savez déjà, le train pour Amsterdam vous attend à 1 heure à la gare; nous vous prions donc instamment de nous aider à expédier aussi rapidement que possible les affaires qu'il nous reste à considérer.

Avant de procéder à l'ordre du jour j'aurais bien voulu exprimer notre vive reconnaissance à tous ceux qui ont contribué si géné-

reusement à la bonne réussite de notre congrès. J'aurais alors à nommer une fois de plus ceux dont j'ai déjà fait mention dans mon discours d'ouverture, mais je devrais y ajouter bien d'autres noms encore. Ma liste serait trop longue, et je dois donc me borner, bien à regret, à citer parmi le nombre quelques-uns que je ne saurais passer sous silence.

L'Institut Oriental de Chicago a bien voulu nous offrir une superbe collection d'ouvrages publiés sous ses auspices, un don très précieux que nous saurons estimer à sa valeur. La Commission pour l'Histoire de l'Université de Leiden a organisé, sous la direction de Mlle Siegenbeek van Heukelom, une exposition qui vous a donné un aperçu de l'histoire des études orientales de Leiden. Ai-je besoin de vous rappeler les noms de M. et Mme Coert qui ont trouvé l'art de transformer le musée municipal en un ensemble de salles de réception d'un cachet tout particulier? Les différentes administrations des moyens de transport ont de toute manière facilité le déplacement de nos congressistes. La société de tourisme de Leiden s'est donné une peine infinie pour assister les congressistes à leur arrivée. Enfin, nos membres étrangers, en fermant les yeux devant toutes les imperfections de notre organisation, ont fait le reste.

Maintenant, passons à l'ordre du jour.

Mesdames et Messieurs. Le comité consultatif a pris la décision à l'unanimité de vous proposer Rome comme lieu de réunion du XIX^{me} congrès et de fixer comme date probable de ce congrès 1934. Êtes-vous d'accord? (L'assemblée exprime son approbation par acclamation).

Nous avons encore à vous soumettre un certain nombre de résolutions qui nous sont parvenues de la part de quelques sections et que notre comité consultatif a jugé propres à être acceptées par le congrès. Notre secrétaire vous en fera lecture.

Le secrétaire du Congrès donne lecture des résolutions endossées par le Comité Consultatif, lesquelles furent adoptées, également par acclamation, par la séance plénière. Furent adoptées les résolutions suivantes :

The XVIIIth Congress of Orientalists, meeting at Leiden from 7-12 September 1931, having heard various papers on sinological subjects, deeply impressed with the scholarly work which at the

present time is being done in China, convinced that in the interest of the progress of Sinology it is very desirable that these studies become better known in the West, expresses the hope that ways and means may be found for publishing a regular bibliography of new Chinese publications (IV^e Section).

The XVIIIth Congress of Orientalists, in view of the inadequacy of the existing resources in Sinology, and the almost total lack of cooperation in Chinese researches, calls the attention of all learned societies and those interested in these studies, to the urgent need for translations and indices of the most important works of Chinese literature.

It is especially urged that the preparation of an index of all the names and technical terms occurring in the 24 dynastic histories be at once set on foot (IV^e Section).

The XVIIIth International Congress of Orientalists regrets that it has been impossible, owing to financial difficulties, to complete the publication of the 1926 Volume of the *Orientalische Bibliographie*. The Congress heartily endorses the resolution of the XVIIth Congress at Oxford to the effect that this great work is indispensable for all orientalists, and that its continuation must be regarded as a matter of international concern. We recognize with deep appreciation the able and devoted work of professor Scherman and his collaborators, and we represent to all Governments and learned Societies interested in any phase of oriental studies the urgent necessity of raising funds to carry on the publication (IV^e et V^e Sections).

The Congress approves of the appointment of a committee consisting of Professor F. W. Thomas, Professor P. Tuxen and Dr. V. S. Sukthankar with power to coopt two additional members (one French and one German), for the purpose of corresponding with learned bodies of the world with a view to present to the next Congress a scheme for the preparation of a comprehensive Sanscrit dictionary (V^e Section).

The Congress welcomes with profound satisfaction the announcement that the Government of India proposes to submit a bill to the autumn session of the Legislative Assembly for

facilitating the participation of scientific bodies Indian and overseas, with the co-operation and under the supervision of the Archaeological Survey, in archaeological exploration. It is felt that the excellent work of the Archaeological Survey might be further advanced by the co-operation of competent experts belonging to other scientific bodies both in India and elsewhere (V^e Section).

The Congress has learned with great satisfaction that researches in connection with Indian music, including the systematic collection and recording of folksongs and the bardic chronicles of Upper India, have been undertaken by Dr. A. A. Bake under the auspices of the Kern Institute. The Congress, convinced of the importance of these studies and of the necessity of obtaining such records without undue delay, and recognizing the special competence of the scholar who has undertaken it, expresses the hope that Provincial Governments, and Ruling Chiefs in India, as well as learned bodies and private individuals in India and elsewhere will lend financial support to Dr. Bake's undertaking and thus enable him to bring it to a successful conclusion (V^e Section).

The Congress strongly supports the suggestion that it would be in the interest of artistic development in India if the excellent work commenced by the Government of India in publishing its Report on Modern Indian Architecture (in 1913) were completed by a general survey covering both British India and the Indian States and that the principal crafts should be included therein (V^e Section).

The XVIIIth Congress of Orientalists desires to record its appreciation of the very valuable services which the Kern Institute is rendering to Oriental learning, particularly by the publication of its "Annual Bibliography of Indian Archaeology", and to express the hope that the Institute may be enabled to carry out its project of publishing a complete Historical and Archaeological Atlas of Greater India (V^e Section).

Le Congrès exprime le vœu que les gouvernements et les sociétés savantes procèdent sans retard à l'enregistrement par le film des gestes rituels qui accompagnent les actes du culte dans

les religions de l'Orient pour servir de base à un classement méthodique et à une étude comparative des procédés d'expression dont ces gestes sont les symboles (V^e Section).

Le XVIII^e Congrès International des Orientalistes rend hommage à l'effort déjà fourni par l'Académie de Vienne pour la publication des inscriptions sud-arabiques de la collection Glaser;

émet le vœu que les organismes savants des différents pays s'entendent pour mettre à sa disposition les moyens qui lui permettraient de réaliser complètement cette œuvre d'intérêt scientifique international (VI^e Section).

La séance prit fin sur un discours du prof. C. F. LEHMANN-HAUPT. En rappelant les mots de Goethe:

Anmut bringen wir ins Leben,
 Leget Anmut in das Geben.
 Leget Anmut ins Empfangen,
 Lieblich ist 's den Wunsch erlangen.
 Und in stiller Tage Schranken
 Höchst anmutig sei das Danken.

M. Lehmann-Haupt donna expression aux sentiments de reconnaissance qui animaient les membres du Congrès après leur séjour à Leiden et à la satisfaction qu'il a pu constater partout de la bonne réussite du Congrès. Il remercia plus spécialement le Comité Exécutif, les dames du Bureau de Réception, le Gouvernement Néerlandais et les autorités de la ville de Leiden. Il rappela ensuite combien plusieurs savants allemands comme Nöldeke et Wellhausen ont dû à la collaboration des savants hollandais, parmi lesquels il mentionna notamment Kuenen et Tiele et finit par exprimer encore une fois sa profonde gratitude pour l'accueil dont on a joui à Leiden.

* * *

A 1 h. de l'après-midi, environ 200 congressistes se sont rendus par train spécial à Amsterdam, où, après un tour dans les ports et les canaux, ils ont visité le musée de l'Institut Colonial.

La direction de l'Institut Colonial a offert, à 4 h., un thé aux visiteurs. A cette occasion le président de l'Institut, le jonkheer A. RÖELL a adressé des paroles de bienvenue aux membres du Congrès. En leur nom le professeur SYLVAIN LÉVI a répondu au discours de M. Rœell pour remercier du bel accueil dans l'Institut Colonial.

L'EXPOSITION ORIENTALISTE

Le Comité d'Organisation du Congrès avait pris l'initiative de l'organisation d'une exposition de manuscrits orientaux se trouvant dans la collection „Legatum Warnerianum” de la Bibliothèque de l'Université de Leiden.

Elle a été combinée avec une exposition d'objets et documents relatifs à l'histoire des études orientalistes à l'Université de Leiden. Cette dernière exposition a été organisée par la „Commission pour l'étude de l'Histoire de l'Université de Leiden” (Historische Commissie). Les objets exposés provenaient de plusieurs collections attachées à l'Université de Leiden, et à quelques autres collections publiques et privées. Ils consistaient notamment en des portraits de savants orientalistes, appartenant presque tous au Sénat de l'Université de Leiden, lettres d'orientalistes et livres imprimés à Leiden, dont une grande partie étaient des éditions imprimées par la Maison Brill à Leiden, entre 1848 et 1931.

Cette exposition combinée a été organisée dans trois salles du musée municipal du Lakenhal, du 7 au 28 septembre 1931. Tous les membres du Congrès en ont reçu le catalogue.

Le comité d'organisation de l'exposition était composé de la façon suivante:

Pour la „Historische Commissie” de l'Université de Leiden:

M. le dr. J. J. DE GELDER

M. le dr. P. J. IDENBURG

M. le professeur L. KNAPPERT

M. le dr. P. C. MOLHUYSEN

Mlle O. C. D. SIEGENBEEK VAN HEUKELOM

Pour le Comité d'Organisation du XVIII^e Congrès des Orientalistes:

M. le dr. C. VAN ARENDONK

M. le dr. J. H. KRAMERS

M. C. C. KRIEGER

M. le professeur J. PH. VOGEL

M. le professeur A. J. WENSINCK

Pour la Maison E. J. Brill:

M. C. PELTENBURG

LIVRES ET AUTRES PUBLICATIONS PRÉSENTÉS AU CONGRÈS

Tous les membres du Congrès ont reçu les publications suivantes :

Quatre Esquisses détachées relatives aux Études Orientalistes à Leiden. Leiden 1931. Offert par la Société Orientaliste Néerlandaise (Oostersch Genootschap in Nederland).

Catalogue de l'Exposition de Manuscrits Orientaux, d'Objets et Documents relatifs à l'Histoire des Études Orientalistes à l'Université de Leiden, organisée à l'occasion du XVIII^e Congrès International des Orientalistes au Musée du „Lakenhal”, du 7—28 septembre 1931.

Acta Orientalia, ediderunt Societates Orientales Batava Dana Norvegica. Voluminis X, Pars I. Congressui XVIII Internationali Orientalistarum Lugdunum Batavorum convocato d. d. d. Lugduni Batavorum 1931.

Archiv Orientální. Journal of the Czechoslovak Oriental Institute. Prague, Vol. III, No. 2 (August 1931). Dedicated to the XVIIIth International Congress of Orientalists. Leiden 7th—12th September 1931, by the Czechoslovak Oriental Institute, Prague.

* * *

Le prof. J. H. Breasted a offert au Congrès les publications suivantes de l'Oriental Institute de l'Université de Chicago :

J. H. Breasted, *Oriental Forerunners of Byzantine Painting*. First-century wall paintings from the fortress of Dura on the middle Euphrates. Chicago [1924]. (= The University of Chicago Oriental Institute Publications, Vol. I).

The Annals of Sennacherib, ed. by Dan. Dav. Luckenbill. Chicago [1924] (= The University of Chicago Oriental Institute Publications, Vol. II).

- The Edwin Smith surgical Papyrus, publ. in facs. and hieroglyphic transliteration in 2 vol. by J. H. Breasted. 2 vol., Chicago [1929]. Vol. I: Hieroglyphic transliteration. Transl. and comm. With eight pls.; Vol. II: Facsimile plates, a line for line hieroglyphic transliteration. (= The University of Chicago Oriental Institute Publications, Vol. III—IV).
- H. H. von der Osten, Explorations in Central Anatolia, Season of 1926. Chicago [1929]. (= The University of Chicago Oriental Institute Publications, Vol. V; Researches in Anatolia, Vol. I).
- H. H. von der Osten and E. F. Schmidt, The Alishar Hüyük Season of 1927. Prt. I. Chicago 1930. (= The University of Chicago Oriental Institute Publications, Vol VI). (Researches in Anatolia II).
- Earlier historical Records of Ramses III. By the Epigraphic Survey. Dir.: Harold Hayden Nelson. Chicago 1930. (= The University of Chicago Oriental Institute Publications, Vol. VIII. Medinet Habu. I).
- K. S. Sandford and W. J. Arkell, Paleolithic Man and the Nile-Faiyum Divide. A Study of the Region during Pliocene and and Pleistocene Times. Chicago 1929. (= The University of Chicago Oriental Institute Publications, Vol. X. Prehistoric survey of Egypt and Western Asia, Vol. I).
- Sumerian Lexical Texts from the School of Nippur, by Edw. Chiera [Foreword by James Breasted], Chicago [1929] (= The University of Chicago Oriental Institute Publications, Vol. XI, Cuneiform Series Vol. I).
- Inscriptions from Adab, ed. by Daniel David Luckenbill. Chicago [1930]. (= The University of Chicago Oriental Institute Publications, Vol. XIV. Cuneiform Series, Vol. II).
- K. S. Sandford and W. J. Arkell, First Report of the Prehistoric Survey Expedition, Chicago [1928] (= Oriental Institute Communications, No. 3).
- Martin Sprengling, The Alphabet, Its Rise and Development from the Sinai Inscriptions, Chicago [1931] (= Oriental Institute Communications, No. 12).

W. F. Edgerton, Notes on Egyptian Marriage chiefly in the Ptolemaic period. Chicago 1931. (= Studies in ancient oriental civilization, Vol. I, prt. 1; ed. by The Oriental Institute of the University of Chicago).

Bruno Meissner, Beiträge zum assyrischen Wörterbuch I. Chicago 1931. (= Assyriological Studies, vol I, prt. 1. ed. by The Oriental Institute of the University of Chicago).

* * *

Le prof. P. Kahle a présenté les tomes suivants de la „Bibliotheca Islamica“, publiée par la Deutsche Morgenländische Gesellschaft.

Das Lehrbuch der sieben Koranlesungen von Abū 'Amr 'Uṭmān ibn Sa'īd ad-Danī. Hrsg. von Otto Pretzl. Istanbul 1930. (= Bibliotheca Islamica. Bd. II).

Die Sekten der Schi'a von al-Ḥasan ibn Mūsā an-Naubaḥṭī. Hrsg. von Hellmut Ritter. Istanbul 1931. (= Bibliotheca Islamica. Bd. IV).

Die Chronik des Ibn Ijās, in Gemeinschaft mit Moritz Sobernheim hrsg. von Paul Kahle und Muhammed Mustafa. Teil 4. Istanbul 1931. (= Bibliotheca Islamica. Bd. Vd).

Das Biographische Lexikon des Ṣalāḥaddīn Ḥalīl ibn Aibak aṣ-Ṣafadī. Hrsg. von Hellmut Ritter. Teil I. Istanbul 1931. (= Bibliotheca Islamica. Bd. VIa).

* * *

Les publications suivantes de la Hebrew University à Jérusalem ont été présentées par le dr. L. A. Mayer:

Tarbiz, a quarterly Review of the Humanities, ed. by J. N. Epstein, Vol. II, No. 1—3, Jerusalem 1930—31.

Kirjath Sepher, the Bibliographical Quarterly, Jerusalem 1931, No. 1, 2.

E. L. Sukenik and L. A. Mayer, Ḥāfirōt ha-Ḥōma haš-šelišit šal Yērušalēm ha-ʿātiqa. (Hebrew edition).

— — — The third wall of Jerusalem. Jerusalem 1930. (English edition).

Catalogus Codicum Cabbalisticorum Hebraicorum quot conservantur in Bibliotheca Hierosolymitana quae est Judaeorum populi et Universitatis Hebraicae, digessit G. Scholem adiuvante B. Joel Prs I. Hierosolymis 1930. (Supplementum specialiter additum ad „Kirjath Sepher” ephemeridis bibliographicae tomum VII).

A. Eig, M. Zohary, N. Feinbrun, Magdîr lē-Šimhē Ārāš Yisrā'ēl. (The plants of Palestine). An analytical key. Jerusalem 1931.

* *
*

Ont été présentés en outre au Congrès:

Les Jésuites en Syrie 1831—1931; Université St. Joseph.

VI Les œuvres de presse, Beyrouth.

IX L'œuvre scientifique, Orientalisme-Archéologie.

Offerts par le Rév. P. M. Bouyges.

‘Abd ar-Rahmān Ibn Zaidān, Ithāf A‘lam an-Nās bi-Ġamāl Akhbār Ḥaḍirat Miknās. Tom. I—II. Ar-Ribāṭ (Rabat) 1347 [1929].
Offert par l'auteur.

M. Cohen, Études d'éthiopien méridional. Paris 1931. (Société asiatique. Collection d'ouvrages orientaux). Offert par l'auteur.

A. V. Williams Jackson, Researches in Manichaeism. With special reference to the Turfan fragments. New York 1931. (Columbia University. Indo-Iranian Series. Vol. 13). A preliminary copy of page proof under correction.
Offert par l'auteur.

C. F. Lehmann-Haupt, Armenien einst und jetzt. IIter Band, 2te Hälfte, Berlin und Leipzig 1931.
Offert par l'auteur.

J. N. Roerich, The animal Style among the Nomad Tribes of Northern Tibet. Prague 1930.
Offert par l'auteur.

Walter Till, Koptische Dialektgrammatik. München 1931.
Offert par l'auteur.

Bulletin de l'Institut Scientifique de Recherches Géographiques et Géochimiques en Asie.
Offert par l'Institut.

The Journal of the Anthropological Society of Bombay. Vol. 10—14. Bombay 1913—1928.
Offert par les éditeurs.

The Journal of the K. R. Cama Oriental Institute, No. 16. Bombay
1930. Offert par les éditeurs.

Jasaharacariu of Puṣpadanta, an Apabhraṃśa work of the 10th
century. Ed. by P. L. Vaidya. Karanja 1931. (= The Ambādas
Chaware Digambara Jain Granthamālā or Karanja Jain Series.
Vol. I). Offert par les éditeurs.

Sinai. Anuar de studii Judeice. Red. M. A. Halevy. Vol. III.
Bucuresti 1931. Offert par les éditeurs.

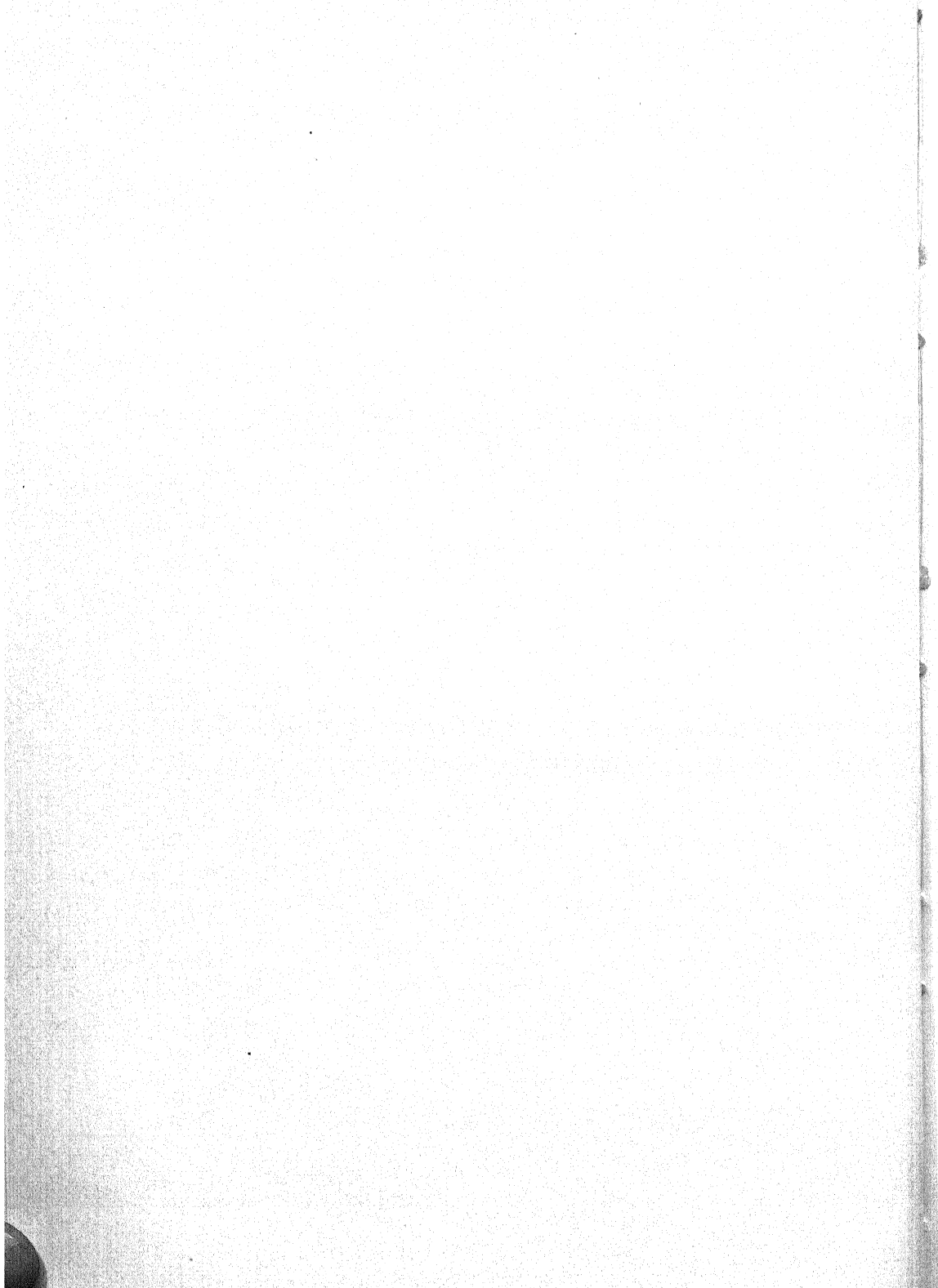
SÉANCES DES SECTIONS

Les Sections se sont réunies dans la matinée et dans l'après-midi des mardi 8, mercredi 9 et jeudi 10 septembre; le vendredi 11 septembre seulement dans la matinée.

Les séances du matin ont commencé d'ordinaire à 9.30 h.; celles de l'après-midi à 2 h.

Les réunions ont eu lieu dans les salles des conférences de l'Université: Grand Auditoire, Petit Auditoire, Grande Salle, Salles A et B au rez-de-chaussée, et la salle des réunions de la Faculté de Droit.

En outre il y a eu des réunions dans les salles des conférences du Laboratoire Botanique, de l'Institut de Médecine Tropicale, du Cabinet des Estampes et de l'Institut Kern.



SECTION I — ASSYRIOLOGIE.

Président: Prof. F. M. TH. BÖHL.

Secrétaire: M. J. SCHONEVELD.

Mardi 8 septembre, séance du matin.

(Grande Salle de l'Université)

La séance est présidée par le prof. KN. TALLQVIST.

1. Le Prof. G. FURLANI (Florence): *Il processo davanti al dio nella religione paleo-mesopotamica.*

Per il concetto che gli antichi Mesopotamici si erano formato sul processo davanti al dio dobbiamo raccogliere i materiali da vari testi. Tale concetto rientra nell'idea più vasta del giudizio divino, come si esplica nel ordale, nella mantica e nella fissazione del destino, nonchè nel processo dopo la morte dell'uomo. Lo studio di questi concetti è importante perchè gette luce sull'idea che avevano i Babilonesi del dio, sulla grande parte che aveva il diritto nella loro vita, e sui rapporti tra la Mesopotamia, l'Occidente, e l'Egitto.

Da giudice nel processo funge specialmente Šamaš, ma inoltre ancora Marduk e in genere tutti i grandi dei. Qualche volta la facoltà di giudice è delegata a Gilgameš. Il dio del sole è assistato da Kettu e Mišaru come pure dagli Igigi e dagli Anunnaki. Il tribunale è competente per le trasgressioni di comandi divini commesse dall'uomo, per le quali i demoni lo hanno assaltato e gli infliggono malattie e disgrazie. L'accusato è quindi un malato, qualche volta un strigato, sempre un proseguitato e calunniato. I suoi difensori sono il padre, il figlio, il fratello e il dio personale. Gli accusatori sono i demoni o i fattuchieri. La sentenza, che si suppone essere sempre di assoluzione, dichiara infondata la persecuzione da parte dei demoni, non avendo l'accusato commesso il fatto addebitatogli.

(Paraître dans *Studi e Materiali di Storia delle Religioni*).

Dans la discussion le P. A. DEIMEL demande s'il n'y a pas de texte ayant rapport au jugement des morts et attire l'attention sur les textes publiés dans les livres récents de Witzel et d'Ebeling.

M. P. KOSCHAKER insiste sur la différence entre la conception *kettu*, le droit strict, et *mešaru*, le droit d'équité, qui prescrit par exemple le devoir d'aider les veuves et les orphelins; il juge que des recherches plus minutieuses sont nécessaires.

2. Le prof. K. TALLQVIST (Helsingfors): *Der Assyrische Gott*.

Verschiedene Meinungen über das Wesen des Gottes Assur. Unklarheit wegen der Dürftigkeit und ungenügenden Ausbeutung des Quellenmaterials. Assur als ba'al der Stadt Assur ein Emporkömmling im sumer.-akkad. Pantheon, verdankt der wachsenden politischen Macht der Stadt und des ass. Reiches sein Emporkommen. Zwei Etappen im Bestreben der Assyrier ihrem Gotte den Rang des allerhöchsten Gottes zu vindizieren: unter Tukulti-Inurta I. und Sanherib. Genealogie und Familie Assurs. Seine wichtigsten Eigenschaften. Assur als Himmelsbewohner und Lichtgott, als Herrscher, Schöpfer, Aufseher, Arzt und Heilgott, Richter, Schicksalsbestimmer, Kriegsherr. Verkörpert den Geist des assyrischen Staates und der ass. Geschichte. Ursprüngliches und Fremdes im Wesens Assurs. Sein Triumph und sein Ende.

(Sera publié dans „*Studia Orientalia*“, Bd. IV).

M. E. FORRER, en alléguant deux textes de Boghaz-Keuy, démontre comment le changement des conditions politiques sur terre change également l'importance des différents dieux; de cette façon Aššur est devenu le cinquième ou le sixième membre d'une dynastie de dieux. M. J. LEWY fait remarquer que la position dominante d'Aššur existe déjà au commencement de l'histoire assyrienne, ce qui est montré également par les textes cappadociennes. M. F. M. Th. BÖHL conteste l'opinion de M. Tallqvist qu'Aššur n'aurait pas été à l'origine un dieu de la terre; dans les textes anciens Aššur est en effet le juge de la terre c.-à-d. du monde souterrain, où il juge les morts. M. C. F. LEHMANN-HAUPT rappelle quelques textes d'Assarhaddon, qui prit des mesures pour rétablir la position du dieu Marduk à Babylon à l'encontre des mesures prises par Sanherib (voir Lehmann-Haupt, *Šamašsumukin* 1892, Teil III, pp. 14 sqq.; 23 sqq.; 37).

3. Le prof. P. KOSCHAKER (Leipzig): *Das Verbot der Geschwisterhe bei den Hettitern und seine Beziehungen zum Mutterrecht*.

Zweck des Verbots ist im Verträge Šuppiluliumaš-Ḫuqqanaš. Das Eheverhältnis als Bruder- und Schwesterschaft. Die Bruder-

gewalt, desgleichen in Arrapha und Elam, als Residuum ursprünglich mutterrechtlicher Organisation der Familie. Geschichtliche Bedeutung der Ergebnisse.

(Paraître dans la *Zeitschrift für Assyriologie*, Tome 41).

Le P. A. DEIMEL fait remarquer que les textes anciens n'ont pas de signe pour le mot „sœur“, tandis que les textes de Fara connaissent une forme du signe pour „femme“ qui est employée plus tard pour „sœur“, de sorte qu'il est difficile d'établir la différence faite entre femme et sœur. M. E. FORRER dit cependant qu'il y a une différence dans les textes de Boghaz-Keuy, qui connaissent d'une part un signe pour „maîtresse“ et „sœur“ et d'autre part pour „épouse“.

4. Le prof. V. KOROŠEC (Ljubljana): *Das hethitische Privatrecht; seine Stellung unter den altorientalischen Rechten.*

Die aus zwei Tafeln (*takku LÚ-aš, takku GĒŠTIN-aš*) bestehende hethitische Rechtssammlung ist unsere Hauptquelle für die Erforschung des hethitischen Privatrechts. Ihr juristisches Wesen, ob Gesetz- oder Rechtsbuch, ist noch umstritten und kann nur aus inneren Kriterien erschlossen werden; der Referent legt die Gründe dar, die ihm die erstere Ansicht als die wahrscheinlichere erscheinen lassen. — Offenbar wurden jedoch an dem Gesetzgebungswerk häufig verschiedene Reformen vorgenommen, vielleicht wurde es von den einzelnen Grosskönigen bei ihrem Regierungsantritt von neuem promulgiert.

Im jüngeren Hattireich waren wohl beide Tafeln als Bestandteile *einer* Rechtssammlung in Geltung. Sonst unterscheiden sie sich jedoch erheblich voneinander. Die zweite Tafel hat vielfach die ältesten Bestimmungen überliefert, sie wird mit Recht gegenüber der ersteren als die ältere angesehen werden müssen.

Endlich befasst sich der Referent mit den drei Abschriften der ersten Tafel: K Bo VI 2; 3; 4. Darunter nimmt K Bo VI 4, eine durchaus eigene Stellung ein, die sich vielleicht aus deren Geltung in einer bestimmten Provinz (Oberland?) erklären dürfte.

K Bo VI, 2 ist älter als K Bo VI, 3. Abweichungen zeigen sich in den eherechtlichen Vorschriften, insofern als K Bo VI, 2 nur die Raubehe, K Bo VI, 3 aber daneben auch die Kaufehe als Ehebegründungsform kennt. Der Referent zeigt, wie man mit Hilfe von Interpolationen die Reform durchgeführt habe.

Die Hauptbestimmungen über die Kaufehe (§§ 29, 30) haben

ihre Vorbilder im Kodex Hammurabi (§§ 160, 159); *kušata*, der hethitische Ausdruck für den Brautpreis, ist laut einer Vokabularstelle das hethitische Äquivalent für die babylonische *tirḫatu*. Daher dürfen wir in den eherechtlichen Bestimmungen der K Bo VI, 3 eine teilweise Rezeption der babylonischen Bestimmungen über die Kaufehe vermuten.

Wie ist es somit mit der Urwüchsigkeit und Selbständigkeit des hethitischen Eherechts bestellt? Durch seine Regelung der Leviratehe nähert es sich entfernt dem assyrischen und dem mosaischen Recht, von einer Rezeption kann jedoch keine Rede sein. Die Bestimmung des § 171 andererseits lässt jedoch matriachale, autochthone kleinasiatische Einflüsse vermuten.

Als Endergebnis dürfen wir jedoch feststellen, dass in seinem Wesen das hethitische Eherecht seine Eigenart wohl bewahrt und gegen fremde Einflüsse erfolgreich behauptet hat; es behielt die Raubehe als legitime Ehebegründungsform bei und es überliess das Verfügungsrecht über die Tochter nicht nur dem Vater allein, sondern neben diesem auch der Mutter.

(La communication entière a paru dans la *Zeitschrift der Savigny-Stiftung für Rechtsgeschichte*, 1932, p. 146—159).

M. E. FORRER attire l'attention sur l'existence d'un texte fragmentaire de Boghaz-Keuy du commencement d'une loi royale, où les gens du pays des Hatti viennent demander un jugement du roi Tudḫaliāš; le reste est brisé, mais doit avoir contenu une loi.

5. Le prof. E. A. SPEISER (Philadelphia): *The bearing of the excavations at Tell Billah and at Tepe Gawra upon the ethnic problems of Ancient Mesopotamia.*

Tepe Gawra is a mound situated about fifteen miles north of Mosul and two miles east of Khorsabad; Tell Billah lies six miles further to the east. Excavations were begun at Tepe Gawra in the autumn of 1927 with two trial trenches, to be resumed on a larger scale in the spring of the current year. At Tell Billah work has been going on since the fall of 1930. The two expeditions are being financed by the American Schools of Oriental Research and the Museum of the University of Pennsylvania, and in the case of the Tepe Gawra also by the Dropsie College of Philadelphia.

Not less than seven strata at Tepe Gawra belong to the period of prehistoric painted pottery. The mound is therefore

one of the oldest in Iraq. Its middle portion was occupied by a people who used burnt brick as their building material and flint and obsidian for their weapons and household implements. Copper was employed very sparingly. The pottery of this period is mostly plain; the decorated ware is ordinarily of the incised type. What painted pottery there was in this second main culture of Gawra seems to have been confined to chalice-shaped cups, the color-scheme being bistre on pink.

The upper third of the mound also contains seven strata, which were excavated last spring layer by layer. It is here that copper first comes into general use. The objects are indeed at the beginning of this period of the Early-Bronze type. The building material is either stone, or mud-brick upon a foundation of rubble. The pottery is for the most part plain, but incised and painted specimens are also found. In the case of the latter the decoration is always applied around the shoulder of the vessel, and the design consists invariably of cross-hatched combinations.

For our present inquiry the lowest part of Tepe Gawra is the most interesting one. Seven layers of prehistoric painted pottery should go a long way toward lessening the mystery which still surrounds the race that made that ware. When Gawra I has been completely laid bare in the course of systematic excavations, the results will no doubt throw much new light on the subject. What we have obtained thus far, from our two trial trenches, is interesting and surprising enough. To begin with, there is here no trace of copper, so that one is tempted to speak of a really neolithic civilization. More amazing is the variety of types of painted pottery that these strata have yielded. By the side of the fabrics common at Tell el-Obeid and Abu Shahrein we have typically Musyan examples; then there are unmistakable contacts with Anatolia, and finally, to cap the clima, we have some pieces which, as Dr. Frankfort puts it, show distinctly Chinese characteristics in decoration. We must assume that Gawra was nearer the main highway along which travelled the styles in painted wares than were the more southerly districts. This would place the sources of our pottery in the north, an assumption that commends itself to us on more accounts than one.

To pass on to Tell Billah, the results relevant to our present subject may be summed up as follows. The lowest strata at Billah correspond to the middle layers at Gawra. The connecting

link is the characteristic chalice ware, both painted and incised. This period is succeeded by an occupation that also recurs at Gawra, this time in the third main culture. The mode of building is identical in both places, and the shoulder-decorated pottery featuring a peculiar combination of cross-hatched designs is also found at Billah. Among the bronzes of this time may be singled out a typically Anatolian battle-ax. Then follows the Hurrian period with its Anatolian and Aegean fabrics, — for the painted designs include the characteristically Aegean dolphins. And as the last layers we have Assyrian remains, which need not worry us here.

In the two millennia of Gawra and in the more than fifteen hundred years of Billah preceding the Assyrian occupation there was nothing, to judge from the remains brought to light so far, that points clearly to Sumer. The prehistoric period is linked up primarily with the North. The middle period of Gawra, which corresponds to the early strata of Billah, has its points of contact chiefly with Anatolia. In the bronzes and in the architectural remains there is nothing that is peculiarly Sumerian.

If we start with the painted pottery of the South, and ask: Why could it not be assigned to the Sumerians? the question sounds logical enough. But if we start with the north, and proceed from places like Tepe Gawra, the possibility of the Sumerian authorship of that pottery becomes immeasurably remote. As far as our present indications go, we have to look towards the Caucasus for the source of the earliest settlers of Mesopotamia.

(For further informations see the author's book: *Mesopotamian Origins*, Philadelphia 1930).

Mme A. HERTZ insiste également sur le peu de probabilité que les Sumériens auraient été les fondateurs de la plus ancienne civilisation. M. le baron VON OPPENHEIM dit que, sous la couche sumérienne, il y a encore une couche où l'on trouve de la céramique colorée (Buntkeramik), qui se trouve partout dans le Proche-Orient. M. S. LANGDON, d'autre part, est d'opinion qu'on a besoin d'inscriptions pour pouvoir établir la chronologie; ainsi les inscriptions sumériennes trouvées à Kiš et Jemdet Nasr peuvent être datées; le fait que ces inscriptions ont été trouvées ensemble avec la céramique colorée pose des problèmes. Ces observations sont soulignées par le P. A. DEIMEL, qui ne peut pas admettre que les plus anciennes inscriptions sumériennes et la céramique colorée appartiendraient à des peuples différents. M. J. JORDAN observe cependant qu'il y a des couches plus profondes que celles contenant des

inscriptions; à Uruk p.e. la couche de Jemdet Nasr a produit les mêmes inscriptions, mais non pas la céramique colorée. Les tables entièrement pictographiques, sumériennes elles aussi, étaient même plus profondes. Les inscriptions ne donnent pas toujours, d'après M. Jordan, un point d'appui pour déterminer la date. M. VON OPPENHEIM observe encore que la céramique colorée de la Basse Mésopotamie est plus jeune que celle trouvée en d'autres lieux. Dans sa réplique, M. SPEISER admet l'opinion de M. JORDAN qu'on doit tenir compte de l'existence de différences chronologiques. M. C. F. LEHMANN-HAUPT conteste enfin l'exclusivité de l'opinion de M. Langdon, en attirant l'attention sur l'inexactitude avec laquelle on a réussi à déterminer l'ordre des couches archéologiques dans l'île de Crète.

Mercredi 9 septembre, séance du matin.

(Laboratoire Botanique)

La séance est présidée par le prof. S. LANGDON.

6. Le prof. E. FORRER (Chicago-Berlin): *Entzifferung der „hethitischen“ Bilderschrift* (avec projections, voir le tableau à la p. 49).

Bisher hat man meistens versucht, für die Bilderschrift zuerst die lautliche Lesung zu finden und dann von der Lesung aus zur Sprache und zum Verständnis vorzudringen. Im Gegensatz hierzu war ich bestrebt, ohne das Medium der lautlichen Lesung die bilderschriftlichen Zeichen und Zeichengruppen als *sichtbaren* Ausdruck für Begriffe und ihre gedankliche Zuordnung zu erkennen, wie die Sprache der entsprechende hörbare Ausdruck ist.

Die Entzifferung einer Bilderschrift stellt hiernach zwei Aufgaben: das *Verständnis* und die *Lesung*. Beide Aufgaben bezwecken die Erkenntnis der Elemente und ihrer Zuordnung; die Entzifferung umfasst daher die vier Gebiete *Wörterbuch* und *Grammatik*, *Syllabar* und *Schriftsystem*.

Alle Wege zum *Verständnis* der Bilderschrift beruhen auf der Beachtung *paralleler Tatsachen*. Für die Elemente des Verständnisses, die Begriffe, liefern

die Parallelität von *bildlicher Darstellung* und *Beischrift* Punkt 1—14,

die Parallelität von *beschriftetem Gegenstand* und *Bezeichnung* Punkt 15—22,

die Parallelität von *Schriftbild* und *seiner Bedeutung* Punkt 23—24.

Ein tieferes Eindringen in die Grammatik ermöglicht die Beobachtung der *Parallelität der Komposition* gleichartiger In-

schriftteile. Sie ist bedingt durch den Zeitgeist, der über alle Sprach- und Schriftgrenzen hinweg unter gleichen Umständen die gleiche Form zur Folge hat. In der Hauptsache sind es drei Inschriftteile, bei denen dies im alten Orient der Fall ist: 1. die Anfänge der Königsinschriften 2. die Fluchformel und 3. die Einleitung der Briefe.

Die Anfänge der Königsinschriften besonders von Gargames und Marʿaš ergeben Punkt 24—43, die Zusammenstellung der Begriffs- insbesondere Götter- und Länder-Reihen Punkt 44—45 des Verständnisses.

Der Ausgangspunkt meiner Untersuchung war im Anschluss an meine "acht Sprachen der Boghazköi-Inschriften" (SPAW 1919) und "Inschriften und Sprachen des Hatti-Reiches" (ZDMG, NF. 1. 1922) ein Vergleich des Verbreitungsgebietes der "hethitischen" Bilderschriften mit den Verbreitungsgebieten der verschiedenen Sprachen des Hatti-Reiches. Er ergab, dass ersteres mit keinem der letzteren übereinstimmt, dass daher die bilderschriftlichen Steininschriften der Zeit nach dem Hatti-Reiche angehören. Da ferner zur Zeit Tiglatpilesers I. um 1100 vor Chr. Nord-Syrien noch ein einziges Königtum war, können die Teilfürstentümer Nord-Syriens erst in die Zeit zwischen 1100 und ihre Einverleibung in Assyrien fallen, das ist für Marʿaš zwischen 1100 und 712 vor Chr.






































In dieser Zeit kennen wir durch die assyrischen Inschriften als Könige von Marʿaš den Muttalli und den Kalparunda, die etwa 875—830 regiert haben. Davor bleiben 215, dahinter 124 Jahre. Die Genealogie des Löwen von Marʿaš umfasst 7 Generationen, also 210 Jahre und wird nicht gerade unmittelbar nach unserer ersten Nachricht über Syrien beginnen. Daher kommt mindestens Muttalli, wahrscheinlich auch noch Kalparunda in dieser Genealogie vor. Nähere Untersuchung ergibt für die *Lesung* die Punkte 1—9.





Die Ortsangaben der Anfänge der Königsinschriften von Gargames, (Marʿaš =) Gurguma, (Bor aus Thyana = Thoana =) *Tuvana und (Hamath = Amatu, hier) Ämatu liefern die Punkte 10—20 der *Lesung*.

Durch gleichartige Gedankengänge wie bei den Königen von Marʿaš ergeben die Könige Hilaruada und Saḫu von Malatia die Punkte 21—24 der *Lesung*. Vergleich von *Lesung* 10 mit 15 und mit den drei Varianten 26 ff ergibt Punkt 25 und 26.


































Ein bilinguer Siegelabdruck aus Boghazköi auf VAT. 7692 liefert die Punkte 29 und 30. Die Aufzählung der Grossmächte

Verständnis.

1.  = „Gott“
2.  = Königsnamen
3.  = „(Gross)könig“
4.  = Königsschirm
5.  = Gelenk, verbindet
Redeglieder
6.  = „Sonne“
7.  = Sonnengott
8.  = „Göttin“
9.  = „(Gross)königin“
10.  = die nackte Göttin
11. Übereinstimmung der Endungen
bei Substantiv, Adjektiv & Apposition
12. \ = Personen namen zeichen
13.  = Nominativ-Endung
14.  = „dieser“
15.  = „Siegel“
16.  = „Stein“
17.  = „Denkmal“
18.  = „Säule“
19.  = „Werk-('bearbeitet')“
20.  = „Schale“
21.  = „Bild“
22.  = „Schrift“
23.  = „Torturm“
24.  = „führen“
25. | = \, Personen-Namenzeichen
26.  = „Kind“
27.  = „Erbsohn“
28.  = „Enkelkind“
29.  = „Urenkelkind“
30.  = „Ur“
31.  = „Urrur“
32.  = „Urrurur“
33.  = Possessiv-Suffix
34.  = „Herzog, Heerführer“
35.  = „Götter“
36.  = Partizip-Endung
37.  = „lieben“
38.  = „von' beim Passiv“
39.  = Orts-Namenzeichen
40.  = „Land“
41. = „Herr“

42.  = „ich bin, ich heisse?“
43.  = Ethnikon
44.  = I. gleichwertig
45.  = „und“

Lesung.

1.  = mu
2.  = va
3.  = ta
4.  = li
5.  = kal
6.  = pa
7.  = ru
8.  = uz
9.  = zu, su
10.  = gar
11.  = ga
12.  = me
13.  = es
14.  = si
15.  = gur-gu
16.  = gu
17.  = ma
18.  = tu
19.  = na
20.  = e(ä)
21.  = hi
22.  = la
23.  = sa
24.  = hu
25. Abstrich = '(<r')
26.  = kar
- Var.  = gar
- Var.  = ga
27.  = as
28.  = sur
29.  = zi
30.  = ti
31.  = urar
32.  = ra
33. = sanga
34. = ha

in C. L. Woolley "Carchemich" A. 6. II—III. ergibt neu die Punkte 27—28 und 31, ferner 32—34.

Für die *Etymologie* ist von Bedeutung, dass für die Silbe *kar*, das *Hirschgeweih* (griech. κέρας "Geweih", lat. *cervus* "Hirsch" indisch *śira-h*, armenisch *sar* "Kopf") und für die Silben *pa*, *pe* der *Fuss* (griech. πούς, lat. *pes*, indisch *pas*) benutzt wird. Die Übereinstimmung von Zeichenbild, Lesung und indogermanischer Wortbedeutung ist so vollkommen, dass eine etymologische Verwandtschaft mit den indogermanischen Sprachen des *centum*-Typs wie auch mit dem Kanisischen und Luvischen nicht abzuweisen ist, während die Satem-Sprachen und damit auch das Armenische als Verwandte ausscheiden. Die Darstellung des Genitiv-Verhältnisses durch ein adjectivisches Possessiv-Suffix hat ihre Parallele nur im Luvischen. Da die Bilderschriftsprache mit dem Luvischen auch in anderen Punkten zusammengeht, sehe ich sie als Zweig der luvischen Sprachgruppe an.

Diese 79 Punkte, 45 des *Verständnisses* und 34 der *Lesung* von denen über 1/10 auch von anderen Gelehrten, insbesondere Sayce, Jensen, Cowley, Frank, Meriggi erkannt wurde, bilden die erste in Leiden vorgetragene Hälfte meiner Entzifferung. Die zweite Hälfte wird die übrigen Kasus, einige Personalpronomina, Personalsuffixe und andere enklitische Partikeln, ein weiteres Demonstrativ, das Relativ-, das Indefinit-Pronomen, einige Adverbia bzw. Praepositionen, Konjunktionen sowie einige Verbalformen des Praesens, Praeteritums und Imperativs bringen. All dies hauptsächlich aus den Fluchformeln und den Briefanfängen gewonnen. Für die Lesung kommen noch die Verwertungen der Tarkuntimme-Bilingue, einige Ortsnamen und eine Anzahl einzelner Zeichen hinzu.

(Meine Entzifferung wird erscheinen in den *Oriental Institute Publications*, Chicago).

7. Le prof. I. GELB (Chicago): *Remarks on the Decipherment of the Hittite Hieroglyphic Inscriptions.*

I do not intend to give here the history of the decipherment of the Hittite hieroglyphic writing and language. I would like, however, to mention here in what respects I agree with my predecessors. From Sayce I accept the reading of the Tarkondemos seal, the reading of the city name Tyana (corrected to Tini), and the identification of the nominative ending -s and the accusative

ending *-n*. Peiser discovered the important functions of the division and ideogram marks; Jensen, the Carchemish group; Thompson, the Gurgum group and the personal name *tang*; Cowley, the Hamath group and the copula sign; Frank, the Malatya and Barga groups. From the scholars above mentioned I have accepted altogether the readings of about ten signs. Each one has also made a number of important observations and comparisons which, even though not acceptable, were always valuable in constraining me to consider every possibility and make some decision concerning it.

Thus far had decipherment progressed in the decades since the discovery of the Hittite hieroglyphic inscriptions when I undertook the difficult task of making speak the lion of Marash. That scholars are not all agreed on the most important and essential results of the work of decipherment to date is shown by the few articles which have appeared in the meantime. Meriggi for his part published the discovery of the ideograms for "son" and "grandson" and established the differences among the various types of the *tang*. However, he blocked his own approach to real decipherment by accepting the impossible group "Syennesis" as a basis for his phonetic values and giving thereby the syllabic value *si* to the very important vowel *i*. His results were entirely rejected recently by Jensen, who now believes that the hieroglyphic inscriptions are written ideographically for the most part and can, therefore, never be deciphered without the help of a bilingual inscription.

In working on these mysterious inscriptions, it was clear to me from the beginning that with a strict scientific method and plenty of patience decipherment was possible. The disadvantage of having no real bilinguals is compensated by a number of texts bearing in hieroglyphs the name of a city and found at a site the ancient name of which is known from Greek or Assyrian sources. Such a correlation is at least as valuable for the establishment of phonetic values of signs as any bilingual inscription. Like all my predecessors, I began with the study of the geographical names. It soon became apparent that, even though I had identified a greater number of cities, this method alone would not open the way to a complete understanding of these hieroglyphic inscriptions. It was necessary to undertake the slow and difficult task of making a complete concordance of all the words and

groups of words contained in the hieroglyphic inscriptions. But here another difficulty arose. Never before had anyone tried to make a list of the signs and their variants, and all who have worked on this subject know how difficult it is to determine whether a given sign is independent or is only a variant of a better-known sign. Interrupting work on the concordance, I made a complete list of all the signs and their variants. This gave a definite basis for identification of the monumental with the corresponding cursive forms.

The concordance, when completed, proved fundamental not only for understanding the grammatical structure of the language but especially for identifying the most important phonetic variants — the real goal of my undertaking. This, together with the variant forms obtained from the sign list, made possible a real understanding of the character of the hieroglyphic inscriptions. I was able to determine (1) that the number of signs used phonetically does not exceed 53, (2) that there are no sign values beginning with a vowel (e.g., *ap*), (3) that there are no closed syllables (e.g., *pam*), (4) that there are only syllables ending in a vowel (e.g., *pa*), (5) that closed syllables can be written only by using two syllables each ending in a vowel (e.g. *pam* = *pa* + *me*). In short, the general system of the Hittite syllabary corresponds exactly to that of the Cypriote syllabary, except that in the Hittite writing ideograms or word-signs are used along with the syllabary.

The language of the hieroglyphic inscriptions presents a mixture of forms explicable on the one hand by Indo-European analogies, but on the other characteristic of the so-called Caucasian or Asianic group of languages. Indo-European features are: (1) the personal pronoun of the first person *ime(a)*, "I"; (2) the possessive pronouns *meas*, "mine," *tas*, "thine," *sas*, "his," *nas*, "our"; (3) the verbal endings *-ta*, *-sta* *-stari*; (4) the case endings nominative *-s*, accusative *-n*, and dative *-a*. On the other hand the following features must be considered strictly Caucasian: (1) the genitive case ending *-wa*, *-pa*; (2) the genitive-possessive formation *-was*; (3) the formation of the particles. In view of the Indo-European and Caucasian influences apparent in these hieroglyphic inscriptions, I had to conclude that both those groups had participated in their evolution. Probably an originally Indo-European language was gradually affected by neighboring

Caucasian languages until it became a mixture without any definite linguistic affiliation.

From another point of view also the importance of the Hittite hieroglyphs should be stressed. Their origin lies entirely in the West; as indicated previously in this paper they must be connected with the Cretan pictographs. Since some of the signs in the two systems are exactly the same both in nature of the object represented and in form, these two systems of writing — both of them entirely different from Egyptian and cuneiform — must have a common origin. I hope that the decipherment of the Hittite hieroglyphs will open the way for the reading of the Cretan inscriptions also and thus unveil the greatest mystery of all antiquity, that surrounding the ancient Pelasgians.

(Une étude plus étendue sur ce sujet paraîtra dans la série *Studies on Ancient Oriental Civilisation*, II, sous le titre *Hittite Hieroglyphic Inscriptions*, Part I).

Après cette communication M. GELB présente quelques objections contre le déchiffrement de M. Forrer.

8. Le prof. F. M. TH. BÖHL (Leiden): *Inschriften mit unbekannter Schrift aus der Leidener Sammlung* (avec projections).

Es handelt sich um fünf Tontafeln verschiedener Art, welche der Vortragende aus dem Nachlass F. E. Peiser's (Königsberg) erworben hat und welche er nun im Lichtbild, sowie auch im Original vorlegt, um darüber das Urteil der Fachgenossen zu erbitten. Eine bekannte Gruppe unter den Wirtschaftstexten der 3. Dynastie von Ur sind die Botenlohnlisten. Urkunden dieser Art aus Telloh (sowie, mit einigen Abweichungen, aus Djocha) heben sich schon dem Aeusseren nach als eine besondere Textgruppe ab. Eine der 57 Tafeln dieser Art nun aus der Leidener Sammlung (Inventarnummer 889) ist mit unbekannter Keilschrift beschrieben. Von einer Fälschung kann hier keine Rede sein; in keiner Weise unterscheidet sich der (leider schlecht erhaltene) kleine Text äusserlich von den übrigen. Somit lässt sich schon aus der Analogie mit den übrigen Texten dieser Art auf Zeit, Inhalt und Herkunft schliessen. Ist auch dieser Text in unbekannter Keilschrift ein Botenlohntext wie die anderen, so bezieht er sich auf Lieferungen von Bier, Brot oder Mehl, Oel usw. an Boten aus einem der elamitischen Grenzländer wie Anšan, Kimaš,

Adamdun oder Tutuli, und ist in der Sprache und Schrift dieses Landes abgefasst.

Die Schrift nun stimmt mit der einer grösseren und schöneren Tafel aus der Leidener Sammlung überein (Inventarnummer 890). Das Schema dürfte, wie die Ziffern beweisen, in beiden Fällen dasselbe sein: Provisionslisten oder Botenlohnlisten aus der Zeit der 3. Dynastie von Ur. Die Zeichenformen zeigen Entstehung aus der altbabylonischen Keilschrift. Einen Text derselben Art veröffentlichte P. Deimel in *Orientalia* I/1 (1920), S. 54 ff. (MM. 1); noch weitere solcher Texte befinden sich nach Deimel u. a. in der Sammlung des Klosters Montserrat. Dass die Keilschrift zu vielseitiger Entwicklung fähig war, wurde neuerdings wieder durch die Funde von Ras-eš-Šamra bewiesen. Die Schriftrichtung auf der Vorder- und Rückseite entspricht auf den Leidener Tafeln der babylonischen, während die Deimel'sche Tafel hiervon abweicht. Trotzdem dürfte an der Echtheit der Tafel MM 1 bis auf weiteres festzuhalten sein.

Dagegen hält der Vortragende Deimel's Tafel MM 2, sowie die beiden (von C. Frank 1928 veröffentlichten) Strassburger Täfelchen auf Grund der Analogie eines dritten Leidener Stückes (einer runden Schultafel mit der Inventarnummer 963) für Fälschungen. Es handelt sich hier, wie es scheint, um Spiegelschriftimitationen neubabylonischer Texte.

Zum Schluss zeigt der Vortragende im Lichtbild die beiden Tontafeln aus dem griechisch-kleinasiatischen (?) Kulturkreis, deren Veröffentlichung trotz der Ankündigung Peiser's in OLZ. III/6 (1900), Sp. 201f. noch stets nicht erfolgt ist. Die Echtheitsfrage muss durch das Urteil Sachkundiger auch ausserhalb des assyriologischen Fachkreises entschieden werden. In seinen Untersuchungen über die Schrift und die Sprache der Karer stellte F. Bork vor allem auf Grund der von Sayce gesammelten Graffiti und Inschriften karischer Söldner in Aegypten das Material zusammen, das vielleicht auch hier — Echtheit vorausgesetzt — den Weg zur Entzifferung zeigen kann. Die Inventarnummern dieser Texte sind 891 und 892.

(Les inscriptions traitées seront publiées dans
Archiv für Orientforschung).

M. N. SCHNEIDER insiste beaucoup sur l'authenticité de ce genre de tables, tandis que M. DEIMEL observe qu'il y a encore 12 ou 13 de ces tables à Montserrat; la publication de tout ce matériel est

nécessaire pour que le déchiffrement puisse être entrepris par un plus grand nombre de savants. A propos d'un des textes montrés par M. BÖHL, M. FORRER observe qu'il doit avoir été falsifié d'après un modèle authentique. M. LEHMANN-HAUPT dit avoir trouvé près de Van une table pareille avec écriture inconnue (*Arm. einst und jetzt*, II, 2, p. 588). M. J. LEWY fait l'énumération de plusieurs falsifications, e.a. dans la collection Hilprecht à Jena (tables capadociennes) et dans la collection Hahn à Berlin. A Damas on lui a offert un cône en clai avec des caractères babyloniens, qui était certainement faux; on doit supposer l'existence d'un atelier de falsifications. Il connaît encore une table de Kültepe dont l'écriture originale a été grattée et remplacée par une autre écriture. Dans sa réplique, M. BÖHL, tout en remerciant de l'énumération d'un nombre de falsifications, observe pourtant que la technique des tables montrées par lui s'accorde sous tous les rapports avec celle des tables authentiques.

Séance de l'après-midi.

(Grande Salle de l'Université)

La séance est présidée par le prof. A. DEIMEL.

9. M. TH. JACOBSEN (Copenhague-Chicago): *The chief God of Ešnunna.*

According to a Babylonian explanatory list and according to royal inscriptions from the city itself the lord of Ešnunna was Tišpak. Although recognised by the Ancients as a Babylonian god his name is so thoroughly unbabylonian that he must be of foreign origin.

The ending *-ak* of the name Tišpak has been alleged to prove an Elamite origin of the god, but as he does not occur in the Elamite pantheon at all this hypothesis is not probable. The ending *-ak* of Tišpak is therefore better explained as a local development; it is probably related to the ending *-akum*, which we meet as a formative element in old-Babylonian personal names. That this type of names was well known in Ešnunna is shown by documents found there.

Leaving the ending alone we have left a stem *Tišp-*, which is almost identical with the stem of the name of Tešupaš, the national god of the Hurrians. The disappearing of the *u* is easily accounted for if we assume that the stress was on the first syllable: Tešupakum > Tešpakum, Tišpak.

Tešup and Tišpak are not only identical in name, they are also identical in character. As is well known Tešup was a god

of thunderstorms. In the myth of Labbu, Tišpak is also depicted as a god of thunderstorms and lightning, so to all probability he was only a form of Tešup.

This result raises the question how a Hurrian god like Tišpak came to be the chief god of Ešnunna.

The chief temple of Ešnunna and Tišpak's abode there was the temple E-sikil. A text recently published by Zimmern ¹⁾ mentions in stead of Tišpak the Sumerian god Ninazu as the lord of E-sikil. Numerous details in this text show that the tradition upon which it foots is of high age ²⁾, so Ninazu's claim to the position as chief god of Ešnunna is supported by old Sumerian tradition.

It is therefore probable that the chief god of Ešnunna was originally Ninazu. Later on the Hurrian Tišpak-Tešup must have invaded the city and succeeded in displacing the older divinity. This theory is supported by the fact that Tišpak in Ešnunna was surrounded by a milieu which can definitely be assigned to Ninazu. Thus in a list of offerings found in Ešnunna, Tišpak is associated with Enlil and Ningiszida, the father and son of Ninazu.

(Cette étude sera publiée dans les *Oriental Institute Communications*, Chicago).

Dans la discussion, à laquelle prennent part aussi M. GADD, M. FORRER et M. LANGDON, M. SPEISER demande à quelle époque le nom de la ville a été changé; M. JACOBSEN répond que le changement du nom en Tupliaš est d'époque très tardive. M. DEIMEL observe encore que Nin-azu est un dieu du monde souterrain, auquel on sacrifie des poissons.

10. M. C. F. JEAN (Paris): *L'évolution de la religion sumérienne antérieurement à la dynastie d'Isin.*

Peut-on constater une évolution dans la religion sumérienne, antérieurement à la dynastie d'Isin? Et, dans l'affirmative, de quelle manière s'est elle produite?

I. Un fait d'évolution interne s'est produit, *peut-être dès les temps préhistoriques*: la tentative de hiérarchie divine sous forme de généalogies.

A la même époque, *sous l'influence de nécessités et de besoins nouveaux*, se constitua un „panthéon” de dieux personnels et, d'autre

1) *Zeitschrift für Assyriologie*, N. F. V p. 245ff.

2) A hymn to the temple of the deified king Šulgi, which has been included in the composition, is of no value for the dating of the text as a whole, for in the subscription this hymn is designated as an 'addition'.

part, les fonctions sacrées furent confiées à un personnel spécialisé.

A l'époque *néo-sumérienne*, l'évolution interne se manifesta dans la tentative qui se poursuivait de hiérarchiser le „panthéon” existant sous forme de généalogies divines et dans le relief que l'on donna à l'attribut de la royauté, en le divinisant avec insistance.

Par *synchrétisme*, on songea à attribuer à des déesses sumériennes les propriétés et fonctions caractéristiques de l'akkadienne Ishtar.

Enfin, sous l'influence de causes extrinsèques, à partir de la dynastie d'Agadé, une importance très marquée fut donnée à AN et au dieu Lune; ^dNergal, ^dDagan et 157 dieux secondaires ou attributs divins plus ou moins personnifiés furent introduits au „panthéon” de la 3^e dynastie d'Ur et 120 autres en furent proscrits.

La religion sumérienne n'était donc pas figée dès l'époque proto-sumérienne, ni sous la 3^e dynastie d'Ur. Par conséquent, on ne saurait admettre — sauf dans les cas où les textes nous y obligent — que, dès cette époque, on reconnaissait à tel ou tel dieu les fonctions et les qualités que lui attribueront des documents moins anciens; qu'on avait déjà identifié les unes aux autres les déités douées des mêmes pouvoirs, des mêmes attributs; qu'on avait des idées arrêtées sur l'origine des choses ou sur l'au-delà; moins encore que les rites religieux étaient définitivement fixés.

De même, il est évident qu'on ne pourrait — sans faire de prudentes réserves — utiliser les données de textes postérieurs pour expliquer des documents *anépigraphes proto-sumériens* ou *néo-sumériens*.

(Cette communication paraîtra in extenso dans la revue *Babyloniaca*).

M. N. SCHNEIDER fait la remarque que chaque localité a son propre panthéon et son propre culte. Eu égard à ces grandes différences locales, il est impossible de parler d'un développement selon des lignes uniformes. Prend aussi part à la discussion le P. A. DEIMEL.

Jeudi 10 septembre, séance du matin.

(Laboratoire Botanique)

La séance est présidée par M. J. JORDAN.

- II. Le prof. C. F. LEHMANN-HAUPT (Innsbruck): *Die zoomorphe Funktur an vorarmenisch-chaldischen, etruskischen und chinesischen Bronzegegeräten als Merkmal kulturgeschichtlicher Beziehungen* (avec projections).

Cette communication fut faite en même temps pour les membres de la IV^e section.

Als zoomorphe Junktur (z. J.) bezeichnet man das Hervortreten eines Tierfusses (oder Tieres) aus dem Maule eines Tieres der gleichen oder einer anderen Gattung (Löwenklaue aus Löwenkopf, Rinderfuss aus Löwenkopf, usw., aber auch Muschel aus Delphinkopf). Diesen Begriff der z. J. entnimmt der Vortragende einer Abhandlung von Ludwig Curtius (*Assyrischer* [lies: *chaldischer*] *Dreifuss in Erlangen* 1913) und verweist für alles Nähere auf den von ihm vorgelegten und dem Kongress überreichten Schlussband (II 2, 1931) seines Werkes *Armenien einst und jetzt* (Kap. 29, sowie Schlussabschnitt und die Anmerkungen) und auf seine Abhandlung über den *chaldischen Bronzekandelaber des Hamburger Museums für Kunst und Gewerbe* (*Festschr. zur 400-Jahrfeier der Gelehrtschule des Johanneums zu Hamburg* 1929, S. 212 ff.).

Unter Vorführung eines reichen Materials, das zum Teil erst vom Vortragenden ermittelt worden ist (etrusk. Kandelaber in Neapel und Wien; chin. Bronzegefässe in Wien) oder bisher ungenau beschrieben war, wird das Vorkommen der z. J. bei den Etruskern und Chinesen durch Entlehnung von den Chaldern erklärt.

Die Blüte der chaldischen Kultur fällt in die Zeit von 800—585 v. Chr. Aus ihren Wohnsitzen im westlichen Kleinasien (etwa Lykien), wo sie Nachbarn der Etrusker waren, sind die Chalder im 9. Jahrh. ostwärts nach Armenien gelangt, während die Etrusker in zwei Hauptwellen (um 1000 v. Chr. und im 8. Jahrh. v. Chr.) nach Italien auswanderten (Fr. Schachermeyr, *Etruskische Frühgeschichte*, 1929).

An chinesischen Bronzegefässen lässt sich die z. J. von der Chou-Dynastie (1112—256 v. Chr.) bis in die Gegenwart nachweisen.

Während die chaldisch-etruskischen Beziehungen grossenteils aus der vormaligen Nachbarschaft erklärbar sind, stützt sich die Annahme chaldischen Einflusses auf China in der Chou-periode auf verschiedene Anhaltspunkte, die zeigen, dass die z. J. nicht etwa von den Chinesen zu den Chaldern und von diesen zu den Etruskern gelangte, sondern sich auf dem angegebenen Wege verbreitet haben muss.

Derartige Anhaltspunkte sind:

1. Die Gleichartigkeit in der Hauptanwendung der Kandelaber und Gefässe mit z. J. beim Toten- und chinesischerseits Ahnenkult;
2. Eine Anzahl von Fundgruppen (Maikop, Kasbekschatz, Oxus-

schatz, Ordos; vgl. *Armenien einst und jetzt*, II. 2, S. 969 f, 30*), als Zwischenglieder der Wanderung von Motiven der Bronzebildnerei von Armenien durch den Kaukasus nach China;

3. Vorderasiatisch-chinesische Beziehungen in späterer Zeit, wie sie H. C. GALLOIS auf dem Kongress für die T'ang-Periode [618—960 n. Chr.] und früher nachwies;

4. Wortentlehnungen aus idg. Sprachen im Chinesischen (Beispiele: *mí* < *mit* Honig; *küan*, *kuān*, Hund; *ngou* Kuh).

[Mit dem Hinweis auf Entlehnungen wie die eben angeführten bekundete P. SCHMIDT (Riga), der sie ermittelt hat, dem Vortragenden seine weitgehende Beistimmung: „China ist noch weniger“ (als Sibirien) „ein isoliertes Land gewesen“].

So erscheint auch die Frage erwägenswert, ob nicht die schlagenden Analogien zwischen der etruskischen Wage aus Chiusi und einer modernen in der Altstadt von Shanghai gebrauchten Wage (*Ztschr. f. Ethn.* 1909, S. 635 ff.) letzten Endes auf ein gemeinsames altorientalisches Vorbild zurückzuführen sind. Ein auf dem 585 v. Chr. zerstörten chaldäischen Königssitz Toprakkaleh bei Wan verkohlt gefundenes Stück Seide könnte chinesische (*serica*), nicht assyrische Seide (*bombyx*) gewesen sein, wie es der Vortragende (*Bombyx*, *Innsbrucker Festschr. für O. Redlich*, 1928, S. 409 ff.) früher angenommen hatte.

12. Le prof. S. LANGDON (Oxford): *Excavations at Kish* (avec projections).

The speaker, director of the Oxford-Field Museum Expedition, discussed briefly the bearing of the deep excavations on the Ehursagkalamma temple site in Eastern Kish. The western part of this great *tal* has been cleared over a wide area to virgin soil, 19 metres below mound level and 9 metres below modern plain level. Water level is 3 metres above virgin soil now. Just above plain level is the Sargonic stratum dated by tablets found in all parts of the mound about one metre above plain level. Just above and below plain level are found tablets of the Urukagina period, *circa* 2800 B. C. Here occurs a sterile period known as the red stratum, made by debris of convex bricks which were placed there soon after the great deluge. Running right through the mound in all parts, now excavated over a wide area, just below plain level, is a stratum usually 2 feet thick laid down by a great inundation, below which lies the deep “tomb” stratum

6 metres deep to water level. The buildings and tombs all belong to the plano-convex period and just below the Flood stratum are found tablets and seal impressions of the Fara period. On water level 6 metres below the plain were excavated numerous buildings in plano-convex bricks. The expedition allows 500 years period for the 6 metres of the tomb stratum.

One metre below water level lies a thin stratum of polychrome painted ware, identical with the same ware from Jemdet Nasr. At Kish so far as excavations have been made by hydraulic methods, the Jemdet Nasr period is found to lie immediately above the neolithic stratum which lies on virgin soil. Our stratifications according to the script of the tablets and seals found in all of them from the neolithic period upward, and according to the thickness of each of them, induce the deduction for an approximate date for the Jemdet Nasr period not later than 3500 B. C., starting with circa 2700 B. C. for Sargon of Agade. It is possible that 1000 years separate Sargon of Agade, 10 metres or 31 feet above water level, from the Jemdet Nasr stratum, 1 metre below water level. At Kish the Agade period lies 11 metres or 34 feet above the painted ware stratum. In the Jemdet Nasr stratum the plano-convex brick has not yet appeared. Here the bricks are small, rectangular and absolutely square cornered with flat straight surfaces.

The stratum below this to virgin soil is about $1\frac{1}{2}$ metres thick and entirely neolithic. Here there were found great quantities of flint implements, ash beds and stone implements but no metal whatsoever. Copper first occurs in the painted ware stratum here. Gold and silver are almost absent until the end of the plano-convex period about 2800 B. C., when both metals begin to occur in abundance. Precious stones are not found in the Jemdet Nasr period, but are found in abundance in the "tomb" stratum. The lecturer assumes a period *circa* 4000 B. C. for the origin of writing and 5000 B. C. for the first neolithic culture on virgin soil.

(The paper will be contained in the publication *Excavations at Kish*, Vol. IV).

M. DEIMEL demande si la céramique peinte est toujours trouvée ensemble avec des inscriptions, ce à quoi l'orateur répond affirmativement. M. LEHMANN-HAUPT observe que les sceaux sont fabriqués avec une matière très périssable; Mme A. HERTZ arrive à cette même conclusion en se basant sur des empreintes de sceaux trouvées

à Ur, ensemble avec de la céramique. Enfin M. JORDAN annonce que sa propre communication s'occupera plus amplement de ces empreintes de sceaux.

13. Le prof. F. W. VON BISSING (Oberaudorf am Inn): *Die wissenschaftliche Aufnahme der orientalischen Funde in Etrurien und Latium* (avec projections).

Votr. giebt bekannt, dass auf Veranlassung des ersten internationalen Etruskologenkongresses das Comitato permanente per l'Etruria, in dessen *Studi Etruschi* jährlich Berichte erscheinen, durch ihn eine nach Museen geordnete Gesamtaufnahme der orientalischen Fundstücke in Etrurien und dem angrenzenden Latium in Angriff genommen hat. Er führt eine Reihe von Funden im Lichtbild vor. Unmittelbare Ergebnisse sind die Feststellung, dass unter den in Latium gefundenen Skarabaeen unzweifelhaft nach Form und Dekor aus Naukratis stammende Stücke sind; ferner dass sich eine gewisse Entwicklung unter den Alabastra verfolgen lässt, die vom späteren 8. Jahrhundert bis zur Kaiserzeit reicht. Sie lässt sich in Italien wie in Aegypten verfolgen. Eine Ableitung des Alabastron aus älteren ägypt. Steingefäßformen ist nur im Allgemeinen möglich; die spezielle Henkelform mit dem breiten Fortsatz nach unten scheint nicht aus der Steintechnik, sondern dem Glas abgeleitet. Die Häufigkeit der Alabastronfunde auf Rhodos, wo auch die Glasalabastra häufig und in der gleichen Zeit vorkommen, legt es nahe den Ursprung auf Rhodos zu suchen. Material und Technik lassen aber als wahrscheinlich erscheinen, dass die Steinalabastra, vermutlich auch die besondere Abart mit weiblichem Oberkörper, aus Aegypten, letztere wohl aus Naukratis kommen, und dort auf Bestellung gearbeitet sind. Doch ist Poulsen beizupflichten, wenn er mehrere, wohl nach dem Fabrikationsort zu scheidende Typen aufstellt. Die Inventuraufnahme führt zuweilen zur Aufnahme auch späterer Stücke, so der Stele des Horos auf den Krokodillen aus einer Kapelle eines Hauses konstantinischer Zeit auf dem Esquilin, einer ehemals prachtvoll eingelegt gewesenen Frauenstatuette und anderer. Eine Nebenfrucht war auch die Untersuchung der Skarabaeoiden und Skarabaeen aus Bernstein, die sich auf Vetulonia zurückführen liessen. Auch ein Petschaftförmiges Amulett, offenbar nach syrischem Vorbild geschaffen, wurde unter den Bernsteinsachen festgestellt. In der ägyptischen Sammlung aber fand sich ein, mit einem Stück des Leidener

Museums eng verwandtes, herzförmiges Amulett aus Bernstein mit dem farbigen Glasbild eines Bennuvogels.

(Une partie de cette communication paraîtra dans Tome V des *Studi Etruschi*).

M. DEIMEL demande s'il y a des relations avec les objets d'albâtre trouvés à Ur, ce à quoi M. VON BISSING répond qu'il y a des différences parmi ces objets eux-mêmes.

14. M. H. FRANKFORT (Londres-Chicago): *The earliest Appearance of the Sumerians* (avec projections).

Recent excavations enable us to outline a development of material culture in Mesopotamia which can be proved to be valid for the country as a whole. Four periods can be distinguished before the rise of the Dynasty of Akkad. The period which precedes this dynasty immediately we shall call Early Dynastic, as it contains the Ur-Nina dynasty of Lagash, Mesilim of Kish, the first dynasty of Ur and similar remains from Fara, Nippur, Assur etc. The three preceding periods are named after sites where their remains were found first, or in exceptional abundance: they are the Jemdet Nasr —, the Uruk —, and the Al-Ubaid Period. The question to be answered is whether this sequence of material culture shows anywhere a change which justifies the assertion that at that point the Sumerians appeared in the country.

As to the Sumerian character of the Early Dynastic Period, there can be no doubt. The same applies to the preceding Jemdet Nasr period. The Uruk period knows already writing on clay tablets, and monumental architecture with ornamental recesses ("Rillenarchitektur"); and the people, as a seal impression from Warka shows, wore either long hair and a beard but no moustache, or they shaved head and face completely, exactly as their successors of the Jemdet Nasr and Early Dynastic period did; similarly the long skirt is worn throughout these periods. There can be no doubt that the Uruk period is Sumerian. The question remains whether the Sumerians came into the country at the beginning of this period, or whether they were already there in the Al-Ubaid period; the very character of the latter as one of a much more primitive culture than those which succeed adds difficulties to the answering of this question. Clay figurines of men show that hair and beards were worn long, and that the upperlip was probably shaved; the use of clay cones as wall decoration, prevalent in

the succeeding periods, was known already; so were hemispherical seals, and the use of copper. It is also important that many features of Sumerian and Babylonian architecture can be explained, as Andrae has shown, as survivals of just such buildings with reeds and mud as are found at Ur to be used in the Al-Ubaid period. But more decisive evidence can be obtained if we study the affinities of the Uruk, and the Al-Ubaid period respectively. The pottery, which is plentiful, serves in each case as a guide. The earliest settlers in Mesopotamia (Al-Ubaid remains are found in various places on virgin soil) appear then as colonists in the Plain of the Two Rivers from the Persian Highlands where a homogeneous culture closely related with theirs is found as far east as Baluchistan. The Uruk period, on the other hand, finds its affinities in an Anatolian-Transcaucasian province which expands in the early copper age through Northern Persia as far east as Anau; and southwards towards Nihavend and into Mesopotamia. The Sumerians can therefore only be claimed to enter Mesopotamia in the beginning of the Uruk period if one is prepared to call them "Japhethites". The argument from place-names is not relevant, because *Non-Sumerian* has without justification been considered to be synonymous with *Pre-Sumerian*, while it is equally possible that cities bearing originally Sumerian names (e.g. in the Al-Ubaid period) were renamed by the northerners of the Uruk period; Nuzi presents a parallel case for this in later times. The isolated position of Sumerian amongst the known languages is better explained if we see in them the earliest inhabitants of the country, cut off at an early date from their relations further east by immigration from the "Japhethite" north, and gradually absorbed by the "Japhethites" and Semitic elements which continued to pour into the country in succeeding ages.

(Cette étude sera publiée dans la série: *Studies in Oriental Civilisation*, de l'*Oriental Institute of the University of Chicago*).

M. DEIMEL pense qu'il manque encore des preuves positives qui démontrent que les premiers habitants auraient été un autre peuple que les Sumériens. M. LANGDON se demande si les gens à „pigtail” sont contemporains de ceux aux cheveux longs, tandis que M. JORDAN observe que les gens à cheveux frisés se trouvent à Uruk ensemble avec ceux à visage rasé. M. SPEISER entre dans des objections détaillées; il demande notamment si les restes su-

mériens, trouvés dans les plus anciennes couches, étaient vraiment bornés exclusivement à Šumer. Mme A. HERTZ attire l'attention sur le fait qu'on a constaté deux modes d'enterrement dans les plus anciennes couches, ce qui paraît démontrer l'existence de deux religions, c.-à.-d. de deux peuples. M. FRANKFORT répond que ceci n'exclut pas qu'il y ait eu à l'origine un seul peuple.

15. M. J. JORDAN (Bagdad): *Die Ergebnisse der Ausgrabungen in Uruk* (avec projections).

Die deutschen Ausgrabungen in Warka, der sumerischen Stadt Uruk, sind 1928 von der Notgemeinschaft der Deutschen Wissenschaft wieder aufgenommen worden. Seitdem ist in jedem Winter dort gegraben worden, und zwar an der Stelle des Innin-Heiligtums Eanna, das als älteste Kultstätte der Stadt bis auf Kyros II. gedient hat und im Laufe der Jahrtausende immer wieder benützt, nach dem häufigen Verfall erneuert und erweitert worden ist, ein Tempel also, der an Ehrwürdigkeit, Alter und Bedeutung im religiösen Leben der Sumerer und ihrer Nachfolger alle bisher bekannten übertrifft. In der ersten Kampagne 1928 wurde der Umfang des heiligen Bezirks von Eanna in der Gestalt, die ihm Sargon II. von Assur gegeben hatte, ermittelt und der Tempelturm aus der Zeit der III. Dynastie von Ur teilweise abgeräumt. Von zwei kleinen Kultbauten, die dabei zum Vorschein kamen, liegt der eine an der Nordwestseite der Zikurrat und der andere entfernt von ihr im Nordosten des Temenos. Der letztere ist von dem Kassitenkönig Karaindasch errichtet. Die figürlichen Backsteinreliefs, die einst seine Wände schmückten, konnten wieder zusammengesetzt werden. Im zweiten Winter kamen die Tempelreste aus dem Jahre 2300 v. Chr. die einst die Zikurrat einschlossen, zutage. Unter ihnen ergab sich eine Folge von 5 verschiedenen archaischen Schichten über einander, jede mit ihren Bauresten und Kleinfunden die Entstehung, Benützung und den Verfall während eines geraumen Zeitabschnittes darstellend. Die späteste, also die erste unter Ur III, wurde als zeitlich zu den Königsgräbern von Ur, dem alten Palast in Kisch und den Wohnhäusern von Fara gehörig erkannt. Als Mittelpunkt dieser Zeit gilt die Periode der I. Dynastie von Ur. In den Schichten II und III sind die Überreste einer Begräbnisstätte enthalten mit Bestattungen von in Lehm gehüllten und gebrannten Leichen. Überraschend waren die Funde in der IV. Schicht. Tempelreste

mit rot bemalten Wänden und teilweise mit inkrustierten Fassaden zeichnen sie aus. Eine mit Stabwerk und einem Rundpfeilersystem verzierte Front ist mit farbigen Tonstift-Mosaiken bedeckt. Verschiedenartige Muster in schwarz-weiss-rot wechseln mit einander ab. Eine Treppe führt an dieser über 25 m. langen Schmuckfassade zu einem ebenfalls mosaikgeschmückten Durchgang. Hochentwickelte Steinschneidekunst verrät sich in Siegelabrollungen mit Darstellungen von Menschen und Tieren. In dieser Periode wurden die ersten Versuche zur Schrift gemacht. Viele hunderte von piktographischen Tontafeln legen davon Zeugnis ab. Die nächste Entwicklungsphase in der Schrift, dargestellt durch Tabletten aus der Schicht III und II, ist bereits aus Djemdet Nasr bekannt. Ihr folgen zeitlich die ältesten Texte aus Ur, dann die aus Fara. Ein monumentaler Tempel, dessen Mauern auf Kalksteinfundamenten ruhten, bezeichnet die V. archaische Schicht. Sein Grundriss und der Nischenschmuck seiner Aussenwände sind vollständig ermittelt. Er weicht von den bisher bekannten Tempeltypen der späteren Zeit durchaus ab und zeigt in seinen Steinsockeln die in Sumerien importierte Bauweise eines Gebirgsvolkes. Hier wird die Zeit der Völkerwanderungen zum ersten Mal fassbar, die vom IV. Jahrtausend an einen ständigen Menschenstrom vom Bergland in die Ebene leiteten; sie schufen die Voraussetzungen für die sumerische Kultur. — Der Bau der Zikurrate in Eanna wurde bereits für diese frühesten Kulturperioden nachgewiesen. Unter der Ruine des Tempelturms aus der spätsumerischen III. Ur-Dynastie stecken die Reste der immer wieder überbauten archaischen Zikurrate.

Ausserhalb Eannas, im Anu-Bezirk, stiess die Grabung auf einen noch früheren Zikurratbau: einen etwa 12 m. hohen künstlichen Lehmberg mit gut erhaltenem Gipfeltempel, dessen Grundriss eine gewisse Verwandtschaft mit dem Tieftempel der V. Eanna-Schicht aufweist und einer auch in Eanna beobachteten VI. Schicht angehört. Neben dieses älteste Beispiel einer Tempel-Hochterrasse tritt als viel späterer Vertreter die dreifache Einheit von Tempelturm, Hochtempel und doppeltem Tieftempel an den Turmtreppen, zu der die Eanna-Zikurrat in spät- und nachsumerischer Zeit ausgebaut worden ist. In dieser Gestalt hat sie bis zu Kyros II. dem Kult gedient.

Eine genaue Schichtenfolge unter der V. Periode wurde bis zu einer Tiefe von 17 m. ermittelt. Schon die tiefsten Schichten

enthalten u. a. grosse Mengen der prähistorischen bemalten, sog. Obêd-Töpferei, die bis zu einer Schutthöhe von 10 m. beheimatet bleibt. Genaue Aufzeichnungen der die prähistorischen Perioden charakterisierenden Kleinfunde konnten gemacht werden. Sie spiegeln den Verlauf der Siedlungen in Eanna und damit der vorgeschichtlichen und der in Schicht VI beginnenden eigentlichen Kulturperioden vom Anfang bis in historische Zeit wieder.

Vendredi 11 septembre, séance du matin.

(Institut de Médecine Tropicale)

La séance est présidée par M. C. J. GADD.

La séance commence par une discussion sur les communications de M. M. JORDAN, SPEISER, LANGDON et FRANKFORT. M. CHRISTIAN pense qu'on ne peut pas parler de sumérien avant l'époque des briques „plan convexe“, tant qu'on n'a pas de preuves linguistiques de l'existence du sumérien; il propose en outre de trouver un nom plus pratique pour l'époque „plan convexe“ et suggère de parler de l'époque Telloh—Lagaš. M. FORRER distingue dans l'époque „plan convexe“ – qui peut avoir duré 500 ans – trois peuples: 1. Gutium, 2. la dynastie d'Akkad, 3. les Sumériens; l'unité archéologique ne prouve pas encore l'unité ethnique. M. SCHNEIDER souligne également la nécessité de séparer les changements culturels, ethniques et linguistiques. M. LEHMANN-HAUPT ne se déclare pas convaincu par l'argumentation de M. Jordan que l'existence du système sexagésimal prouve en même temps que les documents en question soient sumériens; il est possible en effet que les Sumériens aient emprunté ce système à un peuple plus ancien dont nous ne savons rien. Peut-être les créateurs du système n'étaient-ils même pas les prédécesseurs immédiats des sumériens. M. Lehmann-Haupt observe encore que le mode d'enterrement peut changer dans un seul peuple, de même que ceci a été le cas pour les Etrusques. M. MEEK, en alléguant les objets trouvés à Nuzi et environs, pense qu'on peut constater des différences entre diverses catégories de céramique peinte, catégories qui pourraient correspondre à différentes formes de civilisation. M. LANGDON trouve que 500 ans est trop long pour la période „plan-convexe“; on n'en trouve plus de traces à Gutium et elle prend fin immédiatement avant Sargon d'Akkad; M. FRANKFORT au contraire approuve les observations de M. Forrer. Enfin M. JORDAN, en faisant encore quelques observations sur l'époque „plan convexe“, qu'il place à la fin de l'époque de Jemdet Nasr, insiste sur la nécessité de recherches étendues pour obtenir autant de données sûres que possible.

16. Le prof. A. DEIMEL (Rome): *Die Bedeutung der Keilschrift-Palaeographie für die Chronologie der ältesten babylonischen Geschichte.*

1) Die doppelte Aufgabe der wissenschaftlichen Keilschrift-Palaeographie.

2) Beispiel von einer abwegigen (negativen und positiven) Verwendung der Keilschrift-Palaeographie als Alters-Kriterium aus letzter Zeit.

3) Bedingungen für eine zuverlässige Verwendung der K.-P. für die Zeitbestimmung:

a) Die Gesetze der K.-P. sind von Tontafeln abzuleiten, die in hinreichender Zahl und Mannigfaltigkeit vorhanden sein müssen.

b) Die palaeographische Bedeutung der Keileindrücke, der Aufeinanderfolge der Kolumnen u. s. w.

4) Über die acht Tontafelsammlungen der ältesten babylonischen Geschichte, die palaeographischen Zwecken dienen können.

(La communication entière sera publiée dans la revue *Orientalia*, Tome I, 1932, publication de l'Istituto Biblico Pontificio a Rome).

M. SPEISER répond à une remarque de M. Deimel par rapport aux publications de textes se trouvant en Amérique. M. FORRER dit que les textes d'Umma ont des particularités qui ne se trouvent nulle part ailleurs. M. LEWY, tout en se déclarant d'accord avec les conclusions de M. Deimel, observe que certaines habitudes graphiques peuvent avoir été maintenues plus longtemps dans un lieu que dans un autre. Ainsi l'écriture caractéristique de la 3^e dynastie d'Ur est employée plus longtemps en territoire assyrien qu'en territoire babylonien.

17. Le prof. F. J. STEPHENS (New Haven): *The Yale List of Sumero-Akkadian Equivalents.*

About the year 1919 the late Professor Albert T. Clay conceived the idea of producing a new list of cuneiform signs and sign groups with their phonetic and ideographic values. His pupil, the late Dr. Ettalene M. Grice, began this work and carried it forward until her untimely death in 1927. Since then it has been continued by the writer.

The method and scope of the work is as follows. All the texts quoted by Brünnow in *A Classified List of... Cuneiform Ideographs*, and by Meissner in *Seltene assyrische Ideogramme* are

being re-read from the latest autographed copies. Doubtful readings are being collated from the actual tablets. New material is being gathered from the great number of new texts which furnish lexicographical material, and which have come to light since the publication of the above mentioned works.

The arrangement of the material when published will contain certain distinctive features. For example, there are certain sign groups which represent Sumerian words whose pronunciation bears no resemblance to the combined pronunciations of the signs composing the group. There are other sign groups which merely spell out phonetically Sumerian words. Both kinds of groups may be used ideographically in Akkadian sentences. Not all Sumerian words, however, whose Akkadian meanings are known are used as ideograms in Akkadian sentences. The Akkadian meaning may be known only in a syllabary or bilingual text. All these distinctions will be indicated in the arrangement of the material.

M. DEIMEL demande si la collection ne prend pas note de textes monolingues où il y a des idéogrammes importants qu'on ne trouve plus après; M. STEPHENS répond qu'il pense faire un choix parmi ces textes. M. FORRER souligne l'importance d'insérer aussi dans la liste les nombreux idéogrammes se trouvant dans les textes de Boghaz-Keuy mais ne se rencontrant pas dans des textes akkadiens; M. Forrer dit avoir recueilli environ 1000 de ces idéogrammes. M. GADD invite M.M. Stephens, Deimel et Forrer à une collaboration plus étroite.

18. Le P. J. B. SCHAUMBERGER (Gars am Inn): *Die Fortführung der Arbeit P. Kuglers.*

Franz Xaver Kugler S. J. hat sein grosses, auf 4 Bücher berechnetes Werk *Sternkunde und Sterndienst in Babel* (Münster i. W. 1907 ff). unvollendet hinterlassen. Es ist geplant, das Werk in nächster Zeit durch Register und Nachträge zu den beiden erschienenen Büchern zum Abschluss zu bringen.

Die zahlreichen unveröffentlichten astronomischen Keilschrifttexte in Kuglers Nachlass, die er selbst nicht mehr hat bearbeiten können, werden in zwangloser Folge in der neuen Zeitschrift des päpstlichen Bibel-instituts „*Orientalia*“ bearbeitet und veröffentlicht werden.

Als erste Probe wird dem Kongress die Bearbeitung von babylonischen Berichten über zwanzig beobachtete Finsternisse,

4 Sonnenfinsternisse und 16 Mondfinsternisse, vorgelegt. Sie gehören mit Ausnahme einer achämenidischen Mondfinsternis sämtlich der Seleukiden- und Arsakiden-Zeit an.

Der Zeitpunkt des Finsternisbeginns wird regelmässig in „Sonnenzeit“ ($x \text{ } uš$ vor oder nach Sonnenaufgang oder -untergang) angegeben. Diese Angaben können in den älteren Texten bis zu einer halben Stunde von der modernen Rechnung (nach den von Karl Schoch verbesserten Schram'schen *Syzygientafeln* bez. nach den Anweisungen in P. V. Neugebauers *Astronomischer Chronologie*) abweichen. Seit etwa Mitte des 2. Jahrhunderts vor Christus erzielten die Babylonier grössere Genauigkeit in den Sonnenzeitangaben (Abweichung von der Rechnung nur mehr bis zu einer Viertelstunde), neben die sie ausserdem noch die Angabe in „Sternzeit“ (*ziqi* = Kulmination eines Fixsterns) setzten. Von dieser weicht die moderne Rechnung durchschnittlich um nicht ganz fünf Minuten, also um wenig mehr als 1 Zeitgrad ($uš$) ab, die ältere Rechnung nach Oppolzer dagegen um 10—26 Minuten.

Die babylonischen Angaben über den Eintrittspunkt der Verfinsterung scheinen in den ältesten Berichten die Unger'sche Zählung (Norden = Richtung des mesopotamischen Nordwindes, also unser Nordwesten) vorauszusetzen, in der grossen Mehrzahl der jüngeren Berichte dagegen unsere astronomische Zählung (Norden = Schnittpunkt von Mondrand und Stundenkreis oder vielleicht Längenkreis, der freilich etwas weniger gut stimmt).

Die Angaben über Planetenpositionen während der Finsternisse stimmen gewöhnlich gut zur modernen Rechnung. Das Grössenmass der Finsternisse (*sz*) stimmt besser zum älteren Flächenmass (*digitus*) als zu den heutigen Linearmassen (Zoll usw.). Manchmal wird die Gesamtdauer der Verfinsterung oder einzelner Phasen angegeben, zweimal auch die Stellung des Mondes zum Knoten seiner Bahn, öfter noch die Wetterlage zur Zeit der Finsternis.

Ein Text berichtet von der Sonnenfinsternis, die zu Beginn des Feldzugs des Cornelius Scipio Asiaticus gegen den Seleukiden Antiochus den Grossen eintrat (14. März 190 vor Christus). Von ihr berichtet auch T. Livius XXXVII, 4, 4, freilich nicht mit der Genauigkeit unseres seleukidischen Astronomen.

(Der Vortrag wird in erweiterter Form und mit seinen keilschriftlichen Unterlagen in einem der nächsten Hefte der Zeitschrift *Orientalia* des römischen Bibelinstituts erscheinen).

19. Le baron M. VON OPPENHEIM (Berlin): *Der Djebelet el-Beda, eine Kultstätte im Tell Halaf, und die Halaf-Kultur* (avec projections et film).

Eine vorläufige Uebersicht über seine Entdeckungen, Ausgrabungen, Funde, Arbeitsergebnisse und Folgerungen bietet der Vortragende in seinem inzwischen (Oktober 1931) erschienenen Buch: *Der Tell Halaf, eine neue Kultur im ältesten Mesopotamien* (Leipzig, F. A. Brockhaus, mit reichem Illustrationsschmuck). Die Funde sind z.T. provisorisch im Tell-Halaf-Museum in Berlin (Franklinstr. 6) ausgestellt.

Eines der wichtigsten Ergebnisse der Ausgrabungen des Vortragenden war die aus der von ihm gemachten Entdeckung von Steinbildern auf dem 70 km. südlich vom Tell Halaf gelegenen einsamen Bergrücken des Djebelet el Beda in Verbindung mit seinen anderen Funden gefolgerte Feststellung, dass neben der altbabylonischen und ägyptischen eine dritte bodenständige, uralte Kunst im Vorderen Orient bestanden hat, die der Vortragende aus geographischen Gründen die „subaräische“ nennt. Aus linguistischen Gründen könnte man sie auch »hurritisch“ nennen.

Die Steinbilder des Djebelet el Beda waren über 4 m. hoch. Sie trugen Röcke mit ganz langen Zotten oder mit kurzen Volantzotten und riesig ausgeprägte Vogelnasengesichter, waren aber trotz dieser sumerischen Anklänge ganz unsumerisch, rein subaräisch: Ganz andere Muskeln, Arm und Handstellung, den Steinbildern des Tell Halaf und des übrigen subaräischen Kulturkreises sehr nahe stehend.

Es handelt sich um drei Doppelstelen, einen Gott auf einem Stier (Teschup), einen Gott auf zwei Menschen stehend ganz in der Art wie auf der Götterprozession von Jazylykaja (Sonnengott) und aller Wahrscheinlichkeit nach um die grosse weibliche Gottheit.

Ein viertes Steinbild war eine männliche Rundstatue, sicher ein Adorant. Die Basaltsteinbilder waren auf einer gepflasterten, mit grossen Kalksteinquadern eingefassten Estrade auf dem Djebelet el Beda aufgestellt. Felslöcher auf der Plattform der Kuppe erwiesen die Aufstellungsplätze. Zwei Adoranten, die danach noch vorhanden sein mussten, fehlten vollkommen. Sie werden später, voraussichtlich in der Römerzeit, aus welcher die Ruinen einer Stadt und eines Kastells in nächster Nachbarschaft stammen, für andere Zwecke zerschlagen worden sein. Irgend-

welche Bauten der uralten Zeit waren nicht vorhanden. Der Djebelet el Beda war eine offene Kultstätte grössten Stiles aus der ältesten subaräischen Zeit. Sie gehörte zweifellos zur Tell Halaf-Stadt in deren Buntkeramikperiode.

Die Gottheiten und die Aufstellungsart der Kultstätte waren ganz analog einer solchen, unweit nördlich des benachbarten Urfa, auf dem Nemrud Dagħ, mit dem Grab-Tumulus des Antiochus (gestorben 38 v. Chr.).

Der Vortragende führte darauf die Kultur des Tell Halaf in einer grossen Anzahl Lichtbilder vor. Die Tempelpalastfassade mit denselben drei Hauptgottheiten im Tordurchgang der Nordfassade des Tempelpalastes: in der Mitte der Teschup auf dem Stier, rechts von ihm die weibliche Gottheit (Hepet) auf der Löwin, links der Sonnengott auf dem Löwen. Die gewaltigen Steinbilder waren gleichzeitig Karyatiden, die den über 6 m. hohen Sturz des Durchganges trugen. An den Seitenflächen der Fassade waren die gleichen Gottheiten abermals dargestellt: der Teschup in der gewöhnlichen Form als Mann, hier mit Bumerang (statt Blitzbündel) und Keule, die weibliche Gottheit zweimal als Leibungsorthostaten in Gestalt verschleierter Sphingen, der Sonnengott durch sein Emblem als geflügelte Sonnenscheibe. Vor diesen Darstellungen der Fassade waren Altäre aufgestellt. Weitere grosse Orthostaten vollendeten den Schmuck der einen aussergewöhnlichen Eindruck machenden Fassade. Neben einem Riesensonnenvogel gewaltige Greifen usw., Skorpionenvogelmenschen als Torhüter für die Gesamtanlage des Tempelpalastes. Letzterer war an den Bastionen und Mauerrücklagen seiner Südfront mit zahllosen kleinen Orthostaten mit Reliefdarstellungen versehen. Hier zeigte sich besonders die Wiederverwendung der uralten Steinbilder durch Kapara. Einige der kleinen Orthostaten haben die engsten Beziehungen mit den ältesten in Südmesopotamien, wie der Löwe im Kampf mit einem Stier in Überquerung, der von einem Stier aufgespiesste, herabhängende Löwe, ein Löwe, der einen Hirsch würgt, eine Gazelle mit rückwärts gewendetem Kopf, vor allem aber eine Tierkapelle, die an die bekannte Tierkapelle unter der Harfe von Ur erinnert, aber unbedingt archaischer anmutet und auch als älter zu bezeichnen ist. Andere Orthostaten erinnern an Altelamisches, wie Bogenschützen in Knielaufstellung, wieder andere an die Kassitenzeit, z. B. ein hahnenartiger Skorpionenvogelmensch, ein Dämon mit zwei Löwenköpfen. Diese sowie ein

Fischmensch waren gleichzeitig Analogien zu Tierkreiszeichen, von denen eine ganze Anzahl auf den kleinen Orthostaten nachgewiesen sind. Der Vortragende wies darauf hin, dass die Kassiten sich lange Zeit im subaräischen Kulturkreis aufgehalten haben, ferner aber, dass die vorerwähnten Darstellungen nur den allerältesten, nicht dagegen den jüngeren babylonischen entsprechen. Ihr häufiges Vorkommen in der späteren assyrischen Kunst erklärt sich daraus, dass diese z. T. auf der subaräischen wurzelt (Assyrien gehörte zu Subartu), z. T. auf der altbabylonischen.

Weiter wurden die Entwicklungsstadien der Sphinx und alle möglichen menschlichen und tierischen Mischwesen gezeigt. Die geflügelten Menschen haben, wenn sie weiblich sind, immer drei Flügelpaare (Seraph), wenn sie männlich sind, zwei Flügelpaare, von denen häufig nur je ein Flügel dargestellt ist.

Vielleicht hat das Gilgamesch-Epos zu mehreren Steinbildern Beziehungen. Der Vortragende erörterte, dass der Ursprung des Gilgamesch-Epos noch nicht feststeht.

Reiter- und Wagendarstellungen wirkten wie Prototypen von assyrischen. Pferd und Wagen kommen wiederholt in der prähistorischen urältesten Buntkeramik des Tell Halaf vor. Das Pferd war in den Hochebenen Obermesopotamiens urheimisch. Die Tierbilder erscheinen weit besser dargestellt als die Menschen.

Der Tempelpalast selbst war ein subaräisches Hilani.

Im Stadtgebiet wurden weitere Steinbilder gefunden, weibliche sitzende Gottheiten, von denen eine vollkommen kubistisch ist, mit archaischem Lächeln, eine Schale in der Hand, über einem Grabe, ferner in einem Kultraum abermals die Göttertrias: davon Teschup und Hepet sitzend als Doppelstatue vereinigt und daneben der Sonnengott.

Neben Hunderten von Steinbildern, fast sämtlich aus Basalt — nur bei den kleinen Orthostaten abwechselnd Basalt- und mit Ocker rot gefärbte Kalksteinplatten — erwies sich die Buntkeramik des Tell Halaf als überreich. Ganz unten fand sich eine monochrome Töpferware, die weit in die mit Feuerstein- und Obsidianwerkzeugen durchsetzte Buntkeramikschicht hinaufreicht. Die Buntkeramik des Tell Halaf ist eng verwandt mit Susa I und Susa II, Tepe Gaura, Tell Billah, Nuzi, Ninive, Assur und Samarra, sowie mit den *unter* den sumerischen Schichten gelegenen bemalten Töpferwaren von Kisch, Ur, Warka etc.

SECTION II — EGYPTOLOGIE.

Président: M. A. DE BUCK.

Secrétaire: M. B. H. STRICKER.

Mardi 8 septembre, séance du matin.

(Laboratoire Botanique)

La séance est présidée par le prof. C. BOREUX.

En ouvrant la séance le président consacre quelques paroles à la mémoire des égyptologues récemment décédés WILHELM SPIEGELBERG et C. M. FIRTH. Le prof. SELIM HASSAN rappelle encore la mémoire de H. R. HALL.

1. M. A. H. GARDINER (Londres): *Papyrus Beatty II. The Blinding of Truth.*

The paper deals with a new story contained in a Ramesside papyrus recently presented to the British Museum by Mrs. Chester Beatty. This story displays the unique feature of taking allegorical figures as its theme. "Truth" and "Falsehood" are here two brothers, of whom the latter uses a lie as a pretext for securing a verdict from the Divine Ennead against the former, who is blinded and reduced to the condition of a doorkeeper. Subsequently, Truth is avenged by his son in the same way that Osiris was vindicated against Seth by Horus.

(Le papyrus Beatty II a été publié dans A. H. Gardiner, *Late-Egyptian Stories*, p. 30 sqq. = *Bibliotheca Aegyptiaca*, Tom. I, Bruxelles 1931).

2. Le prof. W. F. EDGERTON (Chicago): *The Demotic Dictionaries planned and begun by Wilhelm Spiegelberg.*

Spiegelberg had been collecting materials for a demotic dictionary during more than a quarter of a century. Some two months before his death, he had begun the preparation of a "Kleines

Demotisches Wörterbuch", which would have been completed in 1932 if he had lived; after that, he expected to devote some ten years to the writing of the larger work. At the request of the Spiegelberg family, and in conformity with Spiegelberg's own wish as expressed during his lifetime, I have undertaken the responsibility of carrying on and completing both works. Professor Breasted, as Director of the Oriental Institute of the University of Chicago, has promised to supply the necessary funds for the completion and publication of at least the smaller dictionary, and both he and I believe that the larger work also can be supported in the same way. I hope to publish the smaller one perhaps in 1934 or 1935; the larger will doubtless require at least fifteen or twenty years thereafter.

3. Mme AMELIA HERTZ (Varsovie): *Les Débuts de l'Ecriture* (avec projections).

L'écriture est une collection de signes conventionnels qui éveillent, séparément ou en groupes, dans l'esprit de chaque personne qui les a appris et connaît la langue en question, la notion de valeurs précises de langage.

Avant l'élaboration de l'écriture on représentait par des images les faits dignes de commémoration, en réunissant sur un même plan des événements se suivant dans le temps, (illustrations suivies); plus tard on employait dans ce but des compositions conventionnelles, dont la signification devait être apprise. Si celles-ci servaient à l'expression des noms et des titres, elles transmettaient déjà des valeurs de langage et étaient des signes d'écriture. Toutefois il y avait, avant d'arriver de là à une écriture proprement dite, deux difficultés à vaincre: la division du mot en ses parties, syllabes ou consonnes, et de la phrase en mots.

En introduisant des signes pour noms propres comme parties intégrales dans des compositions conventionnelles on est parvenu à diviser la phrase en mots et à séparer le rectum de son regens, mais ce progrès n'eut lieu que pas à pas. Ce n'est qu'après de longs efforts qu'on est parvenu à exprimer par des signes conventionnels toutes les valeurs du langage.

Les traits caractéristiques du développement spontané de l'écriture sont: 1. un art fortement stylisé, 2. les formes de transition entre l'image et l'écriture, 3. une orthographe compliquée. Nous les trouvons tous en Égypte et dans l'Amérique Centrale, et en

partie à Suse I. Comme aucun de ces traits ne se laisse constater chez les autres écritures de l'Asie Antérieure, elles ne peuvent être qu'empruntées. Ce point de vue est pleinement confirmé par la ressemblance entre ces écritures et les écritures qui de nos temps ont été élaborées par des barbares sous l'influence de notre alphabet.

(Publié en partie entre autres dans: "*Beitrag zur Entwicklung der Schrift*", *Archiv für die gesamte Psychologie* XXXVI, Bd. 4. Heft. p. 359ff., 1917. "*Le décor des vases de Suse et les écritures de l'Asie Antérieure*", *Rev. Arch.* 1929, p. 217 et suiv. "*Die Kultur um den Persischen Golf und ihre Ausbreitung*", Kapitel "*Schrift*". *Dietrichsche Verlagsbuchhandlung, Leipzig* 1930. "*La Haute et la Basse Égypte à la fin des temps préhistoriques*", *Rev. de l'Égypte Anc.* T. III, 1—2 p. 81 et suiv.)

4. Le prof. L. WIENER (Belmont, Mass.): *The Sumerian Origin of the Egyptian Hieroglyphs.*

The Egyptian language is closely related to or derived from the Sumerian. That is proved by the identity of phonetic forms of words having the same semantic history. That Sumerian is the older of the two appears from a comparison of the most ancient Mesopotamian script with the Egyptian, where the first invariably reveals the original forms, although the Egyptian has better preserved the pictorial aspect. Similarly, the frequent blunders of the native scribes can be more easily reconstructed in Sumerian, while in Egyptian they are slavish. The present paper confines itself to a study of the animal glyphs and their consequences.

Mercredi 9 septembre, séance du matin.

(Institut de Médecine Tropicale)

La séance est présidée par le prof. H. O. LANGE.

5. Le prof. C. ANTI (Padoue): *Il Santuario di Suchos a Tebtunis* (avec projections).

La missione archeologica italiana scava a Tebtunis (Fajum) da due anni.

Nel 1930 ha eseguito il rilievo delle rovine e studiato il tipo delle case. Il piano della città non è a scacchiera, come quello di Filadelfia nello stesso Fajum. A Tebtunis i Greci ampliarono organicamente un nucleo più antico egiziano, di formazione graduale. Il piano terra delle case non ha ingressi perchè comprende solo le cantine e, una volta costruito, veniva insabbiato fino alle soglie del 1° piano. Questo per avere cantine fresche anche di estate. Da siffatto procedere deriva l'andamento irregolare del livello stradale e i forti dislivelli tra vie fiancheggiate da case a piazze.

Nel 1931, nella parte S-W della città, è stato scoperto e scavato il Santuario di Suchos. Per notizie certe il Santuario fiorì da Tolomeo Soter alla fine dell'impero romano. Per ora nessun indizio pre-tolomeaico. Orientato nord-sud, è preceduto da una via sacra lastricata, scavata già per m. 85, ornata sul principio da un chiosco in calcare ad otto colonne e fiancheggiata nel tratto centrale da quattro *deipneteria* per le singole tribù dei sacerdoti. Davanti al pilone del Santuario è un vestibolo di m. 13 × 14 con le pareti ornate da rilievi rappresentanti scene di adorazione e di offerta a Suchos nonchè la processione del coccodrillo sacro.

Il Santuario è chiuso entro un muro di cinta in mattoni crudi di m. 60 × 120 grosso m. 3,60, alto oggi m. 5,—. Nel mezzo del recinto, dove dovrebbe essere il tempio, non è stato ancora scavato. Lungo il muro perimetrale si sono rimessi in luce gli annessi del Santuario: nella parte anteriore stalle, forni, un altro *deipneterion* e vari edifici di destinazione non ancora definita, nella parte posteriore le celle dei sacerdoti, una cinquantina circa. Si tratta dunque certo del *lôgimon hierôn* già noto dai papiri.

Scoperte di papiri e di oggetti provano che i sacerdoti esercitavano la medicina. Fra il rinvenimento di oggetti sono da ricordare: tre statue, un laboratorio di smalti colorati con pezzi già eseguiti di prim'ordine, una tavoletta a tempera con figure di divinità, una grande quantità di papiri, specialmente ieratici e demotici, provenienti dalla biblioteca del tempio.

La scoperta è importante soprattutto da un punto di vista topografico: per la organicità del santuario rimesso in luce e per i singolari paralleli che offre con i conventi copti, per esempio con quello dei Siriani nell'Uadi en-Natrun.

(Le compte-rendu complet des fouilles de Tebtunis paraîtra dans la *Rivista del Reale Istituto di Archeologia e Storia dell'Arte*, Roma 1931—32).

6. M. G. BAGNANI (Padoue): *I rilievi del santuario di Suchos a Tebtunis* (avec projections).

I rilievi del vestibolo del tempio di Seknebtuni, sebbene incompiuti e alquanto distrutti, ci offrono numerose interessanti rappresentazioni di divinità, e nel lato più lungo la processione rituale del Dio dalla sua vasca al Tempio. Vi si vede il cocodrillo portato a spalle e sostenuto dal Jwn-mwt.f che arriva al tempio dove sono conservate due barche sacre. La stretta corrispondenza de alcune delle scene con altre del Papiro del Fayûm dimostra che il Tempio di Tebtunis è sorto ad imitazione di quello di Shedet e che vi si venerava Sobk nel suo duplice aspetto di Signore dell' Alto e del Basso Egitto.

(Pour la publication voir la notice à la fin du résumé du prof. Anti ci-dessus).

7. Le prof. G. ROEDER (Hildesheim): *Der Schauplatz der Weltentstehung in Hermopolis und die Ausgrabung der deutschen Hermopolis-Expedition* (avec projections et film).

Die aus literarischen Quellen bekannte Mythologie von Hermopolis dreht sich um die Entstehung von Licht und Leben; in ihr wirken auf dem Urhügel, der auf der Flammen-Insel in dem Messer-See liegt, acht Urgötter mit dem Sonnengott Re, der in Hermopolis zum ersten Male aus dem Urmeere erschien. Diese Mythen sind gewiss, wie es aus anderen Kulturen bekannt ist, als dramatische Festspiele anschaulich vorgeführt worden auf dem Gelände, auf dem sich die dargestellten Vorgänge in der Urzeit abgespielt haben sollen. Den Schauplatz kennen wir aus vier inschriftlichen Quellen aus Hermopolis: von der Königin Hatschepsut und von den Königen Mer-en-Ptah und Ramses III., sowie aus dem Grabe des Pet-Osiris. Die Vorstellungen selbst sind viel älter als diese Inschriften und gehören zum ältesten religiösen Besitz des ägyptischen Volkes.

Bei den Grabungen der Deutschen Hermopolis-Expedition ergab sich die Aufgabe, die heiligen Stätten von Hermopolis wiederzugewinnen. Gefunden wurden ein Heiliger Bezirk von 450×570 m. Grösse, umgeben von einer Mauer von 15 m. Dicke; die Feststellung geschah durch sorgfältige Kartenaufnahme der Oberfläche und durch Schichtenanalyse des Bodens in sechs Gräben von insgesamt etwa 1000 m Länge. Innerhalb der Umwallung

liegt der Thot-Tempel als Neubau der ptolemäischen Zeit, der Tempel der Acht-Urgötter aus der 19.—20. Dynastie, und ein Torbau der 12. Dynastie, sowie eine Reihe von weiteren Kapellen. Der genannte Torbau ist ein Zugang zu dem Urhügel, wie aus den Reliefs hervorgeht, in denen ein Urgott dargestellt ist, sowie aus der Weihinschrift, die den „Gott, der auf dem Urhügel ist“, nennt. Mit dieser Wiedergewinnung des Urzeitbezirks wird der Kultus in Hermopolis klar: hier ist Re am Neujahrstage über den Messer-See zur Flammen-Insel gefahren, auf der er „die Geburt des Re“ feierte, wie man das Erscheinen der Sonne in mythologischer Ausdrucksweise kannte; hier hat König Pianchi seine Opfer in den beiden Tempeln des Thot und der Acht-Urgötter dargebracht. Der in dem Urzeit-Bezirk liegende Park mit Teichen, Bäumen und Blumen ist von der 19. Dynastie ab bezeugt.

Die Arbeitsweise der Expedition und ihre Ergebnisse wurden in Lichtbildern und in einem Film vorgeführt. Sie zeigten, wie stark der Abbau von Sebbach die oberen Schichten der Stadt abgetragen hat. Der Votr. forderte schliesslich den Schutz der Stadtruinen gegen die zerstörende Tätigkeit der Sebbachin.

(Bibliographie: Roeder, *Vorläufiger Bericht über Hermopolis 1929—1930*, dans *Mitteilungen des Deutschen Inst. für Aeg. Altertumskunde in Kairo*, Bd. 2 (1931, Augsburg); Roeder, *Deutsche Hermopolis-expedition 1931* dans *Forschungen und Fortschritte*, Bd. 7 n°. 27; *Zeitschr. für Aeg. Sprache und Altertumskunde* 67 (1931), 82—88).

8. Le prof. J. CAPART (Bruxelles): *Un chef-d'œuvre de l'art d'El-Amarna* (avec projections).

L'Égyptologue américain Wilban, auquel notre science doit la découverte de la stèle de Sehel est mort en 1896. Sa famille a donné au Musée de Brooklyn en 1916 la collection d'antiquités qu'il avait recueillie au cours de ses nombreux voyages en Égypte. Déjà, en 1927 j'avais publié dans le tome I de mes *Documents pour servir à l'étude de l'Art Égyptien* un très remarquable modèle de sculpture reproduisant les têtes de profil d'Aménophis IV et de Nefertiti.

Visitant à nouveau le musée de Brooklyn au printemps de cette année j'ai eu la chance d'y recouvrir un merveilleux fragment

de sculpture au nom de la princesse Mekitaten. L'œuvre est d'une rare perfection et nous révèle l'art égyptien comme ayant atteint l'idéal dans le rendu de la figure humaine en ronde bosse. Le torse de Brooklyn dépasse en beauté le célèbre fragment de l'University College de Londres que j'avais eu la bonne fortune de publier le premier dès 1905 et que certains se refusaient à considérer comme appartenant à l'art de l'ancienne Egypte.

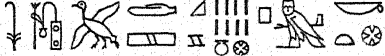
9. M. SAMI GABRA (Le Caire): *Les fouilles de l'Université Egyptienne dans la ville sainte d'Hermopolis* (avec projections).

La ville sainte d'Hermopolis est la nécropole d'Hermopolis Magna le „hemeww” des Egyptiens, où se trouve actuellement le village d'Ašmounin. Elle est située à 15 kilomètres au sud-ouest de celui-ci de même que le Baher el Joussif qui se trouve presque à mi-chemin. Les fouilles de l'Université Egyptienne entreprises pendant l'hiver de 1931 ont mis à jour une série de temples-tombes construits dans le voisinage immédiat du temple de Petosiris.

Ces monuments sont en pierre calcaire du pays; l'orientation de l'entrée est tantôt dirigée vers le sud, tantôt vers l'ouest. Ces temples-tombes se composent généralement de deux salles avec un puits funéraire au milieu ou bien avec des logettes pratiquées contre les parois des murs.

L'entrée est généralement précédée d'un autel surmonté des quatre coins triangulaires; l'absence de textes nous empêche de préciser la date, mais le niveau et le style indiquent que ces monuments peuvent remonter au 1^{er} siècle avant ou après l'ère chrétienne.

À 70 mètres à l'est de ces constructions un temple-tombe égyptien fut aussi déblayé. Ses occupants semblent avoir été les descendants de la famille de Petosiris; ils portent tous le titre de prêtre et scribe royal, comptable du temple de „hemeww pa maket”

Ils ne sont pas „grands des cinq” 

Ce nom „hemeww pa maket” semble désigner la ville funéraire d'Hermopolis Magna. C'est un nom par apposition.

Quelques maisons construites à un niveau supérieur furent à leur tour dégagées. Les rares objets trouvés, entre autres des pièces de monnaie, indiquent qu'elles datent des 2^{ème} et 3^{ème} siècles av. J.-C. Les parois de ces maisons sont parfois décorées de scènes

mythologiques comme le tableau de l'enlèvement de Proserpine par Pluton et d'autres fois les murs sont divisés en sections verticales et couverts d'un stuc peint imitant les variétés de marbre à la manière adoptée dans les maisons pompéiennes.

Les inscriptions trouvées dans ces maisons indiquent la présence d'une ancienne et grande colonie grecque. Dans ce cas il n'est pas invraisemblable que les Grecs se soient servis de cette riche et vaste région d'Ašmounin pour établir des comptoirs pour la Moyenne Égypte comme ils l'ont fait à Canope et à Naucratis.

10. Mlle M. WERBROUCK (Bruxelles): *Un fragment de sculpture d'un type rare* (avec projections).

Les Musées Royaux d'Art et d'Histoire de Bruxelles ont acquis récemment une pièce aussi précieuse par la technique qu'elle représente que par le problème archéologique qu'elle pose.

Il s'agit d'une tête en calcaire cristallin détachée de la statue d'un étranger dont le type pourrait être celui d'un Syrien du nord.

D'après les cassures, ce fragment aurait fait partie d'un de ces groupes en usage chez les Égyptiens depuis la plus haute antiquité: le roi immolant l'ennemi.

Ce thème, fréquent dans les bas-reliefs, est rare en sculpture; l'exemple le plus caractéristique est la petite pièce d'ivoire de Berlin. Celle de Bruxelles n'enrichit pas cette série d'un exemple complet, mais elle ajoute à son intérêt archéologique une réelle valeur artistique.

Séance de l'après-midi.

(Laboratoire Botanique)

La séance est présidée par le prof. H. O. LANGE.

11. M. K. S. SANDFORD (Chicago): *Recent Developments in the Study of palaeolithic Man in Egypt.*

The Oriental Institute of the University of Chicago has now completed a specialized geological investigation of both banks of the Nile, and of the adjoining deserts, from the second cataract to the Mediterranean, and of a limited part of the Red Sea littoral within these latitudes. Palaeolithic implements have been found in alluvial deposits in Nubia and in the northern Sudan, where previously they were actually unknown, and the system

of viner terraces which has already been established in Upper Egypt has been found to exist throughout this southern area. The same system, with implements *in situ* has also been traced through Middle and Lower Egypt, where the site of Abbassia is of special value. The Oriental Institute has put its facilities for full publication of this and other sites at the disposal of Père Bovier Lapierre, who discovered them some years ago, and he has accepted. The work is now in progress.

Much new evidence has been forthcoming on the date and place of appearance of desert conditions, their subsequent growth, and their effects on human industry and population.

This has been traced chiefly by means of certain important sites in Upper Egypt and Nubia, and by their analogues farther north, which indicate drastic changes in the history of the viner and its people. The disposal of the group of deposits has a marked bearing on purely archaeological problems.

(Cette communication sera publiée in extenso dans les publications de l'*Oriental Institute of the University of Chicago*).

Après la communication de M. Sandford, les membres de la Section Egyptologique ont été reçus dans le Rijksmuseum van Oudheden, où la Direction leur a offert un thé.

Jeudi 10 septembre, séance du matin.

(Laboratoire Botanique)

La séance est présidée par le prof. J. CAPART.

12. Le prof. H. RANKE (Heidelberg): *Istar als Heilgöttin in Aegypten* (avec projections).

Die Tatsache, dass ein Bild der Istar von Ninive dem dritten Amenophis von seinem Schwiegervater, dem Mitanni-König Tuschratta, zugesandt wurde, um ihn von Krankheit zu heilen, war bisher ein ganz vereinzelt Zeugnis für die Auffassung von Istar als Heilgöttin.

Für diese werden nun zwei weitere Zeugen angeführt — eine früher in Wien befindliche Basaltstatuette und eine Stele in der Glyptothek von Kopenhagen —, auf denen „Istar von Syrien“ um Erhaltung der Gesundheit bzw. um Befreiung von einem Leiden angerufen wird. Beide Stücke stammen aus Memphis, wo

diese heilende „Istar von Syrien“, ebenso wie die häufiger erwähnte und auch aus Syrien stammende Kriegsgöttin Astarte, im neuen Reich einen Tempel besessen zu haben scheint. Wie diese beiden fremden Göttinnen sich zu einander verhalten, bleibt noch zu untersuchen. Ihre Lokalisierung in Memphis erklärt sich aus ihrer Gleichsetzung mit Sachnut, der Gemahlin des Ptah, die in Aegypten seit alters sowohl als Kriegsgöttin wie als Patronin der Aerzte, also als Heilgöttin, verehrt worden ist.

(Der Vortrag wird erscheinen in der Festnummer für Prof. Griffith im *Journal of Egyptian Archaeology*).

13. Le prof. U. HÖLSCHER (Hannover-Chicago): *Der Tempel Ramses' III. zu Medinet Habu auf der Westseite von Theben* (avec projections).

Die Ausgrabung der Area des Tempelbezirks von Medinet Habu ist nach vier Kampagnen nunmehr nahezu beendet. Es wurden 14 Hauptschichten der Bebauung festgestellt und untersucht, anfangend von der 18. Dynastie bis hinauf in das koptische Mittelalter. Die 4. und 5. Schicht ist die Ramses' III, über die ausschliesslich hier gesprochen wird.

Die Gesamtanlage des Tempelbezirks ist streng symmetrisch; nur an der Nordecke ist eine Verdrückung sichtbar, weil der Plan Ramses' III. hier auf einen benachbarten, älteren Tempel aus dem Ende der 18. Dynastie Rücksicht nehmen musste.

Die Mittelachse setzt sich nach aussen in einem Kanale fort; der anscheinend bis zum Nil durchgeführt war. Die Prozession mit der Amunsbarke nahte sich auf dieser Wasserstrasse, landete am Kai, stieg die Treppen hinauf, wo sie von den Priestern mit Weihrauch empfangen wurde, und zog durch das Hohe Tor in den Tempelbezirk ein.

Das Aussehen desselben erinnert an die Bilder von syrischen und ägyptischen Festungen, wie solche am Ramesseum und in Medinet Habu dargestellt sind. Die 18 m. hohe Umfassungsmauer war weiss getüncht und mit Zinnen und Türmchen versehen. Das Hohe Tor — ebenso wie die Vormauer aus Werksteinen errichtet — trug farbigen Bilderschmuck. Im Innern lagen Zimmer, in denen, wie die Reliefs zeigen, der König sich mit den Mädchen seines Harems amüsierte.

Der grosse Ramses-Tempel ist in erster Linie dem Amun geweiht, dessen Bild und Barke im Allerheiligsten stand. Dahinter befinden

sich nur schmale Kaminen, die augenscheinlich die Vorläufer der Krypten in den späteren ägyptischen Tempeln sind. Neben Amun haben auch die anderen Götter hier ihre Kapellen oder Heiligtümer. Und zwar sind von der dritten Hypostylen-Halle aus zugänglich die Kapellen der Mut, des Chonsu, der Thebanischen Enneade, des Horus u. a. Von der zweiten Hypostylen-Halle aus gelangt man links in das Sanktuarium des Osiris, das aus einer ganzen Gruppe von Räumen besteht, und rechts in das des Re Harachte mit offenem Hof und Altar sowie einem Treppenaufgang zum flachen Dach, wo wahrscheinlich ein besonderes Sonnenheiligtum sich befand.

Von der ersten Hypostylen-Halle aus sind weitere Kapellen zugänglich, z. B. für den Ptah Sokar, für das göttliche Bild Ramses' II. und ebenso für das Ramses' III.; ferner ein Schlachthof und eine Schatzkammer. Der Tempel ist also in erster Linie ein Amun-Tempel, daneben aber auch Pantheon, besonders der Thebanischen Gottheiten. Die früher übliche Bezeichnung als Totentempel Ramses' III. ist also nur in bedingtem Sinne richtig.

Neben dem ersten Tempelhof liegt der königliche Palast. Er steht mit dem Tempel durch zwei Türen und ein dazwischen gelegenes erhöhtes Erscheinungsfenster konnte an Hand der in der Grabung gefundenen Fragmente zeichnerisch rekonstruiert werden.

Der Palast, welcher im Gegensatze zum Tempel hauptsächlich aus Lehmziegeln errichtet war, enthielt nur Repräsentationsräume (einen 12 säuligen Empfangssaal und einen 4 säuligen Thronsaal) sowie einige Nebenräume. Er wurde noch zu Lebzeiten des Erbauers wieder abgerissen und durch einen neuen Zweiten Palast ersetzt, dessen Fussboden 50 cm. höher als der des Ersten Palastes lag. Erhalten sind demnach von dem Ersten Palast nur die Grundmauern.

Es war kein Wohnpalast, sondern nur ein „Tempelpalast“, d.h. ein Absteigequartier des Königs in seinem Tempel.

Zum Vergleich wurde im letzten Winter der Tempelpalast des Ramesseums aufgegraben. Es zeigte sich, dass er das Vorbild für den Ersten Palast von Medinet Habu abgegeben hatte. Die Aufrissentwicklung des zerstörten Ersten Palastes konnte an der wohl erhaltenen Frontmauer nachgewiesen werden. Die beim Abbruch des Ersten Palastes beseitigten Werksteinstücke (Säulen, Architrave Türgewände etc.) wurden in die Fundamente des Zweiten Palastes verbaut und von uns wieder aufgefunden. So konnten die beiden

Säulensäle des Ersten Palastes mit Sicherheit zeichnerisch rekonstruiert werden. Beim Bau des Zweiten Palastes ist nur die Frontmauer mit der Säulenvorhalle vom Ersten Palast übernommen worden. Dagegen wurde das Erscheinungsfenster zum Erscheinungsbalkon erweitert.

Der Zweite Palast selbst zeigte einen viel komplizierteren Grundriss als der Erste Palast. Er zerfällt in drei Teile und zwar in die Repräsentationsräume, die Privaträume des Königs, und den Harem. Die Privaträume bestehen aus einem Vorraum, einem Privatzimmer mit alabasternem Thronunterbau, einem Schlafzimmer mit erhöhter Bettnische, Bad und Klosett und Kleiderkammer.

Der Harem hat einen abgeschlossenen Hof; dahinter liegt das Haremszimmer, in dem ein Thron für den König stand. Es folgen Bad und Klosett der Damen sowie ein Durchgangsraum zu den drei Haremswohnungen. Für drei Damen also — aber nicht für die Königin — ist hier Quartier vorgesehen. Um den Tempel herum, eingeschlossen in die innere, mit Türmen besetzte Mauer, liegen gewölbte Speicher und Magazine verschiedener Art und Grösse für die verschiedenen Tempelvorräte. Dabei zwei Brunnenhöfe, eine Säulenhalle, welche als Schreibstube diente, Archiv und Verwaltungsgebäude. Zum Vergleich sind die besser erhaltenen und grösseren Speicheranlagen im Ramesseum im vorigen Winter näher untersucht und aufgemessen worden. Es ist bemerkenswert, dass Speicheranlagen und Tempelpaläste bei den Tempeln der 18. Dynastie auf der Westseite von Theben — soweit wir bislang wissen — nicht vorkommen, sondern erst seit Beginn der 19. Dynastie. Das hängt wohl mit der Verlegung der Königs-residenz von Theben nach dem Norden zur Zeit des Haremhab zusammen.

Der Anlage des Ramesseums entspricht in Medinet Habu ausschliesslich der innere Tempelbezirk. Ramses III. aber hat ihn selbst gegen Ende seiner Regierungszeit erweitert durch die grosse äussere Umfassungsmauer mit Vormauer und Hohem Tor. In diesem äusseren Bezirke liegen die Reihenhäuser für Priester und Beamte, Ställe und Wirtschaftsanlagen, ein Park mit Baumalleen und einem Teiche, ja selbst der kleine Tempel aus der 18. Dynastie ist in diesen Bezirk mit einbezogen.

Das festungsartige Äussere des grossen Mauerzuges, welches uns bei keinem anderen ägyptischen Tempel begegnet, ist nicht bloss Spielerei, sondern wohl aus dem Gefühl entstanden, dass Ramses III. sich in Oberägypten bei seinen gelegentlichen Be-

suchen nicht mehr ganz sicher fühlte, wenn er nicht hinter Türmen und Mauern schlief, — ein Zeichen für das Schwinden der Königsmacht unter der letzten rechtmässigen Pharaonen-Dynastie.

(Sur les fouilles à Medinet Habu on peut déjà consulter les nos. 5, 7 et 10 des *Oriental Institute Publications*, Chicago).

14. Mlle M. BARBER (La Haye): *The Researches of Dr. de Vianna Kelsch on the Law of Isocephaly in Egyptian Art* (avec projections).

The researches of Dr. G. de Vianna Kelsch on the Law of Isocephaly in Egyptian art, have shown that this law is to be determined by a straight line connecting certain anthropometric points.

Dr. de Vianna Kelsch calls the isocephaly "perfect" when the line connects only nasal points with each other; and "broken" when it connects indifferently nasal points, subnasal points, metopic points, or mental points with each other; and also when it passes by the middle cross section of the nose, of the forehead, by the point of origin of the hair, or by the vertex.

The examples shown on the screen of Egyptian bas-reliefs, (and, finally, two examples from Indo-China), were of perfect isocephaly, and broken isocephaly by the subnasal point.

(La théorie de M. de Vianna Kelsch a été exposée dans son livre *Canon Tiburtius of Composition, Harmony and Rhythm*, La Haye et Londres 1931.)

Vendredi 11 septembre, séance du matin.

(Laboratoire Botanique)

La séance est présidée par le prof. H. RANKE.

15. Le Prof. SELIM HASSAN (Le Caire): *Excavations of the Cairo University at Guiza 1930—31 and the Discovery of a Tomb intact from the Ancient Empire* (avec projections).

Il n'a pas été reçu d'extrait de la communication de M. Selim Hassan.

16. M. A. DE BUCK (Leiden): *Second preliminary Account of the Coffin Text Enterprise undertaken by the Oriental Institute of Chicago*.

Since the report read at Oxford in 1928 the collection of the

material has made further progress. The Museums of Cairo, Paris, Berlin, London, Oxford, Turin, Brussels, Boston and New-York are now finished. Our copies cover more than 6000 sheets of the well-known type.

As the beginning of publication is now in sight, some considerations concerning the scheme of publication were discussed. As regards the division into three groups (Pyramid texts, new spells, a considerable part of the later Book of the Dead) it seems practical to separate the Pyramid texts from the rest, but it is impossible to make a difference between the two other groups. In the first place a new full copy of B. D. may show some spells from the coffins not known hitherto in the B. D. as was the case with Nu. In the second place the B. D. has sometimes only a part of a group which is a unit in the Coffins, etc.

The order of spells to be adopted is a difficult problem and we have not yet a definite plan.

The final publication will combine the methods of Naville, Sethe and Lacau i. e. we shall give the texts in the position of the original (vertical columns etc.) but in full and not only in variants. To give all the variants would be more troublesome than to give the full texts and a choice of variants is too subjective.

We cannot give as Sethe did the most ancient manuscript first but we shall try to decide on other grounds which is the best text, whether we can distinguish families of texts, etc.

Translations shall be given in a separate volume. A proof-sheet embodying these suggestions was shown to the members of the Section.

17. Mlle L. HOMBURGER (Paris): *Les formes verbales africaines et égyptiennes.*

L'étude comparative des vocabulaires des dialectes mandés, peuls, nubiens et bantous a permis de reconnaître un grand nombre de verbes et de substantifs communs (entre 300 et 400 pour chaque groupe de dialectes); il a été possible de déterminer les lois des correspondances phonétiques.

Un fait caractéristique est la représentation dans certaines conditions des laryngales par des gutturales cf. ég. *ḥn*, *ḥrj*, *ḥf3*, *ḥ3w* > peul *hōn*-, *hul*-, *hof*-, *hew*-, plur. *kōn*-, *kul*-, *kof*-, *kew*-, et bantou *kapi* < *ḥp*, *genda* > *ḥnd*.

Le mandé représente un dialecte copte, le groupe bantou représente une forme tardive de l'égyptien, le verbe bantou qui a toujours été perçu comme un infinitif correspond au verbe copte qui est l'ancien infinitif; les groupes peuls et nubiens représentent des formes archaïques; les verbes perçus comme des participes représentent des participes égyptiens.

Le vocalisme des verbes modernes est fonction de la forme égyptienne; les voyelles *a*, *o*, *u* apparaissent lorsqu'il s'agit de trilitères forts actifs, le timbre exact dépend des consonnes en contact. La voyelle *i* apparaît 1° en copte et en bantou lorsqu'il s'agit de trilitères faibles; 2° en peul et en nubien lorsqu'il s'agit d'anciens piels; la voyelle *e* apparaît surtout lorsqu'il s'agit de qualificatifs en copte et en bantou, de formes dérivées ou de qualificatifs en peul et en nubien.

Le vocalisme moderne représente donc en principe une forme verbale particulière et c'est pourquoi la voyelle du radical est si stable.

18. M. G. MERCIER (Alger): *La numération lybienne*.

Le conférencier, écartant tout ce qui, dans les dialectes berbères, est d'origine arabe, propose de réserver le nom de langue libyenne au parler de l'Afrique du Nord antérieur à l'invasion musulmane.

Il a déjà publié, dans le *Journal Asiatique* de Paris (Oct.-Déc. 1924) une étude sur la toponymie antique de l'Afrique du Nord, qui lui a permis de reconnaître et d'identifier un grand nombre de radicaux libyens. Il poursuit aujourd'hui la même recherche en ce qui concerne les noms de nombre, qui font chacun l'objet d'une étude spéciale. Des tableaux indiquent les noms actuellement usités dans les principaux dialectes berbères. Le radical commun est dégagé et rapproché des racines sémitiques, proto-sémitiques et même indo-européennes.

C'est ainsi que *ied* ou *ieĵ* „un” est rapproché de l'assyrien *edu* „un seul”, et du sémitique *ʾhd*; *sen* „deux” est identique à l'égyptien hiéroglyphique *sn*, à l'assyrien *šina*, à l'hébreu „*šena'im*”, à l'arabe *tināni*; *šared* „trois” est rapproché du sémitique *talat*, hébreu *šaloš*, assyrien *šalaši*; *semmes* „cinq” du sémitico-assyrien *ḥ-m-s*; *sedes* „six” de sémitique *sds* et de l'indo-européen *s k s*; *saa* „sept” du sémitico-assyrien *s-b-t* et *s-b^c*, de l'indo-européen *s-p-t*; *tam* „huit” du sémitico-assyrien *t-m-n* et *s-m-n*; *tes* „neuf” de l'assyrien *tiši* et du sémitique *tes^c*.

Les divers systèmes de numération usités par les Libyens sont ensuite étudiés, en particulier le curieux système quinaire qui exprime les nombres cardinaux à l'aide d'une combinaison des mots *fus* „main”, signifiant „cinq”, et *aiur* „lune” désignant le nombre „trente”.

La communication se termine par quelques considérations relatives à l'influence des langues protosémitiques et sémitiques sur l'antique langage africain.

(Cette étude sera publiée dans le *Journal Asiatique*).

19. Le prof. C. BOREUX (Paris): *Sur les pseudo-groupes dans l'art égyptien* (avec projections).

Dans les curieux monuments, appelés 'pseudo-groupes', les sculpteurs égyptiens ont quelquefois représenté le mort en deux exemplaires apparemment identiques et figurés l'un à côté de l'autre.

Le conférencier propose de distinguer deux catégories de ces monuments. Les pseudo-groupes de la première catégorie — dont le groupe d'Ourtsen de la glyptothèque Ny-Carlsberg, et le groupe de la reine Mertitefes, du Musée de Leiden, constituent des exemples tout à fait caractéristiques — expriment vraisemblablement une dualité inspirée de la dualité royale; le mort s'y essaie à jouer 'au roi', afin de jouir, dans l'autre monde, des privilèges qui devaient être réservés, originairement tout au moins, à la seule personne royale. Au contraire, d'autres pseudo-groupes n'étaient sans doute pour lui qu'un moyen de reconstituer, grâce à plusieurs statues de Ka réunies entre elles, quelques unes des étapes dont avait été faite sa vie terrestre et sur lesquelles il était indispensable que fût calquée son existence d'outre-tombe s'il voulait être assuré de vivre véritablement celle-ci. Telles semblent bien être, par exemple, la signification du groupe de Sedenmaat (no. 133) conservé au Caire, et celle du groupe A 43 du Louvre: on s'aperçoit en effet, lorsqu'on les examine l'un et l'autre plus attentivement, qu'ils sont composés en réalité de statues à *types différenciés*, c'est-à-dire qu'ils traduisent une idée analogue à celle qu'exprimaient déjà les statues isolées des tombes de l'Ancien Empire dans lesquelles le mort est visiblement représenté à différentes périodes de son existence (et, par exemple, les statues de Rameshashetef trouvées par Petrie à Sedment). La récente découverte à Gizé par le Dr. Selim Hassan, de pseudo-groupes reproduisant Raouer et Mersankh non plus seulement à

deux mais à trois exemplaires, est venue préciser heureusement, à ce qu'il semble, le véritable caractère des pseudo-groupes appartenant à cette seconde catégorie. Il serait donc à souhaiter que les conservateurs de musées pussent reprendre à ce point de vue l'étude des pseudo-groupes conservés dans leurs collections; une semblable étude ne saurait manquer de conduire à des conclusions très intéressantes pour l'histoire des croyances funéraires égyptiennes.

(La communication paraîtra dans la *Revue d'Égyptologie*).

Dans la discussion M. RANKE rappelle encore une statue dans le musée du Caire.

20. Le prof. W. F. EDGERTON (Chicago): *The epigraphic Work of the Oriental Institute of the University of Chicago in the neighbourhood of Luxor.*

As I cannot use more than ten minutes for this report, anything approaching a full statement is impossible. The following are the points which I wish especially to bring out:

1) Monsieur Lacau has authorized our expedition to begin work at Karnak, on the understanding that the concession includes only such materials at Karnak as have already been published. The Oriental Institute has actually begun work at Karnak under these conditions.

2) The format of *Medinet Habu, Vol. I*, which some of our friends have very naturally objected to as inconveniently large, was adopted only after a long series of experiments had demonstrated that no smaller format could possibly give even approximately satisfactory results. We ourselves would greatly have preferred to produce the work in a handier form.

Avant de lever la séance le président remercie en quelques mots pour l'accueil reçu en Hollande.

SECTION III — ASIE ANTERIEURE.

Président: Le prof. J. RAHDER.

Secrétaire: M. A. H. BAILEY.

Mardi 8 septembre, séance du matin.

(Salle A de l'Université)

La séance est présidée par le prof. Sir E. DENISON ROSS.

1. M. B. NIKITINE (Paris): *Le Roman historique dans la littérature persane actuelle.*

Introduction.

L'époque de l'apparition du roman historique moderne en Perse. Les ouvrages mentionnés par le Prof. E. G. Browne et M. Tchaïkine et ceux qui ont paru depuis. Comment se manifestait en Perse le besoin de connaître le passé à la veille de la révolution. Les transformations sociales qui ont provoqué celle-ci en Perse, son influence sur la sensibilité nationale, point de départ d'un nouveau mouvement littéraire.

Exposé.

1. L'aspect littéraire du roman historique.

L'analyse des deux ouvrages: „L'Histoire de Manès le peintre” (داستان مانی نقاش) de Sanaati Zadeh (صنعتی زاده) et „La Fiancée Mède” (آرین پور کاشانی) d'Arin Pūr-i Kāšānī (عروس ملی). L'influence étrangère. Deux conceptions différentes du roman historique actuel. Les particularités du style (scènes d'ensemble; scènes lyriques; monologues) et de la langue (essais de purisme; noms propres). L'attitude de la critique persane.

2. L'aspect social: expression du réveil actuel du sentiment patriotique.

Conclusion. L'évolution probable de ce genre littéraire en Perse.

(Cette étude doit paraître dans le *Journal Asiatique*).

Dans la discussion le P. G. MESSINA attire l'attention sur la question de savoir si le roman historique en Perse montre de la préférence pour le temps des Sassanides ou bien pour le temps des Achéménides.

2. Le prof. V. MINORSKY (Paris): *Les études historiques et géographiques sur la Perse, depuis 1900.*

Dans le *Grundriss der iranischen Philologie* la partie consacrée à la Perse préislamique comprend 155 pages, tandis que l'histoire de la Perse musulmane est résumée sur 51 pages. A un certain degré cette disproportion s'expliquait en 1900 par l'état des études sur ces deux époques, dont la première avait bénéficié du dépouillement complet des sources classiques, tandis que les sources islamiques et surtout persanes attendaient des éditeurs.

En 1931 la situation se trouve considérablement améliorée, grâce surtout aux publications du *Gibb Memorial Fund* et à l'activité de E. G. Browne et du groupe de ses amis et disciples. Également grands ont été les mérites du prof. V. Barthold, lequel, autant dans son *Turkestan* que dans ses autres travaux importants consacrés au monde iranien, a frayé des voies nouvelles par sa méthode critique basée sur l'analyse de la totalité des sources.

Une série d'importantes études a paru sur le Xe et le XI^e siècle en Perse à la suite de la publication d'Ibn Miskawaih par M. Amedroz et le prof. Margoliouth. Tels sont les travaux sur la Perse du nord-ouest de Sir D. Ross, de M. Huart († 1926) et de Sayyid Aḥmad Kasravī. Pour l'époque seldjûke l'édition du *Rāḥat al-ṣudûr* par M. Muḥammad Iqbāl a ajouté des données importantes aux textes édités par M. Houtsma. Mais les plus nombreux et les plus importants textes ont paru sur l'époque mongole: en tout premier lieu l'admirable édition de Juvainī par le grand philologue persan Mīrzā Muḥammad Khān Qazvīnī, et un volume de Rašid al-dīn publié par M. Blochet.

Beaucoup moins a été fait pour l'histoire de la Perse après 1400. C'est dans cette direction que les travaux les plus pressés seraient à entreprendre. Très désirable est l'édition des histoires locales (Baihaq au Khorāsān, Sīstān etc.). Les points de détail étudiés monographiquement dans l'*Encyclopédie de l'Islām* devront faciliter le travail de révision et de synthèse finale de l'histoire de la Perse. Mais l'attention des historiens de l'Iran devrait

surtout se porter sur les faits sociologiques, et plus particulièrement économiques, si peu étudiés jusqu'ici.

En ce qui concerne le domaine géographique, des levées importantes ont été exécutées en Perse par les géomètres anglais et russes et on possède des descriptions détaillées des provinces isolées par des voyageurs tels que A. F. Stahl, de Morgan, Sven Hedin, Sir P. Sykes, Zarudniy, Tate, H. Rabino, etc. etc. Les travaux de Marquart († 1930) ont marqué une époque pour la géographie ancienne. Les archéologues, tels que de Morgan et Herzfeld, ont contribué à sa meilleure connaissance. Pour l'époque musulmane on possède maintenant les excellents travaux de Barthold (1903, 1926), de Le Strange (1905) et de P. Schwarz (1896—1929). La nouvelle la plus récente est la publication par Barthold (Léningrad 1930) du manuscrit unique de la géographie anonyme persane *Hudūd al-'ālam* composée en 372/982. Le conférencier donnera une traduction complète de ce document important dans la série du *Gibb Memorial Fund*.

Les travaux de Mirzā Muḥammad Khān et de ses plus jeunes émules travaillant à Téhéran, montrent combien la science pourra profiter de la collaboration des savants persans familiarisés avec les méthodes contemporaines.

(La conférence a paru in extenso dans la revue *Acta Orientalia*, Vol. X, Pars III, 1932, p. 278—293).

Le P. G. MESSINA parle de la publication probable, des papiers laissés par Marquart, d'une édition de *Šahrihā ī Ērān*. Sir D. Ross observe qu'il y a encore à Téhéran beaucoup de matériaux inexplorés sur l'histoire des Šafawides: un index de ces manuscrits a été publié dans la revue *The Aryan Path*.

3. Le prof. Sir E. DENISON ROSS (Londres): *Renseignements sur le supplément du dictionnaire de Steingass.*

I have the permission of the president of this section to announce to you that I have been asked to undertake a supplement to the well-known *Persian-English Dictionary* of Steingass. I shall be most grateful if any Persian scholars will be so kind as to send me any words or idioms they may have collected in the course of their reading. I am especially anxious to include words and expressions which are used in the modern newspapers of Persia.

I have already collected a large number and have derived much help from the Persians themselves. But I am naturally

anxious that this supplement should be as complete as possible.

I may perhaps be allowed to quote a few examples of words and expressions which do not occur in any dictionary known to me.

az mā bahtarān = ghosts

arka = a jockey

arwāra = the lower jaw

urdangi kardan = to dismiss

bambul zadan = to take in (? Eng. bamboozle)

bāj-i-sabīl = blackmail, chantage

takāmul = evolution

tapoq = lapsus linguae (? ittifāq)

tofalé = what remains after the liquid has been removed (e.g. of almonds, coal etc.) (? Arabic *tafala*)

takopuz = personal appearance

pātuq = a haunt (e. g. club, café)

patī = naked

pakhme = guttable, easily taken in

hāli kardan, shudan = multafit

duzdeki nigāh kardan = to look out of the side of the eyes.

deilāq = tall and thin

dast pachégi = } to be nervous in an examination; to show
dast paché shudan = } embarrassment on being caught in the act.

dast u pā kardan = to try very hard.

zaban-basta = an animal (ζλογον)

shutūr dīdī na [dīdī] }
dīd na dīd } = snob.

qīp = exactly right

kund = blunt (*stumpf*), also hand-cuffs (*menottes*).

kish, time, [*ein*]mal, [*zwei*]mal, etc.

vilarm = tepid (water)

velengārī kardan = to bore

yekké zadan = to be struck of a heap; to be struck breathless.

yelleli dādan = to let an opportunity pass by indifference.

(Le matériel de cette communication a paru dans
le *Bulletin of the School of Oriental Studies, London
Institution*, Vol. VI, Part 3).

Le conférencier présenta ensuite un ghazal de Djalāl al-Dīn Rūmī, remarquable parce que le mot „afandi”, bien connu du turc ottoman et dérivé du grec αὐθέντης, s’y trouve.

ایا ساقی باحکام افندی بده جامی تو از جام افندی
 شرابم ده پیایی همچو آتش که تا پخته شود خام افندی
 خلایق جمله چون مرغ هوائند اسیر دانه و دام افندی
 مخواه آن دانه واز دام بگریز برا بر قصر و بر بام افندی
 خر یقینت اگر در ره بماند که زین کن مرکب بام افندی
 بیا بشناس خود را و شمارا بنه گامی تو بر گام افندی
 خمش در عشق شمس الدین تبریز بده جامی از ان جام افندی

Translation :

Oh! saqi, according to the rules of our master,
 Give a cup (full of wine) from the cup of our master.
 Give me wine flowing continuously like fire,
 So that the raw (flesh) of the master may be cooked.
 The people of the world are all like birds of the air,
 Are captured in the bait and trap of the master.
 Do not set your heart on that bait but avoid the trap,
 Come up the palace and on the roof of the master.
 If the ass of your certainty falls by the way,
 Say: saddle me a steed from the post station of the master.
 Come! get to know thy-self and you.
 Place your steps on the step of the master.
 Silence! on the subject of the love of Shamsuddin of Tabriz,
 Give a cup (of wine) from that cup of the master.

4. Le prof. RIZA NOUR BEY (Paris): *La métrique turque basée sur la quantité* (عروض).

On croyait généralement que l'arouz turque était la même que celle des Persans. Les résultats de mes recherches m'ont montré que les Turcs l'ont empruntée aux Arabes et aux Persans et y ont apporté certaines modifications en les adaptant au génie de leur langue. J'ai étudié presque tous les ouvrages sur l'arouz et analysé les mesures des poésies de plusieurs poètes turcs (ouïgour, kirghize, turkmène, tatar, osmanli, etc.):

<i>Catégorie</i>	<i>Poètes</i>	<i>Poésies</i>	<i>Vers</i>
Anonymes		3297	78593
Achiks	64	1616	30218
Mystiques	29	1499	49168
Classiques	118	27274	780215
	211	33686	938194

On peut dire que l'arouz n'existe pas chez les poètes anonymes et fort peu chez les achiks, plus nombreux que les précédents chez les mystiques. Dans ces trois catégories, la mesure est syllabique conformément à l'esprit national. La mesure des classiques est basée sur la quantité. L'arouz a été introduite après l'islamisation des Turcs. Or, les Turcs ont deux variétés de métrique.

Mon étude démontre que les 118 poètes classiques, depuis 7 ou 8 siècles environ, n'ont connu que 96 mesures dont 65 sont rarement usitées. On peut les considérer comme des essais de versification. Je les élimine. On peut les réduire même jusqu'à 22. La plus usitée de ces 22 mesures est *فاعلاتن فاعلاتن فاعلن*. Le poète, qui a employé les mesures les plus nombreuses, est Alî Chîr Nevâî (43). La plupart des poètes en ont employé de 8 à 12, qui sont d'usage courant pour la presque totalité des versificateurs. Ces 22 mesures sont réparties comme ci-dessous :

- I. بحر رمل 3, بحر رجز 8 mesures, دائرة مؤتلفه.
- II. بحر مجتث 1, بحر مضارع 1, مختلفه.
- III. بحر خفيف 1, بحر سريع 1, متنوعه.
- IV. بحر متقارب 1, منقعه.

* * *

J'ai étudié les pieds dans ces 22 mesures; j'en ai trouvé 16 pieds à 5 syllabes, 4 à 3, 2 à 2 et 1 à 1. Le nombre des syllabes de ces mesures varie de 16 à 6, qui correspondent à ceux des mesures syllabiques turques. Il est curieux de constater que ni l'un, ni l'autre n'ont des mesures de 9 et 13 syllabes.

* * *

La classification et la terminologie arabe s'adaptent très mal au turc. J'ai réduit leur *الساكن* (*mous, tef, là, toun, etc.*) à une longue et leur *المبحرك* à une brève. Cela simplifie considérablement l'étude. J'ai adopté les termes du grec et du latin et j'en ai fait l'essai, me servant des signes adoptés pour les longues - et pour les brèves ˘ en Europe, ensuite j'ai comparé les pieds turcs avec ceux du grec et du latin. Donc, *فاعلن* est une dactyle ˘ ˘ ˘, une spondée ˘ ˘, *مفعول* une bacchius ˘ ˘ ˘, etc.

Mes études sur la poésie turque m'ont permis de composer un ouvrage intitulé *Histoire de l'évolution et étude analytique de la poésie turque*. J'ai extrait des règles de ce travail et je les ai réunies par voie de synthèse, composant de la sorte un autre

ouvrage intitulé *Traité de la versification turque*. On trouvera de longs détails dans ces deux ouvrages.

(Cette étude a paru dans la *Revue de Turcologie* fondée à Paris par l'auteur, No. 1, décembre 1931).

Séance de l'après-midi.
(Salle A de l'Université)

5. M. F. HEICHELHEIM (Giessen): *Strukturprobleme des Alexanderreiches und des Reiches der ersten Kalifen*.

Cette communication fut suivie également par les membres de la II^e section et par ceux de la section des papyrologues.

(La communication de M. Heichelheim sera publiée intégralement dans les actes des travaux des Papyrologues dans le fascicule 13 de la *Chronique d'Égypte*).

Dans la discussion M. A. GROHMANN donna Mehemed Ali comme exemple d'un troisième souverain qui aurait tenté de réaliser la même politique d'établir le contact entre la Méditerranée et l'Océan Indien.

La séance est continuée dans le Grand Auditoire de l'Université, où les membres des VI^e et VIII^e sections assistent également à la communication qui va suivre.

6. Le prof. F. TAESCHNER (Münster i/W.) propose aux sections réunies une motion du contenu suivant:

Antrag.

Der 18. internationale Orientalistenkongress in Leiden wolle allen gelehrten Gesellschaften, die Publikationen aus dem Gebiete der Islamkunde drucken, sowie allen Schriftleitungen wissenschaftlicher Zeitschriften, die Abhandlungen aus demselben Gebiete aufnehmen, eine einheitliche internationale Transkription der drei wichtigsten Literatursprachen des Islam, arabisch, persisch und türkisch, zur Annahme empfehlen.

Motion.

Le XVIII^e Congrès international des Orientalistes à Leyde veuille recommander à toutes les sociétés savantes, publiant des ouvrages concernant les sciences islamiques, ainsi qu'à tous les rédacteurs de revues scientifiques, recevant des essais de la même

discipline, d'adopter une uniforme transcription internationale pour les trois langues littéraires les plus importantes de l'Islam, l'arabe, le persan et le turc.

Motion.

The XVIIIth international Congress of Orientalists at Leyden is requested to recommend to all scientific societies dealing in the publishing of works from the sphere of islamistic science, as well as to all editors of scientific periodicals, that receive essays taken from the same domain, to adopt a uniform international transcription for the three most important islamic literal languages, Arabian, Persian and Turkish.

Dans un mémoire, distribué parmi les présents, M. Taeschner a exposé et commenté le système de transcription proposé par lui.

Das in diesem Vorschlag im einzelnen ausgeführte Umschriftsystem stellt im Prinzip eine Transliteration, wenn auch keine bis zur letzten Konsequenz durchgeführte, dar; jedenfalls aber nicht eine phonetische Transkription.

Die Grundsätze, die bei der Aufstellung des Systems massgebend waren, sind folgende:

1. Jeder Buchstabe des arabischen Schriftbildes ist durch *einen* Buchstaben wiederzugeben, nötigenfalls durch Zuhilfenahme diakritischer Zeichen; Buchstabengruppen zur Wiedergabe eines einzigen arabischen Buchstaben sind daher ausgeschlossen (also nicht sch, sh oder ch, sondern š).

2. Buchstaben mit diakritischen Zeichen sind möglichst sparsam zu verwenden. Da wo es angängig ist, einen arabischen Buchstaben durch einen eigenen lateinischen Buchstaben wiederzugeben, hat dies zu geschehen (also q, nicht k).

3. In Fällen, wo sich bereits nahezu eine communis opinio gebildet hat, ist diese anzunehmen.

Die Wiedergabe der einzelnen Buchstaben des arabischen Alphabetes ist verschieden, je nachdem, ob es sich um einen arabischen, persischen oder türkischen Text handelt. Bei der Wiedergabe von arabischen Worten in persischem oder türkischem Kontext wird der Aussprache im Persischen bzw. Türkischen Rechnung getragen, jedoch behalten die Buchstaben zur Unterscheidung die diakritischen Zeichen wie im Arabischen bei. Also werden sie folgendermassen umschrieben:

	In arab. Kontext	In pers. Kontext	In türk. Kontext		In arab. Kontext	In pers. Kontext	In türk. Kontext
ا	— od. °	dto	dto	ص	ş	dto	dto
ب	b	"	"	ض	đ	ž	"
پ	—	p	"	ط	ṭ	dto	ṭ od. d
ت	t	dto	"	ظ	ẓ	"	dto
ث	ṭ	ṣ	"	ع	ʿ	"	"
ج	ğ	dto	"	غ	ğ	"	"
چ	—	č	"	ف	f	"	"
ح	ḥ	dto	"	ق	q	"	"
د	ḍ	"	"	ک	k	"	k, g, j od. ŋ
ذ	ḍ	ḍ od. ẓ	ẓ	گ	—	g	dto
ر	r	dto	dto	ل	l	dto	"
ز	z	"	"	م	m	"	"
ژ	—	ž	"	ن	n	"	"
س	s	dto	"	ه	h	"	"
ش	š	"	"	و	w	w od. v	"
				ی	y	dto	"

Die Vokalisation wird folgendermassen wiedergegeben: für das Arabische und Persische a, i, u, ā, ī, ū; Alif maqṣūra à; Diphthonge aw, ay; für das Persische ausserdem ē und ō. Für das Alt-osmanische kommen wegen der mangelhaften Wiedergabe der Vokalisation durch die arabische Schrift nur die drei Vokalpaare a/ā, i/ī, u/ū in Frage, für das Hoch- und Neuosmanische unter grösserer Berücksichtigung der heutigen Aussprache die vier Paare a/e (bzw. auch ē und ä), i/ī, o/ö, u/ü.

Das vorgeschlagene System deckt sich im wesentlichen mit den bereits früher in Vorschlag gebrachten, bzw. in Übung befindlichen Systemen (F. A., *Islamica*, M. O. G. u.s.w.). Die wesentlichen Abweichungen von diesen sind folgende:

1. Ausschaltung des Buchstaben j, da die Aussprache dess. in den verschiedenen europäischen Sprachen zu verschieden ist. Von den in den verschiedenen bestehenden Systemen durch j wiedergegebenen arabischen Buchstaben ist das ج durch ğ, das ی durch y wiederzugeben. Der schwere i-Laut im Türkischen, für den vielfach y üblich ist, ist dafür durch ĭ zu umschreiben. Das j wird nur in der Form j̄ zur Wiedergabe des ک als erweichtes palatales g im Türkischen zugelassen.

2. Wiedergabe des ط durch z gegenüber dem sonst üblichen z, da diese letztere Sigle zur Wiedergabe des ص in pers. und türk. Kontext benötigt wird.

[Der Antrag ist in der Sitzung von den beteiligten Sektionen angenommen worden. Das Comité Consultatif des Kongresses hat aber in Anbetracht der noch nicht geklärten Stellungnahme der Fachgelehrten zu dem Vorschlag von einem Entschluss vorläufig abgesehen. Die Sache ist also als bis zum nächsten Kongress vertagt zu betrachten.

Der Ref. bittet die Fachgelehrten um Stellungnahme, um die Angelegenheit bis zum nächsten internationalen Kongress entsprechend vorbereiten zu können. Adresse: Münster (Westf.) Wienburgerstr. 1]

Mercrèdi 9 septembre, séance du matin.

(Salle A de l'université)

La séance est présidée par le prof. A. CHRISTENSEN.

Après avoir ouvert la séance le président consacre quelques paroles à la mémoire du grand iraniste FRIEDRICH KARL ANDREAS.

7. M. O. G. VON WESENDONK (Oberaudorf am Inn): *Die Meder und Ostiran.*

La date de Zarathuštra ainsi que le lieu de son origine et de son activité sont des matières fort contestées. Tandis que la tradition fait de Zarathuštra un Mède, l'évidence philologique et la critique des Gathā portent à faire croire que la région où le prophète exerça ses fonctions fut un district de l'Est iranien.

Au 10/9^{ième} siècle av. J. C., des tribus mèdes entrèrent en contact avec les Assyriens. Depuis cette époque les souverains de l'Assyrie comme les rois de l'Ourartou ont eu des relations avec des chefs mèdes. Les Mèdes comme leurs parents, les Perses, ont toujours été en rapports avec des tribus sakes, c'est-à-dire avec des semi-nomades iraniens, et avec des peuplades de l'Est iranien.

Le milieu sociologique des Gathā nous montre des chefs locaux, des kavi. Des allusions aux empires des Mèdes et des Perses font complètement défaut. Par contre, les annales assyriennes parlent de chefs iraniens et de tribus qui correspondent aux données analogues des Gathā.

Au lieu de la Médie historique, située au Nord-Ouest de l'Iran il faut plutôt penser, par référence à Zarathuštra, aux tribus mèdes qui habitaient, avant leur avance vers l'Ouest, encore quelque contrée non déterminée de l'Est iranien.

Cette hypothèse expliquerait la tradition Pârsie aussi bien que le fait que le langage employé dans les Gathā appartient à l'Est de l'Iran. Comme c'est vers le 10/9^{ième} siècle que les Mèdes apparaissent dans l'Iran occidental, Zarathuštra et son protecteur, le kavi Vištāspa, pourraient être placés vers l'an 1000 a.C.

Dans la discussion M. MINORSKY insiste sur l'importance de l'étude du groupe de dialectes modernes dits „mèdes” pour la solution du problème des plus anciennes habitations des Mèdes.

8. Le prof. A. CHRISTENSEN (Copenhague): *Remarques sur les sources du Bundahišn.*

Dans les traditions sur la cosmogonie, la cosmologie, l'histoire légendaire et l'eschatologie des Iraniens il faut distinguer trois couches: 1) celle des Yashts; 2) celle des livres religieux zoroastriens en pehlevi tels que le Mēnōyē xrad, le Dēnkarð, le Dā-ðastān ē dēnīy, le Zand ē Vahman Yašt etc. (la tradition „religieuse”, fixée pendant la période arsacide); 3) celle du xwaðay-nāmay et des livres romanesques du temps des Sassanides, connue en partie à travers des sources arabes et persanes (la tradition „nationale”). Le Bundahišn, qui est cité toujours comme une des sources les plus importantes pour la mythologie, l'histoire légendaire etc. des Iraniens, est en réalité une compilation relativement récente, composée environ trois siècles après la plupart des ouvrages pehlevis mentionnés ci-dessus.

Or, il résulte d'un passage du Bundahišn „iranien” (p. 237 de l'édition d'Anklesaria), que l'auteur du livre a connu le xwaðay-nāmay, et un autre passage, à savoir le titre du dernier chapitre dans la rédaction „iranienne”, fait supposer, qu'il ne l'a connu qu'à travers des traditions ou des remaniements arabes. Cela explique certaines particularités du Bundahišn. Tandis que les autres ouvrages pehlevis, plus anciens, représentent la tradition religieuse pure, tirée de l'Avesta sassanide avec ses commentaires, le Bundahišn présente la tradition religieuse avec un mélange de traits remontant à la tradition nationale de l'époque des Sassanides, mais empruntés à des sources islamiques. Par un examen détaillé des chapitres du Bundahišn relatifs à l'histoire

légendaire on peut dégager avec plus ou moins de certitude cet élément secondaire.

(La communication de M. Christensen est le résumé d'un des chapitres d'un mémoire intitulé *Les Kayanides*, qui paraîtra dans *Det Kongelige Danske Videnskabernes Selskabs historisk-filologiske Meddelelser*).

M. MINORSKY attire encore l'attention sur l'épisode de Rustam, publiée par Reichelt dans „Die Sogdischen Handschriftenreste des Britischen Museums II”. M. KRAMERS pense qu'il peut y avoir une relation entre la façon dont la géographie de l'Iran et des pays environnants est traitée dans le Bundahišn et le commencement de la géographie générale descriptive dans la littérature arabe du 10^e siècle; cette géographie a également son point de départ dans une description de l'Iran.

Ensuite M. CHRISTENSEN présente à la section la nouvelle édition en facsimile des manuscrits pehlevi K 20 et K 20 b comme première publication des manuscrits avestiques et pehlevi de la Bibliothèque de Copenhague. La section exprime, par un applaudissement chaleureux, son admiration et son contentement. M. KRAMERS émet le vœu que la publication des facsimiles soit continuée régulièrement, vœu auquel les autres membres de la section s'associent.

9. Le P. G. MESSINA (Rome): *Il Saušyant e la sua attesa nella tradizione iranica*.

I. Nelle *Gāthās* il part. fut. *saušyant*- ricorre tre volte in singolare (45, 11; 48, 9; 53, 2) e sembra designare Zarathuštra stesso; tre volte in plurale: mostreranno la loro saggezza con potenti effati (46, 3); saranno i distributori delle ricompense ai saggi 34, 12—13; debelleranno il furore (48, 12). Dal contesto pare si tratti della fine del mondo. — Nell'*Av. post.*: Zamyād Yašt 19, 89—96 il Saušyant si specifica e individualizza: missione di *Astvat-rta*: ricondurrà l'età dell'oro, effettuerà la risurrezione, debellerà il nemico. Spicca il carattere pugnace e l'attività del Saušyant è ricalcata su quella dei mitici eroi. La tradizione *mediopersiana* ritiene, accentuandolo, le caratteristiche del Saušyant dell'*Av. post.*, ne inquadra l'attività in un sistema cronologico fisso, attribuisce a lui la missione di riportare il mondo all'era inaugurata da Zarathuštra.

Lo spunto dell'evoluzione della dottrina del Saušyant è costituito dalle Gāthās, dove Z. è chiamato *saušyant*, senza peraltro che questo titolo gli sia esclusivo; il ritorno all'era di Zarathuštra non può avvenire che per opera di un suo successore; la descrizione di tale era si poggia sul mito; il passaggio di un Saušyant a tre è dovuto a circostanze storiche e all'inquadramento nell'ultimo trimillennio del mondo.

L'epoca, in cui sorse tale dottrina è incerta. Teopompo (Plutarco, de Is. et Os. 47; Diog. Laert. Prooem. 9) conosce il sistema cronologico mazdeo e la risurrezione, quale dottrina persiana; il carattere schematico della citazione di Plutarco non permette però di stabilire se T. conoscesse anche la dottrina del Saušyant. Il nome di *Uchšyat-rta* ricorre peraltro quale nome di persona nella forma greca Ὀξυάρτης (Diod. 2, 6 < Ktesias) Δ ἑξαόρτης < ὀξυάρτης cf. anche Ὀξάρτην (Diod. 17, 34); Arrian. exp. 3, 28, 16 ecc. . ῥ > ορ cf. Ὀρξάρτης = *Rxša-rta, Ὀρθοκορυβάντιοι = ap. Rṣva-kurumāntas (Markwart, *Das erste Kapitel der Gāthā uštavatī* p. 10, 13) e rende probabile la esistenza di tale figura già al sec. V. a. C.

II. Epoca dell'attesa del Saušyant. Dipende dal sopravvenire di grandi catastrofi e dalla data dell'attività di Zarathuštra (Il S. verrà mille anni dopo Z.).

Sull'epoca di Zarathuštra abbiamo tre classi di dati: quella di amici e discepoli di Platone: lo fanno vivere 6000 anni prima di Platone (tale data poggia sul sistema cronologico mazdeo e tende a stabilire una relazione tra Zarathuštra e Platone, e non ha alcun valore storico); quella della tradizione mediopersiana, sorta in tarda epoca arsacide, quando la tradizione storica si era oscurata: si basa sull'equazione Vištāspa delle Gāthās = Vištāspa, padre di Dario; quella di Xanthos (Diog. Laert. Prooem. 2, leg. ἑξακόσια) cioè 600 anni prima della spedizione di Xerxes (480 a. C.) = 1080 a. C. — L'esistenza di seguaci della dottrina delle Gāthās anche nel regno medo (μάγος, ap. magu-, av. moyu-, g. maga-van- < maga "dono, χάρις = religione di Zarathuštra" (cf. Messina, *Ursprung der Magier*, Roma 1930, p. 67—75) non ci permette altra scelta che la data di Xanthos.

Un'attesa, basata sull'irrompere di sciagure, si è avuta al tempo di Alessandro. Il crollo dell'impero achemenido fece vedere in Alessandro il nemico religioso e politico del popolo iranico. La tradizione iranica posteriore, unanime in ciò, è confermata per i tempi più antichi da Cicerone, de divin. I 47.

Una aspettazione del Saušyant da parte dei Magi si rileva dalla narrazione di S. Matteo c. 2; cronologicamente si accorda bene col testo di Xanthos; inoltre la narrazione dell'Evangelista è messa in connessione con una supposta predizione di Zarathuštra da parte di scrittori ecclesiastici arabi e siriani (dipendenti da un apocrifo Ὑστάσπης del sec. I a. vel p. C. (cf. Windisch, *Die Orakel des Ystaspes*, p. 96). Questi attribuiscono a Z. una predizione sul Saušyant, fanno dei Magi discepoli di Z., ci tramandano nomi persiani di discepoli di Z. Così Salomone di Bassora, apoc. 37; Gušnasp (Theod. bar Kōnāi: Guštasp) = Vištasp; Mahīmaḍ (Theod.: Mahīman) = Maidyoimānha; Sāsān, Sīsān < *Θι-Σῆh-ana; cf. analogia ap. Vivāna < *Vi-vah-āna. Anche i nomi della tradizione cristiana celano forme persiane: Γαθασπά Gathaspa = *non* Gundaphar (G, s, e assenza della finale r), ma piuttosto un derivato dalla forma siriana Gu(š)tasp; Βαθισαραί, Bithisarea, Pabtizar, σατ Patifarsat, Patifaxat *non* = βαλτάσαρ, ma forse Πατισαρ = Πατίζτης < Πατιζείτης. Μελχιώρ, Melchior sembra piuttosto una traduzione di una forma persiana frēstak i nūr.

(La communication paraîtra dans la revue *Orientalia* publiée par l'Istituto Biblico).

10. Le prof. S. P. OSZTERN (Budapest): *Neue Beiträge zum Problem: Pârsismus und Islâm (Erste Serie: der Koran)*.

1.) An analysis with a view to clarifying the currents of Persian influence on Islâm — both those on the surface and those underground — has so far been more indicated than really carried out. — 2.) The Korân, above all, should, in this respect, be thoroughly examined. — 3.) Besides the Jewish and Christian influence, which took a strong hold upon Mohammed's mind, Persian influences should be taken into account. Certain well established historical facts, which compel us to admit these influences. — 4.) A few passages in the Korân, which may be interpreted — or rather *misinterpreted* — as containing shadowy allusions to Persian worship [Korân XVI: 53, XX: 8—10]. — 5.) Very old Pârsee traditions and the Korân, both using often the same language for the same matter. A purely fortuitous coincidence does not justify the use of a philological principle of exegesis. — 6.) The divine revelation, denoted both in the Avesta and in the Korân, as “a beautiful (good) one”. — 7.) Avesta and Korân both have faith in

the sense of a *knowledge*; this may be taken as a *gnostical* element in the Korân, but if one tries to explain it without the medium of Gnosticism, it can be *rightly* understood only by turning to Pârsism. The difference between knowledge of the Gnostics and knowledge which presents itself in Persian teachings. In the latter it is always a clear, an accurate and *absolutely positive* knowledge, directed, in the Gâthâ's as well as in the Korân, to judicious people, to "*those who understand...*" — 8.) Pârsee traditions and the Korân, both refer to the same phenomena, bringing them forward as the same natural "evidences" (*burhân*) of the Omnipotence of God. — 9.) The conception of the life of the world as a *human performance*, with the persuasion that the carrying out of religion comprises an *evolution* of the world, a *progress* in the arrangement of things — as pronounced also in the Korân (LXXIV : 40, LXX : 13) — receives its true light only by the connection with Pârsism. Dogmatical delight in *progress* of the Zarathustrian faith. — 10.) The Zarathustrian delight in the increase and strengthening of culture, and its reflection in the Korân by the aversion of the latter to every kind of destruction and destroyers (*mufsidûn*). — 11.) The *realistic* character of the Korân, and the fact that it pays much attention to the *economic* life, the latter, just as in the Avesta, drawn into the sphere of man's religious life. — 12.) The ideas of "*truth*" and "*lie*", especially, examined closely in the Korân, bear witness of very close relations between Pârsism and early Islâm. "Lie" denotes both in the former and in the latter, not only the simple opposite contrasting with "good", but has a relation to a variety of things, particularly to *sinfulness* engendered by *misbelief*. — 13.) Human acts conceived as man's "own property", acquired in earthly life and by which "heavens can be purchased" have their origin not in any *personal style* of Mohammed; they belong to the stock of Persian eschatological ideas, which — as is generally known — overwhelm everything in the Korân. — 14.) Objections to *doubt* in religious things, according to the Korân, seem to be rather a reflection of doubt according to Pârsee teaching, in a *sacramental* sense of the word. — 15.) Likewise, we surmise that *obedience* and *submission* in the Korân contain ideas determined, of course, by a given state of things — unyielding mind of the Arabs — but to which the *sacramental idea of Obedience* — as conceived in Pârsism — has been added. — 16.) Likewise, it may be assumed that in the idea of holding dominion over all

Arabs, *as over a whole body of believers* — and these being strictly separated from the unbelievers — the state of things under the rule of *Sassanid theocracy* may have been present to Mohammed's mind. The unity of people as based on the same origin and language, substituted in the Sassanian period by *the unity of faith*. — 17.) Tranquillity of mind, free from being checked by any kind of *fear* and *mourning*, according to Pârsism and to the Korân. — 18.) Dying as well as living supported by the contrast of *belief* and *unbelief* in Pârsism and in the Korân. — 19.) Claims of respectful stillness, no "chattering", no "inattention" or any laziness in prayer. *Common prayer* in Pârsism and early Islâm. — 20.) *Magic* efficiency of prayer in the Korân. — Fighting with Satan; keeping off of the Daewas in Pârsism. Warfare conceived as divine service. Believers as religious warriors. *Sacramental* conception of warfare in Sassanian times. Persian holy war. *Offensive* warfare of Mohammed. — 21.) Communities of animals and animal chieftainships in Pârsee traditions and in the Korân (vide Korân VI: 38). — 22.) Difficulties with which researches are confronted, when trying to fix positively in any way the dates of Pârsee holy scriptures. — Their priority sometimes a very problematical one, appears to be unquestionable when taken as a whole. What we can be sure of is, that in the Korân *a whole complex of Avestic features* makes its appearance. — The analogies have not been exhausted here. — A presumable redaction of the Korân experienced in Zarathustrian religious life. —

M. MINORSKY observe qu'il paraît tout de même difficile de désigner dans l'Islam des traits essentiels du Pârsisme.

Séance de l'après-midi.

(Institut de Médecine Tropicale)

La séance est présidée par le prof. A. CHRISTENSEN.

- II. Le prof. P. KAHLE (Bonn): *Eine Amerika-Karte, gezeichnet auf Grund einer Columbus-Karte und portugiesischer Karten vom Türken Piri Re'is im Jahre 1513* (avec projections).

Piri Re'is berichtet in der Einleitung zu seiner Bahrije (1521) von einer Karte, die er zuvor gezeichnet habe und die auch die neu herausgekommenen Karten des Indischen und Chinesischen Meeres berücksichtigt habe. Diese Karte habe er dem Sultan Selīm in Kairo (1517) überreicht und sie sei gnädig angenommen worden.

Bei einem Aufenthalt in Konstantinopel im Herbst 1929 ist es dem Vortragenden gelungen, einen Teil dieser sorgfältig auf Pergament gezeichneten Karte zu identifizieren, und zwar den westlichen Teil derselben, der die Westküste von Spanien und Afrika, den Atlantischen Ozean und Amerika enthält. Als Quelle für diesen Teil der Karte erwähnt Piri Re'is neben 4 neu herausgekommenen portugiesischen Karten ausdrücklich eine Karte des Columbus, und berichtet von einem spanischen Sklaven im Dienste seines Oheims, des berühmten türkischen Seefahrers Kemal Re'is (gest. 1511); dieser Spanier habe berichtet, dass er dreimal mit Columbus in die westliche Gegend gefahren sei. Die Karte enthält einen Bericht dieses Augenzeugen über die Entdeckung Amerikas und eine Fülle von anderen wichtigen Notizen. Eine genaue Untersuchung der Darstellung von Mittelamerika auf dieser Karte hat das Resultat ergeben, dass diese Darstellung genau den Anschauungen des Columbus bis zum Jahre 1500 entspricht. Man wird also annehmen können, dass der spanische Sklave die ersten drei Reisen des Columbus mitgemacht hat. Er könnte sehr wohl 1501 gelegentlich der Kreuzfahrten, die Kemal Re'is in diesem Jahre im westlichen Mittelmeer unternommen hat und bei denen er nach Angaben des Piri Re'is in der Bahrije bei Valencia 7 spanische Segelschiffe gekapert habe, in die Hände des Kemal Re'is gekommen sein.

Die Karte hat dadurch ein besonderes Interesse, dass Haiti (Espagnola) in der Form des sagenhaften Zipango gezeichnet ist, und dass Cuba als Festland betrachtet wird, was beides den Anschauungen des Columbus durchaus entsprach.

Bei der Darstellung von Süd-Amerika haben offensichtlich etwas später gezeichnete portugiesische Karten die Vorlage gebildet.

Der Vortragende hofft die Karte bald mit allen Details, die sie enthält, herausgeben zu können.

(La communication a paru dans la revue italienne *La Cultura*, Anno X, Vol. 1, Fasc. 10, Milano-Roma 1931 sous le titre *Impronte Colombiane in una carta turca del 1513* et dans *Investigación y Progreso*, V, 2, Madrid, Diciembre 1931. Voir encore E. Oberhummer, *Eine türkische Karte zur Entdeckung Amerikas* dans *Anzeiger der Akademie der Wissenschaften in Wien*, phil.-hist. Klasse 1931, et *The Illustrated London News*, Febr. 27, 1932, p. 307).

Jeudi 10 septembre, séance du matin.

(Salle A. de l'Université)

La séance est présidée par le prof. V. MINORSKY.

Le président commence par rappeler aux membres la mémoire des savants A. von le Coq, F. W. K. Müller et W. Barthold; tous les membres de la section se lèvent de leurs sièges pour honorer leur mémoire.

12. Le prof. T. KOWALSKI (Cracovie): *Les Turcs et la langue turque en Bulgarie du nord-est.*

La Bulgarie du nord-est est actuellement habitée non seulement par des Bulgares, mais aussi par des éléments assez nombreux d'origine turque et parlant des dialectes turcs. On y peut distinguer trois groupes: les Tatares, les Gagaouzes et les Turcs proprement dits. Les Tatares sont, pour la plupart, des émigrés de Crimée qu'ils quittèrent à une date récente. Les Gagaouzes ne forment à présent que quelques colonies, groupées au nord de Varna, le gros de leur population ayant émigré vers la fin du XVIII^e et au commencement du XIX^e siècle en Bessarabie, où ils sont établis jusqu'aujourd'hui et où Moškov les a étudiés. Le groupe le plus intéressant est formé par les Turcs du Déli Ormane qui, grâce à leur type anthropologique et aux caractères particuliers de leur dialecte, ont attiré depuis longtemps l'attention de la science.

Beaucoup d'auteurs se sont déjà occupés de la situation ethnique de la Bulgarie du nord-est et des contrées avoisinantes.

Pour ne nommer que les plus importants, citons les noms de MM. Kanitz, Jireček, Zanetov, Drinov, Romanski, Arbore, Moškov, Miletič, Škorpil, Gadžanov et Bobčev, dont la plupart sont des Bulgares.

Dans les travaux consacrés à l'étude du territoire en question, les éléments turcs n'ont été d'ordinaire traités qu'accessoirement. Malgré cela, on a déjà réuni beaucoup de matériaux précieux concernant l'anthropologie, l'ethnologie, la littérature populaire et les croyances religieuses de ces éléments. Le plus négligé est toujours le domaine de la langue sur laquelle nous ne savons presque rien, excepté les deux courts comptes-rendus de M. Gadžanov.

La question la plus compliquée est celle de l'origine des Gagaouzes et des Turcs déliormaniens. Plusieurs auteurs ont émis l'opinion que ces deux peuplades ne peuvent pas être considérées

comme résidu de l'occupation osmanlie, mais qu'elles forment, au contraire, une couche de beaucoup plus ancienne, venue non du sud par l'Asie Mineure, mais du nord, d'au-delà du Danube. Bien que d'accord sur ce seul point, les opinions émises sur cette question sont très partagées quant aux détails.

Dans toutes les théories sur ce sujet, basées pour la plupart sur des données historiques et sur la tradition locale, très vague en substance, les faits linguistiques n'ont presque joué aucun rôle, ce qui s'explique aisément, si l'on tient compte de ce que nous avons précédemment établi au sujet de la langue.

Pour combler cette lacune, j'essaie d'éclaircir également notre problème du côté de la langue. En utilisant les matériaux dialectologiques recueillis pendant le voyage en Bulgarie que j'ai fait en 1929, je donne d'abord une liste détaillée des particularités du turc déliormanien. Ensuite, je dresse une autre liste, où l'on trouve les particularités du dialecte des Gagaouzes de la Bessarabie. La comparaison de ces deux listes et la discussion de leurs détails me permettent de formuler les conclusions suivantes.

1°. Le dialecte turc du Déli Ormane et des contrées environnantes se distingue par une proche parenté avec celui des Gagaouzes. Malgré quelques différences insignifiantes, on peut considérer ces deux dialectes comme formant un seul groupe et les désigner par le nom commun de turc danubien.

2°. Le turc danubien est un des nombreux dialectes osmanoturcs, cependant il est délimité d'une façon plus précise que les autres. La dénomination langue gagaouze, au même degré que langue osmanlie, ne repose sur aucune raison plausible, la première n'étant qu'un dialecte de la seconde. J'emploie le terme „osmanli” dans le sens linguistique et non dans le sens historique ou politique.

3°. Le turc danubien révèle plusieurs particularités septentrionales qui prouvent l'existence de rapports entre ce dialecte et les langues turques du nord de la Mer Noire. La détermination exacte de la chronologie de ces rapports n'est pas encore possible.

4°. On ne peut guère se prononcer définitivement sur la question de l'origine des Turcs du Déli Ormane et des Gagaouzes en s'appuyant uniquement sur la langue. Cependant, si des conclusions tirées des faits linguistiques on rapproche les données historiques et ethnographiques, on peut émettre sur ce sujet des suppositions assez vraisemblables.

Or, je considère les éléments turcs de la Bulgarie du nord-est comme un gisement composé de trois couches superposées. La plus ancienne est formée par les débris d'une peuplade turque septentrionale, la deuxième représente un fort groupe méridional, antérieur à l'occupation osmanlie, la troisième enfin est constituée par les colons turcs et les éléments turquisés de l'époque osmanlie.

La question de la population turque de la Bulgarie du nord-est n'est qu'une partie détachée du grand problème de l'origine et de la stratification des éléments turcs dans les pays balkaniques, problème qui mérite beaucoup plus d'intérêt qu'on ne lui prête actuellement.

M. DENV constate qu'il y a encore beaucoup à faire dans les Balkans pour la turcologie. RECHID SAFWET BEY parle de l'origine des Gagaouzes qui, selon lui, est encore obscure. M. MINORSKY attire l'attention sur le fait que les habitants du Déli Ormane étaient en grande partie des Chrétiens et que le changement ei > î dans leur dialecte pouvait être comparé avec celui constaté dans le dialecte turcoman parlé en Perse.

13. Le prof. D. S. MARGOLIOUTH (Oxford): *Fresh Light on the Shaibani Dynasty from a Turki MS in the possession of Sir Richard Burn.*

Sir Richard Burn has in his possession a Turki MS which appears to be unique and hitherto unknown, called *Zubdat al-Athār*, by 'Abdallāh b. Muḥammad 'Alī Naṣrallāhī, who wrote under the patronage of a monarch of the Shaibānī dynasty, Abū 'l-Ghāzī Muḥammad, son of Suyunj Khwājah Khān. The author, who had previously been in the service of Ḥusain Mirzā of Herāt, in the year 933 was asked to compose a history by Abū 'l-Ghāzī; he appears to have commenced it in Persian, but was interrupted by a long illness; when he had recovered, the Sultan told him that since the dynasty founded by Janghīz Khān was Turkish, it was time that it should have a chronicle in the Turkish Language. Hence the writer adopted that idiom, and furnished his work with a chronogram *Itmām al-Kitāb*, which gives date 936; it contains however some matter belonging to the year 937. The existing copy was written forty years later (977). It is in twelve sections with an Appendix; eleven of the chapters deal with pre-Islamic history, lives of Prophets and Saints, and chronicles of the chief Islamic dynasties; the Appendix

consists of miscellaneous matter, zoology, geography, anecdotes and witticisms; the remaining chapter is a chronicle of the Shaibānī dynasty, relating at length the exploits of Muḥammad Shaibānī, his brother Suyunj Khwājah Khān, called by the author Khāqān Aʿzam, and the latter's son and successor Abū 'l-Ghāzī Muḥammad whom he calls Sultan of Sultans; the MS, which is seriously disarranged, has a lacuna in the biography of the last, and breaks off in the middle of his reign.

The narrative is parallel to that of the Ta'rikhi Rashīdī, the main source for the history of this period, utilized by Howorth, Skrine and Ross, and others; it has however the interest that whereas that work is hostile to the Shaibānīs, this chronicle is written from their standpoint; where, therefore, its statements conflict with those of other authorities, so far as the internal history of the dynasty is concerned, there is a likelihood of its being the more trustworthy. Where the narrative coincides with the other authorities it adds some details which occasionally are of importance. This portion of the *Zubdat al-Āthār* would therefore seem to be worthy of publication.

M. SEDDON annonce qu'il est en train de préparer un petit ouvrage sur la dynastie Shaibanide. M. MINORSKY observe que, dans un résumé donné par M. Barthold de sources manuscrites sur les Shaibanides (*Zapiski* XV), il se trouve probablement un manuscrit du même ouvrage qui celui traité par M. Margoliouth.

14. Le prof. M. A. VAN DEN OUDENRIJN (Fribourg): *Die Miabanołq von Qrnay und ihre literarische Tätigkeit.*

„*Miabanołq*“ oder „Vereiniger“ ist der Name einer klösterlichen Genossenschaft in Ostarmenien, welche wir in den vierziger Jahren des 14. Jahrh. versammelt finden um einen gewissen *Yovhannēs*, Vorsteher des Klosters von *Qrnay* am Ernjak-fluss. Andere Bezeichnungen für diese Genossenschaft sind „*Fahkeciq*“, „*ouxť srboyn Grigori Lousaworci*“, „*ovniťorq*“, „*miabanq*“, lateinisch „*Unitores*“, „*fratres uniti*“, u. s. w. Oft werden sie auch „Armenische Dominikaner“ genannt, eine Bezeichnung welche die älteren einheimischen Quellen noch nicht kennen, und die auch sachlich nicht einwandfrei ist. Gründer der Kongregation war nicht — wie gewöhnlich angenommen wird — der Bischof Bartholomäus, sondern sein Schüler *Yovhannēs Qrñeci*.

Namentlich die ältere Generation der M. entfaltete eine rege

litterarische Tätigkeit unter abendländischem Einfluss. Dem Inhalt nach sind ihre Werke hauptsächlich Uebersetzungen, Kompilationen, oder auch Exzerpten aus lateinischen Werken auf dem Gebiet der Exegese, Homiletik, Apologetik, Moralthologie, Dogmatik, Kirchenrecht, Liturgie und der aristotelisch-scholastischen Philosophie. Diese Literatur liefert ein interessantes Kapitel zur Geschichte der Verbreitung des scholastischen Wissens ausserhalb Europas. Als Quellen für die ältere Geschichte der M. kommen in Betracht: die Nachschriften ihrer uns erhaltenen Kodizes, lateinische Bullen und päpstliche Aktenstücke, gewisse Stellen aus den Schriften ihrer theologischen Gegner (besonders der Tařew-Schule), der Lebensbericht des Mařařia Ćgnawor, weiter Tovmas Mecocęi und das „Girq Ouřaparař“ des Mxiřariř Aparaneři. Ihr Einfluss auf die Entwicklung der armenischen Sprache ist sehr abschätzend beurteilt worden. In Wirklichkeit hat dieser Tadel soweit die erste Generation der M. in Betracht kommt, nur bedingte Berechtigung. In Anschluss an die schon früher bestehende Terminologie, besonders der dem Dawiř Anyařř zugeschriebenen Werke und Übersetzungen haben sie den lexikalischen Schatz des Armenischen nicht unerheblich vermehrt durch gute Neubildungen.

(Cette étude parařtra en 1932 dans la revue néerlandaise *Studia Catholica*).

M. MINORSKY présente quelques remarques sur la géographie du district où le monastère des Miabanořq était situé.

15. Le prof. J. DENY (Paris): *Le turc était-il à l'origine une langue monosyllabique?*

J'avais constaté depuis longtemps (*Gramm. de la langue turque*, § 567) que les racines verbales turques comportaient deux syllabes au maximum. Encore faut-il que la 2-me syllabe soit ouverte. En effet, toutes les fois que la 2-me syllabe d'une base verbale est fermée, elle se termine par une des consonnes qu'on trouve également à la fin des suffixes des voix verbales. Comme ce fait ne peut être dû à une simple coïncidence, force nous est d'admettre que cette consonne est d'origine formative. Je représentais donc la racine verbale, sous son aspect le plus complet, par le schéma suivant (où *c* = consonne et *v* = voyelle):

$$\frac{1-re\ syll.}{c\ v\ c} \quad \frac{2-me\ syll.}{c\ v}$$

J'estime aujourd'hui que la 2-me voyelle (finale) de ce schéma est également formative, ce qui revient à dire que la racine verbale turque était anciennement monosyllabique.

On peut en voir une preuve indirecte dans le rôle spécial que jouent, parmi les 9 voyelles fondamentales du turc, les trois suivantes (soit un tiers): *e* fermé, *o* et la correspondante palatalisée de celle-ci *ö*.

1. Ces trois voyelles ne peuvent figurer dans un suffixe (à l'exception de *-[i]yor*, qui échappe d'ailleurs à la loi de l'harmonie vocalique).
2. Elles se rencontrent seulement dans la première syllabe d'un mot.

Sauf dans certains dialectes qui, comme l'altaï, l'ont perdue, cette particularité est si nette que dans les crases où le 2^{me} mot comportait primitivement la voyelle *o* ou *ö*, celle-ci a changé de timbre (en se délabialisant).

Voici quelques exemples caractéristiques de ce phénomène:
sekiz-on "8 (fois) 10" > osm. *seksen* (dial. *sekizen*) "80",
doğuz-on "9 (fois) 10" > osm. *dogsan* (dial. *doğuzan*) "90",
iç-ton "vêtement intérieur" > qıpçaq *iştan* "caleçon, pantalon",
 cf. russe *ştanī*.

On comparera à ce dernier mot le turc, et non persan, *qaftan* „caftan” que je crois pouvoir expliquer par un ancien *qap-ton* „vêtement de protection” (à l'origine, sorte de cuirasse, comme *gön-lek* „vêtement de cuir” devenu plus tard la „chemise” *gömlek* ou, très régulièrement, le dialectal *köynek*; pour *qap*, cf. les dérivés *qap-la-maq* „recouvrir” et *qap-lu bağa* ou *qaplumbağa* „tortue; proprement: batracien à revêtement”).

Le suffixe inchoatif *-al-* (avec son correspondant palatal *-äl-*) est sans doute pour le verbe *ol-* „devenir”: *az-al-maq* „devenir peu nombreux (*az*)” serait pour *az ol-maq*, qui a le même sens.

De tout cela je crois pouvoir conclure que la voyelle de la 2^{me} syllabe d'une base verbale est un élément suffixal. S'il n'était pas tel, il n'y aurait aucune raison pour que l'une des trois voyelles précitées n'y apparût de temps en temps.

Le schéma de la racine verbale serait donc *cvcc*, sous son aspect le plus complet. L'ethnique *türk* pourrait donc (à moins qu'il ne provienne lui-même d'un mot plus long) être pris comme type du mot turc.

Si l'on admet, comme c'est infiniment probable et même prouvé

dans certains cas, que les suffixes sont eux-mêmes d'anciens mots autonomes, la vieille théorie qui veut que les langues dites „agglutinantes” aient été originairement des langues monosyllabiques, a bien des chances d'être exacte, du moins pour le turc.

M. MINORSKY, en alléguant des mots mongols qui paraissent liés à certains mots turcs mais qui sont plus longs, suggère la possibilité que le turc, contrairement à la thèse de M. Deny, a eu plutôt une tendance à abrégé les mots.

16. RECHID SAFWET BEY (Stamboul): *La turcologie dans ses rapports avec l'orientalisme en général.*

La turcologie, qui est devenue une des sections les plus vastes du groupe des études orientales, particulièrement depuis les merveilleuses découvertes de l'Orkhon et de Turfan, ainsi que les immenses apports des sources chinoises, s'enrichit tous les jours, non seulement des progrès qui se réalisent dans l'archéologie, l'anthropologie, l'ethnographie, la linguistique, l'histoire et le folklore turcs proprement dits, mais aussi de tous les nouveaux résultats enregistrés dans les sciences pareilles ayant pour objet les peuples et les contrées du pourtour de l'Asie et de l'Europe orientale.

C'est ainsi que l'ancienne histoire et la vieille civilisation des Turcs d'avant Jésus Christ se sont trouvées considérablement éclairées à l'Est, par les très précieux travaux du professeur Pelliot, comme des horizons leur avaient été ouverts bien avant par les études akkadiennes et sumériennes de Lenormand, qui ne sont pourtant ni l'un ni l'autre des turcologues proprement dits.

Il n'y a aucun doute, d'autre part, que, si les mêmes sources qui ont servi à „l'Histoire d'Attila et de ses successeurs” d'Amédée Thierry étaient soumises aujourd'hui à l'étude analytique et comparée des turcologues, des sinologues, des germanistes, des slavissants et des byzantinistes, en faisant également la part de l'hostilité invétérée et du fanatisme religieux des auteurs de la plupart des documents fondamentaux utilisés comme Sidoine Appolinaire, Priscus, Jordanes, St. Séverin, St. Grégoire, la marche régulière et disciplinée d'Attila dans la Gaule, le règne d'Odoacre fils d'Idku, et Roi des Thorkilingarum en Italie, la domination avare de la Croatie aux Karpathes, jusqu'aux affreux massacres de Charlemagne apparaîtraient sous un jour différent de celui qu'on leur connaît habituellement.

De même l'étude impartiale des civilisations et des antiquités scythiques, karpatiques et khazares, dont on possède un si abondant matériel, surtout dans les musées de Budapest, de Moscou, de Leningrad, de Kiew, de Harkow et d'Odessa, pourraient, nous semble-t-il, contribuer puissamment à celle de la civilisation hunnique.

Les inscriptions runiques que j'ai trouvées au fond du Segdanfjord en Norvège, les Eddas islandais, le style architectural des églises en bois que j'ai vues au pays des Houtzoules dans les Tatras, les souvenirs évoqués par les noms de lieux comme Hunneschans en Hollande, jusqu'à l'histoire de St. Gall en Suisse et des Bigoudins de Bretagne au bord de l'Atlantique, méritent d'être étudiés à notre point de vue spécial comme pouvant servir, ne fût-ce que dans une faible mesure, à l'explication de beaucoup de problèmes demeurés obscurs, encore que les éléments de certitude nous fassent défaut pour le moment.

Tout ceci nous montre que la turcologie, bien que fondée et fortifiée par des savants de génie tels que Radloff, Thomsen et autres, n'est pas encore entrée dans la phase définitive d'organisation scientifique que son ampleur et sa maturité méritent déjà à tous égards.

En dépit du caractère convaincant des arguments accumulés par les nombreuses découvertes faites surtout depuis 25 ans, des savants très estimés, pour désigner les Turcs et leurs ancêtres, persistent à employer indifféremment l'une pour l'autre, des appellations fondamentales telles que celles d'altaïques, d'ouralo-altaïques, de finno-altaïques, de touraniens, de turco-mongoles, de mongoloïdes et de tatars, de même que les historiens byzantins appelaient „scythes” ou „huns” les Turcs et les Magyars d'Europe et „perses” les Turcs venant de l'Iran.

Jusqu'à ce que les professeurs Hindaloff et Fehér eussent déchiffré tout récemment les dates et les compléments d'inscription des bas-reliefs de Tchatalar et de Madara, on refusait presque systématiquement de reconnaître, malgré la multiplicité des preuves historiques, que la langue des premières dynasties bulgares au Danube fut le turc, et cela parce qu'aucun turcologue n'avait encore étudié la question bulgare au point de vue linguistique. Aujourd'hui les remarquables travaux du professeur Kowalski projettent une lumière nouvelle sur l'origine ancienne des Turks de Deliorman en Dobroudja et des Gagaouzes du littoral occidental de la Mer Noire. Mais ce sont là des problèmes isolés.

Notre regretté maître Von Lecoq, faisant exception pour M. le professeur Lane-Poole, s'étonnait et trouvait même scandaleux pour la science qu'une unité de vues et de conceptions ne fût pas encore établie sur des questions aussi indiscutables par exemple que le turkisme intégral des Siempi, de plusieurs dynasties chinoises bien avant les fils de Gengiz, des Timourides des Indes, des Mamluks d'Egypte, etc.

Du triple point de vue de l'ethnographie, de la langue et de la civilisation, l'histoire des Turcs et de leur civilisation au moins trois fois millénaire reste donc à être objectivement reconstituée dans son ensemble, en ramenant à leur juste mesure les rôles des influences religieuses chrétienne et musulmane d'une part, et des tendances politiques et dynastiques de l'autre.

C'est la tâche à laquelle s'est courageusement vouée l'„Association pour l'Etude de l'histoire des Turcs" placée sous le haut patronage de Gâzi Moustafa Kémal, son initiateur, tâche lourde et de longue haleine s'il en fût, à la réalisation de laquelle nous convions respectueusement les éminents maîtres de l'Orientalisme contemporain et particulièrement les illustres professeurs européens et américains qui honorent la turcologie actuelle.

Nous espérons que de cette façon les idées erronées existant en Europe et en Asie sur l'histoire des Turcs seront complètement corrigées.

Dans le domaine de la pensée, comme dans ceux de l'histoire, des sciences et des arts, du commerce et de l'industrie, de l'explication des coutumes et du folklore, nous estimons également qu'il y a un redressement radical à faire à l'endroit des fausses conceptions courantes. De même que Leibnitz, Grotius ou Descartes ne sont pas considérés comme écrivains latins pour avoir écrit leurs ouvrages dans cette langue, nous revendiquons pour le patrimoine de la civilisation turque les œuvres magistrales d'Avicenne, de Gazali et de centaines d'autres écrivains, penseurs et poètes turcs, rangés communément sous d'autres catégories nationales, pour avoir propagé leurs idées dans des langues alors communes à certains peuples asiatiques et africains qui avaient embrassé l'islamisme.

Dans la discussion M.M. DENV, KOWALSKI et MINORSKY attirent l'attention sur la difficulté qu'il y a dans l'étude de l'histoire d'un peuple nomade.

17. Le prof. I. SCHEFTELOWITZ (Cologne): *Der monotheistische Mihira-Sūryakult bei den Indoskythen* (cette communication a été faite pour les membres de la III^e et V^e section ensemble dans la salle de l'„Institut Kern“).

Die Śakās (Skythen), die sich im 6. Jhrt. v. Chr. in Indien niedergelassen hatten, wohnen nach der Darstellung des M.Bh. und Rām. seit der Urzeit in Indien. Während der Abfassungszeit des M.Bh. hatten sie schon längst das indische Kastenwesen übernommen. Die Namen ihrer 4 Kasten sind iranisch zu erklären. Ihr Hauptgott war der aus urarischer Zeit stammende Sonnengott Mihira (= Mišra), den sie bei ihrer Bekehrung zum Zoroastrismus (während der Achämenidenherrschaft) mit Ahuramazda zu einer Einheit verschmolzen hatten. Indische Quellen geben uns ein Bild von der Verquickung der Mihira-Religion der Indoskythen mit den herrschenden indischen Religionssystemen (Śivaismus, Viṣṇuismus, Buddhismus, Sāṃkhya-Philosophie), die spätestens im 1. Jhrt. n. Chr. stattgefunden hat. Mihira führt auf indischem Boden, wo er zum Alleingott geworden ist, auch die ihm entsprechenden rein indischen Namen wie Sūrya, Āditya, Arka.

An den Ufern des Indus, der auch *Mihraṇ* genannt wurde, hatte sich der sakische Mihirakult schnell verbreitet. Besonders um 500 n. Chr. hat er in Indien geblüht und viele indischen Könige waren ihm ergeben. Die Priester dieses Sonnengottes waren die *Magās*, die ihre Herkunft von Mihira ableiteten. Ebenso wie Gott Mihira trugen sie um die Taille den zarathustrischen Gürtel (*aiwyaṇhana*) und pflegten sie im Ritual eine Anzahl altererbter zarathustrischer Bräuche.

Bereits vor der Einwanderung der Saken in Indien war Mihira zum Erlösergott geworden und naturgemäss mit den seelenleitenden Göttern Sraoša und Rašnu zusammengestellt worden. Spätestens im 1. Jhrt. n. Chr. hat Mihira einen absolut monotheistischen Charakter angenommen, was uns besonders das M.Bh. und Bhav.Pur. lehren.

Der Saura-Kult, als dessen Priester nur die Magas fungieren durften, ist aus dem sakischen Mihirakult hervorgegangen, was das Sūryasahasranāmastotra zeigt. Gott Mihira = Sūrya hat in Indien viele iranisch-sakische Züge bewahrt. Er ist durch den zarathustrischen Gürtel gekennzeichnet, ist der Weise, der Gott der Rosse, der Unbesiegte. Der Monotheismus des Mihirakultes ist unter indischem Einfluss geformt worden. Der Sonnengott gilt als der

einzige Gott, während alle anderen Götter nur verschiedene Namen bzw. Wesensteile dieses einen Gottes sind. Er ist ungeboren, ewig, allgegenwärtig, verkörpert die Dreieinigkeit. Als Zeitgott ist er mit einer Schlange versehen. Er ist das Schicksal, der Himmel, der die Erde tragende Seşa, der Wind, das Feuer, der Ozean u.s.w. Als Alleingott ist er der Urheber und die Ursache alles Geschehens und Werdens, der Urgrund und die Vereinigung aller in der Welt bestehenden Gegensätze. So ist er Leben und Tod, Recht und Unrecht, der Urheber der Freude und des Leides, die Urmaterie und das unwandelbare, unmaterielle, undefinierbare Wesen, die Allseele. Er, der den Menschen wie ein Vater und eine Mutter ist, fordert *Bhakti*. Zum Heile der Menschen ist er in verschiedenen Zeiten als Mensch herabgekommen, als Vyāsa, Kapila, Kṛṣṇa, Buddha und wird er dereinst noch als Maitreya erscheinen. Der Mihirakult hat nicht nur zahlreiche buddhistische Bestandteile (wie das Fasten, das Verbot, irgend ein Lebewesen zu töten) aufgenommen, sondern ist besonders mit dem Śivakult verschmolzen. Dieser Eigenheit begegnen wir schon um 100 n. Chr. bei den sakischen Kuṣāṇa-Herrschern. Das M.Bh. bietet ein bereits abgeschlossenes Bild von der Verschmelzung des ehemals sakischen Sonnenkultes mit der indischen Religion.

Wichtig für die Herkunft des abendländischen Mithraskultus von der Religion der Saken ist die Tatsache, dass der sakische Sonnengott Mithra mit den seelengeleitenden iranischen Göttern Sraoša und Rašnu zusammengestellt worden ist. Die zahlreichen Übereinstimmungen des sakischen Mihira-Sonnenkultus mit dem abendländischen Mithrakult (z. B. Mithra = Sonnen- und Erlösergott, Seelenführer, der Unbesiegte, der die Weltkugel Tragende, als Zeitgott mit der Schlange versehen, seine Dreigestaltigkeit und seine Kennzeichnung durch 7 Strahlen) weisen auf die Abhängigkeit des abendländischen Mithrakultes von der Mihira-Religion der Saken hin.

Séance de l'après-midi.

(Salle A de l'Université)

La séance est présidée par le prof. V. MINORSKY.

18. Le prof. J. KURYLOWICZ (Lemberg): *Un archaïsme de la conjugaison indo-iranienne.*

Un extrait de cette communication n'a pas été reçu. Le con-

férencier traite les verbes causatifs dérivés de verbes de perception en indo-iranien; selon lui ces causatifs sont basés sur l'aspect intransitif, ou physique, du verbe original et par suite ne sont pas des causatifs doubles. Les vrais causatifs doubles sont d'époque tardive.

M. F. W. THOMAS parle de la relation qui peut exister entre ces causatifs et l'emploi de formes moyennes de causatifs comme le grec *διδάσκειναι τὸν παῖδα*.

Vendredi 11 septembre, séance du matin.

(Salle A de l'Université)

La séance est présidée par le prof. J. RAHDER.

19. Le prof. A. ABEL (Bruxelles): *La guerre théologique en Asie Mineure aux IX^e et X^e siècles, dans ses rapports avec l'état des idées dans le monde islamique et dans le monde byzantin.*

Le conférencier étudie l'influence qu'a pu avoir sur l'esprit philosophique moyen, c'est-à-dire les idées communément répandues, qui formèrent le fond où se développa plus tard la pensée philosophique, la controverse entre les théologiens byzantins et arabes à l'époque pré-philosophique des arabes, du VIII^e au début du Xe siècle.

Cette étude a été faite d'une part, au moyen des traités apologétiques byzantins, d'autre part, au moyen des rares textes arabes qui traitent de l'histoire de la pensée en ces temps.

Les traités byzantins ont permis de retrouver la trace de plusieurs traités arabes antérieurs même au plus ancien: celui d'Abu'l Qaçim ben Ibrahim.

La chronologie situe la période entre le règne du Khalife Hicham et celui du Khalife el Mortadi du côté arabe, entre celui de l'empereur Constantin copronyme et celui de Léon le sage du côté byzantin.

Les questions traitées préparent chez les arabes la compréhension du vocabulaire philosophique et de l'esprit philosophique en les faisant passer par le rude apprentissage de la controverse théologique qui, à cette époque, portant sur les questions difficiles de la nature de Jésus, du *Logos* divin, de l'hypostase, de l'incarnation, de l'*energeia* théou, de la création et du recèlement, des rapports de Dieu avec le monde, de la liberté humaine et de la prédestination, se cantonne surtout dans le domaine philosophique.

Cette controverse semble au début avoir préparé successivement le terrain aux conquêtes du mo'tazilisme, puis, plus tard, quand le mo'tazilisme succomba, avoir, du côté musulman, conservé les arguments mo'tazilites dans la lutte contre les chrétiens.

Par ailleurs elle a donné aux musulmans l'instrument pénétrant de la logique et de la dialectique byzantine. L'intérêt de la recherche gît dans le fait qu'elle permet de saisir le mouvement des idées des deux côtés de la frontière, à une époque où toutes les autres sources se trouvent en défaut, et de donner une vérification expérimentale et des données précises sur les moyens et les limites de cette influence byzantine sur les arabes, influence qui était jusqu'ici plutôt admise que démontrée.

(Cette communication paraîtra dans la *Revue de l'Université Libre de Bruxelles* et se retrouvera en partie dans un volume intitulé *Les Arabes et Byzance; la guerre religieuse*.)

Prennent part à la discussion M. M. GUIDI, le R. P. BOUVGES et M. R. P. BLAKE. Ce dernier dit qu'il existe dans le British Museum des traductions géorgiennes de traductions arabes du grec.

20. M. K. BARR (Copenhague): *Bemerkungen zum Pehlewi-Psalter*.

Der Vortragende, der mit der Herausgabe des Pehlevi-Psalters aus dem Nachlass von F. C. Andreas beauftragt ist, teilte einige Beobachtungen über das Verhältnis von Laut und Schreibung im Pehlevi-Psalter mit. Der Vortrag wird in erweiterter Gestalt unter dem Titel 'Untersuchungen zur Sprache des Pehlevi-Psalters' in *Acta Orientalia* Vol. X Heft 4 erscheinen.

M. CHRISTENSEN relève la grande importance de la publication de ces fragments du psautier pehlevi.

SECTION IV — EXTREME-ORIENT ET INDONESIE.

Président: Le prof. PH. S. VAN RONKEL.

Secrétaire: Le prof. J. J. L. DUYVENDAK.

Mardi 8 septembre, séance du matin.

(Cabinet des Estampes)

Le président, le prof. Ph. S. van Ronkel, après avoir souhaité la bienvenue aux membres de la section, déclare la séance ouverte.

1. Le prof. E. M. GALE (Berkeley, Cal.): *The economic Ideology of the Early Han* (206 B.C.—8. A.D).

There would appear a reversal of policy or principle on the part of what may be termed the Confucian school of the early Han era. Due to the development of the state, the scholars, unlike their most articulate prototype Mencius, no longer wholeheartedly favor trade. This seems to have been due to the fact that the Han statesmen, such as Sang Hung-yang, responsible for financing an extravagant government, sought to control the profits of industry and commerce for the benefit of the public exchequer. Confucianism, as represented in the writings of Mencius, called for a *laissez faire* policy, government by remote influence, the impressive but inactive "virtue" of the Ruler. The Han Confucianists now resented the interference of the state in industry and trade, and hence are made to appear to oppose such activities on general principles, which was certainly not the case.

Per contra, the Han dynasts, parvenus as they were, even compared with the house of Ch'in which immediately preceded them, erected a façade of conformance to "Confucianism". To acquire prestige, they professed to follow the practices, largely fictive, we may believe, of the venerated house of Chou. They were prepared to conform to the outward ceremonies and observances of traditional antiquity. But in the actual administrative

measures of state, they reverted to the execrated policies of the *legalist* statesmen of Ch'in, whose aim had been to unify the state by controlling all activities. While in Shang Yang's time, as Prime Minister of Ch'in, all was subordinated to agriculture and war, now state control of industry and commerce in the expanded Han Empire, was of equal importance. It was at this point that in the early Han reigns the "Confucianists", represented by the Literati of the *Yen T'ieh Lun*, and the *legalist* statesmen, such as Sang Hung-yang, diverged. The former, desirous of reviving "antiquity", harked back to a perhaps largely factitious "feudal" period; the latter sought to revive and restore in practice the state control of private undertakings of the Ch'in regime. Seeming paradoxes in the *Yen T'ieh Lun* where the men of letters, the *ju*, oppose trade, and the Grand Secretary, Sang Hung-yang, advocates the practices of antiquity, are only intelligible in the light of this interpretation.

(Publié dans *Discourses on Salt and Iron, a Debate on State Control of Commerce and Industry in Ancient China, Chapters I—XIX, translated from the Chinese of Huan K'uan with Introduction and Notes. Sinica Leidensia* Vol. II, Leyden, E. J. Brill, 1931.)

2. Miss E. D. EDWARDS (Londres): *The Establishment of Schools of Secular Music by Ming Huang of the T'ang Dynasty.*

Evidence of Ming Huang's enthusiasm for dancing, music and dramatic representation lies in the fact that actors in China still call themselves "students of the Pear Garden" after the name of a "dramatic" school which he established in his principal capital, Ch'ang-an. Less well known are the *Chiao-fang* or Academies which he founded in Ch'ang-an and Lo-yang to replace the *Yüeh-fu* or Music Bureau instituted in the Han period for the purpose of preserving music and songs. The history of China is the history of its Court and not of its people, and it is therefore difficult to say precisely how far the influence of these *Chiao-fang* extended. But it seems possible that while the Pear Garden was devoted to the training of musicians and dancers for the Court, the *Chiao-fang*, of which two were in Lo-yang where the Emperor seldom resided, may have specialised in the training of national or popular entertainers.

M. PELLIOU attire l'attention sur l'importance des œuvres de feu M. Wang Kouo-wei pour l'étude du drame chinois. Les danses masquées ont sans doute beaucoup influencé l'évolution du théâtre chinois. Dans certains cas la musique de la cour japonaise est exactement semblable à celle de la dynastie T'ang, appelée *ya*. Pour ce qui concerne la musique appelée *ts'ing* et *hou*, on a trouvé au Japon de la musique notée qui date de la dynastie des T'ang; à Touen Houang aussi on a trouvé de la musique notée du XI^{ème} siècle, dans un système de notation très différent où on ne voit pas encore tout à fait clair.

M. FORKE pose une question sur la forme des anciens drames.

3. Le prof. L. HODOUS (Hartford, Conn.): *The Tao Tê Hsüeh Shê, a modern syncretistic Sect in China.*

This is an age of syncretism in China. The old systems are breaking up and ideas are flowing together. Several sects exhibiting syncretistic tendencies have arisen. Among them are the Tao Yuan 道院, T'ung Shan Shê 同善社, Wu Shan Shê 悟善社, Ch'i Chiao Chu 七教主 and the Tao Tê Hsüeh Shê 道德學社.

The Tao Tê Hsüeh Shê was founded in Peking in 1916 by Hsia Liang-ch'eng 夏良成, a leader in the revolution of 1912. Its object was to harmonize Chinese religion and thought of the Confucian-Taoist tradition with the religion and thought of the West and to relate this new system to the individual, the social life, the state and international relations. The general principles of the system are quite simple. Shangti, the god of all religions, is placed in the timeless sphere preceeding the creation of heaven and earth (先天). The leaders of the religion of China and the West are placed in the post creation period (後天). Shangti is the absolute. Buddha, Confucius, Jahweh, God of the Christians, Jesus, Mohammed are the manifestations of Shangti.

Then, since Shangti is the absolute, man must adjust himself to Shangti in order to find his complete life. When individuals make this adjustment, the family will be regulated, the state will be governed, and the world will be at peace. This is all expressed in concepts familiar to Chinese.

References to literature in Chinese.

Sixteen rules for vows of the honored teacher Cheng Yuan.

正元師尊志願十六則.

Sixteen rules of the scripture of the honored teacher Cheng Yuan for saving the world. 正元師尊救世經十六則.

Ten rules of life. 立終始行十目大成.

Addresses delivered at Peking. 禮拜雜誌.

A brief introduction on Religion and Ethics. 道德小引.

M. DUVENDAK fait une remarque sur l'expression *ta-t'ung*.

4. Le prof. J. L. PIERSON (Utrecht): *Was Japanese a Language of open Syllables in the seventh Century?*

From the point of view of etymology it is worth something to know that *nisi* was spelt *ni + si*, and not *nis + i* in say the seventh century, which does not imply that we can get at the original meaning of all Japanese words of about that time, by breaking them up into open syllables. *yuku* was and is spelt *yu + ku*, but may have been **yuk- + u*, **yuka- + u* or still something else.

Chinese script and learning came to Japan via Korea in the beginning of the 5th century. Buddhism was introduced in the 6th century, and in the 7th and the beginning of the 8th century, Chinese culture, social institutions, etc., were wholesale adopted.

Florenz, in his *History of Japanese Literature*, p. 9, comes to the conclusion, that the phonetic use of the Chinese characters for the transcription of Japanese words dates from the end of the sixth century. And so, these facts point to the seventh century as approximately the time at which the Japanese language was represented by Chinese characters, used phonetically.

The pronunciation of these Chinese characters representing Japanese syllables is reconstructed by Karlgren for the 6th and the beginning of the 7th century. Out of these characters certain abbreviated forms were made, which stood for a Japanese syllable. Each of these more or less shorthand-forms can be traced back to the original character. Thus we know for which Japanese sound a character stood and at the same time we know approximately how that character was pronounced by the Chinese. Among the several Chinese sounds selected for one Japanese sound there were open syllables and syllables ending in a consonant used indiscriminately. In transcribing Japanese syllables however, this final consonant was ignored or used to form a second open syllable, though it was distinctly heard by those who selected

the characters. For instance *kiet* was represented by *ke* and *tu* or *ke* and *ti*. If Japanese of that time was not a language of open syllables, the sound *kiet* would no doubt have been reproduced by one syllable-sign, **ket* or by another character with the same sound. This never happened. Verb-forms like *matu*, *mati*, *mate*, *mata-* with seemingly the common element **mat-* and the endings *-u*, *-i*, *-e*, *-a*, could easily have been written with a character representing the **mat-* sound and one for the sound *u* etc. This never took place. Such forms were always written *ma* and *tu* etc. *Only in a language of open syllables, the finals of the foreign sounds used to represent their own sounds, were of no importance and could be ignored.* If the syllabic structure was not characteristic of the Japanese language, or if it was an inconvenient form in which that language was forced to express itself, the Sanskrit alphabet was ready at hand. Even the Koreans have adapted it as late as the 15th century. Ever since this 7th century, the language has been of a syllabic nature.

The conclusion is that we must answer the original question in the affirmative, leaving of course the possibility of another structure in an earlier stage, when it was not yet written.

M. MASPERO, bien que se déclarant d'accord pour le fond de la thèse de M. Pierson, doute si l'on peut toujours déterminer la prononciation du Manyôgana. Tantôt il y a des sons *kan-on*, tantôt *go-on*. Des prononciations postérieures ont été introduites au Japon et les dictionnaires modernes ont normalisé la prononciation japonaise. Une période d'au moins 150 ans s'est écoulée avant que les Japonais ont adopté définitivement un syllabaire systématique. Pendant toute cette période des prononciations de provenance différente sont mêlées.

M. PELLIOU fait quelques remarques critiques sur la méthode de M. Pierson, tout en souscrivant à ses conclusions. La coupure graphique n'a rien à faire avec la coupure étymologique. Le fait que les Japonais écrivent *ma-ta* ne dit rien sur la vraie coupure phonétique. Quant aux finales chinoises dans les transcriptions du Mongol, la remarque de M. Pierson (qui avait cité également M. Yoshitake) qu'elles ne comptent pas, est à rectifier.

Séance de l'après-midi.

(Laboratoire Botanique)

La séance est présidée par le prof. A. FORKE.

5. M. H. C. GALLOIS (La Haye): *Influences mutuelles entre la céramique du Proche-Orient et celle de la Chine à l'époque des T'ang et avant* (avec projections).

(Cette communication paraîtra dans *The Asiatic Review* ou dans la revue *The Arts of Asia*).

6. Mme FL. AYSCOUGH (Guernsey): *The Connection between Chinese Calligraphy, Poetry and Painting* (avec projections).

In the treatment of my subject I divided my paper into two parts: treating in Part I the origins of the three Arts referred to, and showing in Part II Six Different Manners in which Calligraphy, Poetry and Painting have — in China — woven themselves into a Brocade of Beauty.

Accompanied by the spirit of a Chinese Recorder I started on my journey in search of origins among the mists which veil the dawn of history; leaving the valley of myth, and climbing by the pathway of tradition, I emerged upon the wide plateau of facts. At long last, in the fourth century of our era, I found that the 'black-haired people', as the Chinese love to style themselves, were provided with the materials for: writing a picture, or painting a poem. They use the same term *hsieh* for both processes and call both writings and paintings 'Ink Remains'.

Six of the many Different Manners in which the close union of the Three Arts is evinced are as follows:

Method I. Calligraphy and Design are used as essential, yet independent elements of the same composition.

Method II. Writings such as Grave Pieces or Dedicatory Inscriptions are used on Monuments, together with representations of natural objects and of the human form.

Method III. Writings and Paintings are used as essential and closely allied elements of the same design.

Method IV. Writings and Calligraphic Paintings revealing precisely the same brush stroke, are used in definite conjunction.

Method V. Writings used instead of paintings.

Method VI. Paintings used instead of writings.

I attempted in short to show that the artists of China and Japan improvise with the writing-brush much as our musicians improvise, that intoxicated by the joy of execution, they are veritable virtuosi of the brush. The Chinese artist pours out his soul from the soft hair tip of the writing-brush, and whether that which drops therefrom be a writing, or an image, it is:

That which is undefinable;
That which is untranslatable;
That which is universal;
That which is:

Poetry.

(Les illustrations montrées par Mme Ayscough étaient peintes par Mlle Lucille Douglas. La communication a paru dans le numéro de janvier 1932 de *Wiener Beiträge zur Kunst und Kultur Ostasiens*).

Mercrèdi 9 septembre, séance du matin.

(Cabinet des Estampes)

La séance est présidée par le prof. W. E. SOOTHILL.

7. M. W. F. STUTTERHEIM (Soerakarta, Java): *Is sléndro to be traced back to the Çailendra's?*

The importance of Çriwijaya, the Sumatran empire which is said to have conquered, under the Çailendra dynasty, a part of Java, has been sufficiently pointed out by the brilliant work of Krom, Vogel, Coedès, Ferrand, Rouffaer and others. Later finds have made necessary a revision of our views concerning the relations with Java, some scholars thinking of a pacific family union, and others of a conquest of Çriwijaya by Java. This question is not yet wholly solved; the speaker asks interest for a musicological fact.

Mr. J. Kunst, the musicologist of the Government in Java, in his book on Balinese music (published by the „Koninklijk Bataviaasch Genootschap van Kunsten en Wetenschappen”) has suggested the possibility of the term *sléndro* being derived from Çailendra, which would corroborate his thesis that, of the two Javanese musical scales, the one called *sléndro* is younger than the other, called *pélog* and of foreign origin; he considers this

derivation as possible from a philological point of view. The speaker, however, has some doubts on this point, because of the unusual disappearance of *ai* and the change of final *a* into *o*, though he does not regard it as excluded. He points moreover to a Javanese tradition, according to which the *sléndro*-scale goes back to Girinata (Sanskrit *girinātha* = „mountain lord“, a surname of Çiva), while a similar tradition makes the *pélog* scale go back to a native Javanese ruler from the kingdom of Kaḍiri (11th—13th century). Mr. Kunst sees in the first tradition a confirmation of the foreign origin of the *sléndro*-scale; the speaker, however, sees a difficulty in the connection with the god Çiva, while the Çailendra's were zealous Buddhists. On the other hand, old-Javanese *girinātha* is a literal translation of Çailendra, which also means „mountain lord“. According to the speaker the tradition attributes *sléndro* to the middle-Javanese dynasty of the Çailendra's (vide *A Javanese Period in Sumatran History*, ed. by Tjan Tjoe Som, Soerakarta 1929); the *pélog*-scale came only in use afterwards during the east-Javanese period and was introduced by the Kaḍiri dynasty.

Finally Mr. Kunst's arguments in favour of a foreign origin of the *sléndro*-scale are refuted; even the derivation from Çailendra does not exclude the assumption of a Javanese origin of that dynasty.

(Cette communication paraîtra dans: *Bijdragen van het Kon. Instituut voor de Taal-, Land- en Volkenkunde van Nederlandsch-Indië* comme *Oudheidkundige aantekening*).

M. VAN HINLOOPEN LABBERTON fait une observation à l'égard de la définition donnée par M. Stutterheim des deux échelles de musique. M. BERG remarque que les objections phonétiques supposées par le conférencier contre la dérivation de *sléndro* de Çailendra sont infirmées par des changements analogues qu'on peut observer dans d'autres mots.

8. Le prof. C. C. BERG (Leiden): *Probleme und Aufgaben der javanischen Literaturforschung*.

Brandes, der auf fast allen Gebieten der javanischen Literatur vorzügliches geleistet hat, hat auch die Grundlage geschaffen für ein systematisches Studium der javanischen Literaturgeschichte. Ihm verdanken wir eine ausgezeichnete Charakterisierung der späteren geschichtlichen Literatur und wichtige Erörterungen über

deren Verhältnis zu den älteren ostjavanischen Geschichtsbüchern. Wenn wir aber versuchen genau festzustellen, wie Brandes sich den Zusammenhang der älteren ostjavanischen und der neueren mitteljavanischen geschichtlichen Überlieferung gedacht hat, stossen wir auf Schwierigkeiten; Brandes hat tatsächlich diese Frage unentschieden gelassen. In seiner Dissertation hat Djajadiningrat versucht die unentschiedene Frage zu lösen, und zwar im letzten Kapitel, das dem Charakter der neueren javanischen geschichtlichen Literatur in seiner Allgemeinheit gewidmet ist. Der Vortr. meint, Djajadiningrats letztes Kapitel sei der Arbeit Brandes' gegenüber keine Verbesserung zu nennen; Djajadiningrat habe sich zu viel von der traditionellen javanischen Auffassung eines genealogischen Zusammenhanges der Dynastien von Maja-Pahit und Mataram beeinflussen lassen; und die Eigentümlichkeiten der späteren Geschichtsbücher seien aus dem Auftreten des Islam zwischen der Blütezeit des Reiches Maja-Pahit und dem Emporkommen des neuen Mataram ungenügend erklärt, was Djajadiningrat ja auch unbedingt anerkannt hat.

Man kommt zu einer besseren Lösung der Schwierigkeiten, wenn man die neuere javanische Literatur nicht länger als eine Fortsetzung der älteren ostjavanischen Literatur betrachtet, sondern deren Selbständigkeit annimmt. Der ausgeprägte javanische Charakter der neueren Literatur der hindujavanischen Literatur Ost-Javas gegenüber erklärt sich aus der Javanisierung, welcher Mitteljava zufolge seiner schwächeren politischen Lage in den Jahrhunderten der ostjavanischen Hegemonie ausgesetzt war (zwischen 900 oder 1000 A.D. und 1500). Der grosse Vorteil dieser Auffassung ist, dass man die sonderbaren Geschichten über Dëmak und Pajang nicht länger zwischen 1525 und 1575 zu drängen braucht, sondern sie sich auf das graue Altertum beziehen lassen kann, wodurch ihr mythischer Charakter mehr akzeptabel wird; erst später hat man zufolge des Bedürfnisses der Dynastie von Mataram mittels einer fiktiven Abstammung den Ruhm und die Grösse Maja-Pahits gutzuschreiben die alten mythologischen Erzählungen in eine viel spätere Zeit hinrücken müssen.

Aber auch dann umfasst diese Zeit doch mehr als die 50 Jahre zwischen 1525 und 1575. Was die neueren javanischen Geschichtsbücher uns über Maja-Pahit erzählen, lässt uns die Freiheit annehmen, dass es beruht auf Ereignissen, welche in einer Zeit, als Mitteljava mit Ostjava politische Beziehungen unterhielt, in

Mitteljava bekannt geworden sind. Als eine solche Zeit kommt an erster Stelle das goldene Zeitalter des Reiches Maja-Pahit ($\pm 1330 - \pm 1380$) in Betracht, und tatsächlich lassen sich die sich auf Maja-Pahit beziehenden Mitteilungen und Eigentümlichkeiten der neueren javanischen Geschichtsbücher auf Begebenheiten und Zustände jener Zeit zurückführen. Dass der Fürst von Mataram grossen Wert darauf legt vom majapahitschen Kaiser abzustammen, ist übrigens auch nur erklärlich, wenn er sich ihn als einen mächtigen Herrscher vorstellt.

Die Bücher, welche die neuere mitteljavanische Literatur der älteren ostjavanischen Literatur verdankt, wie z.B. das bekannte Buch Bratayuda (altjav. Bhāratayuddha), sind wahrscheinlich auch in der majapahitschen Blütezeit nach Mitteljava gekommen.

9. Le prof. R. VON HEINE-GELDERN (Vienne): *Urheimat und früheste Wanderungen der Austronesier.*

Auf Grund der Steinbeilformen lassen sich in Südostasien vorläufig drei grosse neolithische Kulturen unterscheiden.

Die Walzenbeilkultur, durch Beile von rundlichem oder linsenförmigem Querschnitt charakterisiert, war über Indien, Ostasien und das östliche Indonesien (Celebes, Molukken usw.) verbreitet und findet sich heute noch in Melanesien. Da sie in West-Indonesien und Hinterindien fehlt, kann sie nur von China oder Japan her über Formosa und die Philippinen nach Ost-Indonesien gelangt sein. Wer hier ihre ursprünglichen Träger waren, ist unbekannt.

Jünger als sie ist die Schulterbeilkultur, deren Verbreitungsgebiet vom östlichen Zentralindien über Hinterindien und Formosa bis nach Japan und Korea reicht und auch die Philippinen und Nord-Celebes (Minahassa) umfasst. Ihre Träger waren Völker austroasiatischer Sprache und vermutlich mongoloider Rasse.

Noch später drangen Völker, deren Beile viereckigen Querschnitt hatten, aus China über Hinterindien und die Malaiische Halbinsel nach Indonesien und von dort einerseits bis nach Japan, anderseits nach Ozeanien vor. Träger dieser Vierkantbeilkultur, die der neolithischen Yang-shao-Kultur Chinas nächstverwandt war, können nur die Uraustronesier gewesen sein. Die polynesishe Kultur entstand im philippinisch-nordcelebessischen Gebiet aus der Vermischung der Vierkantbeilkultur mit der Schulterbeilkultur. Archäologische Funde und ethnologische Verhältnisse erlauben,

der Kultur der Uraustronesier zuzuschreiben: Bandkeramik, der chinesischen von Yang-shao und Kansu sowie jener des donauländischen Kulturkreises (Tripolje usw.) verwandt, jedoch nicht mit aufgemalten, sondern nur mit eingeritzten Ornamenten; Lanzen spitzen aus Schiefer; flache, mittels Kronenbohrers hergestellte Steinringe; serienweise Erzeugung von Steinbeilen mittels Säge-technik; Rindenstoffbereitung; Auslegerboote (schon auf den Flüssen des nördlichen Hinterindien auftretend); Rinder- und Schweinezucht; Errichtung von Megalithdenkmälern; Kopffjagd. Auf Grund ihrer Beziehungen zum chinesischen Neolithikum einerseits, ihrer vermutlich in vorarischer Zeit stattgefundenen Einwirkungen auf Vorderindien andererseits lässt sich die Einwanderung der Uraustronesier aus China nach Hinterindien und auf die Malaiische Halbinsel vermutungsweise zwischen 2000 und 1500 vor Christus ansetzen.

(Paraître sous une forme élargie dans le Tome XXVII de la revue *Anthropos*.)

10. Le prof. SYLVAIN LÉVI (Paris) fait deux communications:
a. *Sur les stances sanscrites du Mahābhārata javanais.*

Le Mahābhārata a été traduit en javanais (kavi) à la fin du X^e siècle. De cette traduction il ne subsiste que quelques parvan's, conservés à Bali. M. Juynboll a publié l'Âdiparvan (1906), le Virāṭa (1912), l'Âçramavāsa, le Mausala et le Mahāprasthānika (1893). Trois d'entre eux: Âdi, Virāṭa, Âçramavāsa, s'ouvrent par des stances sanscrites en l'honneur de Vyāsa (Kṛṣṇa Dvaipāyana), l'auteur du Mahābhārata. En outre, pendant mon séjour à Bali (1928), j'ai eu communication de la stance qui ouvre le Bhīṣmaparvan. J'ai recherché l'origine de ces diverses stances. La première demi-stance, en tête de l'Âdi, se retrouve en tête de plusieurs des recensions (K₃, K₅, Da, Dr, D₄—6, 8, 10—14 du classement Sukthankar) du Mahābhārata sanscrit. La stance initiale de l'Âçramavāsa — et aussi la troisième stance de l'Âdi qui lui est identique malgré les altérations qui la rendent méconnaissable — se retrouve dans des mss. du Sud de l'Inde (T₁; G₂, 3, 6 du classement Sukthankar). Enfin la seconde stance de l'Âdi est la première stance du drame classique, le Veṇiśamhāra; elle y suit immédiatement la nāṇḍī. L'auteur du Veṇiśamhāra vivait au Bengale, probablement vers la fin du VIII^e siècle. A ce moment-là, le Bengale est en relations fréquentes avec Java. Le traducteur javanais a-t-il em-

prunté directement cette stance au drame indien? Si le théâtre sanscrit a été étudié à Java, il a pu exercer une influence décisive sur la naissance du wayang, ce théâtre d'ombres qui est justement sous l'inspiration directe du MahâBhârata, et dont l'existence est attestée pour la première fois sous le roi Airlaṅga, successeur du prince qui avait fait traduire le MahâBhârata.

b. *Le nom de l'archipel indien en sanscrit.*

Les Chinois désignent par le nom de Kouen-louen 崑崙 l'ensemble des pays situés dans les „Mers du Sud”, l'Indochine méridionale, la Malaisie, l'Insulinde. Un dictionnaire sanscrit-chinois, le Fan yu tsa ming, compilé vers le VII^e—VIII^e siècle et probablement en Asie Centrale, donne pour le mot Kouen-louen un équivalent sanscrit que l'éditeur japonais avait restitué arbitrairement en Jipâtala. J'ai montré que, si on se conforme au système de transcription employé par l'auteur de ce dictionnaire, il faut transcrire Dîpâtala, ou, puisque les groupes *tta* et *nta* sont pratiquement identiques dans les écritures de l'Asie Centrale, et puisque *la* et *ra* sont confondus dans la prononciation chinoise, il faut lire Dîpântara. L'auteur, peu érudit en sanscrit, a recueilli très souvent les formes parlées des mots indiens; la forme régulière serait ici Dvîpântara. Si on se reporte aux passages assez fréquents où ce mot est employé dans la littérature sanscrite, on s'aperçoit qu'en effet il ne signifie pas simplement „une autre île, un autre continent”, comme l'analyse grammaticale l'indique, mais que ce terme désigne proprement l'Archipel Indien et les pays voisins. En surplus des textes sanscrits, le tamoul et le javanais apportent chacun leur témoignage. Nous pouvons donc désormais poser avec certitude le nom sanscrit Dvîpântara comme le correspondant exact de l'appellation chinoise Kouen-louen.

(Cette communication a paru dans *Mededeelingen van het Instituut voor de Taal-, Land- en Volkenkunde van Nederlandsch-Indië*, Vol. 88, p.p. 621—627).

II. Le prof. G. FERRAND (Paris): *Les géographes arabes et l'Océan Indien.*

On sait que la géographie arabe est d'origine grecque, plus exactement d'origine ptoléméenne. Certains traités géographiques sont nettement affirmatifs à ce sujet. Pour n'en citer que deux exemples, l'ouvrage de Al-Ḥuwārizmī, qui a été écrit vers 833 de

notre ère, est intitulé: *Livre de l'aspect extérieur de la terre en ce qui concerne les villes, montagnes, mers, îles et fleuves. Il a été tiré par Abū Fa'far Muḥammad bin Mūsā al-Ḥuwārizmī du Livre de la Géographie composé par Ptolémée de la famille des Claudes* ¹⁾. Al-Mağribī, qui a vécu au XIII^e siècle, a également intitulé le sien: *Livre qu'a réuni et résumé [Abū'l-Ḥasan] 'Alī bin Sa'īd le Mağribīn l'Espagnol du Livre de la Géographie [de Ptolémée] en sept climats, et il y a ajouté les longitudes et latitudes exactes d'après le Livre de Ibn Fātima* ²⁾. Ptolémée représente l'Océan Indien comme une sorte de Méditerranée en prolongeant le cap Guardafui dans l'Est, jusqu'au Sud de la Chine, où la terre africaine rejoint le continent asiatique, formant ainsi une mer fermée. La seule modification apportée par les Arabes à cette configuration a été d'ouvrir l'Océan Indien en Extrême-Orient pour qu'il pût communiquer par un détroit avec le *Muḥīt* ou mer entourant le monde (autre conception grecque). Enfin, toujours à l'exemple des Grecs, les grands cercles (méridiens et équateur) sont divisés en 360 degrés.

Tous les géographes arabes ont adopté la théorie ptoléméenne à l'exception d'un seul: le *mu'allim* ou maître de navigation Aḥmad bin Mājid ³⁾. Celui-ci précise dans son *Kitāb al-fawā'id* qu'il y a 7 *iṣba'* entre chacun des 32 rums de la boussole et 8 *iṣba'* entre chacune des 28 mansions lunaires, ce qui indique 224 pour le nombre des *iṣba'* de la circonférence:

$$7 \text{ } iṣba' \times 32 \text{ rums} = 8 \text{ } iṣba' \times 28 \text{ mansions lunaires} = \\ 224 \text{ } iṣba' = 360^\circ.$$

Iṣba', en arabe classique, signifie *doigt*. D'après les indications précédentes l'unité angulaire dite *iṣba'* équivaut à 1° 37'. Ce système d'évaluation des hauteurs d'étoiles circumpolaires au-dessus de l'horizon est, à ma connaissance, unique. Rien de pareil n'existe en Grèce, en Perse, en Inde, en Chine ou en Indonésie, chez les peuples avec lesquels les Arabes ont été directement ou indirectement en relations. Quelle peut en être l'origine? Je ne sais, et toutes mes recherches n'ont donné aucun résultat. Je soumets la question au Congrès en priant ceux de ses membres qu'elle peut

1) Le texte arabe en a été publié par M. Hans von Mzik en 1926, dans la *Bibliothek Arab. Historiker und Geographen*, t. III. Une traduction suivra.

2) Ms. N° 2334 du fonds arabe de la Bibliothèque Nationale de Paris.

3) Pour la biographie de ce personnage, cf. mon *Introduction à l'astronomie nautique arabe*, p. 183 et suiv., Paris, 1928, in-8°. C'est le tome III de mes *Instructions nautiques et routiers arabes et portugais des XV^e et XVI^e siècles*.

intéresser de vouloir bien me faire connaître leur opinion à cet égard.

Après cette séance les membres sinologues de la Section, réunis à un déjeuner, ont envoyé une carte munie de leurs signatures, au doyen des sinologues, le professeur octogénaire HERBERT GILES à Cambridge, en témoignage de leur respect.

Jeudi 10 septembre, séance du matin.

(Cabinet des Estampes)

La séance est présidée par le prof. SYLVAIN LÉVI.

12. Le prof. W. E. SOOTHILL (Oxford): *A note on Resemblances between certain early Chinese and Roman Astronomical Characteristics.*

The primitive Roman Regia, like the Ming T'ang in China, carries us back beyond the historical to the traditional period. Only during the present century has the Regia been rediscovered by excavation. In regard to the Ming T'ang as yet no such revelation has been made or is in prospect, though when found it may prove to be, as in the case of the Regia, the fons et origo of the nation and its civilization. In „the little house of great Numa” was organized the State Religion, as tradition also reports was the case in the Ming T'ang. Astronomy, or its equivalent Astrology, formed the basis of both. The Tabula Dealbata published by the Pontifex had its counterpart in the Wei Hsiang gate of the Ming T'ang. Both the Regia and the Ming T'ang are recorded as, at first, structures of the utmost simplicity, and both were in some way associated with the oak, though on this feature emphasis need not be placed. Dragons' heads with rearing necks adorned the roof of the Regia, as also a dragon was part of the insignia of the Chinese king-astronomer, possibly connected with the constellation Draco. Mars, the chief object of sacrifice in the Regia, was primarily the god of agriculture, and similarly the principal object of the Ming T'ang sacrifices was the harvest. The Regia and Mars were related to War in the chariot races, as was the Ming T'ang in the Archery Tournament. The Regia, like the traditional Ming T'ang, produced that important development in

civilization, the Calendar, chiefly or entirely for ritual purposes. Both institutions were the national centres of learning, of sacrifice, of government, etc. There is no evidence that the two were in any way related, or that they were from a common origin, though this is not impossible. The present note is offered to draw attention to certain interesting resemblances, and as a small wreath to the memory of Professor Schlegel, whose contribution to historical astronomy is so well-known.

M. MASPERO remarque que les anciens Chinois savaient très peu de chose de l'astronomie. Il est tout à fait d'accord avec M. Soothill sur ce point que les ressemblances si intéressantes signalées par lui ne donnent aucunement le droit de croire à des connections.

13. Le prof. P. PELLiot (Paris): *Les tâches urgentes de la Sinologie.*

Les études sinologiques ont besoin de meilleurs instruments de travail. Il n'y a point de „Grundriss” qui puisse guider l'étudiant à travers le champ immense de nos études. Aucun des dictionnaires chinois ou étrangers qui existent n'est assez bon ni assez complet. Une commission vient heureusement d'être établie à Pékin sous la direction de M. Lieou Fou pour composer un nouveau dictionnaire. Un dictionnaire biographique est également chose urgente; celui de M. Giles est épuisé depuis longtemps et il y a un grand nombre de fautes à corriger dans ce travail utile. Les matériaux ne font pas défaut; M. Pelliot lui-même a rassemblé une quantité de notes de ce genre et il se met à la disposition de quiconque voudrait entreprendre pareil travail. De même il n'y a pas de bonne bibliographie. La grande bibliographie chinoise, le *Sseu-k'ou ts'üan-chou tsong-mou* est pleine d'inexactitudes et montre des lacunes sérieuses. Une commission est en train de faire à Pékin une nouvelle bibliographie par titres et noms d'auteurs dans une langue européenne pour remplacer le livre périmé de Wylie. Les catalogues des grandes collections européennes ne sont pas complets. A Hanoï heureusement l'on vient de publier deux volumes du nouveau catalogue; on y a aussi dépouillé les *ts'ong-chou* qui sont si embarrassants. Il faudrait aussi une bibliographie annuelle des nouvelles publications si importantes qui paraissent en Chine et au Japon. Pour les livres sur la Chine il y a la *Bibliotheca Sinica* de Cordier qui n'est pas commode à manier. M. Pelliot est heureux de pouvoir annoncer que l'index de ce livre est achevé et sera imprimé sous peu. L'index de la *Bibliotheca Indosinica* est déjà chez l'imprimeur. Puis il faut

des traductions. Un texte chinois n'est complètement intelligible que lorsqu'il a été traduit. Ceci est aussi vrai pour les Chinois que pour les Européens. Feu M. Wang Kouo-wei disait à juste titre que la moitié du *Chou-king* est inintelligible. Dans nos traductions l'on ne fait aucune distinction entre la partie authentique et la partie fausse, dont pourtant l'une date de disons le 5^{ème} siècle avant et l'autre de circa 300 après J.-C. Toutes les traductions des livres canoniques devraient être reprises. Ces traductions, même périmées, rendent quand même très grand service puisqu'elles ont des index (c.-à-d. celles de Legge et celles de Couvreur). Un index spécial du *Tso-tchouan* a paru heureusement il y a quelques années. La nécessité de faire des index s'impose. M. Hung du Harvard-Yenching Institute a fait un commencement louable. Dans le domaine historique il y a la masse des 24 histoires dynastiques, qui n'ont pas encore été indexées. M. H. Maspero a fait faire à Hanoï un index des histoires des Han et des T'ang. Cependant faire des index n'est pas assez pour nous ouvrir les matériaux des 24 histoires; elles doivent être traduites intégralement. Un pareil travail n'est possible que par un corps de traducteurs chinois en Chine même. Une division de travail entre les savants chinois et les sinologues européens s'indique par la nature des choses. Les inscriptions sur les écailles de tortue n'ont pu être déchiffrées que par des savants chinois. D'autre part les savants de l'Europe et de l'Amérique sont peut-être mieux équipés pour l'étude des relations de la Chine avec l'Asie centrale. De même les Chinois devraient faire des collections de faits ethnographiques, du folklore, etc., tandis que les Occidentaux pourraient mieux faire les comparaisons d'un ordre général. La science chinoise mérite d'être étudiée. De fausses interprétations de données scientifiques ont parfois créé une confusion extrême; telle la fameuse éclipse de 876 avant J.-C. qui a si longtemps servi comme point de repère de l'ancienne histoire chinoise et qu'on sait à présent n'avoir pas été visible en Chine du tout. Dans l'histoire de l'art chinois il reste beaucoup à faire. Même les plus grands connaisseurs chinois du 17^{ème} siècle se trompent parfois de plusieurs siècles sur les dates des œuvres d'art. Il nous faudrait un grand répertoire d'épigraphie et de peinture.

Voilà un programme dont la réalisation avancerait énormément nos études.

Prennent part à la discussion M.M. VACCA, HUMMEL et DUYVENDAK.

14. Le prof. A. FORKE (Hambourg): *Ko Hung, der Philosoph und Alchimist.*

Ko Hung ist der bedeutendste Denker während der sieben-hundertjährigen philosophischen Ebbe von der Han bis zur Sung Dynastie. Seine Lebenszeit lässt sich nicht ganz genau bestimmen, scheint aber ungefähr die 60 Jahre von 253 bis 333 n. Chr. zu umfassen. Er überragt alle andern Philosophen seiner Zeit und muss als der bedeutendste Neu-Taoist gelten. Als solcher bildet er gleichsam das Verbindungsglied zwischen dem philosophischen und dem vulgären Taoismus. Von den alten taoistischen Philosophen Lao-tse, Lieh-tse und Tschuang-tse unterscheidet er sich dadurch, dass, während er ihre Metaphysik beibehalten hat, seine Ethik zum grössten Teil konfuzianisch ist. Gegen andere philosophische Systeme verhält er sich durchaus tolerant und hat auch einige Gedanken von ihnen übernommen. Man hat ihn deswegen nicht mit Unrecht als Eklektiker bezeichnet, aber seine Grundrichtung bleibt doch taoistisch. Ko Hung ist als Philosoph ein durchaus klarer und kritischer Geist, der seine Ansichten, auch die anfechtbarsten, sehr gut zu begründen und zu verteidigen weiss. Umso mehr zu verwundern ist es, dass ein so kluger Kopf sich ganz und gar der Magie, besonders der Alchimie ergeben hat und im Aberglauben versunken ist. Als Alchimist bemüht er sich vor allem um die Herstellung des Lebenselixirs, welches Unsterblichkeit verleiht, und versucht auch, Gold zu machen, das für das Elixir gebraucht wird. An die Existenz von Geistern und Dämonen und die Möglichkeit, zu ihnen in Beziehung zu treten, glaubt er fest. Schon bei den älteren Taoisten lesen wir viel von Zauberkünsten. Ko Hung hat die Magie zur Wissenschaft erhoben und giebt genaue Anweisungen zur Herstellung der Zaubermittel. Daneben hat er sich aber auch mit Hygiene und Medizin beschäftigt und ein grosses Werk darüber veröffentlicht. Seine philosophischen Ansichten hat er besonders im Nei-p'ien und im Wai-p'ien niedergelegt, die neben vielem Wertvollem auch viel Mystik und Phantastik enthalten. Im Gegensatz zu den ältern Taoisten hat er auch für Literatur ein grosses Interesse. Aus den Klassikern, Historikern und Philosophen hat er 310 Bücher Auszüge gemacht und seine eigenen gesammelten literarischen Werke, darunter auch Dichtungen, umfassen 100 Bücher.

(La communication sera publiée dans *Archiv für Geschichte der Philosophie*, publié par Arthur Stein, Carl Heymanns Verlag, Berlin).

Séance de l'après-midi.

(Institut Kern)

La séance est présidée par le prof. P. PELLIOU.

15. M. A. HERRMANN (Berlin), *Ein neuer historischer Atlas über die Beziehungen zwischen China, Indien und dem vorderen Orient* (avec projections).

Im Auftrage des Harvard Yenching-Instituts (Cambridge, Mass., U.S.A.) bearbeitet der Vortragende seit diesem Frühjahr einen Historical and Commercial Atlas of China, den er in Jahresfrist fertigzustellen gedenkt. Die technische Ausführung hat die Kartographische Anstalt Georg Westermann, Braunschweig-Berlin, übernommen.

Von den 84 Kartenseiten sollen allein 69 auf die prähistorische, historische und politische Geographie entfallen, von diesen wiederum soll die Mehrzahl zugleich die Kulturbeziehungen Chinas zu Indien und dem vorderen Orient beleuchten; und zwar sollen sich diese Karten nicht nur auf die Darstellung der jeweiligen politischen Verhältnisse beschränken, sondern es sollen auch folgende Gesichtspunkte Berücksichtigung finden: Handelsstrassen und Routen berühmter Reisenden aus China, Indien und dem Westen, Züge der Hunnen, Türken und Mongolen, Ausbreitung des Buddhismus, Manichäismus, Nestorianismus und Islam in Zentralasien und China.

Alle Karten haben Terraindarstellung. Wichtige physisch-geographische Veränderungen (Küstenversetzungen, Flussverlegungen, Verkleinerung von Seen usw.) werden, soweit es möglich ist, für jedes Zeitalter besonders berücksichtigt. Nach Massgabe des zur Verfügung stehenden Raumes werden neben den chinesischen geographischen Namen auch die der übrigen Literatur (griechisch-römische, indische, türkische, arabische, mongolische, mandschurische usw.) verwertet; der ganze Namenschatz soll dann in besonderen Indices, die chinesischen Namen zusammen mit ihren Schriftzeichen, vereinigt werden. Es wird versucht, das gesamte Forschungsmaterial in den Karten zu verwerten. Da die reichhaltige historisch-geographische Literatur der Chinesen, so zuverlässig sie in der Zusammenstellung des Materials ist, besonders in den Identifikationen alter Örtlichkeiten zahlreiche Irrtümer aufweist, sucht der Verfasser, soweit es in dem Rahmen des Atlases notwendig erscheint, durch eigene Quellenstudien die Forschung zu erweitern.

Dem Kongress werden folgende Karten vorgelegt: 1) Chinas Weltlage, 2) Die Begründung des Einheitsstaates durch die Ts'in-Dynasty um 250 v. Chr., 3) Die wirtschaftlichen Verhältnisse Chinas nach Ssü-ma Ch'ien um 100 v. Chr., 4) Die Westländer um 100 n. Chr., mit Nebenkarte über den Limes bei Tun-huang, 5) China — Indien — Rom um 100 n. Chr., 6) Stadtplan von Hang-chou am Ende der Sung-Zeit (Lin-an, Quinsay Marco Polos) und heute.

M. PELLIOI exprime la satisfaction du monde sinologique sur le fait que la générosité du Harvard Yenching Institute ait rendu possible la publication des cartes historiques. Sur le détail de l'exécution on doit naturellement réserver son opinion.

La séance est continuée dans le Cabinet des Estampes.

16. Lady DOROTHEA HOSIE (Oxford), *Requirements of a modern map of China, with special reference to Philips' Commercial Map of China, edited by Sir Alexander Hosie, M. A., L. L. D., F. R. G. S.*

Maps of a country are indications of its biological vitality. With every decade a nation with growing and changing civilization shifts its centres of population as man, the pigmy, discovers new wealth in the earth, bridges rivers, introduces plants from other countries, and thereby creates fresh industries. China is no exception to this: and Modern China shows every characteristic of continued growth and vitality. Perhaps the best example of this is the migration of some fifteen million Chinese, largely from the stricken province of Shantung, who have flocked into Manchuria the last twenty years and are now acclimatised there. In previous Maps of China, most editors stopped from showing further north than Moukden: for Manchuria, being twice the size of Germany, is an awkward shape, and was also extremely sparsely populated in its two northern provinces. To-day the Chinese agriculturalist is ousting the hunter and shepherd, even from the steppes of Inner Mongolia: and, whatever may be said politically, in practical fact China has taken full possession these last years of Manchurian soil. And the modern Map of China should include all Manchuria: as does the Map of this lecture.

Former Maps of China edited by Westerners were apt to be disproportionate in that villages in the Far Interior were often

inserted but cities in the less-known parts omitted. This was because the pioneers into that vast country, even as late as the end of the 19th century, had no knowledge of those cities. They made route maps at the end of their books of exploration, inserted the towns and villages passed through, but naturally omitted the cities not visited or only heard of vaguely by hearsay. To-day the Modern Map of China should include every one of the Cities of China, rather than the villages: and there are some two thousand Chinese cities. The task of verifying and tracing these occupied Sir Alexander Hosie about two years of intensive work.

Sir Alexander Hosie's chief aim, however, was to give an account of the Economic Products of China, vegetable, animal, and mineral and also the modern manufactures, in visible form: and these latter are reproduced by a useful series of symbols, while the student of geography can see from the location of the former the main climatic belts of China.

For the compilation of the Map, Chinese maps were used: also French, German, Russian and English. The most ancient Map of China yet discovered (see Chavannes) was engraven on stone in the 12th cent. A.D. and very accurate for its time. All modern foreign maps are based on the more scientific works of the Jesuits in the 17th and 18th centuries.

M. PELLIOU attire l'attention sur le fait que l'histoire de Tchang K'ien a été interpolée dans le Cheu Ki du Ts'ien Han Chou.

Vendredi 11 septembre, séance du matin.

(Cabinet des Estampes)

La séance est présidée par le prof. LEWIS HODOUS.

17. M. A. W. HUMMEL (Washington, D. C.): *The sceptical Approach of Chinese History*.

Le contenu de cette communication se trouve aux pages XI—XVI et XXII—XXVII du livre de l'auteur *The Autobiography of a Chinese Historian, being the Preface to a Symposium on ancient Chinese History (Ku Shih Pien), translated and annotated, Sinica Leidensia, Vol. I, Leyden 1931*.

18. Le prof. J. J. L. DUYVENDAK (Leiden): *The Romanisation of Chinese.*

The speaker does not intend to present a new system. His sole aim is to lay the problem once more before Sinologues in order to see whether it is still impossible to come to some sort of solution.

He then discusses some new proposals which have been made in recent years. The system propagated by some young Chinese scholars, in which the tones are indicated by an empty consonant or vowel, is entirely unfit for use by foreigners. Mr. Charles S. Gardner has invented a system for every-day use of the English speaking world, in which he is frankly English in the use of his consonants. Whatever its merits, continentals will never be able to accept it, as little as they could accept Wylie's use of the English vowels. The speaker himself has been compelled to invent a Dutch system, in which, for Dutch readers only, all the letters have their purely Dutch value.

He then discusses the two systems which are most widely spread viz: the French and the so-called (modified) Wade system. The first is typically French in many of its features, but has the advantage that it maintains certain important historic distinctions (*ki* and *tsi*; and *hi* and *si* etc.). The Wade system is more international, using the Italian vowels and even many consonants not in their typical English value, so that English speaking people sometimes object to it on these grounds. However, owing to its being used in some widely-known dictionaries, it is very preponderant. Its drawbacks are its confusion of the above-mentioned historic distinctions.

Now Karlgren in a recent paper read before the China Society on January 19, 1928, proposed a few changes in the Wade-system which would make it more palatable. Refraining from proposing further improvements, the speaker is quite prepared to accept these himself, and wonders whether it would be possible to come to a general agreement. They are the following:

write *-ie, üe, êr* in stead of *-ieh, üeh, êrh*.
 shü, chü, ch'ü in stead of *shih, chih, ch'ih*
 sü, tsü, ts'ü in stead of *ssü, tzü, tz'ü*
 ki, and tsi etc. in stead of *chi* etc.
 hi and si etc. in stead of *hsi* etc.

Sir DENISON ROSS voudrait que les notations *p'* et *p* etc. fussent remplacées par *ṣ* et *ḷ*.

M. PELLIOU pense que la question est insoluble ; les changements proposés seraient une amélioration, mais il n'y a aucune chance qu'ils soient acceptés par tout le monde. Le chinois diffère du sanscrit en tant qu'il s'agit d'une langue vivante pour laquelle il y a des besoins pratiques.

Plusieurs autres membres prennent part à la discussion.

19. Mlle S. KARPELÈS (Hanoï): *Le développement des études bouddhiques au Laos et au Cambodge.*

Vers la fin du 19^{ème} siècle les études bouddhiques au Laos et au Cambodge étaient pour ainsi dire inexistantes. Au Laos l'Ecole Française d'Extrême-Orient sauva tous les manuscrits intéressants qui constituent aujourd'hui le fonds de la Bibliothèque Royale de Luang Prabang; au Cambodge en 1914 elle créa une école de Pâli qui avec la fondation d'une bibliothèque bouddhique en 1924 se développa et devint une Ecole Supérieure de Pâli. La durée des études est de 5 années. On y enseigne actuellement le Pâli, le Sanscrit, le Français: on y étudie les textes et commentaires du Tripiṭaka Pâli, les œuvres extra canoniques, l'histoire et l'iconographie bouddhique et la transcription des textes Pâli en caractères birmans, laotiens, latins, siamois et cinghalais.

L'Ecole de Pâli et la Bibliothèque ont entrepris la publication de textes canoniques en Pâli et en traduction cambodgienne ainsi que l'impression de gravures bouddhiques, les unes illustrant la vie du Bouddha, les autres représentant les chef-d'œuvres plastiques de l'Art Bouddhique au Laos et au Cambodge.

En 1931 le Gouverneur Général de l'Indochine créa un Institut d'Etudes Bouddhiques pour permettre à l'activité de l'Ecole Supérieure de Pâli et à celle de la Bibliothèque de rayonner à travers tout le Cambodge, ainsi que dans les provinces cambodgiennes du Sud-Ouest de la Cochinchine et dans tout le Laos français.

L'œuvre capitale entreprise aussitôt par l'Institut et qui au point de vue de l'étude du Pâli et de la connaissance de la Doctrine Bouddhique, aura une très grosse répercussion sur les populations laotiennes et cambodgiennes, est la publication intégrale du Tripiṭaka: texte Pâli imprimé en caractères mûl avec traduction cambodgienne en regard. Le premier volume vient d'être mis en

circulation. En outre l'Institut met à la portée de l'élite cambodgienne et laotienne tous les travaux scientifiques qui se poursuivent dans leur pays ou qui intéressent l'histoire de leur civilisation.

(Cette communication paraîtra dans les *Proceedings of the Pali Text Society*).

20. Le prof. G. VACCA (Rome): *La Cina classica nei scritti di Sun Wen*.

Il n'a pas été reçu d'extrait de cette communication.

21. Le prof. H. MASPERO (Paris): *Quelques observations sur les classiques et les commentaires chinois*.

Un extrait de cette communication n'a pas été reçu.

22. M. GUYON GEST (New York) fait une communication sur *The Gest Chinese Research Library* à la McGill University, Montreal (Canada), fondée par lui.

M. DUYVENDAK ajoute quelques détails sur cette excellente collection qu'il a eu le plaisir de visiter au mois de mai. Une résolution est adoptée pour remercier M. Gest de l'œuvre généreuse qu'il a entreprise.

Une résolution proposée par M. Soothill remercie le président et le secrétaire de la section de leur travail organisateur. Deux autres résolutions, proposées par le bureau, furent adoptées (voir le texte ci-dessus p. 29—30).

SECTION V — INDE.

Président: Le prof. J. PH. VOGEL.

Secrétaire: M. C. L. FÁBRI.

Mardi 8 septembre, séance du matin.

(Institut Kern)

Le prof. J. PH. VOGEL ouvre la séance et, après avoir souhaité la bienvenue aux membres de la section, exprime des regrets à cause de l'absence de plusieurs savants, comme le prof. CH. LANMAN, le vétéran sanscritiste américain, les professeurs A. FOUCHER, H. LÜDERS, E. SIEG, H. JACOBI, M. WINTERITZ, J. WACKERNAGEL et E. PAVOLINI et propose de leur envoyer les salutations des membres de la section.

Ensuite il remet la présidence au prof. E. J. RAPSON.

1. Le prof. O. PERTOLD (Prague): *The Legend of the Princess Ratnāvalī as a Problem of the popular Religion of the Sinhalese.*

The Roḍiyas, the outcastes of Ceylon, have a story about the princess Ratnāvalī, daughter of the Perakūmba (Parakrama V), the king of Gampola, who had been cast out by her father on account of her predilection for human flesh, and according to the Kandyan custom was given to the Roḍiyas. Ratnāvalī is now considered by the Roḍiyas as their ancestress and worshipped as a deity.

In the Anurādhapura district there still exists a tradition of a deity Ratnavalli or Ratnāvalī and her worship in Anurādhapura on the spot of the present Ruvanvāli dāgoba. A remnant of an ancient ritual for the worship of a goddess Ratnavalli in some way connected with Ruvanvāli dāgoba has been found by me among the Sinhalese MSS. of the British Museum in London, viz. a number of leaves in Or. 6611/38/ and Or. 6611/83/, in which both the stories seem to be reflected and amalgamated.

After a detailed inquiry it seems probable that the origin of

Ratnavalli as a goddess, worshipped exclusively by the Roḍiyas and never by the present Sinhalese, must be searched for in the amalgamation of two Ratnāvalīs. One of them, the older one, is an aboriginal deity of Anurādhapura, connected in some way with the telembu tree. The other is the princess Ratnāvalī, daughter of the king Perakumba V. of Gampola, who for some reason or other was cast out by her father and given to the Roḍiyas, who now consider her as their great-great-grandmother, of whose royal descent they are still very proud. She is now worshipped by them as a goddess in the opinion that she is identical with the ancient deity Ratnāvalī.

These facts support in no small measure the theory of three cultural layers of worship in most sacred places in Ceylon, and the theory of the identical ethnic origin of the Roḍiyas and the Sinhalese.

M. A. NELL observe que les Bouddhistes de Ceylan, lorsqu'ils sont malades, ne se soucient pas du Bouddhisme mais qu'ils lisent alors toutes sortes de légendes, e. a. la Ratnāvalī.

2. Le prof. P. E. DUMONT (Baltimore): *Quelques observations sur l'Īśvaragītā du Kūrmapurāṇa.*

Dans un passage de l'Īśvaragītā (11, 34—35) qui concerne le prāṇāyāma, l'auteur dit que le *yoga* ou l'un des aspects du *yoga* est appelé *sunaphā* et que ce *yoga* est *saṃyoga* (union avec le Seigneur). Le mot *sunaphā* est la transcription du mot grec *συναφή*. Dans les textes astrologiques de l'Inde (Varāhamihira), *sunaphā* désigne une position particulière des planètes par rapport à la lune. Mais dans le texte de l'Īśvaragītā, il ne s'agit point d'astrologie; il s'agit de mystique, il s'agit du *yoga*, qui permet au sage d'atteindre le *saṃyoga* (l'union avec le Seigneur). Or le mot *συναφή* est précisément le terme employé par les philosophes neo-platoniciens Plotin et Proclus pour désigner le contact de l'âme avec l'être suprême, l'union avec le divin, l'union avec „l'un". Il est possible que l'auteur de l'Īśvaragītā ait emprunté le mot *sunaphā* aux astrologues de l'Inde. Mais il ne faut pas écarter l'hypothèse d'un emprunt à un texte philosophique grec. En effet, il semble assez difficile d'admettre que la similitude de sens du mot *sunaphā* de l'Īśvaragītā et du mot *συναφή* des néo-platoniciens soit une simple coïncidence.

(Cette communication paraîtra „in extenso" dans le *Bulletin de l'Académie Royale de Belgique*).

M. F. W. THOMAS, en félicitant M. Dumont de sa communication, se déclare en faveur d'un emprunt direct à la terminologie de la philosophie grecque; il se demande si on peut supposer même un emprunt à la dogmatique chrétienne. M. L. DE LA VALLÉE POUSSIN considère la communication également comme une étude de première importance.

3. Le dr. PRAN NATH (Benares): *The Deciphering of the Indus Valley Script* (avec projections).

After a close examination of the papers published on the characters found on the Mohenjo-daro and Harappa seals (cf. e.g. *J.R.A.S.* of July 1931) the lecturer has come to the conclusion that this unknown script consists of isolated letters, the key of which is to be sought in the Sumerian script. Moreover, a comparison of the Brāhmī script with the characters on the seals has given him the conviction that the latter are also the origin of the Brāhmī characters.

M.M. G. F. ROBERTS et C. L. FÁBRI avancent quelques objections contre les conclusions de M. Pran Nath.

Séance de l'après-midi.

(Institut Kern)

La séance est présidée par le prof. L. DE LA VALLÉE POUSSIN.

4. Le prof. L. DE LA VALLÉE POUSSIN (Bruxelles): *Les relations des livres d'Abhidhamma et d'Abhidharma.*

Dans cette communication est signalée notamment la proche parenté du *Dhātukathāpakaraṇa* et du *Dhātukāya* (voir *Abhidharmakośa*, Introduction, p. XXXIII et suiv.).

5. M. R. P. MASANI (Bombay): *Customs, Ceremonies and Superstitions connected with the Naming of Children in India, as compared with those prevailing in other Countries.*

After a general synopsis of popular beliefs concerning the connection between name and person, the speaker treated various subjects connected with the naming of children in India.

Times for naming a child. The Hindu and Muhammadan divines appear to have attached great importance to the time when a child should be endowed with an auspicious name. The

sacred books of the Hindus prescribe certain days after birth for naming children, and the recognised Muhammadan authorities require that the child should be given a name on the seventh day after birth. There are, however, opinions amongst them according to which there is danger in delaying the performance of this duty.

Plurality of names. With the Muhammadans there are to be distinguished the proper name (*isme khas*), the name denoting relationship (*kunya*) and the honorific title (*laqab*). The Hindus generally have two names, viz. the *partaksh nām* given after birth for ordinary use, and the *janmarāsi nām* or genethliacal name, given at the time of casting his horoscope.

Genethliacal names. These are often astronomical names and are suggested by the Brahmin who is called to cast the horoscope. Astronomical names are also given by Muhammadans to their children and the same custom was borrowed by the Parsis. A Brahmin is endowed with a further name which he keeps strictly to himself and mentions only when prayer is offered.

Choice of names. Many Muhammadan traditions recommend names expressing allegiance to God or names of prophets and saints. Amongst the Hindus the theory of metempsychosis influences the choice of names in that children are named after deceased ancestors whose souls, it is believed, are reincarnated in the family; several tribes, on the contrary, refrain from repeating the names of dead relatives and friends. Sometimes, as among the Kol tribe and the Central Indian Kandhs, the parents previously ascertain by an ordeal, called 'rice ordeal', that the naming of a son after his grandfather will not bring ill luck. Among the Parsis also a son is named after a grandfather who has crossed the bar and a girl after a deceased grandmother.

Derivation of names. The Hindu nomenclature may be classed as follows: names 1) gratifying religious sentiments, 2) denoting affection or esteem, 3) springing from superstitions, 4) influenced by customs, 5) reflecting qualities of mind or body, 6) taken from names of ancient kings and heroes, 7) derived from the names of week-days and months, 8) derived from useful objects in daily use.

Opprobrious names. These are given in the hope of saving children from the influence of the evil eye. Girls are often given abusive names if the parents would prefer sons, or they are given boys' names in the hope that the next child will be a boy. The Parsis have adopted this device from the Hindus.

Change and exchange of names. This is done with a view to eluding or deceiving malignant spirits, especially when a child takes ill, as is practised among the Hyderabad Musulmans. Sometimes the change is due to a belief in a taboo adhering to the original name, when for instance a person bearing the same name has died; this has been witnessed among the Todas.

Name-concealment; taboo on names. To this category belongs the refrainment from the utterance of names of one another by persons related in certain degrees by blood or by marriage. Even among the Parsis the practice exists that the wife never mentions her husband's name. The root of these customs must be sought in the fear lest magic should be practised upon somebody through his name.

Le président ayant demandé pour quelle raison on attache une si grande importance au nom, M. Masani se réfère au fait déjà observé dans sa communication, que le nom d'une personne est considéré comme une partie essentielle de sa personnalité.

Mercredi 9 septembre, séance du matin.

(Institut Kern)

La séance est présidée par le prof. L. SCHERMAN.

Sur la proposition du président, une carte de félicitation, signée par tous les membres de la section, est envoyée au professeur Wilhelm Geiger à Munich à l'occasion du 75^e anniversaire de sa naissance, célébré aujourd'hui.

6. Le prof. F. O. SCHRADER (Kiel): *Probleme der Śvetāśvatara-Upaniṣad.*

Es wurde zunächst die Frage behandelt, ob die einheimische Tradition, nach der die Śvetāśvatara-Upaniṣad zum Schwarzen Yajurveda gehört, zu recht besteht oder, wie kürzlich wieder behauptet wurde, auf einer blossen Fiktion beruhe. Der Vortragende wies nach, dass die Śvet. Up. tatsächlich zu keinem Veda in engerer Beziehung stehe als zu dem erwähnten und an vielen Stellen deutlich abhängig sei vom älteren Teile der Mahā-nārāyaṇa-Upaniṣad des Yajurveda.

Sodann zeigte der Votr., dass die von Prof. Belvalkar aufgestellte relative Chronologie der sechs Kapitel der Upaniṣad im

wesentlichen richtig sei. Nur müsse aus verschiedenen Gründen der zweite Adhyāya als der späteste gelten.

Drittens sei es nicht richtig, die Śvet. Up. zu den Śaiva-Upaniṣads zu rechnen. Nur durch ihren unsektarischen Charakter habe sie zu einer Hauptautorität auch der Viṣṇuiten werden können.

Zum Schluss gab der Votr., unter Beibringung einer neuen Lesart (*vandāmahe* statt *vartāmahe* in I, 1d) seine Auffassung zweier problematischer Verse der Śvet. Up. (I, 1 u. 3).

(La communication sera publiée comme partie d'un examen plus détaillé de la Śvetāsvatara Upaniṣad).

Mme RHYS DAVIDS se déclare heureuse de constater que M. Schrader ne traite pas une Upaniṣad chronologiquement comme une unité, mais comme un recueil d'unités composées à des époques différentes.

7. Mme C. A. F. RHYS DAVIDS (Chipstead, Surrey): „Werden“ in *Sakya* (*original Buddhism*) B. C. 500.

In trying to bring nearer agreement as to *what* was the new message brought to the religion of „Everyman“ in India by the Śākyamuni, and what it *meant* for him, I suggest we have been taking the foreground for the whole picture, the prominent, the emphasized for the original. It may be we must seek for this among „things left in“.

I suggest that formulae, neatly formulated dogmas be discarded; discarded also that Erlösung-cry which may have given them birth. This appealed — it was growing with monasticism — to a special kind of man and woman. It was not an Everyman's gospel. Nor was *maitrī* the new word; this was a growing corollary from the Upaniṣadic religion, *endorsed* only by Buddhism.

The new word lay mainly in the presentment of man as a worth-*er* and will-*er* between alternatives, his choice in the better figured as a Way-by-the-middle.

This, the Mantra of Benares, has been so edited that it now reads as a homily from monk to monks, with the choice *prescribed* by a Superman. Moreover the alternatives or „ends“ (*antā*; „extremes“ would have been *koṭiyo*) are worded as to be shunned, when the Way was probably a *combining* of will to *artha* with a regulating of that will.

We ignore too much the other contexts of the Mantra (*Samyutta-Nikāya*), where the Middle Way is *Bhava*, smothered in a formula.

Smothered because *bhava*, confused with the lives, the worlds necessary for *bhava*, was dreaded by the up-growing monk-ideals.

But the „left-in” contexts of *bhava* reveal it as once a central teaching. And the Nikāyas reveal all the *bodhi-pakkhiyā dhammā* used, in turn, for the Way, as if there had been a period of substituting these for the Middle Way as *bhava-magga* going on.

My conclusion, in view of this and also of the extraordinary pre-occupation with *bhavya* in the early Upaniṣads, before *yoga*, as a Way of „joining” *Mahātman* and *Parittātman*, superseded it, is that, for Gotama of the Śākyas, his Mantra meant: Man, in choosing, can forward that „Werden” which is his essential nature.

(Cette étude a paru dans le *Journal of the Royal Asiatic Society*, Jan. 1932, p. 114 sqq.)

8. M. A. L. SAUNDERS (Londres): *The Distribution of Aśoka's Edicts throughout India.*

After introductory remarks the lecturer gave a brief sketch of Aśoka's life and times. In the centuries just before and after the beginning of our era there was much political, economic and cultural intercourse between India and what we call the Near East. This culminated in Alexander's invasion. Like Napoleon in Russia, Alexander won a pitched battle, but was unable to push on and had to retreat with terrible hardships. He left garrisons which were disposed of by Chandragupta, founder of the Maurya dynasty, who built up a vast Empire comprising all India north from the Mysore plateau with Afghanistan, Beluchistan and Mekranistan of the present day. He was succeeded by his son and then by his grandson Aśoka, who came to the throne in 273 B.C. and reigned nearly 40 years. He was a humane and spiritually-minded man. He fought one war, when he conquered the Kalingas on the East Coast of India. The slaughter and famine shocked him and he renounced aggressive war for good, though he maintained a powerful army and was never invaded from the north-west as India has so often been. Like many idealists he was anxious to propagate his morality and he engraved on rocks and pillars throughout India in some 23 localities, not counting some that are lost, a series of ethical and moral sentiments of a lofty and high-principled tone. The Brahmanical religion of India was being permeated and confronted by Buddhism, which was not then so much a rival religious system as a moral and anti-sacerdotal renaissance. There is little

theology in Aśoka's edicts. He does not mention God (as a unitary personal supreme Being) and only once refers to Buddha who was not yet fully deified. Aśoka's moral sentiments are unexceptionable. He laid special stress on religious tolerance and humanity to animals.

The lecturer described in detail the stones and pillars bearing these inscriptions and the localities where found. They were not at large centres of population or on main roads. They are in sacred or „numinous” places, among conspicuous natural objects or striking scenery, such as in primitive times attract human worship. The rocks are the older situations, great rocks being ever the objects of worship (Cf. the Kaaba). One specially noticeable and perhaps the original of all, is that at Jaugada in the Kalinga country, promising peace, forgiveness and protection to the conquered people. This was compared to Queen Victoria's proclamation of A. D. 1858 after the mutiny, so deeply revered by the people of India.

(Cette communication doit paraître dans le *Asiatic Review*).

M. J. PH. VOGEL demande si le conférencier a voulu dire que la colonne de Sānchī a été ruinée récemment, ce à quoi M. Saunders répond négativement. Mme RHYS DAVIDS proteste contre l'emploi abusif du mot „missionnaire” pour rendre le mot pali *dhūta*, dont la seule signification est „messenger”.

9. Le prof. F. W. THOMAS (Oxford): *The Kingdom of Women, Strī-rājya* (avec projections).

After tracing on the map the ancient territorial divisions adjacent to the course of the Indus river, from Attock northwards, and the routes to the Pamir and Chinese Turkestan, and after giving particulars of the mountains and glaciers surrounding the Hunza-Nagar area, the speaker proceeded to cite the references to the 'Gold Race' or 'Kingdom of Women' which are contained in Sanskrit and Chinese writings, and the reasons precluding an identification with Tibet, Baltistan or the Darada country. He inferred that only the Hunza-Nagar area fulfilled the conditions; and he quoted from the works of Durand, Godwin-Austen, Drew, Sir Francis Younghusband and the publications of the Indian surveys confirmatory information concerning the climatic and other conditions and the existence in old times of direct routes from the Nagar territory to Baltistan, on the one hand, and Chinese Turkestan, on the other.

He then gave some account of a Buddhist *sūtra*, comprised in the Tibetan *Bhah-hgyur*, which related to a particular political situation in Khotan, Baltistan and the Gold Race at about 741—746 A.D. and which mentioned kings of all those territories and referred to events. The *sūtra* contains much ethnographical, geographical and sociological information: its authoress, or inspirer, who had been a queen of the Gold Race and, probably, the head of a religious foundation, was preoccupied with a politico-religious mission in Khotan, where she was a refugee: in accord with a prophecy of Buddha she had devoted herself during many lives to work for the benefit of the Khotan country and of woman-hood. In one life she had been a devouring Ogress (*rākṣasī*) in the Gold Country, sometimes assuming the form of an „earless cat” (i. e. a marmot, the creature really indicated by the word „ant” in the old story of the „ant gold”): the name *Nagar*, which is implied by several folk-etymologies in the text, probably meant originally „Marmot-place” (or country etc.). The speaker then proceeded to describe and characterize the mission of the authoress, whom he styled the Joan of Arc of Khotan: she was a contemporary of Padmasambhava, and the Buddhism which she preached contained similar degenerate features. Her devotion to the cause of women was a highly remarkable feature in the society of then Chinese Turkestan during the 8th century A.D.

In conclusion the speaker referred to the questions which the text suggested in regard to the ethnical character of the Balti and Nagar peoples and in regard to their linguistic history.

M. DE LA VALLÉE POUSSIN observe que c'est un trait tout-à-fait nouveau que quelqu'un, après être devenu un bodhisattva, puisse renaître comme femme.

10. Le prof. J. RAHDER (Leiden): *La Bouddhologie*.

J'ai donné dans mon discours un aperçu général des méthodes employées dans la bouddhologie, c. à. d. l'étude du Bouddhisme. J'ai caractérisé l'œuvre bouddhologique de Mrs. Rhys Davids (tentatives de découvrir dans la tradition monacale des traces d'un évangile „Sakya”, optimiste, actif et dynamique), de Sylvain Lévi (la philosophie bouddhique comme gnose universelle et humanitaire; publication de nombreux manuscrits népalais), de Przyluski (identification des éléments austro-asiatiques par l'étude comparative, sociologique et folkloriste, des mythes et légendes

bouddhiques), de Louis de la Vallée Poussin (analyse thomiste de la structure logique, épistémologique, métaphysique et morale du Bouddhisme), de l'école de Berlin (Lüders, Bang, Sieg, Siegling; édition de textes bouddhiques sanscrits, tokhariens et ouïgours, rapportés de l'Asie Centrale), de l'école de Leningrad (Stcherbatski, Rosenberg, Obermiller, Tubjanski; interprétation hégélienne, dialectique, souvent matérialiste; mise en valeur de l'exégèse philosophique des lamas bourjats et mongols), des écoles japonaises (critique historique et linguistique des traditions continentales). J'ai communiqué un résumé d'un article de Miyamoto Shôson, intitulé „Hiyusha daitoku hôku dôju yumanron no kenkyû”, paru dans „l'Annuaire de l'association japonaise pour l'étude du Bouddhisme” (Nihonbukkyôgakukyôkainempô) I, p. 117—192, comme spécimen récent de l'activité bouddhologique au Japon. Miyamoto conclut d'une comparaison des thèses énoncées dans la Vibhâṣā par Daitoku (Bhadanta ou Mahābhadanta) et Hôku (Dharmatrâta) à leur identité. L'hypothèse de l'identité de Bhadanta et Dharmatrâta est confirmée par le fait qu'on trouve le nom Dharmatrâta (en transcription) dans la traduction la plus ancienne de la Vibhâṣā (Taishô Nr. 1547), où la traduction de Hiuan Tsang (Taishô Nr. 1545) contient dans le passage correspondant le nom Daitoku. Quant aux doctrines principales, ce Bhadanta Dharmatrâta paraît être un Dârṣṭāntika (précurseur du Vijñānavāda), quoiqu'il maintienne dans plusieurs endroits de la Vibhâṣā des doctrines orthodoxes du Sarvāstivāda.

Séance de l'après-midi.
(Institut de Médecine Tropicale)

II. Le prof. SYLVAIN LÉVI (Paris): *Les mudrās et leur intérêt religieux et ethnographique (Inde, Indonésie, Japon)* (avec film).

Sauf quelques publications japonaises à l'usage des prêtres bouddhistes du Japon et un petit livret de quelques pages, publié par un auteur du sud de l'Inde, il n'a été attaché aucune importance à ce sujet, pourtant d'un intérêt tout à fait extraordinaire. Les *mudrās*, les gestes de la main, sont une langue avec un vocabulaire à elle propre, et dont le conservatisme est tout à fait surprenant. Le conférencier a montré aux prêtres Chams le livre de DE KAT ANGELINO sur les *mudrās* de Bali, et ceux-ci, séparés depuis

beaucoup de siècles de la civilisation hindoue, ont reconnu chacun de ces gestes. Peut-être ceux-ci sont-ils plus anciens que la langue parlée elle-même. En tout cas serait-il très important de faire appel à la générosité des gouvernements de l'„Inde Majeure" pour qu'il soit possible d'enregistrer les *mudrās* sur des films cinématographiques et de faire des phonogrammes des *mantras*, avant que la tradition ait disparu.

Le conférencier montra des films et des phonogrammes préparés au Népal par le dr. A. A. Bake.

Une proposition du conférencier d'adresser un télégramme au souverain du Népal comme témoignage de la reconnaissance des orientalistes fut acceptée par acclamation.

Jeudi 10 septembre, séance du matin.

(Institut Kern)

La séance est présidée par le prof. E. WASHBURN HOPKINS.

12. M. R. B. WHITEHEAD (Cambridge): *The River Courses of the Punjab and Sind.*

Major H. G. Raverty's *The Mihran of Sind and its Tributaries*, 1892, is a work of great value, and his views have been endorsed recently by Dr. Vincent Smith in the Oxford History of India. The present author, who has served in the Punjab, considers that these conclusions require modification in the light of the discovery of the real age of places like Harappa, which is on the old high bank of the Ravi, and of the reliable hydraulic data now available. The movements of the main beds of the Punjab rivers have probably been much less, and certainly much slower, than was thought forty years ago. It is misleading to describe the Hakra as a huge river system which has wholly disappeared. The Hakra depression in Bahawalpur was and still is the outlet of all the drainage channels between the Jumna and Sutlej. The combined waters of these streams now disappear in Bikaner. They must at one time have been largely augmented in this locality from some outer source. The levels supplied by recent hydraulic surveys show that this source was the Jumna and not the Sutlej. As regards the feeders of the Hakra, the Sarsuti, usually identified with the ancient Sarasvati, had a more equable flow in ancient times but can never have been a large river. The actual size of these streams depends on

the extent of the catchment areas, whatever their vagaries in the plains may have been. Even capricious movements in an alluvial plain are ultimately governed by levels.

(La communication sera publiée dans *The Indian Antiquary*).

13. Le prof. E. WASHBURN HOPKINS (New Haven): *The Oath in Hindu Epic Literature*.

There is a radical connection between oath and curse (malediction); also a connection in language-use between oath and simple statement enforced by *satyena*. The epic *satyavacanam* is the same as the Buddhist *saccakiriyā*. The oath with appeal to divinity becomes an ordeal. Generally the gods are ignored except as witnesses. Difference between Greek or Roman and Hindu oaths. The oath by analogy; witnesses of the oath. Oath-phrases united without regard to syntax. The rare oath with *yadi* (like English idiom); the oath „by the feet”. Radical meaning of *śāpita*, etc.

M. G. F. ROBERTS présente quelques observations au sujet du serment tel qu'il est en usage actuellement dans le sud de l'Inde.

14. Le prof. J. PRZYLUKI (Paris): *Le nom du dieu Viṣṇu*.

Le conférencier compare les formes du nom de Viṣṇu dans les littératures de l'Inde et montre qu'il est difficile de les ramener à un prototype indo-aryen, tandis que les différences s'expliquent dans l'hypothèse d'une origine non-aryenne. A la base de toutes ces formes, il pose une racine *vēth* qui aurait donné un nom de dieu et un nom de peuple. Il analyse enfin plusieurs dérivés de ce radical empruntés à l'onomastique de l'Inde ancienne.

M. STEN KONOW formule des objections contre la méthode appliquée par M. Przyłuski, par laquelle celui-ci ne se base que sur des conjectures purement linguistiques; M. Konow pense d'ailleurs qu'il est possible de dériver les formes différentes du nom Viṣṇu d'une racine aryenne. M. F. W. THOMAS s'associe aux dernières observations de M. Konow; il pense que Viṣṇu peut être né d'une forme * Viṣṭnu, de même que Kṛṣṇa < Kistnā.

15. M^{me} prof. H. DE WILLMAN-GRABOWSKA: *La proposition subordonnée dans la prose post-védique*.

L'emploi de la phrase simple, formée d'une seule proposition.

Les membres secondaires. Rôle éminent de l'opposition et de l'attribut (adjectif). Deux types principaux de la phrase complexe: 1) l'union de plusieurs propositions juxtaposées; 2) la proposition principale et sa relative.

Dans les propositions juxtaposées la parataxe est plus souvent apparente que réelle. L'hypotaxe logique n'est pas celle de forme. Certains mots tendent à se fixer comme particules de subordination indépendamment de leur sens ordinaire. Différences à cet égard entre les textes accentués et non accentués.

Les propositions relatives ne sont pour la plupart que l'élargissement de ce qu'une opposition est dans une phrase simple. Leur origine: l'insuffisance du vocabulaire et la nécessité de mettre un mot en évidence. La corrélation de *yad tad* caractéristique pour l'adhésion de sentiment.

La place de la proposition relative est libre mais non indifférente. Les usages qui semblent prévaloir dans certains textes.

Autres sortes de propositions subordonnées. Tendance nominale et tendance verbale. Directions héritées et directions suivies.

(Cette étude doit faire partie d'un travail plus étendu).

16. Le prof. F. EDGERTON (New Haven): *The Kashmirian Recension of the Bhagavad Gītā*.

The paper discusses some of the differences between this recension, as published by F. O. Schrader, and the vulgate text, and tries to show the baselessness of Schrader's opinion that the Kashmir text contains many superior readings. All these alleged superiorities are imaginary. In not a few of the cases involved the vulgate seems clearly older than the Kashmir text.

M. SCHRADER ne se déclare pas convaincu par les arguments de M. Edgerton.

Séance de l'après-midi.

(Institut Kern)

La séance est présidée par le prof. STEN KONOW.

17. Le prof. P. L. VAIDYA (Poona): *The Apabhramśa Literature of the 10th century and its Influence on the Marathi Language*.

The discovery and the publication of several works in Apabhramśa

in recent years raises a question of vital importance for the history of modern Indian vernaculars of the Aryan group, such as Marathi, Gujarati, Hindi and Bengali. Champions of each of these languages are advancing theories to support that their particular language alone has directly sprung up from Apabhramśa, while another set of scholars believes that the modern Indian languages have sprung up from an Apabhramśa dialect corresponding to the main Prakrit dialects, e. g. Marathi comes from the Māhāraṣṭrī Apabhramśa, Gujarati from the Śaurasenī Apabhramśa, Bengali from the Māgadhi Apabhramśa etc. In the opinion of the writer of this paper, the literature so far discovered does not present any very sharp dialectical peculiarities and hence does not warrant the above supposition, and therefore he feels that the modern Indian languages must have sprung up from the one literary Apabhramśa.

It is at the same time likely that in the transitionary period a mixed dialect containing the constituent elements of all the vernaculars of northern India was in existence. The early literature discovered in each language lends support to this possibility.

The contributor makes a brief mention of the important Apabhramśa works of the 10th century and shows what characteristics of this literature are to be found in the early Marathi literature.

18. Le dr. V. S. SUKTHANKAR (Poona): *Miscellaneous Notes on Mahābhārata Commentators.*

The paper is divided into two sections. Section 1 deals with chronological matters. It arranges the five major commentators of the Mahābhārata in the following chronological sequence, beginning with the oldest: Devabodha, Vimalabodha, Sarvajña-Nārāyaṇa, Arjunamiśra, Nilakaṇṭha. The lower limit of Arjunamiśra is shown to be A.D. 1500. — Section 2 deals with the commentary of Devabodha alone, giving some account of his unpublished commentary from a MS. deposited in the Baroda Central Library (Sanskrit Section), and showing that the version of Devabodha is closely allied to the Kaśmīrī version.

(The paper will be published in the *Annals of the Bhandarkar O. R. Institute*).

Le président, en remerciant le conférencier, rappelle qu'il y a, en ce moment, peu de travaux indianistes dont l'importance soit si universelle que la grande édition du *Mahābhārata*, qui se poursuit sous la direction de M. Sukthankar lui-même.

19. Le prof. RAGHUVIRA (Lahore): *Recensions of the Yajurveda*.
Il n'a pas été reçu de compte-rendu de cette communication.

Vendredi 11 septembre, séance du matin.

Avant la reprise de leurs travaux dans l'Institut Kern, les membres de la section se sont réunis dans l'Institut de Médecine Tropicale pour y assister à la projection d'un film représentant un service religieux par un prêtre viṣṇuite de Bali; ce film était la première reproduction cinématographique de ce sujet.

Le film avait été apporté de l'Exposition Coloniale à Paris par M. P. J. A. MOOJEN. Le prof. SYLVAIN LÉVI introduisit la présentation par des remarques explicatives.

Ensuite la section se réunit dans l'Institut Kern sous la présidence du prof. J. PH. VOGEL.

20. Le Rév. P. J. ABS (Bonn): *Some early Buddhistic Texts in relation to the Philosophy of Materialism in India*.

It is not seldom that we find the word „Lokāyata” in the early Buddhistic writings. But we cannot conclude that the word has the sense of the later times, that it is a system of outspoken materialism denying soul and every superempirical world. It helps us little if we go to the commentators who take the term „Lokāyata” as pure materialism wherever they may find it, as Buddhaghōṣa even takes the word „Lokakhāyika” as a teaching of materialism in the sense of later „Lokāyata”. But everywhere is „Lokāyata” forbidden for the followers of Buddha. If in the Kūṭadanta we find the Purohita of the king not only as „tiṇṇam vedānam pāragū” as master of the three Vedas, but also as „lokāyata-anavayo” versed in Lokāyata, then certainly it cannot mean materialism, as in an orthodox Purohita that would be a contradictio in terminis. But we might assume that Lokāyata had a tinge of materialistic views, perhaps in its morals of life or in the ethical teachings of Nīti, which was esteemed so low in the Buddhistic writings.

But without doubt we have an absolute materialism so radical as the later teachings of the Cārvākas in the Buddhistic texts.

The classical text we find in the *Brahmajāla-sutta*, where there are numerated the several schools of philosophy. Among them we find the materialists (1, 3, 9—17): „Santi, bhikkave, eke samaṇa-brāhmaṇā ucchedavādā, sattassa ucchedaṃ vināsaṃ vibhavaṃ paññāpenti sattahi vatthūhi”: „There are, brethren, some Samanas and Brāhmaṇas who are Annihilationists, who in seven ways maintain the cutting off, the destruction, the annihilation of a living being”.

Not less than seven different schools of materialism we find here mentioned. Six of them teach even a soul „attā”. It might be a compromise with the opponents. But this soul wholly perishes as the body perishes.

The name and term of this materialism is not „Lokāyata”, though it is mentioned in the same *Sutta*, but „ucchedavāda”. This „ucchedavāda” again we find in the famous text of the *Sāmañña-phala-sutta* as the teaching of Ajita Kesa-kambalī who speaks: „N’atthi sukaṭa-dukkatānaṃ kammaṇaṃ phalaṃ vipāko, n’atthi ayaṃ loko n’atthi paro loko, n’atthi sattā-opapātikā”. This text we find nearly verbally, as it is known, in the *Sūtra-kṛtāṅga* of the Jains.

Another branch of materialism, touching the ethical side of *ahiṃsā*, we find in the *Sāmañña-phala-sutta* (2, 17) as the teaching of Pūraṇa Kassapa, who himself styled his view as „akiriyam”, the *Akriyavāda* found in the *Jaina* texts, which Professor Jacobi sees again in the teaching of Pakudha Kaccāyana which he takes for a primitive form of philosophy nearing the later *Vaiśeṣika* in its first beginning.

Again we find this *ucchedavāda* in the *Jātaka-mālā* of Ārya Śūra, where the *ucchedavādin* speaks „naṣṭāni na punar udbhavanti”. There we find (*Yajña-jātaka* 10—15) nearly the same verses as we have them in the *Bārhaspatya-sūtra* in the *Sarva-darśana-saṃgraha*, which we have again in the *Viṣṇu-purāṇa* (3, 18, 25—29), what we may take as a proof for the existence of an old *Bārhaspatya-sūtra*, one which we find mentioned in *Patañjali’s Mahābhāṣya*, mentioned already by Albrecht Weber as „vartikā bhāgūrī lokāyatasya”.

In the *Artha-śāstra* of Kauṭilya we find a „lokayātravid” who holds that theology is nothing else than „samvaranamātram”, an infatuation, and the *Bārhaspatya* takes as the only rightful branches of science „vārtā (economics)” and „daṇḍanīti (politics)”.

As we see the Buddha and his followers as fierce opponents to the unrighteous teachings of politics, especially in the Jātaka-māla, we might perhaps not be wrong if we take the Bārhaspatyas in their beginning as a kind of Sadducees, as „Lebemänner” as we say in German, who strove for the happiness in this life, „kāmahoga”, which course brought them in opposition to the religious morals of the Brahmans, Bauddhas and Jainas.

We may conclude that Lokāyata in the beginning was a kind of „natural philosophy” (Naturphilosophie), as several scholars already have stated and that it became in the course of centuries the rough materialism which we know as that of Cārvāka, the ethics being taken from the Bārhaspatyas.

The reason why the Lokāyata was driven to those extremes, was perhaps the opposition against the strong and new anaryan dogma of the saṃsāra. If it was a defense of the old and simple Veda-belief and the strong opposition of Brahmans, Bauddhas and Jainas brought in the end the rough materialism which denies every kind of superempirical soul and world.

The lecture finished with an „in memoriam” of Ernst Leumann who in the year 1883 at the congress in Leiden held his famous lecture on the king Paesi, which vivid description gave an illustration to the history of materialism. Ernst Leumann was one of the few praised in the Prakrit-verses: „Viralā jānaṃti guṇā, viralā pālaṃti niddhaṇā ṇehā, viralā parakajjakaṛā, paradukkhe dukkhiā viralā”. „Few know the virtues, few protect the poor in love, few care for others, few feel pain with the pain of others”. Or as St Paul says: „Flens cum flentibus et gaudens cum gaudentibus”.

(La communication paraîtra probablement dans le *Journal of the Royal Asiatic Society*.)

M. EDGERTON dit que, depuis longtemps, il a la conviction que *lokāyata* a le sens de „matérialisme”, non comme un système de philosophie, mais comme une conception pratique de la vie. Mme RHYS DAVIDS s'associe à cette opinion et remarque que le terme *sāṃkhya* également ne désigne non plus à l'origine un système philosophique.

Le président profite de l'occasion de la présence du lieutenant-colonel TH. VAN ERP pour le féliciter de la publication récente de son grand ouvrage donnant une description architecturale du

Barabudur; les membres de la section s'associent par acclamation aux paroles de M. Vogel.

La présidence est prise ensuite par le prof. SYLVAIN LÉVI.

21. M. J. DE LA VALETTE (Londres): *The Encouragement of archaeological Research and Art in the Indian States.*

In 1901 the Government of India invited the systematic co-operation of the Indian States in the task of rescuing from decay and repairing the national monuments of the country, seeing that such monuments were not confined to British territory. This invitation met with an immediate and warm response from the Indian Rulers. As a result many important measures of conservation were carried out whilst in several States archaeological departments were established or reorganized, and these now employ Indian archaeologists who have received their training in or through the British service.

There followed descriptions of the archaeological work in Hyderabad, Kashmir, Mysore, Travancore, Baroda, Bhopal, Gwalior and Dhar.

But it is not only the art of the past which has claimed the attention of the Rulers and Governments of the Indian States. Even more important, perhaps, is their action in the realm of the living arts and crafts. In regard to these, the Courts of the Indian Princes have sought to preserve the valuable traditions of the past by maintaining establishments in which craftsmen are trained according to the rules handed down from generation to generation, and by preserving a demand for the products of their skill.

There is no doubt that during the last thirty or forty years interest in Indian arts and crafts has been stimulated, and the support of the Princes has greatly assisted this revival. For it is not only in the great States that such practical encouragement has been forthcoming, but also in many of the smaller ones, some of which are renowned throughout India for the excellence of their local products.

The lecturer then recorded the services rendered in this respect by the States of Kashmir, Patiala and Nawanagar, Bikanir, Jaipur, Jodhpur, Udaipur, Bhopal, Gwalior and Hyderabad.

The existence of this capacity in the Indian craftsman had already been recognized by Fergusson, who stated that he had learned

more from one of these master-builders of the secrets of architectural art as practised in the Middle Ages than he had learned from all the books he had read on the subject. And he expressed his conviction that, given the opportunity, they could even now rival the works of their forefathers.

The India Society, equally convinced of this fact, and desiring to collect adequate and up-to-date information on the subject, in 1910 approached the India Office, pointing out that „to all artists, architects, and art workers in Europe the fact that Indian art has an unbroken tradition of design and craftsmanship handed down from remote antiquity is a matter of even deeper interest than the magnificence of its ancient monuments”. They further stated that „it is well known that there still exist all over India, especially in the Native States, a number of skilled master-builders, descendants of the builders of the famous Hindu and Mughal monuments, who continue to build temples, mosques, travellers' rest-houses, bathing tanks, etc., as well as domestic buildings in the traditional styles of Indian art”. It was obvious, the India Society memorandum proceeded, that „the historical continuity of Indian architectural traditions was a matter of the deepest interest”, and it therefore suggested that the Archaeological Survey of India should be requested to instruct its surveyors, whilst these were on tour, „to photograph interesting types of modern Indian buildings and take notes of the names and addresses and local rates of remuneration of the principal craftsmen concerned in the designing and decoration of them”.

In response to this suggestion, the Government of India published a *Report on Modern Indian Architecture*, containing a number of interesting photographs of modern buildings, with notes and appreciations by Mr. Gordon Sanderson, Superintendent of Muhammadan and British Monuments, Northern Circle, and Mr. J. Begg, F.R.I.B.A., Consulting Architect to the Government of India.

In conclusion, the lecturer made two suggestions, in the hope that they might strike a sympathetic note in the ears of some of the great Rulers of India to whom art lovers already owe so much.

In the first place, it would greatly stimulate interest in modern Indian architecture, and be of practical value, if the work so excellently commenced in the Government of India's *Report on Modern Indian Architecture* of 1913 could be completed by a survey covering the whole of India, especially the States. Perhaps

when this survey is undertaken it might be possible to include the crafts, or at any rate the most important of them.

The second suggestion relates to music. Although various Princes have at times given proof of their interest in Indian music, the study of this subject and the preservation of those folk-songs, which, being handed down from one generation to another without being recorded tend, under the encroachments of modern life, to be lost, have not received nearly adequate attention. The presence in India at this time of Dr. Arnold Bake, who is so eminently suited to undertake this work, renders the solution of this problem easy, if support for it were forthcoming. The completion of the two tasks here suggested would redound greatly to the credit of Indian art, and as such contribute materially to securing for India the place in the world's cultural estimation to which she is entitled.

(La communication entière a paru dans le numéro de janvier 1932 du *Asiatic Review*).

22. Le dr. C. L. FÁBRI (Leiden): *The Chronology of the Frescoes of the Ajāṇṭā and Bāgh Caves.*

The lecturer produces further documents on attire and head-dress (see his previous paper in *JRAS* for July 1931). There is a distinct line of development in the fashion of female and male head-dress. The conclusions are that cave 16 of Ajāṇṭā must be some 10, 20 or 30 years earlier than cave 17; cave 17 must be of about 500 A.D.; cave 1 may be 30—50 years later; cave 2 is not very different from 1, and a small distance of about 10 or 20 years must be enough. The Bāgh paintings are nearest related to cave 2 (not 16!) of Ajāṇṭā, although somewhat later, and must fall between 575 and 625 A.D. or thereabouts.

23. Le Rév. P. G. SCHURHAMMER (Bonn): *Die Wichtigkeit der portugiesischen Archive für die Orientalistik.*

A. EINLEITUNG: Die wichtigsten Archive.

B. AUSFÜHRUNG. I. ALLGEMEINE WERKE.

1. GEOGRAPHIE: Neue Mss. v. Duarte Barbosa.
2. GESCHICHTE: Die asiatischen Quellen bei Barros.
3. BRIEFE: Die Ausgabe der Cartas de Alfonso de Albuquerque.
4. QUELLENSAMMLUNG: Schurhammer, Die zeitgenössischen

Quellen zur Geschichte Portugiesisch-Asiens und seiner Nachbarländer zur Zeit des heiligen Xaver, 1538—1552.

5. LINGUISTIK: Dalgado, Glossario Luso-Asiatico.

II. EINZELNE GEBIETE.

1. ABESSINIEN: Die Documenta Habessinica.
2. ARABIEN-PERSIEN (mit OSTAFRIKA).
 - a. Die arabischen Mss. des Torre do Tombo und deren „Ausgabe“ in: Fr. João de Sousa's Documentos Arabicos.
 - b. Die portugiesische Berichterstattung der Wesire und Portugiesen in Ormuz und des Khoja Shems-ud-Din in Cananor über Arabien, Persien und Basra.
3. VORDERINDIEN.
 - a. Portugiesisch-indische Mss.
 - b. Portugiesische Ms. Chroniken: über Gujarât, über D. João de Castro.
 - c. Portugiesische Briefe über: 1. Gujarât.
 2. Nizam und Dekkankämpfe.
 3. Malabar.
 4. Travancore und Tinnevelly.
 5. Ceylon.
4. MALAIISCHER ARCHIPEL.
 - a. Malaiische Mss. (die ältesten 1521 und 1522).
 - b. Zwei wichtige Ms. Chroniken (Gefährte A. Galvão's und G. Rebello's Original).
 - c. Portugiesische Briefe und Berichte über: Halmahera, Celebes (Ant. de Paiva), Sumatra.
5. CHINA UND JAPAN.
 - a. Allgemein: die Jesuitenarchive in Makao, Peking, Europa und ihre Schätze.
 - b. Berichte portugiesischer Gefangener in China, 1534 ff.
 - c. Japanische Briefe in sino-japanischer Schrift und Rômaji des 16—17. Jh.
 - d. Portugiesische Chroniken Japans (Frois, Tçuzzu).
 - e. Briefe und Listen.

SCHLUSS: Fernão Pinto und seine angeblichen Reisen in Innerasien.

Le président donne ensuite la parole au professeur A. BALLINI (Milan), qui donne lecture d'un rapport du professeur P.E. PAVOLINI (Rome) à l'Academia Reale d'Italia au sujet des découvertes du jeune savant italien TUCCI, lequel a trouvé au Népal et au Tibet un grand nombre de manuscrits en partie très anciens et de première

importance. Plusieurs membres expriment leur admiration pour l'œuvre de M. Tucci.

24. Le prof. J. PH. VOGEL (Leiden): *The „Kern Institute” and its Aims.*

The Kern Institute founded at Leiden in 1925 and named after the famous Dutch sanskritist, Dr. Hendrik Kern, wishes to promote the study of Indian archaeology in its widest sense. The Institute possesses a library which bids fair to become the most complete library of its kind. A special feature is the collection of reprints of articles which have been arranged in portfolios according to their different subjects. To be really useful, such a collection must be more or less complete. Authors writing on Indian antiquities will, therefore, render us a great service by supplying us with copies of their papers. Articles previously published, too, will be extremely welcome.

In addition to books, the Institute is bringing together other materials, such as photographs, slides and estampages of inscriptions, which are indispensable for the study of Indian archaeology. A collection of plaster casts of sculptures and minor antiquities has lately been started. In the course of time this collection promises to be of the greatest value for the study of the history of Indian plastic art. Scholars and artists who wish to avail themselves of these facilities, will be cordially welcome.

The Kern Institute is also intended to be a Research Institute. As far as funds permit, an endeavour is made to attach young Sanskrit scholars to the Institute and to employ them on some useful research work. The little pamphlet published on the occasion of the Congress, contains an account of the work undertaken.

First of all, we may mention the *Annual Bibliography of Indian Archaeology*, four volumes of which have now appeared. This publication has been rendered possible by a grant of fl. 2000 p. a. sanctioned by the Government of Netherlands India. The Introduction is meant to supply as complete a survey as possible of the excavations carried out in the whole Indian world during the year under review. This introductory portion is illustrated by means of some first-class collotype plates. We want to make it more exhaustive and to give a larger number of illustrations.

Another piece of research work undertaken by Dr. A. A. Bake, a young Dutch Sanskritist of great promise and at the same

time a very gifted musician, relates to Indian music and Indian folklore. It was Dr. Bake's special wish to place his work, though not exactly pertaining to Indian archaeology, under the auspices of the Kern Institute. His chief object is to collect folksongs in Bengal and historical ballads in Rajputana. It is not only the texts he takes down but also the melodies both by notes and phonograms. During the summer of 1931 Dr. Bake worked in Nepal where folklore materials are abundant. The great question is how to find the necessary funds to enable Dr. Bake to continue the research work for which he is so eminently fitted by the rare combination of his scholarly and artistic talents. He reckons that it will take him five years to carry out his proposed task and that he will require fl. 8000 a year.

Another project which is still in a preliminary stage is the preparation of an archaeological atlas of Greater India — a work which may be said to be of the utmost importance for the study of the ancient history of that part of the world. The Kern Institute is in a singularly favourable position to undertake the publication of such an Atlas and to bring it to a successful conclusion. Here again the only real difficulty is the provision of the necessary funds. What is required for the present is a sum of fl. 3000 to enable the Institute to provide for the pay of a retired officer of the Topographical Survey of Netherlands India and of an assistant, familiar with Sanskrit and Pali, whose task it will be to collect and arrange the numerous data bearing on the ancient geography of Greater India. We have the men, but unfortunately we cannot add yet: we have the money too.

Last of all, it may be mentioned that the Kern Institute has begun collecting letters written by scholars who have distinguished themselves in the domain of Indian archaeology. Any additions to this collection will be gratefully accepted.

Le président, M. SYLVAIN LÉVI, se faisant l'interprète des membres de la section, exprime la profonde reconnaissance des indianistes pour tout ce que l'Institut Kern a déjà fait pour la science.

La Section s'est encore réunie dans l'après-midi pour discuter sur différentes résolutions proposées par les membres (voir les pp. 30—32).

SECTION VI — LANGUES ET PEUPLES SEMITIQUES.

Président: Le prof. J. L. PALACHE.

Secrétaire: M. J. NAT.

Mardi 8 septembre, séance du matin.

(Institut de Médecine Tropicale)

La séance est présidée par le prof. J. L. PALACHE.

1. M. G. HORSFIELD (Terash, Transjordan): *Recent Discoveries in Transjordan and their Relation to the pre-History of Asia* (avec projections).

Copper mines. Copper exists as a deposit in the Wadi Araba and has been mined and smelted from the early bronze age. Wadi Menaieyeh 25 miles north of Akaba, on the west, has remains of fortifications, slag heaps and ruined buildings, dating from the middle bronze age. Khirbet en Nyhas in the Wadi Gewebe, north of Petra and west of El Buseirah, has the ruins of a fortress and many buildings, with widely spread slag heaps. It dates from the early bronze age.

Tenan the ruin of a Byzantine town smelted copper from about the 2nd cent. B.C. There are large slag heaps. It is north of Petra. West of Shobek, high in the Jabal Sherra is a copper mine named Umm el Awamid. Sabra south of Petra has remains of slag among its ruins, and dates from about the 1st cent. B.C.

The stele of Balua. Balua is a bronze age site guarding an ancient road across the Motib to Aroer (Arair) in the neighbourhood of Jabal Shinan and south of Diban. In both these places important monuments have been found.

The stele is an unhewn mass of basalt 1.83 m. high and 0.90 m. wide at the base, relatively irregular in shape with a well developed conical top. This stele in the form of a betel has an inscription cut on the narrow conic space at the top, the scene

lying below it. It is badly preserved, consisting of four lines, progressing in length, of slender tapering characters in a script that has so far not been identified.

Below are three personages afoot of the same stature, distinguished by their attitudes, costume and attributes. The figure on the left wears the *psent*, is clad in a tight fitting tunic and a short kilt. He is seen in profile as to head and feet, his body is turned to the front and he holds out in both hands the *was* to the center figure upright before him, with hands outstretched. This personage is clad in a long tunic with vertical folds and a loosely draped fringed mantle over his shoulders drawn in at the waist. His head-dress is cylindrical and on either side of it figure symbols of the sun and moon. Both god and king have little false beards. On the right is a female figure in a tight robe girt under the breasts. Her face is in profile, but her body and feet are turned to the front. In either hand is the *ankh* symbol and on her head is the southern crown.

The act symbolised is that of adoration under an oriental form; the god may be identified as Chemosh "the abomination of the Moabites" (Jer. XLVIII. 7. 13). The stela of Mesha corroborates this name as a local designation. The central figure is probably a Moabite prince and the goddess Atargatis. A comparison may be made with the stelae found by Rowe at Beisan commemorating local gods. The whole has a certain superficial resemblance to Egyptian sculpture of the XIXth Dynasty. The stela is in the Department of Antiquities at Amman.

(La communication sera publiée dans le *Bulletin of the Palestine Museum*).

Après cette communication le conférencier fit circuler des photographies à propos desquelles quelques observations furent faites.

2. Mlle A. CONWAY (Londres): *The Pottery of Petra, from the first excavations* (avec projections).

The first excavations undertaken at Petra in 1929, directed by Mr. George Horsfield of the Department of Antiquities in Transjordan, and financed by Lord Melchett, have corroborated the story told by Diodorus Siculus of the repulse by the Nabataeans of an attack against their "Rock", sent from Syria by Antigonus, a general of Alexander the Great, in 312 B.C. The expedition identified the "Rock" with its one way up, as the

flat-topped mountain of El Biyara, overhanging Petra, with cisterns sunk in the ground.

The town beneath it, which started as a caravan halt at the junction of trade-routes for incense and spice-traffic, was already walled in the 4th cent. B.C., as is proved by pieces of 4th cent. Attic pottery found at bed-rock (5 metres down) in the mounds made by the rubbish thrown over the southern wall.

The pottery found in the cuts at this bottom level covers a period of sparse occupation of about 200 years, shown by inscribed Rhodian amphorae handles dating from 220—170 B.C. The merchants, Greek and Syrian, who lived in the walled city, used Greek utensils imported from Rhodes and Asia Minor. The Nabataean Arabs, who conducted the caravans, doubtless lived in caves outside and contributed no rubbish to the city dumps.

The second trial cuts were made at 2 metres and disclose a far denser city occupation from about 1 B.C. to 100 A.D., dated by coins of Aretas IV and Malchus II, who ruled from 9 B.C. to 71 A.D. The unrecorded period between the two cuts covers the end of the Seleucids in Syria; the westward surge of the Parthians, reaching its height in their conquest of Syria and occupation of Jerusalem for a year in 40 B.C.; the entry of Rome into the eastern arena and the rise of the dynasty of Nabataean kings. Aretas III, Philhellene, who repulsed Pompey and was invited to rule over Damascus in 85 B.C., brought Petra into the orbit of urban civilization, struck the first coins and imported Syrian-Greek artists, who may have carved the Khazneh, the most Greek of the Petra façades, and probably his tomb.

The pottery in the 2 metre cut in the rubbish dumps, and the three unrifled tomb groups of the same date, is, for the most part, well made, delicate, sophisticated and still imported from the Greek cities of Asia Minor. Some pieces are definitely Parthian.

The most interesting fabric of pottery, and up to the present of unknown provenance, is an exquisitely made pinkish ware, of egg-shell thickness, painted in purple with naturalistic palm-leaves, acanthus, open flowers, and a reminiscence too of geometric patterns. It is of wide distribution, found in tombs, rubbish-dumps, at the bottom of the channel leading from the slaughter-basin of the "Great High Place" on Zibb Atuf, and on the surface of the ground. It dates from the early 1st century A.D.

The evidence of this first trial dig shows something of the

civilization of Petra from 350 B.C. to 100 A.D. For the Petra of the Roman Provincia Arabia, we must await the excavation of the large area of the city built in stone and lying in ruins flat with the ground, a part of which was planned by Wiegand in 1916.

(Les matériaux de cette communication seront publiés dans un livre sur les fouilles de Petra, par M. Horsfield et M^{lle} Conway.)

3. M. S. BIRNBAUM (Hamburg): *Hebräisch und Jiddisch.*

Das Hebräische ist auch nach seiner Sprechperiode bis heute als lebend zu bezeichnen, es gehört zu der Gruppe der reinen Schriftsprachen. Es zerfällt geschichtlich in verschiedene Gruppen, von denen hier die aschkenasische kurz behandelt wird. Das Jiddische mit seinem höhern Grad von Lebendigkeit — sowohl gesprochene als auch Schriftsprache — wirkte stark auf das Hebräische ein. Auch der umgekehrte Einfluss ist tätig, so dass man mitunter den Ursprung nicht feststellen kann. Beispiele für die Einwirkung des Jiddischen: Die Formen des stat. constr. neigen zur Angleichung an die des Absolutus, neue Pluralformen, die Häufigkeit der Stellung Subjekt-Präd. im Verbalsatz, Prädikativnomen im Sing. oder Masc. statt Plur. oder Fem., Anwendung entsprechender Präpositionen bei gewissen Objekten, präpositionale Fügung statt eines Gen. Attributs, Veränderungen des gramm. Genus; Bedeutungswandel, Lehnübersetzung, Neubildungen, Lehnworte; im Lautwesen decken sich Hebr. und Jidd. Gewöhnlich wird vollständige Angleichung der Aussprache des Hebr. an das Deutsche (in seinen ältern Perioden) angenommen. Dabei wird von den gegenwärtigen jüdischen Verhältnissen auf die Vergangenheit geschlossen, ohne die grundsätzliche Verschiedenheit zu beachten. Beispiel für die Leichtfertigkeit der Untersuchung: Die Häufigkeit trochäischer Wortformen im Aschkenasischen hat dazu verleitet, von einer Übernahme des deutschen Akzents zu sprechen, doch handelt es sich bloß um parallele Formen, die auf zwei grundsätzlich verschiedenen Akzentarten beruhen: Stammbetonung im Deutschen, rhythmischer u. zw. Paenultima-Akzent im Aschkenasisch-hebräischen. — Möglichkeit Material zur alten Lautgeschichte zu finden. Wort- und Bedeutungsgeschichte. — Aufgabe der Wissenschaft, die aschkenasische und die andern Gruppen in dieser Richtung zu erschliessen.

M. H. GRIMME émet l'opinion que l'accent allemand a exercé une forte influence sur l'élément hébreu dans le jiddisch. M. J. GINSBERG pense qu'il n'est pas juste de parler ici de l'influence d'une langue sur une autre, parce qu'il s'agit plutôt de la réception dans l'autre langue d'un nombre d'éléments dégagés.

4. M. D. YELLIN (Jérusalem): *Une deuxième forme du hé interrogatif en Hébreu Biblique.*

Des recherches minutieuses m'ont convaincu du fait qu'à côté de la forme connue du *hé* interrogatif en Hébreu ponctué d'un *hatef patah* (הֶ) qui devient patah simple devant une gutturale ou un mot commençant avec *ševa* (*mobile*), il existait une autre, qui avec le temps s'est confondue avec l'autre, ne laissant que quelques vestiges isolés dans la Bible, pour la plupart dans le sens d'*étonnement*.

Cette forme fut d'origine הֶן, correspondant à l'interrogatif هَلْ en Arabe, qui se trouve à côté de أَ qui correspond à notre הָ.

Les preuves en sont: 1) Exode VIII, 32, où הֶן נֹכַח doit être pris comme interrogation; 2) Jérémie II, 10 dans l'expression הֶן הִיְתָה כֹּזֵאת; 3) Isaïe LVIII, 4 dans la phrase הֶן לָרִיב וּמִצָּה תִּצְמוּ.

Cette particule הֶן fut avec le temps contractée en הֶ suivi d'un *dageš fort* comme מֶן en מְ suivi de *dageš fort* et comme l'article הַ en Arabe est représenté en Hébreu par הֶ suivi de *d. f.*

Voici quelques exemples: 1) Levit. X, 19: הֶיִיטֵב qui est sans aucun doute interrogatif; 2) Isaïe XL, 19: הֶפְסֵל qui donne par cette explication une expression beaucoup plus vive; 3) II Rois IX, 22: מָה הֶשְׁלֹם ce qui veut dire: Qu'est ce que tu me demandes: הֶשְׁלֹם; 4) Jérémie XXIII, 36 dans la phrase כִּי הַמֶּשָׁא יִהְיֶה לְאִישׁ דְּבָרִי ce qu'il faut traduire: Est-ce que Sa parole (celle de Dieu) peut être considérée par qui que ce soit comme un fardeau?! Cette interprétation donne un très bon sens à ce verset obscur; 5) Ecclés. III, 21 où הָעוֹלָה et הַיּוֹרֶדֶת doivent être dans le sens interrogatif sceptique.

Dans le mot הָעוֹלָה (avec *gameç*) nous avons un exemple de cette forme devant une gutturale, à côté du ה (avec *patah*) de la forme connue.

Pour cette forme (הָ avec *gameç*) nous avons d'autres exemples encore: 1) Gen. XIX, 9: הָאֶחָד בָּא לְנוֹר ce qui fut dit avec étonnement; 2) Nombres XVI, 22: הָאִישׁ אֶחָד יִחְטֵא; 3) Deut. XX, 19: כִּי הָאֲדָמָה עֵץ הַשָּׂדֶה ce qu'il faut traduire: Est-ce que l'arbre de la campagne est un homme qui peut se réfugier devant toi dans un lieu assiégé?

A ces rares vestiges nous devons ajouter les cas nombreux du *hé* interr. avec *patah* suivi d'un *d. f.* quand le mot commence avec une lettre ayant *ševa* comme הֲלֵבֶן (Gen. XXVII, 17), הֲכַצְעָתָה (ibid. XVIII, 21) הֲכַתְנַת (ibid. XXXVII, 33) et tant d'autres, même הֲרֵאִיתָ trois fois (I Sam. X, 24; ibid. XVIII, 25; II Rois VI, 36).

Par ce fait de la seconde forme s'explique le fait inexplicable jusqu'à présent que le *hé* interr. reçoit un *segol* devant une gutturale ayant *gameç*. En ceci ce *hé* de la seconde forme suit la règle générale en hébreu qu'un *patah* devant une gutturale avec *gameç* qui devait avoir un *dageš fort* change en *segol* et הָאֲנָכִי (Nom. XI, 12), הֲהִיְתָה (Joel I, 2), הֲחָפִץ (Ezech. XVIII, 23) ont la même ponctuation que הֲהָרִים (Gen. VII, 19), הֲחָכָם (Ecclés. II, 19), הֲעֵין (I Sam. XXV, 24), du *hé* article, et de הֲהָבָה (Isaïe XLII, 14), אֲחִיו (Gen. IX, 22), הֲחָלִים (II Sam. XXII, 9) et tant d'autres.

La ponctuation superlinéaire (Babylonienne) montre beaucoup plus d'exemples de cette seconde forme. Seuls les fragments reproduits par Kahle dans ses *Masoreten des Ostens* donnent vingt quatre exemples dans dix-sept mots, dont une partie est répétée dans le même fragment ou dans différents fragments.

(Cette étude paraîtra dans la *Revue des Etudes Juives*).

M. Yellin répond affirmativement à la question de M. PALACHE si, pour expliquer la transition de la particule interrogative הָ à הֲ, il faut penser à une action d'analogie.

5. Le prof. H. GRIMME (Münster): *Drei neue Sinai-Inschriften* (avec projections; voir aussi les reproductions vis-à-vis de cette page).

Von den sinaitischen Inschriften, die die vorjährige Sinai-Expedition der Universitäten Harvard und Washington entdeckt hat, sind drei — Nr. 361, 365a, 369 der Gesamtreihe der Sinai-Inschriften — in RB. 1930, Tafel XXVI im Lichtbild von dem Expeditionsmitglied P. Barrois veröffentlicht worden und dadurch für die Wissenschaft publici juris gemacht. Nachdem M. Sprengling in *The Alphabet, its Rise and Development from the Sinai Inscriptions* sich mit ihnen ziemlich erfolglos beschäftigt hat, möchte ich im Folgenden vorlegen, was sich mir nach eingehendem Studium von Photographien und Gipsabgüssen für den Inhalt der drei Inschriften ergeben hat.

Zuvor sei bemerkt, dass sich Nr. 361 und 365a in wichtigen Einzelheiten ihres Inhalts und sprachlichen Ausdrucks mit Nr. 353 berühren, deren 3 Zeilen — wie ich in *Die Altsinaitischen Buchstabeninschriften* S. 45 ff. ausgeführt habe — folgenderweise zu lesen und zu übersetzen sind:

Mittelzeile:

נגנ יוספאל בנ משה = נגניוספאלבנמשה

Linke Zeile:

זה חק למשה ומכם למכם = זהחקלמשהומכםלמכם

Rechte Zeile:

זה בספ בת מנמ למנה בעלת תמ = זהבספבתמנמלמנהבעלתתמ

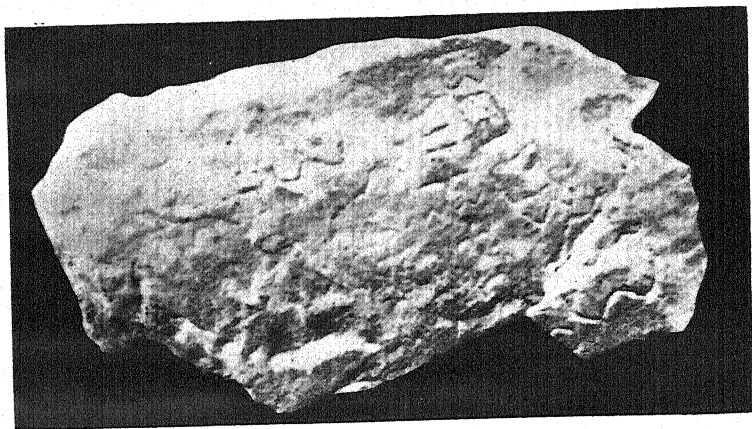
‘(Steinkreis-)Grab des Iosiph’el, Sohnes des Mošä.’

‘Dieser war Schreiber für die Darlehen und Einnehmer der Tempelabgabe.’

‘Dieser ist auf der Schwelle des Schlafhauses der Mana Bə’alet gestorben.’

Was die linke Zeile enthält, ist für das Verständnis von Nr. 365a von Bedeutung, während die rechte Zeile an Nr. 361 anklingt.

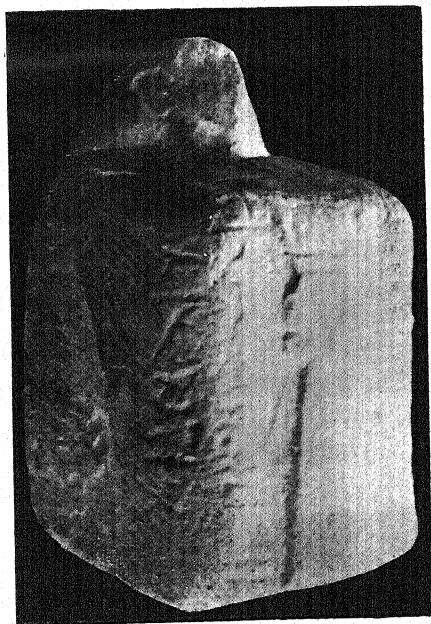
Ich stelle Nr. 365a vorauf: ein kleines rechteckiges Schiefer- tafelchen (15:11 cm.) aus den Ruinen des Sinai-Tempels. Es trägt eine Inschrift von 3 kurzen Vertikalzeilen, von denen die mittlere den Anschein erweckt, als ob sie nachträglich ausgetilgt worden wäre, die aber trotzdem lesbar geblieben ist. Da die rechte mit einem halben Buchstaben beginnt, so dürfte vom oberen Rand des Täfelchen etwas abgebrochen sein. Ich lese den Text:



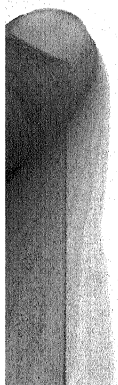
Nr. 361.



Nr. 365a.



Nr. 369.



Linke Zeile: [ב]ת בעלת = [ב]תבעלת

Mittelzeile: משה נואן = משהנואן

Rechte Zeile: שש פי מאה = ששפימאה

‘Tempel der Bēalet — Darlehen wird gezahlt — 6 Teile von 100’.

In Nr. 365^a liegt also der Zinstarif des Sinai-Tempels vor, nach welchem Darlehen (משה) gegeben wurden. Er erläutert uns die Tätigkeit des חק למשה ‘Schreibers für Darlehen’ von Nr. 353. Die Ausdrücke des Textes (שש = משה, נואן = משה, שש = שש, נואן = נואן, פי = פי, stat. constr. von פה ‘Anteil’, מאה = מאה) erweisen sich als echt hebräisch. Die Verwendung von א für α in נואן bestätigt meine frühere Erklärung von מסאבי (Nr. 357) als מסבי.

Die zweite der neuen Inschriften, Nr. 361, steht auf einer Steinplatte von 65 cm Breite und 26 cm Höhe, die in einem der für das Plateau Serābit el-Ḥadem besonders charakteristischen, jetzt als Grabstätten erwiesenen Steinkreisen gefunden ist. Sie verläuft in 4 Vertikalzeilen:

1. Zeile: ז שובבב בנ נמש- = ז שובבבבננמש

2. Zeile: אל ז תמ זה בחל = אלזתמוהבחל

3. Zeile: וישנ בחל מסב. = וישנבחלמסב.

4. Zeile: מנה בס[ני] = מנהבס[ני]

‘Dieser ist Šobab, Sohn des Nēmaš-

el. Dieser ist gestorben, während er in Krankheit war.

Und er schlief in Krankheit im Umkreis
der Mana auf Si[nai].’

Also eine Grabinschrift im Tone von Nr. 353, wie besonders das hier wie dort vorkommende ז(ה) תמ ‘Dieser ist gestorben (genauer: hat geendet)’ beweist. Auch über die Umstände des Sterbens machen beide Inschriften sehr verwandte Angaben, die erkennen lassen, dass der Tod nach oder während einer Inkubation eingetreten ist. Von Anklängen an das Alte Testament seien nur hervorgehoben die Eigennamen שובבב und נמשאל (in נמשי I Kg 19, 16 erhalten) und ‘schlafen im Umkreis der Mana’, (auch in Nr. 357 als מסאבי מנה לנ ‘er übernachtete im Umkreis der Mana’ vorkommend), womit zu vergleichen ist I Chr. 9, 27 וסביבות ‘und sie (— die Leviten —) übernachteten

im Umkreis des Hauses Gottes'. Für die Ergänzung von **בס** zu **נני על סני** 'auf Sinai' sprechen meine früheren Lesungen **בסני** 'mein Grab ist auf Sinai' (Nr. 352) und **רבנ משוב סני** 'Oberer der Genossenschaft des Sinai' (Nr. 349, rechte Seite).

Das dritte neue Stück ist eine Hockerstatue (wie Nr. 349). Ihre Vorderseite trägt eine Hathordarstellung in Hochrelief, woneben links und rechts je eine hieroglyphische Vertikalzeile folgenden Wortlauts eingehauen ist.

mdj Htpḥṯrnbp.t mꜣc [ḥrw]

mrj Hṯḥr nb.t mfkꜣ.t nb p.t

'Der Polizeisoldat Ḥotepḥathornebpēt, der Ehrwürdige.'

'Geliebt von Ḥathor, der Herrin der Türkisen, der Herrin des Himmels'.

Trotz seines ägyptischen Namens wird der Stifter der Statue ein Nichtägypter gewesen sein; dafür spricht, das er links von der hieroglyphischen Inschrift noch eine leider wenig sorgfältig eingehauene Vertikalzeile in Sinaischrift hat anbringen lassen, welche ich mit Vorbehalt also lese:

הנעם לו מפעליו מנה = הנעמלומפעליומנה

'Mache ihm wohl seine Werke, o Mana!'

Der Hauptbegriff dieser Bitte, **הנעם** 'Mache wohl', deckt sich ungefähr mit dem zweimal auf Nr. 349 vorkommenden **על נעם** '(Bitte) für das Wohlergehen von...'. Leider ist die Lesung **מפעליו** 'seine Werke' nicht unbedingt sicher, da die mittleren drei Zeichen zu einer komplizierten Ligatur verbunden sind.

Die behandelten drei Inschriften bestätigen die Richtigkeit meiner die Sinai-Epigraphik betreffenden Aufstellungen. Sie fügen sich mit ihren Buchstabenformen und Lautwerten durchaus in meine Schrifttafel ein (*Die altsinait. Buchstabeninschriften*, Tafel I) zusammengestellten, und geben einen ganz sicheren Beleg (Nr. 361, r. Z. **שוכב**) für die von mir behauptete Anwendung von Ligaturen. Ihre Sprache ist ein von der des Alten Testaments in nichts sich unterscheidendes Hebräisch; die beiden Eigennamen von Nr. 361 sind Doppelgänger von biblischen. Endlich gilt von ihnen wie von allen früheren, dass der Charakter aller Sinai-Inschriften ein sakraler ist, den auch der Zinstarif des Tempels als Äusserung der göttlichen Herrin desselben nicht verleugnet.

M. H. BAUER exprime des doutes sur la possibilité du déchiffrement des inscriptions sinaïtiques avec nos connaissances actuelles. M.

PALACHE ne se déclare pas encore convaincu par les conclusions de M. Grimme; il observe notamment que l'hébreu des textes tel que M. Grimme les lit, n'est pas de l'hébreu correct.

Mercredi 8 Septembre, séance du matin.

(Salle B. de l'Université)

La séance est présidée par M. D. YELLIN.

6. Le prof. G. RIJCKMANS (Louvain): *Où en est la publication des inscriptions sud-sémitiques?*

Cette communication est d'ordre essentiellement pratique. Son objet est de passer brièvement en revue ce qui a été fait dans le domaine de l'épigraphie sud-sémitique, pour déterminer ce qui doit être réalisé dans l'avenir, et tenter de coordonner, dans la mesure du possible, les efforts de ceux qui ont voué leur activité dans ce domaine de l'orientalisme.

A cet effet le rapporteur fait le recensement des inscriptions lihyanites, şafaïtiques, tamoudéennes, minéennes, sabéennes, qatabanites-ausanites, ḥaḍramoutiques et éthiopiennes connues actuellement, et examine les conditions dans lesquelles elles ont été publiées.

Passant ensuite en revue ce qui reste à faire, le rapporteur fournit des précisions sur les travaux en cours de publication, en insistant sur ceux qui traitent des inscriptions de l'Arabie méridionale: *Handbuch der Altarabischen Altertumskunde* de Detlef Nielsen; éditions de textes sabéens et qatabanites par Rhodokanakis et ses élèves, sous le patronage de l'Académie de Vienne; publication d'inscriptions des musées du Louvre et de Bombay par M. Marcel Cohen; continuation du *Répertoire d'épigraphie sémitique* et du *Corpus Inscriptionum Semiticarum* sous les auspices de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres de Paris. Il souhaite la mise au point des catalogues des musées de Berlin et de Stamboul, une bonne édition de la collection Kaiky Muncherjee d'Aden, et rappelle la publication prochaine de monuments récemment découverts par von Wissmann et Rathjens dans le Yemen.

(La communication paraîtra dans la *Revue Biblique*.)

Dans la discussion qui s'ensuit il est décidé que la section se réunira de nouveau le jeudi 9 septembre dans la matinée pour délibérer sur les questions mises à l'ordre par M. Rijckmans.

7. Le prof. H. BAUER (Halle): *Grundsätzliche Bemerkungen zu den alphabetischen Keilschrifttexten von Ras Schamra.*

Nachdem das Alphabet von Ras Schamra bis auf einige Kleinigkeiten feststeht, ist die Zeit gekommen für eine kritische Nachprüfung der Entzifferungsmethode. Ausschlaggebend war beim Fehlen jeder anderen Hilfe der Sprachbau, besonders die Präfix- und Suffixverhältnisse. Letztere insofern gefälscht und irreführend, als das Wort š „Schaf“ an mindestens 11 Stellen wie ein Suffix dem Gottesnamen ohne Trenner angefügt: stets > lš, b < lš! Trotzdem die Entzifferung grundsätzlich gelungen, der Schlüssel im Vorbericht vom 4. Juni enthalten: teils explicite teils implicite ein Dutzend Buchstaben. Darauf fussend erhöht P. Dhorme die Zahl auf 20. Mein Buch enthält 17 richtige Gleichungen, 5 konnte ich von P. Dhorme übernehmen und 3 neue dazu gewinnen: Alphabet vom 5. Okt. 1930 mit 25 Buchstaben. Virolleaud fügt auf grund der Texte 1930 ein drittes Aleph und das z hinzu, zwei Zeichen bleiben noch zweifelhaft.

Die im Alphabet vom 5. 10. 30 zuerst behauptete scharfe Unterscheidung van *l* und *l̄* sowie š₁ (= ursem. *š* u. *ṣ*) und š₂ (= ursem. *ḥ*) wird durch Anführung sämtlicher Belege bewiesen; einige seltene Ausnahmen bestätigen nur die Regel. Es wird gezeigt, dass ursem. *ḏ* stets als *d* erscheint, ferner, dass die langen Vokale nicht nur im Inlaut, sondern auch im Auslaut unbezeichnet bleiben: *ḥ*, *ṣ*. Kurze Würdigung der Gottesnamen.

(Der Vortrag erscheint wahrscheinlich gesondert mit einigen Anhängen unter dem Titel: *Das Alphabet von Ras Schamra. Seine Entzifferung und seine Gestalt.*

8. Le prof. R. RŮŽIČKA (Prague): *L'échange de ε — ħ en arabe d'après les témoignages des grammairiens et lexicographes arabes. Contribution à la solution de la question de l'existence d'un ġ sémitique commun.*

Au commencement de sa communication l'auteur donne un résumé sommaire de ce qu'il a publié jusqu'alors à l'appui de sa thèse d'après laquelle ġ s'est développé secondairement de ε seulement en arabe à l'exclusion de toutes les autres langues sémitiques. Il démontre la multitude de problèmes que la thèse soulève au point de vue phonologique et étymologique et qui

sont d'une grande importance non seulement pour l'évolution de la langue arabe, mais aussi pour l'évolution de toutes les autres langues sémitiques.

Dans sa communication l'auteur se borne à démontrer comment le problème de l'échange de ع — غ a vivement occupé les philologues arabes qui ont tâché d'élucider les faits qui en relèvent même par des recherches minutieuses. L'auteur donne d'abord une caractéristique sommaire des procédés appliqués par les philologues arabes, il montre leurs efforts de distinguer les formes vivantes des formes factices, dues seulement à une erreur d'écriture, et l'importance qu'ils attachaient à une définition précise et expresse de la leçon d'une forme vis-à-vis d'une simple fixation par écrit. Ensuite il traite les désignations dont ils se servaient pour préciser l'état de choses et qui consistaient en l'application de la formule générale بالعين والغير ou en la désignation plus précise d'une des deux formes comme étant بدل ou لغة de l'autre. Le matériel que l'auteur a recueilli aussi complètement qu'il lui a été possible permet de se former un jugement jusqu'à quel point le thème secondaire avec غ s'est imposé à côté du thème original avec ع, si le thème secondaire s'est répandu généralement tout comme le thème fondamental ou seulement partiellement. La naissance des thèmes secondaires avec غ à côté des thèmes correspondants avec ع a eu pour suite des complications ultérieures qui s'expliquent par la nature générale de l'évolution sémasiologique des mots, telles que la différenciation sémasiologique des thèmes comme suite de la différenciation formelle, la supplantation partielle ou totale des thèmes originaux par les thèmes secondaires, le développement ultérieur des thèmes secondaires indépendant des thèmes originaux etc. C'est dans le matériel recueilli par l'auteur qu'on trouve des informations sur toutes ces éventualités; il s'agit de tirer de ces informations, livrées par les philologues arabes, non instruits dans les méthodes scientifiques de la linguistique moderne, les conclusions qui permettraient d'utiliser le matériel acquis pour des recherches scientifiques ultérieures, concernant les problèmes de l'évolution de la langue arabe et des langues sémitiques en général.

A la fin l'auteur donne un choix de cas caractéristiques, puisés dans le matériel recueilli par lui; ce sont les formes عَفَلَقَ — عَفَلَقَ, تَعَارَ — تَعَارَ, بَعَثَ — بَعَثَ, عَابَتَ — عَابَتَ, عَفَلَقَ — عَفَلَقَ, تَعَارَ — تَعَارَ, بَعَثَ — بَعَثَ, عَابَتَ — عَابَتَ, عَفَلَقَ — عَفَلَقَ.

لَعَنَّ - لَعَنَّ، هَيْبَع - هَيْبَع، هَيْبَع - هَيْبَع، عَيْش - عَيْش، غَسَر - غَسَر، رَعَنَّ - رَعَنَّ dont l'auteur démontre le traitement par les philologues arabes à l'aide de citations puisées dans leurs œuvres.

Les grammairiens et lexicographes arabes, tout en étant des empiriques au point de vue de la linguistique scientifique moderne, se sont néanmoins acquis bien des mérites, en livrant aux recherches scientifiques du matériel brut qu'il faut naturellement élaborer méthodiquement. Le thème choisi par l'auteur ne forme qu'une part minime d'un problème grand et compliqué qui intéresse aussi la linguistique et la phonétique générales; c'est notamment cette dernière qui doit contribuer pour sa part à la solution du problème.

(La communication paraîtra, dans une forme élargie, dans le *Journal Asiatique*.)

Le RÉV. P. BOUYGES pense que la tradition manuscrite, de même que quelques dialectes apparentés à l'arabe démontrent qu'il y a eu une différence entre ع et غ dès l'origine. M. M. COHEN allègue quelques mots appartenant aux dialectes sud-arabiques, où la différence entre ع et غ est maintenue avec une conséquence rigoureuse. M. D. YELLIN trouve la même opinion confirmée en hébreu, qui fait entrevoir l'existence originale d'un son vélaire affilié avec ع.

Séance de l'après-midi.

(Laboratoire Botanique)

La séance est présidée par le prof. G. RIJCKMANS.

9. Le prof. C. U. ARIËNS KAPPERS (Amsterdam): *The Anthropology of the Near East* (avec projections).

Speaker measured the heads of about 2500 people, chiefly males in the Near-East: Armenians, Khaldeans, Lebanese, Druses, Syrian Beduins, Palestinian and Egyptian Arabs, Irakkians, Persians, Kurds, Turks, Caucasians and Greeks. In addition he measured 200 Sephardim and Aschkenasim. He expressed the length and width indices found with the various races in frequency curves. By means of the peak or peaks in such curves the typical index or indices of a group are established and by the superposition of these curves relationships between geographically and linguistically

different groups may be discovered. This shows that groups now speaking different languages may be of the same origin, or partly of the same origin. So, author confirmed VON LUSCHAN's statement that the Armenians and Lebanese (both hyperbrachycephalic) have a common ancestral root, probably the Hittites, whose empire extended over the Lebanese mountains. The Lebanese, however, also contain individuals that are related to the population of the desert border cities, Damascus, Ma'alulah, Hama, Homs, which population may be partly of Hebrew origin. This desert border element also occurs in Mesopotamia and Palestine. — Speaker examined 17 ancient Phoenician skulls from Byblos and Sidon. Their index and other features are the same as those of the Aramaean skulls from Palmyra and the present Syrian Beduin skull. This mesocephalic group is now presented by the Adnan Arabs of Syria. In Egypt it is mixed with Hamites. To the Phoenician or Adnan Arab group also the majority of the Samaritans belong, which is not strange considering the fact that there was a great intercourse between Samaria (the Northern Kingdom) and Phoenicia (in King Achab's time there were more than 400 Baal priests in Samaria). Also the skull features of the majority of Sephardim Jews are Phoenician or Adnan Arabic, as agrees with the fact that the migration of the Sephardim to N. Africa and Spain coincides geographically with the earlier Phoenician migration. The original Hebrews probably were subbrachycephalic, corresponding with the average of the Aschenasim index (which is often increased by Armenoid hyperbrachylics in their migration through Anatolia). Curiously a similar index is still frequently found with the Palestinian Arabs, who are neither Adnan nor Kokhtan Arabs, the latter being a group of Arabs (el ariba) occurring chiefly in Irak and Yemen (SELIGMAN) and who, in contradistinction to the mesocephalic Adnan Arabs, are brachycephalic, being probably related to the Armeno-Khaldean, or Hurrian group. —

Amongst the Persians three chief races were found. The mesocephalic Iranians (including the Kurds) are very numerous in the North, where also the subbrachylic Caucasians are numerous. In Middle Persia the subbrachycephalic Caucasian type becomes rare (cf. Dr. and Mrs. Krischner). South-East the dolichocephalic Indo-Afghan race prevails. The Turks also contain the first two groups, but their vast majority is Armenoid. There are only few

Mongol Turks (perhaps about 7 %). That the vast majority of the Turks is Armenoid is not strange considering the fact that Armenia major as well as Armenia minor were located in Anatolia, where also the Hittite and proto-Armenian empires had their chief centres (Boghaz Keui and Carchemish). —

With the Greeks the index curve of 130 middle and late Helladic skulls measured by FÜRST and KUMARIS is totally different from the later, especially from the present heads. The Helladic people, including probably both Indo-Europeans and Mediterraneans, were prevailing meso-cephalic, but also contained (as in Crete, DUCKWORTH) dolicho-cephalics (Hamites from Egypt?). —

Later occurring invasions imported a great many subbrachycephalics of Caucasian character, invading either from the North-East or via the Aegean islands or by both ways. The medieval Venetian invasion brought a greater number of hyperbrachycephalics as they are still found now-a-days in Illyria (Albania). Whereas the average index of the middle and late Helladic population in Greece as with the middle and late Minoan population in Crete (DUCKWORTH, HAWES) was mesocephalic, the average index of the recent Greeks is subbrachycephalic (82).

(More details of speaker's researches, the results of which largely agree with the work of Dr L. W. PARR on the racial blood indices in the Near East, are found in the *Proceedings of the Koninklijke Akademie van Wetenschappen*, Amsterdam, 1930—32, where also the work of Dr. and Mrs. Krischner is found).

Jeudi 10 septembre, séance du matin.

(Salle B de l'Université)

La séance est présidée par le prof. M. COHEN.

Cette séance est consacrée à la délibération sur la communication du prof. G. RIJCKMANS (no. 6) au sujet des *inscriptions sud-sémitiques*. Prennent successivement la parole M.M. M. COHEN, A. GROHMANN, H. GRIMME, D. NIELSEN, G. RIJCKMANS, J. J. HESS, E. LITTMANN et W. F. ALBRIGHT. Tous les membres présents sont d'accord sur la haute désirabilité d'une prompte publication des inscriptions sud-arabiques. On discute sur la question de savoir

par quels moyens les recherches ultérieures dans ce domaine, ainsi que la publication des matériaux déjà disponibles peuvent être activées.

Vendredi 11 septembre, séance du matin.

(Salle B de l'Université)

La séance est présidée par le prof. M. COHEN.

Dans cette séance il est délibéré sur quelques vœux à soumettre au "Comité Consultatif" du Congrès et ayant rapport aux inscriptions sud-arabiques.

SECTION VII — ANCIEN TESTAMENT ET JUDAÏSME.

Président: Le prof. B. D. EERDMANS.

Secrétaire: M. W. D. VAN WIJNGAARDEN.

Mardi 8 septembre, séance du matin.

(Petit Auditoire de l'Université)

La séance est présidée par le prof. O. EISSFELDT.

1. Le prof. J. AISTLEITNER (Budapest): *Zum Verständnis des 68. Psalms.*

Da sich Anzeichen bieten, auf deren Grundlagen für den schwierigen Mittelteil (10—24) ein glatter Kontext wiederzugewinnen ist, dürfte folgender Versuch der Textemendation nicht hoffnungslos sein.

Zum Verständnis der VV. 10—15 ist massgebend, dass in V. 10 ein Gabenregen erwähnt ist, mit welchem Gott sein erschöpftes Volk in der Wüste wieder aufrichtete. Da V. 11 die sättigende (ל. יִשְׁבְּעוּ) Tierkost erwähnt ist u. in V. 15 תִּשְׁלַג steht, was an das Herabfallen des reifähnlichen Mannas erinnert, kann man auch für die dazwischenliegenden VV. einen Kontext voraussetzen, der sich auf die Speisung Israels in der Wüste bezieht. Es lässt sich folgende Rekonstruktion empfehlen: (12) Der Herr verabreicht den Köchinnen (לִמְבִשְׁלוֹת) Speise (אָכַל), eine ganze Legion; (13) Speisen (מֵאֲכָלִי) fallen (יִרְדּוּן) in Legionen herunter, — Und die Schöne des Hauses zerteilt das Erbeutete. (14) Während sie (die Frauen) zwischen den Hürden ruhig lagern, — Beim Rupfen (בִּפְרֹשׁ vom Anf. V. 15 hiehergezogen) der Flügel der Taube, die in Silber gehüllt — Und ihrer Feder, die im grünen Golde (schillern) — Schneit auf das Schwarzland (eine Speise), — Mit welcher sich Engel (מִלְאָכִים) begnügen (שָׂרִי = שֵׁ + רִי st. c. v. רִי „Genüge“). — Die „Köchinnen“ Israels u. die „Schöne des Hauses“ sind parallele Ausdrücke. Das Zerteilen der vom Himmel gefallenen Beute ist später als Tranchieren (בִּפְרֹשׁ) verdeutlicht.

Der in Ex. 16, 13 etc. שֵׁלִי genannte Vogel wird hier als herrliche Taube geschildert. Über Manna als Engelspeise vgl. Ps. 78 25 u. Weisheit 16, 20. Der Anfang des V. 16 ist dann zu übersetzen: Ein Berg des Überflusses (רֵשֵׁן) ist der Gottesberg!

VV. 18—24 erhalten neues Licht durch die Vergleichung der Wörter אֲדָם (19) u. שָׁעִיר (22), deren richtige Lesung „Edom“ u. „Se'ir“ ist. Die Analyse dieses Abschnittes zeigt, dass der Psalm ein Siegeslied nach einem über Edom gewonnenen Sieg darstellt. Meine Übersetzung lautet: (18) Die Wagen Gottes sind zu Myriaden, — Und in ihnen Tausende der Tapferen des Herrn, — Am Sinai, seinem Heiligtum. (19) Du stiegst empor zum Hochland, erbeutetest Gefangene, — Nimmst am Stricke (מִתְּנוּת)

Edom — Und die Nase der Rebellen, damit sie sich beruhigen, o Jah! o Gott!... (22) Wahrlich Gott zerschmettert das Haupt seiner Feinde, — Den Schädel Se'irs, das dahingeht in seinen Sünden. (23) Es sprach der Herr: Ich hole sie selbst von den Zacken (vgl. Peš.) herunter, — Ich hole sie selbst vom Meeresgrunde herauf, — (24) Auf dass sich dein Fuss im Blute bade, — Auf dass sich die Zunge deiner Hunde — An deinen Feinden letze. — Jahve bricht also vom Sinai auf um das Hochland Edom zu erobern und den Besiegten einem störrischen Tiere gleich einen Strick durch die Nase zu ziehen und zu bändigen. Gott holt Edom aus jedem Winkel hervor (Abd. 3—4) und Israel kann in seinem Blute waten (vgl. das Wortspiel אֲדָם — דָם u. Is. 63).

Da sich am Siegesfestzug (25—28) auch die nördlichen Stämme beteiligen und anderseits der Tempel in Jer. (הֵיכָל V. 30) schon erwähnt ist, liegt es nahe an eine Abfassung des Ps. in der Zeit Salomos zu denken.

(Der Vortrag wurde eingehender behandelt in der *Biblischen Zeitschrift* 1931. 29—41, „Zu Ps. 68“).

M. A. Sović approuve les émendations de texte proposées par M. Aistleitner; M. S. DAICHES, au contraire, conteste la nécessité de ces émendations. Le président espère que les théories de M. Aistleitner donneront une nouvelle impulsion à l'étude du 68^e psaume.

2. Le prof. S. KRAUSS (Vienne): *Neue Wege zur Erklärung des Hohen Liedes.*

Meine neuen Wege weichen von denen einiger neuerer Forscher (ERBT, Paschagesänge; EBELING und MEEK, Adonis-Litanei; WIT-

TEKINDT, Istarkult; EISLER, Dionys. Mysterien) ab. Ich stelle mich auf den Boden der *wasf*-Theorie (WETZSTEIN, BUDDE, SIEGFRIED), und das „Neue“ in meinen Wegen ist nur, dass ich diese Theorie mit dem Nachweis des Fortlebens der betreffenden Sitten in rabbinischer Zeit vertiefe, damit auch für das sprachliche Verständnis unseres Buches neues Material heranziehe und die archäologische Seite besser beachte.

Für den gegenwärtigen Vortrag wähle ich folgende Punkte aus:

1. Für den *wasf* 1, ii Hals, vgl. besonders *talpiot* 4, 4. Ferner das dunkle שרף 7, 3, ib. Forts. des Verses.

2. Hochzeitszug 3, 6 ff. vgl. 6, 4.

3. Dreschtafel bzw. Wagen 6, 12, lies:

לא ידעתי | נפשי נפשי | שמתני מרכבותיך | מרכבות עמינרב

Ergänzung auch in 1, 15 etc. Gebaut nach Ps. 122, 5.

4. Die Landschaft. In 4, 8 Hyperbel. Von 1, 16 an Grünes statt Palast, besonders in 2, 5 אשיות Röhricht, בתפוחים Apfelhain, vgl. 8, 5. Diese Stelle überhaupt Parallele, also setze 2, 5 vor V 4, dann V. 6 deutlich.

M. K. BUDDE attire l'attention sur l'opinion plus récente de Gebhardt, tandis que M. S. DAICHES conteste quelques remarques de M. Krauss. Prennent également part à la discussion M. M. D. YELLIN et D. SIDERSKY.

3. M. N. GLUECK (Cincinnati): *The word „to'eba" in the Old Testament.*

The word to'eba occurs very infrequently in the early sources of the Bible. In Amos 5,10, Micah 3,9, Isaiah 1,13, and Jeremiah 44,3-4 the word to'eba means something hateful, objectionable from a moral, religious point of view. All the other to'eba passages in these sources are either redactions or insertions from exilic and post-exilic times.

It is first in the book of Ezechiel and in related writings that the word to'eba is used in a distinctively specific sense. In Ezechiel 16, e.g., the marriage-covenant relationship between God and Jerusalem is broken by Jerusalem's adoption of Canaanitish religious sexual practices. The punishment of the wayward wife is to be climaxed through a public execution by stoning. The infringement of the laws of the covenant is known as To'eba, expressed either by the noun or by the denominative verb. In

Ezechiel 8 the To'ebot consist of various forms of idolatry and of filling the land with violence.

To'eba is the reverse side of hesed. As hesed doing demands hesed showing, so must God treat as to'eba those who through to'eba break this covenant. He cannot out of pure pity pardon the sinner. The covenant violator can be reaccepted only after a change of heart. In general Ezechiel deals with group punishment for a collective crime. In later literature the sin of the individual causes the violation of the covenant not only between God and the sinner, but between God and Israel. In Dt. 17:4—7, e.g., this doctrine is carried out to its fullest explication. The to'eba crime of the idolator is expiated by his being stoned to death, and by the community's participating in the executing of the punishment. The glossator adds, Dt. 17, 7b: "that thou shalt uproot the evil from thy midst".

In Deuteronomy, Leviticus, Kings, Chronicles, parts of Ezechiel and in other books, a "To'eba-Quelle" glossator or school has redrafted or added to mišpaṭim from early codices, to indicate that the crimes dealt with come under the category of to'eba.

In the latest development of to'eba, it is used in the sense of anything objectionable.

(La communication entière sera publiée dans *The Hebrew Union College Annual*, 1933, Cincinnati, Ohio).

4. M. S. DAICHES (Londres): *Some new exegetical points in the Psalms.*

In my "Studies in the Psalms", published last summer by the Oxford University Press (as *Jews' College Publication* N° 12), I ventured to offer new interpretations for several Biblical terms and, as a result, also new interpretations of several Psalms and various passages in other parts of the Bible. I am of the opinion, that there is a large field of internal exegesis of the Bible waiting to be worked. By internal exegesis I mean an exegesis which tries to understand the text of the Bible from within, as distinguished from the exegesis which endeavours to explain the Bible by means from without (excavation-exegesis). I venture to suggest that the internal exegesis has been somewhat neglected in recent times. In this paper I should like to offer briefly new interpretations of a few passages in the Psalms.

1) Psalm 10, v. 3 is regarded as difficult. In this verse על stands for את. Verse 3a would therefore simply mean: "For (or better, surely) the wicked praises the desire of his soul." Verse 3b I translate: "And the greedy blesses what the Lord contemns." את אשר is to be supplemented, in one's mind. The meaning of the verse is perfectly clear and the text remains intact. There is, no doubt, conscious irony in the use of the verbs הלל and ברך, generally used for praising or blessing God. The "praise" and the "blessing" the wicked reserves for what his soul desires and for what God spurns!

2) Psalm 11, v. 5 is regarded as difficult. In my "Studies in the Psalms", p. 3, I suggested that צדיק is not an object but that it refers to God, and I translated the verse as follows: "God the righteous tries (tests) — the בני אדם mentioned in verse 4 —, and the wicked and him that loveth violence His soul hateth." I have since come to the conclusion that בחן with צדיק as object does not occur at all in the Bible. Apart from Psalm 11 verse 5 the only other passage in the Bible where בחן occurs next to the word צדיק is Jeremiah ch. 20 v. 12. This verse is to be translated: "And the Lord of Hosts is a righteous tester." Jeremiah ch. 11 v. 20 is practically identical with Jeremiah ch. 20 v. 12: "God is a righteous judge." In fact, a righteous man need not to be tasted any more. God tests people because He wants to find out whether they are good or bad. Once this righteousness or wickedness is established, there is no more testing. And then, according to the findings, God gives every man according to his ways. But God does not test the righteous or the wicked. I may just add that God is called צדיק many times in the Bible.

3) Psalm 11, v. 7b has been variously interpreted. I suggest the following explanation; the meaning of v. 7b is: the upright, the right (what is upright) — in German it would be: „das Gerechte" — sees his face; that is: His face sees (only) what is right פנימו refers to God. V. 7b expresses more positively the same idea that is contained in the words of Habakuk 1 v. 13. God can look only on what is upright. Incidentally we can now understand better Psalm 37 v. 37: "Guard what is perfect and see what is upright, for there is a future for the man of peace."

4) Psalm 35 v. 15 has been a crux interpretum from the earliest

times. Almost every commentator gives a different translation. I suggest the following translation of this verse: "And in my stumbling (misfortune) they rejoiced and gathered themselves together, they gathered themselves together (came) to me (as) depressed, and I did not know: (that) they tore (their garments) and did not mean it". The Psalmist wants to say that, while he honestly shared the grief of those who were supposed to be his friends, they only simulated friendship. When misfortune befell him, they rejoiced inwardly, they simulated depression, they even tore their garments, and he did not know that it was all hypocrisy.

These are a few illustrations of what I call internal interpretation. I hope to give more in a future publication. I should like just to mention that I have come to the conclusion that alliteration plays an important part in the poetry of the Psalms. Its exegetical consequences are many and considerable. I hope to deal extensively with alliteration and its exegetical consequence in the near future.

(The entire paper will be published in 1932 in the *Expository Times*).

M. K. BUDDE, tout en insistant sur la difficulté qu'il y a à suivre un exposé exégétique dans un court laps de temps, émet des objections sérieuses contre la tendance de M. Daiches à garder intact, autant que possible, le texte traditionnel de l'Ancien Testament.

5. Le prof. S. ZEITLIN (Philadelphia): *The Jewish Calendar in Biblical and early Christian Times*.

The calendar which was used in the Bible was a solar one, and constituted 364 days. The reason for having 364 days, and not 365, as was universally known, is due to the fact that the Hebrews wished to have the holidays fall on the same day of the week as when they were first instituted; the festival of Passover should always fall on a Sunday, the feast of Tabernacles likewise should be on a Sunday. This could only be accomplished by having the year consist of 364 days, — 364 being divisible by seven.

The year was divided into four divisions according to the seasons, and began in the Spring. The year consisted of twelve months — thirty days each. Twelve times thirty make three hundred and sixty, but the Solar Year, according to their conception, had 364 days. They, therefore, added four days every

year. The Egyptians, who were of the opinion that the Solar Year embodied 365 days, and was divided into twelve months, of 30 days each, added the five days which were short, at the close of the year after the month of Messori. These five days were called by the Coptics the „little month”, and by the early Greeks, the „intercalated month”. The Israelites, however, added the special day every three months — in the first month, fourth month, seventh month and the tenth month. The reason for having the four days divided in this order, is that the Jews believed that the feasts of Passover and Tabernacles should always be on a Sunday. That can be accomplished only by a year of 364 days, divided in such a manner as to give every season ninety one days — ninety one being divisible by seven.

The year was short one day. To remedy this a cycle of forty nine years was instituted, divided into seven Sabbatical years. At the end of the seventh Sabbatical cycle, that is the 49th year, the 49 days which were short were added on Sunday between the great Fast and the Festival of Tabernacles. These 49 days were called a jubilee year, a year of Release, when the slaves were to be set free and the land which had been sold was to be returned to its original owner. The Law-Giver who inaugurated the Jubilee Year primarily for the calendar purpose, had in mind also to improve the status of Slavery, that is — to lessen their burdens, since a slave could then not work over 49 years. Likewise, real property could never be taken from the family, as all property had to be returned to the original owner during this period. So the Jubilee Year was supposed to be a great social economic institution in the life of the early Hebrews.

During the Hellenistic period, when the solar year was fixed by Ptolemy the Third as 365 and one quarter days, the Jews perceived that their calendar was not only a complicated one, requiring the addition of one day every three months, and 49 days at the end of every 49 years, but also an imperfect one; since the year does not have 365 days as they thought, but 365 and a quarter. They, accordingly changed their calendar from a solar into a lunar solar, in which the months were according to the moon, while the festivals were to be kept according to the equinoxes. In order to adjust the lunar months to the solar year they intercalated from time to time a special month of thirty days. This intercalation kept the festivals in the proper season

of the year; Passover after the vernal equinox, Tabernacles after the autumn equinox.

With this change, the Jubilee year disappeared entirely, and consequently the laws connected with the institution also vanished. They also found necessary, to shift the New Year from the spring to the fall.

Such was the state of the Jewish calendar during the Second Commonwealth after the fourth century. This calendar is that of the New Testament. The festival of Passover which Jesus celebrated and the Pentecost for which Paul went to Jerusalem was according to this calendar. The early Christians in the first three centuries of the present era, kept the festivals according to the same calendar. Passover was observed after the vernal equinox on the full moon, and Pentecost on the fiftieth day after Passover.

Although the Jewish calendar went through some changes and modifications, the days of the week were kept in the same order by the Jews, as at the time of the creation of the world. The early Christians who accepted Sunday as the day of rest, instead of Saturday, did not change the order of the days of the week. They merely changed the Sabbath from the seventh to the first day of the week, the Lord's Day. Likewise, the early Christians kept the Preparation Day, that is Friday, as a Fast Day, on which day Jesus was crucified. Hence, the hebdomadal order was kept intact not only by the Jews, but likewise by the Christians, and by the entire ancient civilized world.

M. O. EISSFELDT doute si, avec la théorie de M. Zeitlin, on peut s'expliquer l'origine du Sabbath. M. KRAUSS pense qu'on ne peut pas étudier le calendrier juif sans prendre connaissance du calendrier des peuples voisins, tandis que M. SIDERSKY rappelle que tous les peuples sémitiques ont eu, à l'origine, l'année lunaire.

Mercredi 9 Septembre, séance du matin.

(Petit Auditoire de l'Université)

La séance est présidée par le prof. G. A. COOKE.

6. Le prof. O. EISSFELDT (Halle): *Der Gott des Tabor und seine Verbreitung.*

Der durch das Thema angedeutete Gegenstand ist bedeutsam einmal für die Frage des Einflusses orientalischer Kulte auf den

Westen im 2. Jahrtausend v. Chr., sodann für das Verständnis der israelitisch-jüdischen Religionsgeschichte.

Dass der palästinische Berg Tabor eine Kultstätte, also Sitz eines Gottes war, bezeugen die beiden Stellen Deutn. 33^{18. 19} und Hosea 5¹, und die durch Textkorrektur sicher herstellbare Angabe des Philo Byblius, dass Φῶς, Πῦρ und Φλόξ ihnen an Grösse und Kraft überlegene Söhne gezeugt hätten, deren Namen den Bergen beigelegt worden seien ὧν ἐκράτησαν ὡς ἐξ αὐτῶν κληθῆναι τὸ Κάσσιον καὶ τὸν Λίβανον καὶ τὸν Ἀντιλίβανον καὶ τὸ Βραθύ. Das Βραθύ ist Schreibfehler für Θαβύρ = Θαβῶρ, und darunter ist nach dem Zusammenhang zweifellos der palästinische Berg zu verstehen.

Sehr viel zahlreicher sind die Belege für den auf dem rhodischen Berg Ἰταβύριον oder Ἀταβύριον geübten Kultus und für die zweifellos von diesem abhängigen Kulte des Ζεὺς Ἀταβύριος an anderen Stellen der Insel Rhodos, in Akragas auf Sizilien und auf der Krim. Diese Zeugnisse, teils literarischer, teils inschriftlicher Art, stammen aus den letzten fünf Jahrhunderten vor und den ersten zwei oder drei Jahrhunderten nach Christus. Ihr Inhalt lässt es aber als ganz sicher erscheinen, dass der Kultus auf dem rhodischen Ἀταβύριον schon im 2. Jahrtausend v. Chr. geübt worden ist.

Die Frage ist, ob die beiden Kulte, der des palästinischen Tabor-Ἀταβύριον und der des rhodischen Ἰταβύριον in dem Verhältnis historischer Abhängigkeit zu einander stehen oder nichts mit einander zu tun haben und nur zufällig gleich oder ähnlich klingende Kultort-Namen aufweisen. Bis in das letzte Drittel des vorigen Jahrhunderts hinein war die Ansicht ganz allgemein die, dass der Name Ἀταβύριον auf Rhodos semitisch sei und von den phönizischen Kolonisten der Insel herrühre. Dann ist im Zusammenhang mit der Reaktion gegen den „mirage phénicien“ die phönizische Kolonisation von Rhodos in Frage gestellt und damit auch die phönizisch-semitische Herkunft des rhodischen Bergnamens Ἀταβύριον bestritten worden. Man hat statt dessen etwa beide Namen, den des palästinischen und den des rhodischen Berges, für hethitisch erklärt (A. Fick 1905) oder das rhodische Ἀταβύριον aus dem Karischen abgeleitet und dann eine zufällige Ähnlichkeit der beiden Namen angenommen (Beloch 1894).

Sprachwissenschaftlich kann die Frage nicht entschieden werden, und ihre Verknüpfung mit dem Problem der phönizischen Kolonisation steht ihrer Lösung nur im Wege. Wohl aber vermögen religionsgeschichtliche Erwägungen den Ausschlag zu geben.

Die Belege für den palästinischen und für den rhodischen Berg unterscheiden sich dadurch, dass die ersteren in ihrer grossen Mehrzahl den Tabor als einfache geographische Bezeichnung kennen, während die letzteren fast immer Ἀταβύριον als Kultort-Namen anführen. Das legt von vornherein die Vermutung nahe, dass der rhodische Name von Haus aus nicht neutraler Berg-, sondern Kultort- oder Kultgott-Name war und erst sekundär, ähnlich wie heute noch „Kalvarien-Berg“ oder „Loretto“, als einfache Ortsbezeichnung gebraucht worden ist. Die Übertragung solcher Namen — das zeigen ja auch die eben angeführten Beispiele — von ihrer Heimat in andere Länder setzt keineswegs Kolonisierung der anderen Länder durch das Heimatland voraus, sondern eben nur kultische Beziehungen.

Fragt man nun, ob diese Vermutung durch das, was wir sonst von kultischen Einflüssen des Orients, speziell Syrien-Palästinas, nach Westen hin im 2. Jahrtausend v. Chr. wissen, bestätigt wird, so ist diese Frage mit Entschiedenheit zu bejahen. Die neuesten Ausgrabungen, wie die von Bēsān und von Rās eš-Šamra, lehren uns in zunehmendem Masse Götter als während des 2. Jahrtausends v. Chr. in Palästina-Syrien verehrt kennen, deren Kulte wir bisher nur oder vorwiegend ausserhalb Palästinas — in Aegypten und auf Inseln des Mittelmeeres — kannten wie den Ba'al Šaphōn, den Rešeph und den Mēkal, und es kann kein Zweifel sein, dass sie von Syrien-Palästina in diese anderen Länder gekommen sind. In die Reihe dieser von Palästina nach Westen gewanderten Kulte gehört auch der des Ba'al des Tabor oder des Zeus Ἀταβύριος, und die Stelle Deutn. 33, 18. 19, die den von Sebulon und Ischakar auf dem Tabor geübten Kult mit ihren gewinnreichen Handelsunternehmungen in Ost und West in Verbindung bringt und sagt, dass sie „Völker auf den Berg laden“, zeigt geradezu die Art der Ausbreitung dieses Kultes auf.

Es sind also alle vier in jener Sanchunjathon-Philo Byblius-Stelle genannten Ba'ale (ἐκράτησαν): der vom Kasios, der vom Libanon, der vom Antilibanon (= Hermon) und der vom Tabor auch sonst nachweisbar, und zwar alle vier als auch weit entfernt von ihrer Heimat bekannt und verehrt. Die wiederholt ausgesprochene Annahme, dass Sanchunjathon-Philo Byblius in der Tat, wie er will, aus dem 2. Jahrtausend v. Chr. stammende Angaben über Kultus und Mythos der Phönizier enthält, wird durch die hier gegebenen Ausführungen bestätigt, und es ist

mit Sicherheit zu erwarten, dass der grosse mythologische Text von Rās eš-Šamra, dessen Veröffentlichung hoffentlich nur noch eine Frage von Tagen ist, diese Annahme vollends zur Gewissheit erhebt. Vielleicht wirft er auch auf das hier behandelte spezielle Problem neues Licht.

Die Bedeutung unseres Gegenstandes für das Verständnis der israelitisch-jüdischen Religionsgeschichte liegt darin, dass hier aufs neue der Gegensatz zwischen der volkstümlichen Frömmigkeit und der prophetischen Religiosität klar wird. Der Spruch aus dem Mose-Segen Deutn. 33 18. 19. nennt die auf dem Tabor dargebrachten Opfer „rechte Opfer“, betrachtet also diesen zweifellos vorisraelitischen und vorjahwistischen Kultus als dem Jahwe dargebracht und dem Jahwe wohlgefällig. Hosea aber erhebt (5 1) gegen „die Priester, das Haus Israel und das Königshaus“ den Vorwurf, sie seien „eine Falle geworden für Mišpa und ein Netz ausgebreitet auf dem Tabor“, ist sich also des nichtjahwistischen Ursprungs des Tabor-Kultus bewusst und verwirft ihn darum. Auf Seiten der Propheten also ein für Jahwe begeisterter Radikalismus und Puritanismus im Gegensatz zu einer auch durchaus Jahwetreuen synkretistischen Toleranz, wie sie sich in den Erzählungen, Liedern und Sprüchen des Pentateuch spiegelt! Die Geschichte hat dem Radikalismus der Propheten recht gegeben, aber der Religionshistoriker darf trotzdem oder muss gerade deswegen versuchen, den von ihnen bekämpften Kulte und Göttern wieder zu ihrem Recht zu verhelfen.

(La communication sera publiée dans *Archiv für Religionswissenschaft*, Band XXX).

M. BUDDER rappelle que déjà Land a insisté sur l'intérêt des cultes cananéens pour notre connaissance du culte israélite. La parole est prise aussi par M. M. KRAUSS et ALBRIGHT et par M. EERDMANS, qui relève l'importance des anciennes relations entre la Syrie et la Grèce.

7. M. S. A. COOK (Cambridge): *The Debt of Old Testament Criticism to Kuenen.*

After referring to Scaliger as the founder of the modern study of Ancient History and to van Erpe's MSS as the foundation of Oriental studies at Cambridge, Dr. Cook spoke on Kuenen's English connections and his relations with Robertson Smith. These two and Wellhausen made the Hebrew prophets the pivot of Old Testament criticism. Kuenen's work on the literary-analysis of

the Old Testament was bound up with his work on the history and religion of Israel; and the weakness of the current treatment of problems of Deuteronomy and the Deut. history (Joshua — Kings) is its onesidedness and excessive specialism. Following Kuenen and Wellhausen, we know little indeed of the period of Elijah and Elisha, and Kuenen took what was then a daring step when he made Amos and the eighth century B.C. his starting-point. Subsequent criticism has often forgotten that, as Kuenen showed, the historical records in the Old Testament have been obscured by recognisable „theories” of history; it has confused the date of sources in their present form with that of their detailed contents, and there is uncertainty as to the precise changes in religion due to the prophets. Old Testament criticism, however, has rested upon the real gulf between the prophets and the conditions of their day and between the prophetic writings and other writings.

Kuenen's treatment of the prophets has often been attacked; but in opposing a false supernaturalism and in emphasising the superiority of ethical monotheism, was he not himself in the line of the prophets? While Baudissin and others have rightly argued that the prophets were not the first teachers of ethics, Robertson Smith showed that the prophets were the first to sever ethics from earlier naturalistic conceptions. Again while Baudissin rightly asserts, as against Kuenen (and Smith), that the Semitic god was not lord and ruler of nature, the fact is that (a) the god who looked after the tribesmen and gave them the gifts of nature was, as such, already god of nature, but (b) the explicit idea of „Nature” is late, and appears to be not earlier than the great changes beginning with the eighth century (Hebrew prophets, Zoroastrianism, Ionian natural philosophy). Hence the difficulty of reconstructing the pre-prophetic religion justifies Kuenen's starting-point in the eighth century.

Kuenen's work on National and Universal Religion has a new significance, for (after Baudissin) we have to ask what is meant by „popular” religion, and the religion of the „people”? and (after Baudissin and Smith) how far the religion of tribal, national and other units may be supposed to be really homogeneous, and whether agreement on certain vital principles overruled differences which were perhaps vital in other spheres? It is, in any event, significant that Old Testament criticism, as a progressive

study, is founded upon essentially common aims and principles by scholars differing widely in other respects, like those already named; and as Old Testament criticism advances and the aims and principles develop and widen, the international study of the Old Testament may well have far-reaching effects.

Finally, we are indebted to Abraham Kuenen for his many positive and lasting achievements, for the stimulating character of his work, even where we must dissent, and for an inspiring personal character, and we recall the Arabic saying quoted in a tribute to him at his funeral: „Thy speech has been like a shower of rain on a dusty day”.

M. BUDDE rattache à cette communication quelques réminiscences personnelles; prennent encore part à la discussion M. M. SIDERSKY et EERDMANS.

8. M. R. EDELMANN (Bonn): *Heimat, Alter und Rolle der synagogalen Poesie; Probleme und ihre Lösung.*

Nach 100-jähriger Forschung hatte man zuletzt auf Grund des herangezogenen Quellenmaterials die Vermutung aufgestellt, dass die synagogale Poesie in Palästina entstanden sei als Ersatz für den verbotenen gottesdienstlichen Vortrag, und dass ihre Blüte mit den Dichtern Jannai und Kalir um 700, bzw. 750 anzusetzen sei. Der Vertreter der älteren Poesie, Jose ben Jose, wird um das Jahr 650 angesetzt. Da eine Abhängigkeit der synagogalen Poesie von der arabischen in Bezug auf die poetischen Formen (Reim u. a.) allgemein angenommen wurde, wagte man nicht, die Zeit des Pijüt früher anzusetzen.

Man muss nun aber zwischen einer älteren Periode der synagogalen Poesie, die sich durch Einfachheit auszeichnet, und der späteren Poesie (dem Pijüt), die sowohl sprachlich als inhaltlich nicht leicht verständlich ist und einen Reichtum an poetischen Formen (Reim, Verseinteilung u. ä. m.) aufweist, unterscheiden. Der Vertreter der älteren Poesie, Jose ben Jose, lässt sich nicht datieren, und die Zwischenstufe zwischen den beiden Perioden der synagogalen Dichtung ist uns aus gewissen Gründen nicht erhalten.

Auf Grund von einem Zeugnis in der in der Geniza entdeckten Schrift des Pirkoi ben Baboi, die Ende des 8. Jahrhunderts verfasst wurde und somit 250—300 Jahre älter und von weit grösserem Wert ist als die bisher herangezogenen Quellen, und auf Grund

von sowohl altem als neuem, in der Geniza entdeckten, pijütischen Material lässt sich eine Vermutung aufstellen, die grössere Wahrscheinlichkeit besitzt als die bisherigen Annahmen: dass man nämlich in *Palästina die in Folge von Religionsverfolgungen von Seiten der Byzantiner verbotenen Stammgebete durch Poesien ersetzte*. Zu der Zeit befand sich die synagogale Dichtung auf ihrem Höhepunkt mit Jannai und Kalir. Diese Dichter müssen spätestens um 600 gelebt haben und jedenfalls vor der arabischen Zeit.

M. M. SELIGMANN, LOEWE et SIDERSKY présentent des observations; M. KRAUSS pense qu'il peut y avoir eu une influence des cantiques d'Ephraïm Syrus et de poètes byzantins du VI^e siècle, comme Romanos; il ne peut pas admettre que le *pijūt* aurait été admis par les Byzantins pour remplacer les prières tribales pendant le culte israélite. En outre il trouve que la chronologie de M. Edelman remonte trop haut, les persécutions des Juifs dont le conférencier a parlé ne sont pas celles exercées par les Byzantins, mais plutôt celles des Mahométans.

9. M. H. LOEWE (Cambridge): *Shetaroth in the British Museum* (avec projections).

The lecturer, after explaining the use of the root שטר and tracing its history in the English "Star Chamber" and "Star Inn" at Norwich, gave an account of the distribution of extant English Starrs. He dealt with those in the British Museum Collection, pointing out various palæographical details, e.g. the encircling of signatures and the use of double *yod* in suffixes (e.g. in *voreshai*, ירשיי to prevent confusion with the singular *voreshi*). He then shewed slides of the texts, explaining the rare forms עיקל (for Michael), מנשיר, for Manser (name of William I, Gulielmus Manser) and the origin of Shakespeare's Jessica (in יסכה of the Norwich Starrs). The lecture formed part of the introduction to the author's edition of *Shetaroth in the British Museum*, which can be obtained free of charge by members of the Jewish Historical Society of England (Secretary, J. M. Rich, Mocatta Library, University College, Gower Street, London, w. c.).

Prennent part à la discussion M. M. ZEITLIN, BIRNBAUM et DAICHES. M. KRAUSS relève l'importance qu'il y aurait à publier les „glossae sacrae”, comme p. e. *mamzer*, qui se trouvent dans l'ancienne littérature chrétienne, pour servir à l'étude de l'Ancien Testament.

10. Le prof. M. A. CANNEY (Bowdon, Cheshire): *The anthropological Approach to the Old Testament*.

Defining Anthropology as the study of mankind, or the study of the human history, *without racial or religious prejudice*, Professor Canney urged the necessity of approaching anthropologically the traditions, beliefs, and writings of the Egyptians, Persians, Babylonians, Arabs, Hebrews, Hindus, Romans, Greeks, and Christians. In the field of Old Testament studies, this approach is beginning to call for radical revision of the views prevalent among literary and historical critics. Old Testament historical criticism has been influenced largely by an evolutionist theory of the origin of civilization which no longer holds good.

An outstanding example of an anthropological approach to the Old Testament is Professor Sigmund Mowinckel, though he cannot be claimed as a member of the anthropological school (Diffusionists) which has abandoned the old idea of evolutionism. His *Psalmestudien* are simply epoch-making. Particularly valuable is the second volume (1922), in which, Professor Canney contended, he has demonstrated conclusively that many of the Psalms show familiarity with an annual Festival of the Enthronement of the King, representing Yahweh as taking the place of the King. This festival was fundamentally a New Year Festival like the Babylonian *Akitu*-festival, with a dramatic ritual, the main purpose of which was to infuse everything with new life. In a dramatic way the world was made new, its creation was re-enacted. In the ceremonial everything centred round the King. The King became a god, and re-created everything. This is in line with what was believed elsewhere. In his remarkable book *Kingship*, A. M. Hocart has sought to show that not only in Egypt, Syria-Palestine and Babylonia, but also in India and other countries, creation-stories are really ritualistic re-creation dramas which centred round the enthronement and re-enthronement of the King.

W. J. Perry in *Gods and Men* (1927) has emphasised the same thing. Professor Canney said that he himself since 1927 had held the view that the Flood-stories of the Sumerians, Babylonians, Hebrews and others belong to the same category. They are another class of dramatic ritualistic re-creation story. He suggested that another example of dramatic ritual is supplied by the story of the taking of Jericho. This story incorporates a

piece of dramatic ritual connected with the taking over of a city by a new King.

(The substance of the paper will be presented in greater detail in the *Journal of the Manchester Egyptian and Oriental Society*, No. xvii, 1932.)

M. DAICHES conteste les idées de M. Mowinckel, avec qui M. Canney s'était déclaré d'accord. Il pense aussi, de même que M. COOK, qu'il est inadmissible de séparer le Nouveau Testament de l'Ancien Testament. M. EISSFELDT enfin, tout en reconnaissant la grande importance de l'anthropologie pour les recherches dans l'Ancien Testament, pense que cette méthode a aussi ses côtés dangereux, parce qu'elle traite souvent ensemble des phénomènes qui, en réalité, sont tout différents.

Jeudi 10 septembre, séance du matin.

(Petit Auditoire de l'Université)

La séance est présidée par le prof. D. SIDERSKY.

11. M. S. H. BLANK (Cincinnati): *A Hebrew Bible MS in the Hebrew Union College Library.*

A Sephardic MS from the 13th century containing most of the Latter Prophets and the Hagiographa with Masorah. Additional pages of the same MS are in the National Library of Leningrad. The text is with some exceptions vocalized according to the ben Asher tradition. The consonant text contains many alterations and in its original form differed considerably from the MT. Many of the variants agree with ancient versions and are in some cases found in this MS alone. Otherwise consonant variants in our MS are found predominantly in MSS vocalized according to the ben Naftali tradition. This suggests that the ben Naftali school possessed a slightly divergent consonant text and was not concerned with the vowels and accents merely.

Marginal notes in the MS refer to a hitherto unknown Masoretic authority, Moses ʿAlruṭi.

Prennent part à la discussion M.M. P. KAHLE, KRAUSS et DAICHES.

12. Le prof. K. BUDDE (Marburg): *Der Baum der Erkenntnis in der Paradiesesgeschichte.*

Gegenüber einer Äusserung von Adolphe Lods, dass es sich

bei dem Baume der Erkenntnis nicht handle „de la faculté de distinguer le bien du mal *moral*“, sondern um „l'intelligence, la raison“, vertritt der Vortragende die erstere Anschauung. Er führt den Nachweis dafür zunächst aus der Einführung des Baumes und dem Verbot von seiner Frucht zu essen in Gen. 2:16 f. und den Versen, die von seiner Wirkung erzählen, im Anfang von Kap. 3. Beidemale scheint damit gerechnet zu werden, dass der Mensch sittliches Unterscheidungsvermögen noch nicht besitzt; wohl aber setzen 2:19 f. beim Manne, 3:4 f. beim Weibe volle Intelligenz bereits voraus. Ausdrücklich aber stellt der Erzähler in 2:25 an einem Beispiel fest, dass das erste Paar noch ohne sittliches Bewusstsein ist, und in 3:6 f. dass es dieses Bewusstsein durch den Genuss von der Frucht des Baumes gewinnt. Der Baum ist also der Baum der Erkenntnis von sittlich Gut und Böse, *der Baum des Gewissens*.

(La communication sera publiée dans la *Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft*).

Dans la discussion, à laquelle prennent part M.M. DAICHES et SIDERSKY, ce dernier, comme président de la séance, rend hommage à M. BUDDE comme le Nestor des savants qui s'occupent des recherches de l'Ancien Testament.

13. Le prof. B. D. EERDMANS (Leiden): *Origin and Meaning of the Aramaic Part of Daniel.*

The difference between the Aramaic part of Daniel and the Hebrew chapters is not only a difference of language but also of general tendency and background.

The Hebrew chapters refer to the period of oppression by Antiochus Epiphanes. Their author has accurate knowledge of the wars between Egypt and Syria in the 3rd century B.C. The chapters contain perspicuous allusions to the end of the Persian empire, the reign of Alexander, the Ptolomees and the Seleucides. The difficulties that arose about 175 B.C. have his special attention.

We do not find in these chapters any reference to the period from which they are dated, the 6th century B.C. The names of Belsassar, Darius, Cyrus are only mentioned in the introduction of the visions as a pure matter of form. The author evidently has a very confused conception of the reign of those kings. He

supposed Susa in Elam to have been the residence of the Babylonian king Belsassar (8 : 1).

In the Aramaic part no allusions to the Greek period occur. The historical background here is the Babylonian empire of Nebukadrezar and his successors.

This is generally admitted as far as the tales about Daniel are concerned. The two chapters that contain visions are supposed to refer to the same period of oppression as the Hebrew chapters do.

But this interpretation of the visions is not justified, however common it may be. I emphasize that we have to confine ourselves to the text of the visions and that we have to interpret each vision by its own text. Each vision finds in the book itself its own interpretation, that is given to Daniel by one of the angels. So it is not right to interpret chapter 2 by utterances in chapter 7 and to explain the meaning of chapter 7 by references to chapter 2.

The first vision is the dream seen by Nebukadrezar and explained by Daniel. The king saw the image of a man. This image is a whole substance by itself. The various parts of the body belong to it and the whole image is destroyed as its feet are smitten by a stone. As the head is said to be a king and the other parts of the body are also kings, the image obviously represents a king and his successors, a dynasty, Nebukadrezar and his successors Amil-Marduk, Nergalsarusur, Nabunaid.

The four parts of the body that are mentioned are explained to Daniel as to represent a malkhu. This word means government, reign of a king. We learn this from Dan. 6 : 28 "Daniel prospered in the malkhut of Darius and in the malkhut of Cyrus."

The head of gold is Nebukadrezar, the breast of silver is a reign inferior to his reign (v. 39). The common interpretation of the breast of silver as the Persian empire overlooks the fact that the Persian empire was of greater importance and extension than the empire of Nebubadrezar.

The Greek empire of Alexander covered a greater extension than that of the Persians and cannot have been compared to brass if the smaller Persian empire was compared to silver.

The fourth reign was a government by two kings. This is perfectly clear if we explain this as a reference to the reign of

Nabunaid. Officially and formally Nabunaid was the reigning king. But his son Belsassar practically was the reigning power. He was the chief of the army. His father used to remain in his countryplace Tema and lived far from the real court, that centred round his son. They were the two kings related one to the other by the seed of man (2:43), one of iron and one of clay.

It is evident that the interpretation of this malkhu as the dynasties of the Ptolomees and Seleucides does not meet the words of the text. Two separate empires, that are in constant war with each other cannot represent one kingdom with two kings.

The Persian hords, coming down from the mountains of Elam, are described as a huge piece of rock that destroyed the Babylonian dynasty and became a great mountain, filling the earth.

The vision of Chapter 7 relates that Daniel saw four great beasts coming up from the sea. These beasts came up one after another, but they all existed at the same time. They were contemporaries. We learn that these beasts are four kings (malkhin v. 17). The fourth beast is said to be a fourth kingdom that shall devour the whole country.

Four kings and a fourth kingdom, all existing at the same time cannot be interpreted as four world-empires succeeding one another and flourishing after the destruction of their predecessors. The old Christian interpretation here has led on a wrong track.

The interpretation of the beasts as the Babylonian, Median, Persian and Greek empires, or as the Babylonian, Medo-Persian, Greek and Roman empires disagrees with the text. At the day of judgment the fourth beast was slain and its body was burnt with fire and as for the rest of the beasts, their dominion was taken away, yet their lives were prolonged to a season and a time (v. 12).

The first, second and third beasts were still alive after the fourth beast was burnt. I do not see how this can be explained if the fourth beast is interpreted either as the kingdom of the Seleucides or as the Roman empire.

We understand the text if we assume that the four beasts are four empires, existing in the 6th century B.C., that were conquered by Cyrus the Persian. These kingdoms are Egypt, Media (combined with the rest of the Assyrian empire), the kingdom of Croesus (Lydia) and Babylon.

This implies that the fourth beast is the Babylonian kingdom

and that the 11th horn is a Babylonian king. Furthermore it implies that the Saints of the most High, who receive the kingdom, are the Jewish people aided by the Persians.

Ad 1. The ten horns of the fourth beast were all seen at the same time. (It was different from all the beasts that were before it. It had ten horns.) If we interpret the ten horns as ten successive kings we fail to understand how the small eleventh horn can come up between the other horns and pluck three of the first horns out of their roots.

Ten kings in one kingdom can only be explained as an allusion to ten local kings, who obeyed to the central power of the King of kings. This title King of kings was the title of the Babylonian ruler (Ez. 26:7, Ezra 1:2). The fact that Nabunaid ascended his throne by revolution and murder explains the three horns that were cut down.

Of the eleventh horn it is said that he tried to change the times and the law. This corresponds to the repeated refusal of Nabunaid to go up to Babylon in order to celebrate the New-Year and to conduct Bel to the meeting of the gods, in which the destiny of man was to be decided. By this refusal no such meeting was held in 549 and in three successive years 546—543.

The eleventh horn is said to have oppressed the Saints. The 2nd Isaiah complains of the oppression of the Jews in this period. They were in the furnace of affliction (48:6). They feared the fury of the oppressor (51:13), they were sunk into pits (51:14) and were prisoners in the dungeon (42:7). This agrees with the statement that the 11th horn made war with the saints and prevailed against them.

Ad. 2. We know from the 2nd Isaiah that Cyrus was highly appreciated by the pious Jews. The prophet did not refrain from announcing Cyrus as the Jewish Messiah, the anointed one.

The Persian kings protected the Jews. More than a century after the reign of Kambyzes the Papyri from Elefantine bear testimony to the favour of this king towards the Jews in Yeb.

We can only guess for the reason of this protection. It may be that the Jews in exile, who had no temples and brought no sacrifices, made the impression upon the Persians of being adherents to a religion that was very like their own. The Jews seem to have encouraged this opinion by addressing their old national god in these days as the God of heaven.

The meaning of the visions in the Aramaic part of Daniel is

the announcement of the destruction of the Babylonian empire and of the coming of the kingdom of Jews and Persians. The visions correspond to the prophecy Isaiah 45.

The narrative which contains these visions is originally a popular tale (of the same kind as the story of Achikar) that glorified the divine protection of a Jewish exile, famous for his piety and his devotion to the God of Israel.

The name Daniel was already known to Ezechiel as the name of a man saved from trouble by religious sincerity.

The present text of the narrative cannot be older than the 4th Century B. C. This is proved by the language and the historical inaccuracies.

The tales contain some instances of local colour. Daniel is called famous for untying knots (5:12). Probably these stories were told by the exiles long before they were committed to paper.

Later Hebrew writers used this Aramaic story for their own purpose, the encouragement of their people in their revolt against the Greek king Antiochus Epiphanes.

(Le contenu de cette communication a paru plus détaillé dans le livre de l'auteur *Godsdienst van Israël*, Utrecht 1930, Tome II; p.p. 49—55).

M. G. CH. AALDERS pense qu'il doit avoir existé une version hébraïque et une version araméenne du livre de Daniel et qu'une partie de la première version a été perdue et remplacée par la partie correspondante de l'autre version.

Vendredi 11 septembre, séance du matin.

(Petit Auditoire de l'Université)

La séance est présidée par le prof. J. PEDERSEN.

14. Le prof. W. F. ALBRIGHT (Baltimore): *Exilic and Post-exilic Judah in the Light of Palestinian Archaeology*.

The progress of Palestinian archaeology has now brought us to a point where we can speak with confidence on the chronology of the period in question. This is due partly to the progress achieved by Petrie, Bliss, and Macalister in the years 1890—1909 (followed unfortunately by a marked set-back in the final publication of *Gezer* in 1912), but especially to the results of the excavations at Samaria and Beth-zur, as well as to the long-continued studies

of Père Vincent. In the summer of 1931 a joint expedition began work at Beth-zur north of Hebron, on behalf of the Presbyterian Theological Seminary of Chicago and the American School of Oriental Research in Jerusalem, under the charge of O. R. Sellers and W. F. Albright. One result of the first campaign has been to remove the last doubts regarding the chronology of the two archaeological periods known as Early Iron II and Early Iron III, and to show that the transition from the first to the second actually fell in the sixth century B. C. Stamped jar-handles of Persian date and archaic „atticizing” coins found with pottery of typical Early Iron III type prove this. The new material shows clearly that there was only a very slight and gradual change in ordinary local pottery from the middle of the fifth to the middle of the second century B. C., and that the outstanding difference is in the character of the imported ware.

Historically interpreted, the archaeological data from different towns in Judah enable us to take a much more definite position on many questions than has hitherto been possible. A large number of sites in Judah shows a complete interruption of occupation in late Early Iron II, i. e., in the seventh or sixth centuries. The evidence of seals, etc., shows that this interruption belongs to the time of the great Chaldaean invasion, B. C. 588—6, and that recent theories tending to diminish the importance of this catastrophe are unjustified. The corollary of these theories has naturally been the denial of the correctness of the Chronicler's account of the Restoration. While archaeological evidence cannot yet establish the latter, it does show that the occupation of Judah during the sixth and fifth centuries was extremely thin. It also enables us to understand the nature of the civilization of the Persian period, which was much more closely related to that of the following Hellenistic age than has generally been supposed. The art of Palestine in the Persian period shows the same character as that of other parts of the western Persian Empire, and bears a very close relation to contemporary Greek art. Direct Greek influence is abundant, and may be seen, for instance, in the introduction of the archaic Attic drachma (*darkemon* of the Chronicler) into Palestine at the beginning of the fifth century B. C. Six coins of this type, known currently to numismatists under the unhappy term „Philisto-Arabian”, were found at Beth-zur.

To select one subject for particular consideration, out of the

multiplicity of material, attention may be called to the official seals of the Temple Treasury. In 1926 the speaker published a paper in the *Journal of the Palestine Oriental Society*, in which he discussed these seals, found impressed on jar-handles of the fifth and fourth centuries B. C., found in considerable numbers at Jerusalem, as well as at Gezer, Jericho, Tell en-Naşbeh, etc. The relative chronology of the three types is fixed by the pottery, as was agreed by Père Vincent, who accepted the views of the speaker. The latter would now modify his explanation of the oldest series, that of four characters arranged in monogram fashion. Instead of reading 'Adayah with Clermont-Ganneau, he now reads *Yeda'yah*, name of the family of high-priests in the fifth century. From the work of the Chronicler we learn that the official stamps of this period bore the names of families rather than of individuals (cf. Neh. 10: 1 ff., etc.). A *terminus a quo* for the dating is given by the fact that a number of the stamps employ the Greek *theta* for 'ayin, like the contemporary coins of Gaza; they must, therefore, be later than the beginning of the fifth century. The second type of stamps contains a pentagram, with the name *Shelemyau* in archaizing (not archaic!) characters. Shelemyah was the name of the treasurer appointed by Nehemiah between 444 and 432 B. C.; the number of these seals suggests that the treasurership remained for some time in his family. The third type contains the name *Yahu* or *Yah* (Yahweh) in Aramaic characters, which vary from lapidary to extremely cursive forms. These seals are dated by all scholars of competence to the fourth century B. C.; they are intimately associated with the well-known coin bearing the name *Yahu*, which is probably of Jewish origin.

M. S. A. COOK présente quelques observations.

15. Le prof. TH. H. ROBINSON (Lynwood): *The Origin of the Tribe of Judah*.

This paper is an attempt to trace back the traditions respecting the tribe of Judah. The view which dominates our Old Testament is comparatively late, and we cannot trace it back beyond the first half of the monarchy. It is represented by the references in the Samson story, in Dt. 33 and in Gen. 49.

In Jud. 5 however, which cannot be later than 1190 B. C. we have no mention of the tribe of Judah, and this suggests that it was not yet recognised as a tribe of Israel.

The story of the Israelite settlements in Palestine ascribes certain conquests to Judah, sometimes alone and sometimes in combination with other tribes. The formal account is found in Jud. 1, but this must be considered in connexion with other references.

Hormah, to judge from a comparison of Num. 14:45, 21:1-3 and Jud. 1:16-17 was taken by "Judahites" *before* the main invasion of Palestine.

Arad, north of Hormah is occupied by Kenites (Jud. 1:16).

Debir, taken by a Kenizzite.

Hebron, occupied by a Kenizzite.

(These conquests appear in the reverse order in Jud. 1, but that may be ascribed to the later theory according to which all Israel together invaded Palestine under Joshua).

Gen. 38 suggests that Judah had long been in the land before the invasion. The earliest form of the traditions of southern conquest speaks only of Kenites and Kenizzites. We may, then, conjecture that Judah was a Canaanite people, into which these (and other?) Aramaean clans made their way, and that they were welded into a single whole by the Philistine attacks.

M. ALBRIGHT présente des observations.

16. Le prof. D. SIDERSKY (Paris): *Josué à Gabaon*.

C'est au chapitre X du livre de JOSUÉ qu'est relatée la bataille de Gabaon, récit terminé par les deux versets suivants:

12. C'est alors, en ce jour où Yahwé mit l'Amorréen à la merci des Israélites, que Josué fit appel à Yahwé et dit (en présence d'Israël):

„Soleil, arrête toi sur Gabaon!

„Lune, fais halte dans la vallée d'Ayyalon!”

13. Et le soleil s'arrêta et la lune fit halte, jusqu'à ce que le peuple se fût vengé de ses ennemis, ainsi qu'il est écrit dans le *Sepher Hayashar*. Et le soleil, immobile au milieu du ciel, différa son coucher de près d'un jour entier.

Ces deux versets ont été insérés au milieu du récit de E (source élohiste) par un rédacteur qui cite et commente deux vers antiques sur la bataille de Gabaon. Ayant pris à la lettre les images du poète, il les a transformées en une prière adressée par Josué à Yahwé. Ces deux vers antiques, placés par le poète dans la

bouche de Josué, avaient été probablement inspirés par quelque phénomène astronomique, dont nous allons essayer de retrouver l'origine.

GABAON, l'ancienne cité royale des Hévéens, est presque unanimement identifiée avec la localité appelée „EL-DJIB” (près *Ramah*), dont la position géographique est marquée par $35^{\circ} 10'$ longitude (à l'est de Greenwich) et de $31^{\circ} 50'$ latitude boréale. — D'après les récits bibliques, la bataille de Gabaon a eu lieu dès le début de la pénétration des Israélites en Canaan, peu de temps après la prise de Jéricho, et c'est la connaissance de l'époque exacte de cette dernière qui nous permettra de fixer approximativement la date de l'événement qui avait inspiré notre poète.

Or, les ruines de Jéricho ont fait l'objet de nombreuses études archéologiques par divers savants, avec des conclusions fort divergentes sur les problèmes chronologiques soulevés.

Dans une récente publication le P. HUGHES VINCENT en a fait une étude critique très serrée, en concluant que les dates relativement basses proposées par quelques savants pour l'époque de la destruction de Jéricho étaient mal assurées et pourraient être remontées sans inconvénient. Cette opinion vient d'être confirmée par M. DUSSAUD, en comparant la céramique de Jéricho avec celle récemment découverte à Ras-Shamra.

Pour tirer au clair cette troublante question, M. le Professeur JOHN GARSTANG (Liverpool) a résolu de reprendre par des nouvelles fouilles archéologiques l'étude chronologique du site. Ayant examiné plus de 20.000 tessons et constaté l'absence complète de céramique mycénienne au-dessous de la couche de destruction, alors qu'il en avait justement trouvé en dehors de la ville détruite, il en a tiré la conclusion très nette que la prise de Jéricho par Josué doit remonter vers 1400 avant J.C.

Ayant eu lieu peu de temps après la prise de Jéricho, la bataille de Gabaon devra donc être située vers le commencement du XIV^e siècle avant J.C. Cette considération va nous permettre d'expliquer de la manière suivante le miracle de Josué.

Un calcul astronomique nous apprend que le 2 mars 1399 avant J.C. s'est produite une éclipse de soleil qui fut totale au nord de l'Égypte et partielle en Palestine. A Gabaon, au nord de la courbe centrale, l'éclipse ne fut que partielle; mais sa grande phase avait atteint 10.5 digiti, soit environ 88 % du diamètre du soleil, obscurcis par le cône d'ombre de la lune

interposée. Commencée à 13 heures 16 minutes, le milieu de la grande phase arriva à 14 heures 34 minutes. Puis, le disque solaire se dégagea graduellement, et à 15 heures 48 minutes l'éclipse était finie, mais le soleil ne se coucha qu'à 17 heures et demie.

Dans l'hypothèse qu'à cette date du 2 mars 1399 av. J.C. avait eu lieu la bataille de Gabaon, on s'explique aisément que les guerriers israélites avaient dû être effrayés par l'arrivée du crépuscule avant la fin de la bataille. C'est alors que Josué, ayant remarqué que le soleil était encore très élevé au-dessus de l'horizon, avait tranquilisé ses guerriers, en leur promettant que le soleil ne se coucherait qu'après qu'ils auraient triomphé de leurs ennemis. En effet, le coucher du soleil n'eut lieu qu'environ trois heures après la grande phase de l'éclipse. Le poète s'en est inspiré en plaçant dans la bouche de Josué les deux vers cités plus haut, reproduits par le rédacteur du texte biblique, accompagnés de son commentaire.

(La communication paraîtra probablement dans le *Jewish Quarterly Review*).

La séance est continuée dans le Laboratoire Botanique.

17. M. P. L. O. GUY (Chicago): *Recent Excavations at Megiddo* (avec projections).

During the three years which have elapsed since the Oxford Congress some forty thousand square metres have been added to the twelve thousand then excavated on the tell itself, and remains of several periods ranging from the fourth to the thirteenth centuries B.C. have been laid bare. These are being excavated stratum by stratum, and aerial photographs taken from a small captive balloon are being found most useful as an aid to distinguishing one stratum from another.

On the East slope a further thirty-five hundred square metres have been added to the twelve thousand previously excavated to bed-rock for dumping on. A notable find here has been a collection of 48 measurable skulls and other human remains dating definitely from the early bronze age. These were found in a confused mass, and had perhaps been removed from rock-cut shaft tombs found nearby.

Several of such tombs have been dug and have yielded abun-

dant furniture of two periods (*a*) the latter part of the early bronze age, to which curious tea-pot-shaped vessels (some hand-made and some wheel-made) belong, and (*b*) the latest part of the late bronze age, or the thirteenth century B.C.

The thirteenth century burials (which are well-dated) have been particularly rich in pottery and bronzes, among the former being a unique decorated pot 32 centimetres high, with both geometrical and animal designs in reddish brown paint on a cream slip, to which the name of the "Megiddo Vase" has been given.

In the south-west part of the city-mound an extensive water-system has been discovered. Access to this from inside the city was obtained by a staircase of nearly two hundred steps which led down first through a shaft of masonry and then through one cut in the rock to a depth of thirty-seven metres below the surface of the mound. Here water-level was reached, and a tunnel fifty metres long was followed throughout its length. This led to an older rock-cut chamber measuring roughly 23 metres long, over 7 metres high and 4 to 5 metres wide, which had originally been entered by an opening outside the city, at the foot of the mound. The guard of this entrance had evidently been killed while asleep in his niche, and his skeleton was found there.

Some time after the guard had been killed, the original entrance was blocked by a massive wall of great stones, the shaft and tunnel were made (the latter being worked from both ends), and access from that time onwards was possible only from inside the city.

The older system is to be dated to some so far indefinite part of the bronze age: the later is provisionally assigned to the tenth century B.C., and associated with the reconstruction of Megiddo by King Solomon, mention of which is made in *Oriental Institute Communication* No. 9 (University of Chicago Press: 1931).

(Le contenu de cette communication paraîtra dans les *Oriental Institute Communications* publiés à Chicago).

Après cette communication le président clôt les travaux de la section après quelques mots de louange pour l'accueil réservé aux membres de la section à Leiden.

SECTION VIII — ISLAM.

Präsident: Le prof. A. J. WENSINCK.

Secrétaire: M. C. ADRIAANSE.

Mardi 8 septembre, séance du matin.
(Grand Auditoire de l'Université)

Le président, le prof. A. J. WENSINCK, après avoir souhaité la bienvenue aux membres de la section, rappelle à leur souvenir les islamologues que la science a perdus depuis le Congrès d'Oxford. Parmi eux il mentionne plus spécialement le professeur THEODOR NÖLDEKE, décédé le 25 décembre 1930. Pour honorer sa mémoire les présents se lèvent pour quelques moments de leurs sièges.

Le président prie ensuite le prof. L. MASSIGNON de prendre la présidence.

1. Le prof. J. SCHACHT (Freiburg im Breisgau): *Šarī'a und Qānūn im modernen Aegypten.*

Nach einer einleitenden Übersicht über die wichtigsten Punkte innerer Auseinandersetzung zwischen islamischer Rechtstheorie und Rechtspraxis, bei der die osmanischen Qānūnnāmes und die Meğelle in ihrem Verhältnis zur Šarī'a kurz analysiert werden, bespricht die Mitteilung die Fälle von Qānūn-Gesetzgebung der islamischen weltlichen Obrigkeit im modernen Ägypten auf Gebieten, in denen die Šarī'a bisher herrschte und zum Teil wenigstens auch weiter herrschen soll, nämlich im Waqf- und Familienrecht. Unter dem Einfluss westlicher, vor allem politischer Ideen will sich die legislative Gewalt ihre Grenzen nicht mehr von der Šarī'a vorzeichnen lassen, sich auch nicht mehr mit den von der Šarī'a in der Praxis aufgegebenen Gebieten begnügen, sondern ihrerseits den Geltungsbereich der Šarī'a bestimmen, ihren bisherigen Anwendungsbereich einschränken und selbst in das ihr überlassene Gebiet durch starke gesetzgeberische Änderungen wesentlich eingreifen. Dabei vermeidet man es aber im Rahmen des Möglichen,

das traditionelle System auf den Gebieten, die man als änderungsbedürftig ansieht, einfach beiseite zu schieben, sondern sucht die geplanten Modifikationen sekundär durch irgendwelche überlieferten, dazu passenden Ansichten zu belegen. Die Verknüpfung von sachlich kühnsten Neuerungen mit der Wahrung des Scheines der Šarī'a-Gemässheit in Einzelzügen bildet wohl den auffälligsten Zug dieses ägyptischen juristisch-legislativen Modernismus und trennt ihn merklich von anderen Richtungen. Über die Kritik an dem traditionellen System und allgemeine Reformvorschläge hinaus liegen hier die ersten praktischen Versuche wirklicher modernistisch-islamischer Gesetzgebung vor. Diese Mischung von Šarī'a und Qānūn ist eine Übergangserscheinung, aber bezeichnend für die Wandlung der Geister; schon gibt es im Lager der 'Ulamā' Stimmen, die dem modernistischen Streben in wesentlichen Punkten entgegenkommen. Der Schlussabschnitt versucht, diese Charakteristik der Bewegung näher auszuführen.

(Die Mitteilung wird in vollständiger und erweiterter Form in der Zeitschrift *Der Islam* erscheinen).

2. M. R. SAID-RUETE (Londres): *Die Al Bu-Said Dynastie in Arabien und Ost-Afrika.*

Die Al-Bu-Said Dynastie, die bis zum heutigen Tage in Oman und Zanzibar regiert, stammt aus dem Yemen, von wo die Auswanderung nach Central-Arabien und alsdann weiter nach Oman erfolgt sein soll. Von geschichtlicher Bedeutung ist die Ausdehnung ihres Machtbereiches nach der fernen Ostküste von Afrika und weit in das Innere des Continents hinein; sowie die Knüpfung von bedeutenden Handelsinteressen und gewichtigen politischen Verbindungen mit einer weiten Umwelt: bis China und nach den Vereinigten Staaten Amerikas reichend.

Der Gründer der Dynastie, AHMED BIN SAID, ein Mann makelloser, wenngleich bescheidener Abkunft, stand als Wali von Sohar in den Diensten des letzten Herrschers aus dem Hause der Yaareba, für den er erfolgreich gegen die Angriffe der Perser kämpfte, und bei dessen Tode in 1741 er zum Imam, dem auch die weltliche Macht zufiel, gewählt wurde. Von kraftvoller und weitsichtiger Entschliessung, vertrieb er die Perser aus Oman und festigte die schwer erschütterte Herrschaft der Araber in Ost-Afrika. Indem er die Tochter des letzten Yaareba Herrschers heiratete, versöhnte er seine Stellung mit den Anhängern der entthronten Dynastie.

Er schuf eine starke Seemacht, mit deren Hülfe er die Perser aus dem Gebiet des Shatt el Arab verdrängte. Mit dem Mogul Kaiser schloss er ein Schutz- und Trutzbündniss. Unter seiner Regierung besuchte Niebuhr Muscat. Die von ihm zu Gunsten seiner Söhne durchgeführte Decentralisation der Verwaltung bewährte sich nicht und bedeutete auch unter seinen Nachfolgern eine Quelle steter Unruhen. Er starb 1783 in Rostak.

Sein Tod löste hartnäckige Kämpfe um das Imamats aus. In Oman ist die Gestaltung dieser Function zurückzuführen auf den Abfall der Anhänger des Khalifen Ali in 657. Deren Glaubenssätze, die sich von denen der Sunniten und Schiiten in sofern unterschieden als sie nur Abu Bekr und Omar als Nachfolger des Propheten anerkennen und die Würde des Imamats der Wahl seitens der Stammeshäupter unterwarfen, auch diese widerrufen werden konnte, wurde von Abdullah bin Ibadh, dem Gründer der Secte der Ibadiyah, aufgegriffen. SAID BIN AHMED war der Letzte, der die Würde in ihrer eigensten Bedeutung ausfüllte.

Dieser folgte seinem Vater in der Regierung, bis ihm die weltliche Macht von seinem Sohn HAMED entrissen wurde. Auch hatte er sich der ehrgeizigen Pläne seiner Brüder SEIF und SULTAN zu erwehren. Der Letztere folgte ihm in der Regierung. Dieser schloss mit der Indischen Regierung in 1798 einen Vertrag, der die Errichtung einer Faktorei und Garnison in Bunder Abbas vorsah, gleichfalls die Zulassung eines Britischen Agenten in Muscat. Auch wurden auf Englands Betreiben Franzosen und Französische Schiffe in Oman zeitweilig nicht zugelassen. Er unternahm in 1803 die Pilgerfahrt nach Mekka und fand in folgendem Jahre den Tod bei einem Seegefecht mit den Cowasim Piraten in der Nähe von Bunder Abbas.

Ihm folgte die markante Persönlichkeit seines jugendlichen Sohnes SAID BIN SULTAN. Unterstützt durch seinen älteren Bruder SALIM bekämpfte er seinen Onkel KAIS BIN AHMED und seinen Vetter BEDR BIN SEIF, die ihm die Regierung streitig machten. Der Cowasim Piraten hatte er sich im Norden zu erwehren, die Wahhabiten fielen verschiedentlich in das Land ein. Die Regierung von Bombay ließ ihm zeitweilig Hülfe gegen seine Widersacher. Sobald die Verhältnisse ihm freieren Spielraum gestatteten, ging er daran seine Herrschaft in Ost-Afrika zu erweitern und zu festigen und diesen Besitz wirtschaftlich zu entwickeln. Mit England traf er ein Abkommen zur Abschaffung des Sklaven-

handels in seinen Ländern. Nach den einstimmigen Zeugnissen seiner Zeitgenossen war Said bin Sultan eine Persönlichkeit ungewöhnlich hoher menschlicher Eigenschaften. Er starb nach einer mehr als 50-jährigen Regierung in 1856.

Nach seinem Tode trat eine Trennung der Regierung zwischen Oman und Zanzibar ein, zu deren Regelung die Indischen Behörden vermittelnd eingriffen. Beiden Ländern, in denen heute Grossenkel Said bin Sultans an der Regierung sind, hat es bisher nicht an kraftvollen Persönlichkeiten gefehlt. Unter dem Wechsel der politischen Verhältnisse hat sich im Laufe der Zeiten jedoch eine wesentliche Verringerung der Machtfülle und des territorialen Gebietes ergeben.

(Der Wortlaut des Vortrags wird in der Zeitschrift *Der Islam* erscheinen).

L'EMIR CHEKIB ARSLAN présente quelques observations.

3. Le prof. L. MASSIGNON (Paris): *Les contacts de la secte syrienne des Nuseïris avec la Perse, d'après la littérature shî'ite orthodoxe.*

On envisage communément les Nuseïris (ex-Alaouites, des montagnes de Lattaquié) comme la survivance directe, par coïncidence géographique, des vieux cultes du paganisme syrien, déguisée sous le voile commode d'une hérésie musulmane shî'ite.

Il faut reviser cette position; déjà l'identité proposée des „Nazireni" avec les Nuseïris, phonétiquement impossible, est géographiquement controuvée (le *Fur'at al Nâzirân* existe encore, plus au S. E., près du lac de Hums).

La documentation nuseïrie proprement s'accroît lentement depuis la *Bâkûra* d'Adhanî, et la thèse de Dussaud; publ. du *Ta'rîkh al-'Alawîyîn* de Ghâlib Ṭawîl; et des mss. Nieger (*Majmû'* de Ṭabarânî, extr. dans mon *Recueil*). Elle nous montre le dernier fondateur de la secte, Husayn bin Hamdân Khaṣībî (± 346/957) honoré et protégé par la dynastie shî'ite des Hamdanides à Alep.

Les recueils de *rijâl* des shî'ites, tels que le *Muntahâ al maqâl* d'Astarâbâdî et le *manhaj* de Bihbihânî (qui transcrivent le nom de Khaṣībî par „Ḥaḍînî"; Must. Jawâd, qui l'a remarqué aussi, ap. rev. *Lughat al-'arab* IX—6, 470—472, a tort de conclure que c'est la bonne) connaissent le nuseïrisme, qui n'est qu'une forme de la vieille hérésie des „ghulât mukhammisa 'aynîya", dont les anecdotes et les concepts survivent dans bien des livres shî'ites orthodoxes; les principales données théologiques sur le rôle de

Salmân dans ces ouvrages (de dévotion: cela va jusque chez un sunnite comme Qundurî: *yanâbî*^c) sont empruntées aux œuvres de Khaṣîbî.

Le nuseîrisme serait plutôt une survivance du substrat iranien; je ne crois pas; les encapsulations iraniennes dans le nuseîrisme proviennent d'un fonds commun arabisé bien antérieur à Khaṣîbî; et j'espère prouver qu'il remonte, comme la gnose islamique primitive, à certains *zanâdiqa* de Kûfa. Ce seraient les éléments *hamrâ* c'est-à-dire persans arabisés de la garnison de Kûfa, qui auraient contenu des éléments mazdakites (après 527 de notre ère, transférés à Hîra); et ces éléments, incorporés comme clients dans les tribus arabes de Kûfa, plus d'un siècle avant l'Islam, auraient donné au shîisme politique de ces tribus (semi-chrétiennes), depuis l'Euphrate jusqu'au Najrân, une coloration dogmatique „manichéenne”.

(La communication paraîtra dans la *Revue des Etudes Islamiques*).

Prennent part à la discussion M. I. MADKOUR et l'EMIR CHERIF ARSLAN.

4. Le prof. R. J. H. GOTTHEIL (New York): *An illustrated Copy of the Koran.*

Islam, as is well known, has always forbidden the representation in painting of animate objects ¹⁾. This was true more of the Sunnites than the Shiites. The Persian love of beauty had broken through the severe inhibitions imposed by Islam on its adherents, whose theology was influenced by the unlovely surroundings of the desert in Arabia.

This unwillingness to represent animate objects was especially to be noted in connection with the Koran, although ornamentation of the opening of the Surahs was, of course, favored; this being in the form generally of a fretwork of various colors, gold predominating. No illustrations were ever put in the copies of the Koran.

And yet, one such copy has come to my attention. It is in the possession of John W. Robertson, M. D., 1133 Greenwich St., San Francisco, California. He acquired it in Constantinople in 1930, from a former Catholic priest who is noted as a collector

1) See Blochet, *Musulman Painting xii—xviiith Century*, translated by Cicely M. Binyon, London 1929; Massignon, *Al-Hallaj*, Paris 1922, p. 939.

of rarities, but who had no idea of its provenience. Of course he paid a good price for it; but as it is unique, not an exorbitant one. Dr. Robertson has most kindly offered to send the manuscript to me in New York and to allow me to take it to Leyden, so that I might show it to scholars interested in this subject. I hesitated to do this latter thing, because of the risks involved to the manuscript.

The manuscript, or at least the illustrations, were drawn and painted by a Persian who lived either in Persia or in Turkey. The writer of the manuscript was one al-Ḥājj Ḥafīṭh Ibrāhīm al-Fihmī ibn Ṣālīḥ — a pupil of al-Sayyid ʿUthmān, known as Damad al-Aff. My colleague Professor William Popper, of the University of California, calls my attention to the fact that in Ahlwardt's *Catalogue of the Berlin Arabic Manuscripts*, there is listed in the Index, one al-Damad Uthman Aff Zadeh, who died in the year 1219 A.H.—1804 A.D. There is no doubt that this is the man referred to as the teacher of the scribe, as the manuscript itself was written in the year 1252 A.H.—1816 A.D.

That the scribe was not a very good Arabic scholar may be seen from the fact that he writes at the head of the first Surah ¹⁾ بسنة اثنى وثلاثون ومائتين والى سورة الفاتحة الكتاب.

Another curious feature about the illustrations is that they are later additions. A part of the text has been expunged in order to make it possible to insert the paintings. Where this was done I do not know, and there is no indication; but that they were inserted is the interesting fact. The expunging has been so well done as to leave no trace whatsoever on the pages, or on the back of the page.

As regards the illustrations, I should like to give the following details:

1) The two opening pages present nothing remarkable. The borders are made up of variegated flowers in true Persian style and with a free use of color.

2) A picture of Moses changing the rod into a serpent. The last words above the picture are فلما في ثعبان Surah VII, 104.

And the following page commences with موسى وهرون in verse 11.

¹⁾ It is possible that he meant to write simply سورة الفاتحة and, later, added الكتاب, forgetting to delete the article in الفاتحة.

3) This picture takes us to Surah 12, the last words of which in our manuscript are *وَلَا أَنْتَ بِمُؤْمِنٍ لَنَا* in verse 17; and the picture shows us Joseph left by his brethren in the well; he is visited — as some commentators observe — by the Angel Gabriel ¹⁾. At the bottom of the page is the word *عَنْ*, though the following page begins with *وَعَلَفَتْ* in verse 23, as if *نَفْسُهُ* had been omitted.

4) In this picture, which comes after Surah 40, 52, we have Abraham represented as about to slaughter Isaac — or, as some Mohammedan traditions have it, Ishmael ²⁾. It evidently belongs to Surah 37, 107. Abraham is prevented from slaughtering his son by the Angel Gabriel, who carries a ram in his arms.

5) Surah 20 ³⁾. This picture also seems to be misplaced. The last words in the text are *فَلَا يَصُدُّكَ* at the beginning of verse 17 and the next page begins with *وَقَدْ مَنَّا* in verse 37. The Prophet is here shown on a horse, which has the head of a woman and the tail of a peacock. To the left is the Angel Gabriel and in the air are other angels flying about. It should have formed part of the beginning of Surah 17. On Burak (as the animal is called in Mohammedan legend), see the reference in the *Encyclopaedia of Islam*, s. v.

6) Here a whole page has been expunged, containing the end of Surah 53 and up to Surah 54, *فَمَا تُغْنِي النُّذُرُ 5*. The picture is meant to illustrate the words *54, 1, وَأَنْشَقَّ الْقَمَرُ*, “and the moon was divided”. The unbeliever asked Mohammed, who has his two hands raised, for a sign, and with his two hands he points to the moon. At the left side was the word *السَّجْدَةِ* from which the article has been dropped. This reference was probably to 53, 62: *فَأَسْجُدُوا*. See Zamakhshari, on the passage, where we find *السَّجْدَةِ* on the margin.

Professor Popper, who also has carefully examined the manuscript, calls my attention to the passage in the *Hawādith* of Ibn Taghri Bardi (Vol. 8, p. 383, line 20 — not yet published)

1) See *al-Kaššāf*, ed. Calcutta, p. 65.

2) Muhammad Ali's ed. of the Koran, note 2116.

3) In the title the *و* is missing from *الْخَمْسَ*.

in which the story is told of a Muḥtasib¹⁾ of Cairo named Yār ʿAlī al-Khurāsānī, who died in the year 862 A.H. (1457 A.D.). It is said "At the beginning of his history (امره) there happened to him something grave (امر عظيم) on account of which some charged him with unbelief (كفره بعضهم). It was this: he wrote a document (كتب عقدة) in which was contained the Koranic verse (وصور للمار) (2, 26) and he made a picture of an ass (انظر الى حمارك). The story about him is well known. May Allah pardon him."

And I add, May Allah pardon Ḥāfiṣh Ibrāhīm al-Fihmī!

(La communication entière a paru dans la *Revue des Etudes Islamiques*, 1931, p. 21—24).

Dans la discussion M. F. KRENKOW exprime l'opinion que les illustrations du manuscrit ont été exécutées au Turkestan et qu'il y a sans doute une influence européenne, parce que les arbres ont des feuilles. Prennent en outre part à la discussion le R. P. M. BOUYGES et M. G. MARÇAIS.

5. Le prof. G. WIET (Le Caire): *Panneaux de bois bouyides du IV^e siècle.*

La communication s'occupe de deux panneaux de bois sculpté d'origine persane. Le plus grand des deux est presque entièrement rempli par une longue inscription de treize lignes, inscrite dans un arc brisé et entourée de bordures à décoration florale. L'inscription annonce la fondation d'un édifice par le prince bouyide ʿAḍud al-Dawla en l'année 363 (973—4).

Le second panneau est décoré d'épigraphie et d'ornements floraux, harmonieusement répartis, les inscriptions servant d'encadrement aux rinceaux qui constituent le motif central. Au-dessous de deux lignes d'écriture se trouve un arc persan, dont l'intérieur comprend deux registres d'inégale hauteur, tous deux décorés de motifs empruntés à la flore, d'une très belle harmonie et d'une extraordinaire puissance.

(Cette communication paraîtra dans: G. Wiet, *L'exposition d'Art Persan de 1931, Publications du Musée Arabe du Caire*).

1) See *Z. A.* vii, 73.

6. Le prof. G. MARÇAIS (Alger): *Une lampe du XI^e siècle conservée à la Grande Mosquée de Qairouān* (avec projections).

On a conservé jusqu'à nos jours à la grande Mosquée de Qairouān (Tunisie) une grande lampe ou lanterne en cuivre fort belle, qui porte le nom de l'artiste Al-Qaīsi et le nom du prince Al-Mo'izz pour qui elle fut faite. Cette inscription date l'œuvre de la première moitié du XI^e siècle. Ce style est nettement fātimite.

Une autre petite lampe provenant également de la mosquée est de la même époque, ainsi que des couronnes de lumière. Celles-ci offrent de frappantes analogies avec des lustres trouvés à Elvira, près Grenade (vers l'an 1000) et avec d'autres qui se rattachent nettement à l'art copte. On peut supposer que l'inspiration commune de ces œuvres d'art mobilier vient d'Egypte et l'on est tenté d'attacher une grande importance aux ateliers chrétiens, qui continuaient à y travailler.

(Paraîtra probablement dans *Notes et Documents publiés par la Direction des Antiquités et Arts de la Tunisie.*)

Séance de l'après-midi.

(Grand Auditoire de l'Université)

La séance est présidée par le prof. L. MASSIGNON.

7. Le prof. H. PÉRÈS (Alger): *Abû'l-Walîd al-Hîmyarî al-Andalusî (mort vers 440/1048); son anthologie sur le printemps et les fleurs.*

Les recueils de prose et les anthologies poétiques qui nous renseignent sur la littérature arabe de l'Espagne musulmane n'ont commencé à être composés qu'au Ve.—XI^e Siècle.

Le plus ancien de ces recueils conservés jusqu'à nos jours est le *Kitâb al-badî' fî wasf ar-rabî'*, d'Abû'l-Walîd al-Hîmyarî al-Andalusî. Le ms., unique sans doute, se trouve à l'Escorial (no. 353 du Catalogue Dérenbourg).

Malgré sa jeunesse — il mourut vers l'âge de vingt-deux ans — Abû'l-Walîd montre une singulière rigueur de méthode dans le choix et l'ordre des morceaux insérés dans son Anthologie. Après une courte préface de deux folios et demi, il donne le plan de son livre:

SECTION I. — Morceaux généraux sur le printemps dans lesquels aucune fleur n'est désignée nommément;

SECTION II. Fragments renfermant des descriptions de deux fleurs au moins;

SECTION III. — Descriptions de fleurs isolées.

Dans les deux premières sections, c'est le goût de l'auteur qui détermine la place de chaque morceau, encore que l'ordre chronologique soit respecté et que, parmi ses contemporains, il accorde la préséance aux princes 'abbâdides. Dans la Section III, Abû'l-Walîd range les fleurs dans l'ordre où elles apparaissent.

Cette anthologie, strictement espagnole et où les poètes et prosateurs sévillans de la cour 'abbâdide tiennent la plus large place, doit retenir notre attention; car, dans le champ volontairement restreint où Abû'l-Walîd a mené son enquête, on découvre les prémisses d'une poésie et d'une prose rimée qui ne doivent arriver à leur plein épanouissement que dans le cours du Ve—XI^e siècle, sous les "Mulûk at-Tawâ'if"; on pressent déjà une littérature courtoise, raffinée, pleine de subtilités, dont les représentants les plus éclatants seront le prince 'abbâdide al-Mu'tamid, le vizir Ibn Zaydûn et le dilettante Ibn Hafâğa.

L'ouvrage d'Abû'l-Walîd al-Ĥimyarî al-Andalusî servira de modèle aux recueils poétiques immédiatement postérieurs, et en particulier aux *Ḳalâ'id al-Ikhyân* d'al-Faṭḥ ibn Ḥâkân. Ce qu'Abû'l-Walîd a fait pour Séville, Ibn Ḥâkân le fera pour toute l'Espagne musulmane des "Reyes de Taifas" et des Almoravides, mais avec moins de méthode et un goût moins sûr.

(L'étude sur Abû'l-Walîd et son œuvre, suivie du texte arabe annoté d'*Al-badî' fî waṣf ar-rabî'* paraîtra dans la *Bibliotheca arabica* publiée par la Faculté des Lettres d'Alger).

8. Le prof. F. KRENKOW (Londres): *On the intended Publication of the Ḥilyat al-Awliyā' of Abū Nu'aim, the Ṣafwat al-Ṣafwa of Ibn al-Fawzī, and other works, in preparation by Indian Arabists.*

The "Da'irat ul-Ma'ārif" of Hyderabad, which has published a large number of important Arabic works, contemplated long ago the edition of the extensive work on Ṣūfī biographies by Abū Nu'aim al-Iṣfahānī and a copy was made for this purpose as long ago as the year 1328 A.H. and this copy was revised and compared by Indian scholars with all manuscripts accessible in India. I have been entrusted with the final revision and through the never failing help of Dr. Ritter I have been able to obtain

photographs of the oldest copies existing in Constantinople. The complete edition will comprise approximately nine volumes.

Abū'l Faraj Ibn al-Jauzī composed an abridgment of the work of Abū Nu'aim with considerable additions of his own under the title *Ṣafwat al-Ṣafwa* (in some manuscripts called *Ṣifat-al-Ṣafwa*) and in the introduction of his work points to several defects, which he tries to remedy.

My intention is to give complete editions of both works in separate volumes utilising as far as possible all good manuscripts available.

Al-Durar al-Kāmina of Ibn Ḥajar. The text of the four volumes of this work is printed, but instead of the index which I had prepared, the Da'ira has decided to print as an additional volume a work of biographies of Indian scholars of the same period composed by the late Maulawī 'Abd ul-Ḥayy.

Muhtār Aṣṣār Baṣṣār. By 'Ināyat Allāh, a Spanish scholar who wrote in Murcia in 405 A.H., being an amplification of the selection made by the brothers Abū Bakr and Abū 'Uthmān al-Ḥālidī. Maulawī Badr ud-Dīn of Aligarh is preparing an edition and I have been able to collate with him the ancient manuscript belonging to the State Library in Hyderabad and assist him in correcting the text.

Al-La'ālī, a commentary of the *Amālī* of Abū 'Alī al-Qālī is prepared for edition by Maulawī 'Abd ul-'Azīz Maiman ar-Rājkōtī from the only two known manuscripts, one complete in Mecca and the other, defective, in Tübingen. Those who have carefully studied the work of al-Qālī, twice printed in Cairo, will have found that he very frequently commits errors in his quotations and is on the whole very careless. Abū 'Ubaid al-Bakrī, the author of the *La'ālī*, does not content himself with correcting errors, but as a rule cites a number of verses which precede and follow the lines given by al-Qālī and also gives some historical details. Unfortunately the work of al-Bakrī ceases with the second volume of the printed editions and Maulawī 'Abdul 'Azīz is trying to remedy this defect by elaborating a similar commentary of the third volume from all accessible sources. The work would have gone to the press this autumn, were it not for the very ugly Maghribī script of the Tübingen manuscript.

The Government of His E. H. the Nizam is devoting large sums of money to the publication of important Arabic works,

but, owing to the difficulty to get competent compositors, and careful revisors of the printed text, the collaborators' work is not easy.

Mercredi 9 septembre, séance du matin.

(Grand Auditoire de l'Université)

La séance est présidée par le prof. D. S. MARGOLIOUTH.

9. M. S. INAYATULLAH (Londres): *Geographical Factors in Arabian Life and History*.

The term 'geographical factors', in relation to the Arabs, covers the climatic and other physical features of their home-land, in respect of their formative and directive influences upon their life. Such features include the position of Arabia in relation to other lands; the relief of the land; the nature of its soil; its climate (temperature, rainfall, etc.); its hydrography; its vegetation, etc.

These conditions of climate and physical environment constitute the basic factors in the evolution of the Arabs, and have influenced more or less their economic activity, the character and status of their material culture, their social and political organisation, and their physical and mental development. The problem of environmental influences, thus, breaks up into a number of special problems.

The insular position of Arabia has favoured the formation of a fairly homogeneous and distinct racial stock; it has preserved the language from a too rapid change or complete disintegration and has enabled its inhabitants to develop in course of time a distinct historical individuality of their own.

The economic life of the Arabs (the pastoral Bedouins and sedentary agriculturists) stands in a definite relation of adjustment and adaptation to the hydrographical conditions of their land. Their primary necessities of life such as food, clothing, dwelling, and general equipment also show environmental influences, because man, especially in a low state of civilization, naturally satisfies his needs by what he finds around him.

Geographical conditions have also affected the relative distribution of the Arabs in their homeland, their movements and settlements, their historical migrations, and their political conditions

generally, thus influencing, in the long run, the general course of their history.

Arabic language and literature also bear unmistakable impress of geographical characteristics of the land. Natural environment is reflected in the ancient Arabic poetry and still more in the Koran to a remarkable degree.

10. M. HUSEIN F. AL-HAMDANI (Londres): *History of the Ismā'īlī Da'wat and its Literature during the last phase of the Fatimid Empire.*

The principal factor in the expansion of the Fāṭimid doctrine in the Islamic countries was the Da'wat or Mission. Very little is yet known about the history and literature of this Da'wat, but in the vast arcana of the literature of the Ismā'īlī libraries secretly kept in the Yemen and India, there exists many a book which would enable the scholar to gain an insight into the religious, philosophical and political activities of the Da'wat. An uninterrupted chain of illustrious men, the history of whose times could be fairly followed on the basis of their preserved writings, is carried down from the early Qarmāṭian times till the close of the Fāṭimid history. After the secession of the Nizārīds and the assassination of al-Āmir billāh, the official Da'wat (الدعوة القديمة) became defunct in Egypt, but it continued to be propagated in the Yemen in the name of aṭ-Ṭaiyib, son of al-Āmir billāh. The Da'wat was henceforth called the Ṭaiyibī Da'wat (الدعوة الطيبية) which continued to preserve the legacy of the former Ismā'īlī Dā'īs. During the last phase of the Fāṭimid Empire, the one man in whose life and work all the currents and events of the time are combined is al-Mu'ayyad fi'd-dīn Abū Naṣr Hibatullāh b. Abī 'Imrān ash-Shīrāzī (d. 470 A.H.), the Bāb of the Fāṭimid al-Mustanṣir billāh. The Ismā'īlī Da'wat of the Yemen has preserved the autobiography (*Sīrat*) of al-Mu'ayyad, his *Diwān* and his 800 Seances (*Majālis*) in 8 volumes, — works of much importance for the history of Islamic thought. Al-Mu'ayyad's correspondence with Abū'l-'Alā' al-Ma'arrī was first published by Prof. D. S. Margoliouth in Europe in *J.R.A.S.* (1902, p. 289-90). With the preservation of his works we are able to ascertain the personality of al-Mu'ayyad and the character of his activities as an Ismā'īlī Dā'ī in Persia, Egypt and the Yemen. Besides being one of the few autobiographies in Islam, it describes to us the

political conditions of the Buwaihid and Fāṭimid courts in his times. Al-Muʿaiyad was in direct communications with the leaders of the Daʿwat in the Yemen.

Among the notable personalities in the Yemen of this period was al-Khaṭṭāb b. al-Ḥasan, whose *Dīwān* is also preserved. Another great representative of the Daʿwat, who flourished in this period and who formulated the method of the study of the literature of the former Dāʿīs was the Dāʿī ʿAlī b. Muḥammad b. al-Walīd (d. 612 A.H.), author of many works, among them being his *Dīwān* and *Kitāb Dāmigh al-Bāṭil*, the refutation of al-Ghazālī's *al-Mustaḥsirī* (ed. Goldziher).

(La communication a paru dans le *Journal of the Royal Asiatic Society*, Jan. 1932, p. 126 sqq.).

M. M. L. MASSIGNON et P. KRAUS présentent des observations au sujet de la communication de M. al-Hamdani.

11. M. J. DE SOMOGYI (Budapest): *Researches on the general History „Kitāb al-muntaḥam wa-multaḥat al-multazam” of Abūʿl-Faraj ʿAbd ar-Raḥmān ibn Abīʿl-Ḥasan ibn ʿAlī ibn al-Fauzī (1116—1200).*

One of the most productive Arab scholars is the famous Baghdād encyclopedist Abūʿl-Faraj ʿAbdarraḥmān ibn Abīʿl-Ḥasan ibn ʿAlī ibn al-Jauzī, who lived from 1116 to 1200 A.D. The most important product of his manifold literary activity is his general history entitled *Kitāb al-muntaḥam wa multaḥat al-multazam fī akhbār al-umam* (The Book of Rightly Ordered Things and the Collection of Necessary Things in the History of the Nations), dealing in chronological order with the history of the world “from the beginning of the world to the advent of the august prophet and from there to the caliphate of al-Mustadhī”, i. e. till the year 574 A.H. (1179 A.D.). This work is known to us by a number of manuscripts, 29 of them containing fragments of the *Kitāb al-muntaḥam* itself and 7 manuscripts being compendiums of the same work.

The *Kitāb al-muntaḥam* is characteristic for Arabic historiography in general. It is a chronicle, a mere enumeration of historical events divided into separate chapters according to the years. The exterior of its narrative is the same as that of the religious traditions: the ‘ḥadīth’. The authenticity of any infor-

mation rests with eye-witnesses whose reports reach the historian through the chain of intermediary traditionists. Thus, the isnād constitutes also an integral part of the historical informations. The *Kitāb al-muntaẓam*, like all the later works on general history, followed the scheme of the famous aṭ-Ṭabarī and may be styled as an abridged or improved edition of his *Taʾrīkh ar-rusul waʾl-mulūk*. But unlike other works of the same kind — as e.g. the *Kāmil fīl-taʾrīkh* of Ibn al-Athīr, Ibn al-Jauzī divides his narrative of every year into two distinct parts, the first of which treats the events of the year while the second part (entitled *Dhikru man tuwuffīya fī hādhihi s-sanati min al-akābirī*) gives the obituary notices of all the distinguished persons deceased in the year in question.

It is only in the first parts of his narratives that Ibn al-Jauzī closely follows aṭ-Ṭabarī's work, either in adopting the records of his predecessor word for word or — more frequently — in abridging them in a rather illogical manner. But he also narrates such records as are not mentioned or not so much detailed in aṭ-Ṭabarī's work; the history of the Qarmatians from the year 278 A.H. on and the history of the Būyides from the year 322 A.H. are recorded by him in more detail than by aṭ-Ṭabarī. Further interesting peculiarities of the *Kitāb al-muntaẓam* are the detailed biographical notices on the caliphs differing from those of aṭ-Ṭabarī and followed by special chapters (*Dhikru ʿurafi sīratihi*) relating some episodes of the caliphs' lives. In addition to aṭ-Ṭabarī's work, Ibn al-Jauzī is very particular about depicting climatic conditions in general and about relating local events of Baghdād.

Far more important are, however, the second parts of Ibn al-Jauzī's narratives containing the biographical notices of the deceased persons of consequence. These notices clearly show that the intention of Ibn al-Jauzī was to write a biographical history of the caliphate, to which the political narratives appear as mere appendices. These notices include all sorts of persons and always refer to the authorities from whom the informations are obtained. It is primarily these obituary notices that would necessitate an edition of the whole *Kitāb al-muntaẓam*, there being relatively few editions of Muslim biographical works and also because aṭ-Ṭabarī's and Ibn al-Athīr's works do not contain such elaborate biographies.

In writing the *Kitāb al-muntazam*, Ibn al-Jauzī's main work of reference was aṭ-Ṭabarī's history. As soon as his narrative differs from that of aṭ-Ṭabarī, he never omits quoting the authority after whom he reports a tradition. His most frequently quoted authorities are Abū 'Abdarrahmān ibn Muḥammad al-Qazzāz (died in 535 A.H. = 1140—41 A.D.), Muḥammad ibn Nāṣir al-Ḥāfiẓ (died in 550 A.H. = 1155 A.D.), and Isma'īl ibn Aḥmad ibn as-Samarqandī (died in 536 A.H. = 1141—42 A.D.); the master of these scholars: Abū Bakr al-Khaṭīb al-Baghdādī (died in 463 A.H. = 1071 A.D.) is also often referred to; his method of purifying the ḥadīths was readily accepted by Ibn al-Jauzī, who excelled in rejecting all the spurious ḥadīths and in quoting the isnāds in their whole length. It is on the authority of these scholars that Ibn al-Jauzī compiled nearly all his obituary notices and also many records of his general narrative.

(La communication a été publiée dans le *Journal of the Royal Asiatic Society*, Jan. 1932, p. 49 sqq.)

12. M. AHMED AMIN (Le Caire): *The Origin of the Mu'tazilites*.

In this paper two questions have been dealt with, first the origin of the word Mu'tazilite, secondly, whether Mu'tazilitism has been influenced by Greek Philosophy or by any other religion.

With regard to the first point, the usual explanation that the Mu'tazilites have been so designated because they abandoned Al-Hasan and his circle is considered and rejected. It is evident that the word was used in early Islamic times to denote the persons or groups of persons, who remained neutral in the War of the Camel and the Battle of Siffin, and there is considerable similarity between the attitude, half religious and half political, of the early Mu'tazilites and the followers of Wassil. His view as to the origin of the word Mu'tazilite is found to be more correct than an earlier one expounded by the present writer in another work (*Fajr-ul-Islam*), when the term was considered merely to be an Arabic version of the Hebrew word "Pharisees", and that it was given to the Mu'tazilites by some Jewish writers.

As regards the second question dealt with, it is here explained that the essential elements of Mu'tazilite teachings can be traced back to the Qoran and the Tradition of Muhammed, at a time when the Arabs had not yet mixed with other races. Later on, during the Umayyad Period, the School of Wassil undertook to

defend Islam against any attacks by adherents of other creeds and, were particularly by Persians converted to Islam. The Mu'tazilites relied mainly upon the Qoran and upon Reason. They were influenced by other cultures only as far as these usually suggested the subject to be discussed and the method of treatment. During the 'Abbasid period the influence of Greek philosophy is quite evident. But, while the Mutakallimin, headed by the Mu'tazilites, dealt only with such aspects of Greek philosophy as was consistent with Islamic teachings, Mohammedan philosophers were primarily concerned with philosophy itself and endeavoured to interpret religion in such a manner as to bring it into line with philosophic ideas.

13. M. MUSTAPHA ABDEL RAZEK (Le Caire): *Le mot Islam, son sens primitif et son évolution.*

Première partie:

Les diverses théories relatives aux rapports entre la valeur religieuse et le sens étymologique du mot „Islâm”.

Résumé sommaire:

I. Introduction.

a) De l'emploi du terme „Islâm” pour désigner la religion mahométane.

b) Rapports entre la valeur religieuse et le sens étymologique des mots dans l'Islâm.

II. Opinions musulmanes relatives à l'étymologie du mot „Islâm” dans ses rapports avec le sens religieux.

III. Opinions des auteurs modernes.

Deuxième partie:

Thèse de l'auteur.

Résumé sommaire:

1. Sens primitif de la racine *s-l-m*, et de ses dérivés étymologiques.

2. Sens religieux de l'expression *Islâm* et de ses dérivés; théories musulmanes explicatives.

3. Influence des diverses sectes musulmanes sur la formation de ces différentes théories.

4. Prétendue difficulté soulevée par la conciliation des textes

du Koran, qui a entraîné les auteurs musulmans à attribuer plusieurs sens religieux au mot *Islām*. Solution de ces difficultés: emploi par le Koran des diverses formes de la racine *s-l-m* avec leur sens étymologique, parmi lesquelles un certain nombre sont également employées avec le sens religieux qui s'attache à la valeur primitive de ce mot.

5. Preuves que le sens religieux du mot *Islām* exprime la sincérité de la foi.

6. Evolution du sens religieux du mot *Islām*. Survivances du sens religieux primitif au cours des phases de cette évolution.

14. Le prof. M. GUIDI (Rome): *Gli scritti di al-Qāsim ibn Ibrāhīm e la loro importanza per la storia dell' Islamismo*.

La raccolta degli scritti dell' imām zeidita al-Qāsim ibn Ibrāhīm († 246 eg.; 860 d.Cr.) che comprende più di 20 trattati teologici o refutazioni polemiche, è per la maggior parte inedita. Essa è di grande importanza:

1^o) Per la storia della prosa araba. Essa è quasi per intero redatta in prosa rimata, mentre la teoria più comune afferma che il *sağ* non fosse usato in lunghi componimenti prima del IV secolo dell' Egira. Per questo la raccolta è stata da alcuni ritenuta una falsificazione. Ma l'autenticità di essa può esser agevolmente dimostrata sia per argomenti forniti dalla storia delle polemiche e dottrine islamiche sia per alcuni suoi caratteri e per notizie particolari da essa date.

Se dunque, come io non dubito, la raccolta è autentica, l'uso costante che vi si fa del *sağ* distrugge la teoria predetta. La conclusione invece a cui mi sembra che debba condurre la considerazione di questo fatto nuovo e insieme degli altri monumenti o dati di fonti di cui disponiamo, è che la prosa rimata, forma tipica e primitiva della prosa araba (come è primitiva la poesia rispetto alla prosa ed ogni forma ritmica in confronto di ogni libera) ha avuto nei primi secoli dell' *Islām* una vita regogliosa, soprattutto in alcuni generi, e si riallaccia direttamente alla tradizione antica. Sorge però con la nuova vita, con l'entrata di nuove forze nella vita culturale araba, per l'azione della *Shu'ūbiyyah*, la nuova prosa narrativa e letteraria, libera dai legami e dalle oscurità dello stile antico; essa sebbene stenti in principio a trovare il suo stile tra gli Arabi avvezzi agli schemi ed al tipo di espressione del *sağ* (si osservino le esitazioni e le oscurità dei primi narratori)

si afferma sempre più. Il *sagʿ* però resiste specialmente in alcuni generi, ai quali è più proprio, con la forza delle tradizioni stilistiche: così nella *khuṭbah*, nella *munāfarah* e nella *munāẓarah*. La prosa di al-Qāsim appartiene per la maggior parte al genere della *munāẓarah*; e la perdita della letteratura polemica originale del III secolo spiega in parte come possa essersi dedotto alla sparizione del *sagʿ* e alla sua risurrezione al IV secolo. Ma anche l'uso del *sagʿ* nella *maqāmah* e nella epistola si ricollega ad una tradizione diretta che vien giù dalla antichità araba (si confrontino gli *ḥadīth* di Ibn Durayd nelle *Amālī* di al-Qālī ad es.); ma in questo sviluppo letterario si intreccia il fattore della preziosità e la questione va discussa a parte.

Ma la raccolta di al-Qāsim è anche assai importante:

2^o) per la storia delle dottrine e polemiche islamiche, sia perchè è fonte di primo ordine per la conoscenza dello Zeidismo, sia perchè è stata redatta al III secolo da un autore, che, come Zeidita, viveva nell'orbita delle idee e dei metodi muʿtaziliti. La serie di *trattati* e di refutazioni *originali* ci offre ben più che le notizie delle storie religiose e completa felicemente quelle fornite dal libro di al-Khayyāṭ (che più che un trattato è una serie di polemiche). Ne è soprattutto illustrato il carattere polemico dell'Islam del III secolo e la sua lotta contro il nemico principale, il dualismo manicheo. Notizie positive sulla esegesi, sulla dogmatica, sui metodi di polemica di musulmani ed avversari accrescono l'importanza della raccolta, di cui pubblicherò il testo (con versione italiana, introduzioni e note) da 5 manoscritti, 4 milanesi e 1 berlinese.

(Sera publié en entier dans la *Rivista degli Studi Orientali*).

Il s'ensuit une discussion à laquelle prennent part M.M. A. F. CH. ABEL et L. MASSIGNON.

Séance de l'après-midi.

(Grand Auditoire de l'Université)

La séance est présidée par le prof. D. S. MARGOLIOUTH.

15. Le prof. C. A. NALLINO (Rome): *Alcune considerazioni sui rapporti fra diritto musulmano e diritto romano.*

Il n'a pas été reçu de résumé de cette communication.

16. S. EXC. HAFIZ AFIFI PACHA (Londres): *Les Lettres de la Couronne; l'introduction de lettres majuscules et de signes de ponctuation dans l'écriture arabe.*

L'écriture arabe est usitée de la Malaisie au Maroc et de l'Afrique Centrale au Turkestan; elle est en emploi non seulement dans les pays où la langue arabe est devenue un dialecte national, mais aussi auprès des peuples qui sont demeurés fidèles à leurs anciens idiomes, tels que les Turcs, les Persans, les Afghans, les Musulmans de l'Inde et de l'Insulinde, etc.

Il est vrai que les Turcs ont renoncé récemment à l'usage des caractères arabes, mais on ne doit pas oublier que les lettres arabes n'ont jamais été pour les Turcs qu'un mode de transcription emprunté et relativement inadéquat au caractère de la langue turque.

Il en est tout autrement dans les pays arabes, et en particulier dans la Vallée du Nil, où la langue arabe est parlée par tout le peuple depuis la conquête musulmane. Aussi, l'adoption de l'alphabet latin pour la transcription de l'arabe se heurterait à d'insurmontables difficultés, en raison du caractère particulier des langues sémitiques. Par ailleurs l'alphabet latin ne possède point l'équivalent d'un grand nombre de consonnes en usage dans les alphabets sémitiques. Il était donc plus simple de chercher à suppléer aux lacunes de l'écriture arabe par l'introduction d'une série de réformes partielles. C'est le parti auquel se sont rangés les milieux intellectuels d'Egypte, sous l'impulsion de S. M. le Roi Fouad I, qui porte à cette question un intérêt tout spécial.

Les deux principaux reproches que l'on adresse d'ordinaire à l'écriture arabe sont l'absence de caractères majuscules et le défaut partiel de ponctuation.

On pourrait arguer, il est vrai, que certains signes de ponctuation avaient autrefois été en usage chez les Arabes, puisque dans les plus anciennes copies du Koran on trouve des signes qui marquent la fin d'un verset ou d'un groupe de versets.

Mais ces divers signes n'avaient été usités que rarement dans les écrits profanes.

En vue de remédier à ces divers inconvénients, S. M. le Roi Fouad I, ayant à cœur la défense et l'illustration de la langue et de la calligraphie arabe, a ordonné en 1928 la formation d'une Commission pour étudier les diverses réformes nécessaires et

particulièrement pour recommander l'introduction de caractères majuscules et l'adoption d'un mode de ponctuation uniforme.

Cette commission a ouvert un concours et une enquête et a étudié les projets qui lui ont été soumis par les concurrents égyptiens et étrangers, afin d'attribuer les prix fondés par S. M. le Roi d'Egypte en faveur des auteurs des solutions jugées les plus satisfaisantes.

La solution adoptée est la suivante, qui a reçu le nom de 'lettres de la Couronne', et que vous trouverez exposée et illustrée dans les brochures que j'ai l'honneur de vous communiquer. Cette solution a été approuvée par le Ministère de l'Instruction Publique d'Egypte, qui a décidé son adoption générale dans les écoles et institutions du pays, où elle est désormais enseignée.

Dans le nouveau projet de Lettres Majuscules, la forme et le caractère essentiels des lettres sont préservés et l'on a par ailleurs cherché à maintenir la plus grande facilité possible au point de vue de la formation des caractères de l'écriture courante. Des solutions variées ont été imaginées d'une part pour l'écriture courante et d'autre part pour les diverses formes de calligraphie traditionnelles: le *naskh*, le *solouss* et le *rikaa*.

Quant à la ponctuation, le point, les deux points, les points d'exclamation et d'interrogation, les parenthèses, les guillemets, le tiret et les points de suspension ont été empruntés sans altération aux écritures latines, tandis que la virgule et le point-virgule ont été renversés de bas en haut, ce qui rend le signe facile à tracer lorsqu'on écrit de droite à gauche.

Une réforme reste à accomplir en ce qui concerne la question des voyelles, afin de faciliter la lecture courante. Je suis sûr que sous l'impulsion donnée par S. M. le Roi d'Egypte, ceux qui s'intéressent à ce problème en Egypte et à l'étranger ne tarderont pas à lui apporter une solution satisfaisante dans un avenir prochain.

17. L'EMIR CHEKIB ARSLAN (Genève): *Les rapports entre l'histoire et les dialectes des Arabes.*

Cette communication a été publiée en entier dans la revue *La Nation Arabe*, publiée à Genève, No. 8—9 (Septembre-Octobre 1931), p. 24—32. Le même article a paru plus détaillé dans la revue *Al-Moktataf* du Caire.

18. MGR. G. GALBIATI (Milan): *I codici arabi della Biblioteca Ambrosiana, loro importanza per numero e per qualità.*

La Bibliotheca Ambrosiana à Milan est, avec les 8000 manuscrits arabes qu'elle renferme, une des collections les plus étendues de manuscrits arabo-mahométans existant en Europe. Le nombre des manuscrits chrétiens est beaucoup plus petit. Le contenu de ces manuscrits n'est pas moins important que leur nombre et beaucoup d'entre eux ont une valeur particulière par leur âge. La collection se compose de deux grands groupes; le premier groupe contient les manuscrits collectionnés par Federico Borromeo au commencement du XVII^e siècle, tandis que le second consiste en les acquisitions qui ont eu lieu grâce à l'activité du Pape actuel, Pie XI, dans les années 1909—1912. Il y a en outre quelques autres donations plus petites.

Les deux groupes se distinguent également par leur contenu. Les manuscrits de la collection Borromeo proviennent des parties les plus diverses du territoire musulman (Perse, Asie Mineure, Arabie, Egypte, Tripolitaine, Algérie, Maroc). La donation plus récente, au contraire, est originaire exclusivement de l'Arabie du Sud; par conséquent, malgré le grand nombre des manuscrits, leur contenu est moins varié.

Le conférencier donna ensuite quelques informations plus détaillées sur le contenu des deux grands groupes de manuscrits, ainsi que sur les collections plus petites.

(La communication sera publiée intégralement dans le périodique arabe *Al-Machriq* de Beyrouth).

Jeu di 10 septembre, séance du matin.

(Grand Auditoire de l'Université)

La séance est présidée par le prof. G. FERRAND.

19. M. A. DESSUS-LAMARE (Alger): *Notes sur la terminologie de l'architecture musulmane.*

La description des monuments tient une place importante chez les historiens, géographes et voyageurs musulmans en raison du rôle que joue l'architecture dans la vie sédentaire. La tente elle-même est l'objet de descriptions minutieuses, dont les termes se retrouvent dans la maison proprement dite. L'exactitude de certaines descriptions est contrôlable par les monuments encore

existants. Les dimensions auxquelles les auteurs s'attachent tout particulièrement semblent répondre à la réalité. Chaque élément architectonique, le plus modeste soit-il, est rendu par un terme parfois très typique. Fait plus remarquable encore; nous devons cette précision à des auteurs non spécialistes, qui souvent s'expriment comme de véritables techniciens.

En construction la langue est aussi riche qu'elle peut l'être dans tout autre domaine. Cette richesse de vocabulaire, dont les lexicographes indigènes exagèrent les mérites, n'est pas uniquement l'œuvre de l'arabe. Cet idiome héritier de la plupart des langues sémitiques leur doit une grande part de son patrimoine. Chaque mot composant le vocabulaire architectonique doit donc être comparativement étudié.

D'après Ibn Ḥaldūn „les premiers arabes imposaient à chaque idée une dénomination lui donnant un sens général. Ensuite ils avaient recours à d'autres mots pour désigner certaines particularités d'une même idée. Ce procédé oblige donc à distinguer entre les mots d'institution primitive et ceux qui ont été introduits par l'usage.”

Ce que dit Ibn Ḥaldūn est non seulement propre aux langues sémitiques mais commun à toutes les langues. C'est le processus habituel de formation.

Il est un fait intéressant à signaler: des racines communes ont servi à constituer des mots de formes identiques, qui dans des langues sœurs, servent à désigner des objets concourant au même but, mais de nature bien différente, selon les besoins de la civilisation. Nous avons également des mots qui ont été détournés de leur sens primitif. Voici à titre d'exemple quelques mots qui désignent les différents supports employés par les constructeurs, en y associant les arcs.

I Supports en maçonnerie considérés comme points d'appui essentiels: 1) عَمُود support, terme général le plus communément employé, appartenant au sémitique commun. Ce rôle ne l'empêche nullement de prendre la valeur de termes spéciaux, tels que: pilettes et goujon de tambours de colonne — 2) أَسْطُوَانَةٌ colonne monolithe — 3) سَارِيَّة colonne faite de tambours en pierre ou de briques cuites au feu — 4) رَجُل pile, pilastre, trumeau — 5) أَسْبِيَّة étau colonne, fondement.

II. Supports en bois d'ordre secondaire: 6) دَعَمَة, دَعَام et دَعَامَة étai, ce qui prévient ou arrête le devers d'un mur 7) رَفَادَة pl. رَفَاد les pièces de bois du toit, la charpente — et رَفْد pl. رَفُود potelet en bois pour velum, mālus. —

La racine *amd* être ou se tenir debout, a sous la forme *imdu* en assyrien le sens de support vertical, étau, poteau contenant la maison. עמוד en hébreu désigne les piliers d'un temple, les supports de la maison à cour intérieure cf. Prov. 9, 1. — Ce mot désigne également les poteaux de cèdre de la maison dite Bois-Liban-Poteaux à enfourchement pour maintenir la poutre et assurer l'entretoisement, en fait colonne primitive.

En arabe, d'après le Lisān, عَمُود est le support sur lequel porte une charge posée verticalement. C'est un étau, ce qui résiste dans le sens vertical. Le sens primitif, pour l'arabe, paraît bien être la pièce de bois perpendiculaire placée au centre de la tente خَيْاء et sur la quelle elle repose. Le pilier central de la tente est devenu le symbole du nomadisme.

Il semble garder en construction souvent le sens de support en bois. Les supports en bois du soffite de la Ka'ba portent le nom عَمُود pl. أَعْمِدَة cf. Ibn Djobaïr p. 8^e dernière ligne; Ibn Batouta I p. 310 l. 8 et s. — عَمَد السوق sont les poteaux du souq cf. Tabari II 118, 3. 6. 10. Bekri, Texte p. 90 l. 16, nous dit que la mosquée de Nokour reposait sur des poteaux en bois de genévrier. D'après le même auteur, texte p. 119 l. 7, la mosquée des Andalous, à Fes, avait comme supports عَمَد des piles en pierre calcaire أَرْجُل كَذَان. Dans le premier de ces deux derniers exemples عَمُود avec le pluriel أَعْمِدَة désigne les poteaux d'une façon spéciale, tandis que dans le deuxième exemple عَمُود avec le pl. عَمَد désigne les supports d'une façon générale. Au Nilomètre du Caire le pilier prismatique عَمُود رخام à base octogonale sert à la fois d'étiage et de support aux deux voûtes plein cintre qui couvrent la chambre, cf. Edrisi 144 l. 9. Ici il y a analogie possible avec la tente, qui repose également sur le pilier central. En terminant le conférencier analyse une description très précise

des supports et des arcs de la mosquée de Cordoue qu'on trouve chez Edrisi, Texte p. ٧١ l. 9.

Par cet aperçu le conférencier a voulu attirer l'attention sur l'étude historique des termes d'architecture; il compte donner dans un travail d'ensemble sur la mosquée de Cordoue, les mots cités par lui.

20. M. MAHMOUD TEYMOUR (Lausanne): *Le conflit des langues arabes dans la littérature égyptienne moderne.*

Le problème de la langue arabe se pose de la manière suivante dans la littérature égyptienne contemporaine. Faut-il conserver l'arabe classique, développer l'arabe moderne ou faut-il créer une nouvelle langue qui serait un compromis entre la langue ancienne et la moderne?

Il va sans dire que l'arabe classique qui est actuellement une langue écrite et très peu parlée ne peut disparaître. Il est nécessaire à la parfaite compréhension du Coran et sert de lien spirituel entre les frères arabes établis en Asie, en Afrique et en Amérique. Malheureusement sa grammaire est extrêmement difficile et lui-même n'est plus apte à exprimer les sentiments nationalistes du peuple égyptien d'après-guerre.

L'arabe moderne est une langue en formation d'une extraordinaire vitalité. Il possède un alphabet simplifié et une grammaire encore incomplète, mais c'est la langue parlée par toutes les classes sociales de la nation égyptienne. Les classiques ont beau lui contester le droit de s'écrire, cela ne l'empêche pas d'avoir déjà sa littérature, ses romans et son théâtre. Il se trouve en somme dans le même cas que la langue française au temps de Vaugelas.

En conclusion, il est plus que probable que la langue future des Egyptiens sera la langue moderne populaire devenue la langue officielle du pays, langue écrite et parlée, tandis que l'arabe classique restera la langue écrite en usage dans tous les pays arabes.

(La communication sera publiée dans *The Asiatic Review* et probablement dans la *Revue des Etudes Islamiques*; elle paraîtra en outre dans quelques revues publiées en Egypte).

21. M. M. PLESSNER (Francfort): *Zur Geschichte der Wissenschaften im Islam.*

Der Vortragende lenkt zunächst die Aufmerksamkeit auf ein neu entdecktes Quellenwerk zur islamischen Gelehrten-geschichte, den bisher nur aus Zitaten bekannten *Siwān al-hikma* des Abū Sulaimān al-Mantiqī as-Siġistānī, eines Zeitgenossen des Ibn an-Nadīm. Das Werk verspricht insbesondere wesentliche Aufschlüsse über die Frage nach den Quellen des Ibn Abī Uṣaibī'a und aš-Šahrastānīs, da das Werk eine andere biographische Tradition repräsentiert als der Fihrist und besonders für die antiken Philosophen auf bessere Quellen zurückzugehen scheint. Ueber die Form, in der das Werk erhalten ist, seine Fortsetzungen und den handschriftlichen Befund vgl. *Islamica*, IV 534 ff. Inzwischen hat H. Ritter eine neue Handschrift entdeckt.

Abū Sulaimān ist nicht nur als Verfasser dieser Gelehrten-geschichte interessant; eine fast noch grössere Bedeutung für uns liegt darin, dass uns über den Bagdader Philosophenkreis, dessen Mittelpunkt er war, protokollarische, wenn auch stilisierte Aufzeichnungen von einem Teilnehmer, dem bekannten Abū Ḥaijān at-Tauḥīdī, in zweien seiner Werke erhalten sind, den *Muqābasāt* und dem *Kitāb al-imtā' wa'l-mu'ānasa*. Ersteres Werk liegt in indischen Lithographien und einem Kairiner Neudruck vor; letzteres ist von Margoliouth in *Islamica*, II auszugsweise bekannt gemacht worden. Wir erhalten aus diesen Berichten genauen Einblick in den Kreis der Teilnehmer, in die Unterrichts- und Diskussionsmethode, in die Fragen, die zur Erörterung standen, und die Persönlichkeit und das Ansehen Abū Sulaimāns. Wir sehen die Schöpfer der arabischen wissenschaftlichen Terminologie an der Arbeit; wir erleben, wie die Eigentümlichkeiten der arabischen Sprache sie hindern, den Umfang eines antiken Begriffs voll zu erfassen. Wir sehen, wie dieser Philosophenkreis sich methodisch gegen die Mutakallimūn abgrenzt, obwohl hier wie dort dieselben Probleme verhandelt werden. Wir erfahren, welche Fragen sich an die gemeinsame Lektüre antiker Texte anschlossen, die namentlich zitiert werden.

Alles in allem wäre eine Monographie über Abū Sulaimān unter Herausgabe der Texte und Sammlung der Fragmente ein bedeutsames Mittel, um das bisher in grossen Zügen bekannte Bild der geistigen Entwicklung des östlichen Islams im 4. Jahrhundert d. H. wenigstens auf einem Gebiete bis in die Einzelheiten verfolgen und klären zu können.

22. M. P. KRAUS (Berlin): *Die Lehre vom Kumūn, ein Beitrag zum Problem: Manichäer und Muʿtaziliten.*

Die Frage nach den Beziehungen der Manichäer zu den Muʿtaziliten steht heute im Vordergrund der wissenschaftlichen Diskussion. Ein grosser Teil der scheinbar abstrakt philosophischen Lehren der Muʿtaziliten sind aus ihrer Auseinandersetzung mit den Manichäern erwachsen. Ein Fall an dem dieser Vorgang genau verfolgt werden kann, ist die Lehre vom Kumūn des Nazzām. Sie ist der manichäischen Kumūnlehre entlehnt, die in den Schriften des Ḡābir ibn Ḥayyān ausführlich erörtert wird. Diese manichäische Kumūnlehre diente zur Begründung der manichäischen Naturwissenschaft und insbesondere Alchemie, die Ḡābir auf das Heftigste bekämpft. Aus den Texten geht klar hervor, dass die Manichäer im Islam eine dualistisch begründete Wissenschaft besaßen, die auf die islamische Naturwissenschaft stark eingewirkt hat.

M. S. P. OSZTERN présente quelques observations.

23. Le prof. A. GONZÁLEZ PALENCIA (Madrid): *L'„Iḥṣā al-ʿUlūm” d'al-Fārābī, manuscrit inédit de l'Escorial.*

Description du manuscrit. Traductions latines du texte d'al-Fārābī, spécialement la version éditée par Camerarius (probablement de Gundisolvus) et comparaison avec le texte arabe.

Analyse de chaque partie du livre d'al-Fārābī, soit: la préface sur l'utilité de son ouvrage, et chacun des chapitres dédiés à 1) la grammaire, 2) la logique, 3) les sciences mathématiques, 4) la science physique et la science métaphysique, 5) la politique, le droit et la théologie (*kalām*).

Remarque sur les pages consacrées par al-Fārābī à la science théologique et sur l'importance de ses idées, très originales et profondes, sur le problème de la relation entre la science et la foi.

(Le contenu de cette communication fera partie de la publication de l'auteur *Alfarabi, Catálogo de las ciencias, texte arabe, traduction espagnole et versions latines médiévales*, dans *Publicaciones de la Facultad de Letras de la Universidad de Madrid*, Vol. 1^o, 1932).

Prendent part à la discussion M.M. I. MADKOUR, S. P. OSZTERN et le R. P. M. BOUYGES.

24. Le prof. J. MILLÀS VALLICROSA (Madrid): *Contribution à l'étude des sources de l'œuvre astronomique du juif Abraham bar Hiyya (XI—XII^e siècle).*

Rabbi Abraham ben Hiyya, originaire de Barcelone, de la fin du XI^e siècle et du commencement du XII^e, est l'auteur de plusieurs œuvres de mathématique, astronomie et philosophie, écrites en langue hébraïque, et, en général, destinées à l'éducation scientifique des juifs de France. La fonction d'intermédiaire entre la culture de l'Espagne musulmane — alors bien brillante — et celle de l'Europe centrale — alors bien pauvre —, accomplie par notre Rabbi, Bar Hiyya, cadre très bien avec la fonction culturelle accomplie au moyen-âge, par la Catalogne et, en général, par toute l'Espagne.

Le problème des sources des œuvres astronomiques de Bar Hiyya n'a pas été résolu jusqu'à présent. Notre auteur ne les mentionne pas. Et le problème est très intéressant, parce que l'influence exercée par les œuvres de Bar Hiyya, a été bien profonde.

On peut dire que notre auteur a suivi par préférence Alfargani — astronome arabe du s. IX —, dans son œuvre: *Surat-ha-aretz*, et Albattani, dans les œuvres: *Sefer hechbon mahlecot hacawcabim* et *Lukhot*. L'imitation n'a pas été tout à fait aveugle; Bar Hiyya a choisi, au contraire, les théories de chaque auteur qui lui ont paru les plus acceptables.

(Le contenu de cette communication apparaîtra dans la publication de l'auteur *Assaig d'historia de les idees fisiques i matemàtiques a la Catalunya medieval*, Vol. II, dont le I^{er} Vol. a déjà paru.)

Séance de l'après-midi.

(Grand Auditoire de l'Université)

La séance est présidée par le prof. C. A. NALLINO.

25. Le prof. G. LEVI DELLA VIDA (Rome): *Progetto di un' edizione della „Ġamharat al-ansāb” di Ibn al-Kalbī.*

La *Ġamharat al-ansāb* del celebre storiografo Hišām Ibn al-Kalbī (morto 204 o 206 egira) in cui sono raccolte le notizie genealogiche sulle tribù arabe antiche e su numerosissimi personaggi famosi nelle armi, nella politica, nella religione e nella poesia durante l'età preislamica e nel primo secolo dell'Islam,

ha goduto di così larga fama presso gli scrittori arabi posteriori, da esser divenuta la principale fonte per quelle notizie. Di quest'opera si conoscono finora due manoscritti, ambedue incompleti: quello del British Museum, Add. 23,297 e quello dell'Escorial, Ar. 1698 (1693 Casiri). Finora un'edizione del testo della *Ġamhara* era ritenuta impossibile, poichè si credeva (Rieu, *Catalogus*, II, 544 e 783b, donde Brockelmann, I 139; Becker in *ZDMG*, 56, 1902, 796—9) che i due manoscritti non contenessero l'opera originale di Ibn al-Kalbī, ma soltanto un estratto di essa, molto abbreviato; e inoltre il manoscritto dell'Escorial appariva quale una copia pessimamente scritta.

Un esame diretto dei due manoscritti, compiuto su due riproduzioni fotografiche che si trovano nella Fondazione Caetani presso l'Accademia dei Lincei di Roma, ha mostrato invece che ambedue i manoscritti contengono l'opera originale e integra, nella recensione molto fedele del celebre filologo Muḥammad Ibn Ḥabīb (morto 245). Di questa recensione si hanno abbondantissime tracce nella letteratura posteriore, e le citazioni di essa concordano quasi sempre letteralmente col testo dei manoscritti. Altre recensioni parallele non giunte fino a noi, ma attestate nella letteratura, sono quelle di Muḥammad ibn Sa'd (morto 330) e di Muḥammad Ibn Durayd (morto 321): quest'ultimo, nel suo *Kitāb al-Iṣṭiqāq*, ha riassunto fedelmente la partizione delle tribù e gli elenchi dei personaggi dati da Ibn al-Kalbī.

I manoscritti del British Museum e dell'Escorial si completano a vicenda, presentando anzi una porzione in comune, sicchè l'intero testo della *Ġamhara* ci è conservato. Ma, mentre il primo costituisce uno splendido esemplare, accuratamente trascritto e vocalizzato, il secondo, benchè la sua tradizione testuale sia buona, è una copia di cattiva qualità. Le numerosissime citazioni nella letteratura posteriore e l'estratto di Yāqūt intitolato *al-Muqtaḍab min Kitāb ġamharat an-nasab* (conservato in un manoscritto della Biblioteca Egiziana) permettono di ricostituire il testo quasi dovunque: sarebbe tuttavia desiderabile la scoperta di un terzo manoscritto, che forse potrebbe rintracciarsi in qualche biblioteca non ancora esplorata dell'oriente islamico.

(Le texte intégral de cette communication paraîtra, avec quelques additions, dans la revue *Islamic Culture* de Hyderabad).

26. Le prof. E. LÉVI-PROVENÇAL (Rabat): *L'Espagne musulmane d'après le répertoire historico-géographique d'Ibn 'Abd al-Mun'im al-Ḥimyarī*.

On trouvera ici quelques renseignements sur un dictionnaire géographique, historique et biographique, dans le genre de celui de Yākūt, qui a pour titre *ar-Rawḍ al-mi'tār fī 'ağā'ib al-aḳṭār* et pour auteur un personnage du nom d'Abū Muḥammad 'Abd Allāh Ibn 'Abd al-Mun'im al-Ḥimyarī. Nous connaissions jusqu'ici l'existence de cet ouvrage par le très important extrait qu'en cite Maḳḳarī au tome II des *Analectes*, à propos de la célèbre bataille de Zallāḳa. Grâce à lui, on savait que l'auteur du *Rawḍ* était occidental, puisque, revenant à sa citation, après avoir reproduit un passage d'Ibn al-Aṭīr (II, 680), il disait: ولنرجع الى

كلام صاحب الروض المعطار فإنه أفعد بتأريخ الاندلس ان هو منهم وصاحب
البيت أدري Je n'ai pas retrouvé la biographie de ce personnage, ni la date exacte à laquelle il vivait, mais il semble bien qu'il appartenait à une grande famille de Ceuta, ville hispanisante du Maroc: un de ses homonymes, sans doute son père, était le contemporain d'Ibn al-Ḥaṭīb: il a sa biographie dans l'*Iḥāṭa* du célèbre vizir grenadin.

Voilà déjà plusieurs années, mon attention fut attirée, dans la bibliothèque de mon ami le chérif Saiyidī 'Abd al-Ḥai al-Kattānī de Fès, sur un manuscrit acéphale facilement identifiable à un exemplaire partiel d'*ar-Rawḍ al-mi'tār*. Peu de temps après, j'en trouvai un autre, également mutilé, dans une bibliothèque privée de Salé. Il y a quelques mois enfin, par l'intermédiaire obligeant de mon collègue et ami G. S. Colin, j'ai pu obtenir des photographies prises dans un manuscrit complet du même ouvrage, provenant du Soudan, où il est retourné après avoir été confié pendant quelque temps à une personne se rendant à Paris.

Tout comme le *Mu'ğam al-buldān* de Yākūt, le *Rawḍ* se présente sous forme de notices de villes et de pays, classées par ordre alphabétique. Les notices sur l'Orient musulman y sont assez nombreuses, moins cependant que celles qui se rapportent à l'Ifriḳiya, au Mağrib et à l'Espagne. J'ai examiné de près les notices sur le Mağrib et j'ai pu me rendre compte que ces notices étaient dans presque tous les cas un démarquage textuel de la *Nuzhat al-muštāḳ* d'Iḍrīsī et du livre géographique de Bakrī. En

plus, on y retrouve presque intégralement le texte d'un opuscule anonyme bien connu, le *Kitāb al-istibṣār fī 'ağā'ib al-aḳṭār*, publié en partie par von Kremer et traduit par Fagnan.

Les notices espagnoles d'*ar-Rawḍ al-mi'ṭār*, d'étendue évidemment variable, sont d'un nombre très considérable : près de 200. Elles me paraissent offrir en ce qui concerne aussi bien la géographie d'al-Andalus que son histoire un intérêt de premier ordre, et voici pourquoi :

Du point de vue géographique, une constatation s'impose très vite : c'est que toute la partie espagnole de la description d'Idrīsī y est reproduite mot pour mot, souvent avec des leçons meilleures et plus claires que celles des manuscrits dont se sont servis Dozy et de Goeje pour leur édition : grâce au livre d'Ibn 'Abd al-Mun'im al-Ḥimyarī, on dispose ainsi, sous une forme éparpillée sans doute, d'un véritable nouveau texte d'Idrīsī, qui, au cas d'une réédition de ce texte fondamental, serait de grande utilité. D'autre part, j'ai pu constater qu'après avoir décrit une ville ou une région d'Espagne en citant textuellement Idrīsī, l'auteur du *Rawḍ* en recommence souvent une autre description, sans souci de faire double emploi. Or, du moment que dans ses notices sur l'Afrique, al-Ḥimyarī a reproduit à la fois Idrīsī et Bakrī, il y a de fortes chances de croire qu'il agit de même en ce qui concernait l'Espagne. On n'a point encore retrouvé la description de l'Espagne qui formait une importante partie de l'ouvrage de Bakrī, et il n'est pas sans intérêt d'en retrouver des fragments dans une compilation postérieure.

Du point de vue historique, les notices espagnoles du *Rawḍ* ne présentent pas moins d'intérêt. J'ai déjà dit que c'est ce livre qui fournit le récit le plus long et le plus circonstancié de la bataille de Zallāka, livrée en Espagne à la fin du XI^e siècle. Or, c'est précisément l'histoire des Almoravides et des Almohades en Espagne sur laquelle al-Ḥimyarī s'étend le plus volontiers dans son ouvrage. On en peut conclure qu'il a probablement eu à sa disposition une chronique relatant spécialement les événements de cette époque et que, comme les œuvres d'Idrīsī et de Bakrī, il l'a largement mise à profit.

Somme toute, de ce rapide examen des sources d'*ar-Rawḍ al-mi'ṭār* on pourrait conclure qu'à l'exemple de bien d'autres auteurs arabes, al-Ḥimyarī a fait, dans son dictionnaire historico-géographique, uniquement œuvre de compilateur. Mais combien notre

documentation sur l'Espagne musulmane serait réduite, aujourd'hui encore, si un autre compilateur, même plus tardif, Maḳḳarī, n'avait écrit au XVI^e siècle, son si précieux *Nafḥ at-ṭib*? Le *Rawḍ* n'a certainement pas la valeur documentaire des *Analectes*, il mérite néanmoins, pour sa partie espagnole, une édition critique.

Vendredi 11 septembre, séance du matin.

(Grand Auditoire de l'Université)

La séance est présidée par le prof. E. LITTMANN.

27. Le prof. F. BAJRAKTAREVIĆ (Belgrade): *Les études islamiques en Yougoslavie*.

Après un rapide coup d'œil sur l'état d'avant-guerre, le conférencier passe à son but principal, c.-à-d. à l'exposition des études islamiques en Yougoslavie depuis leur formation jusqu'aujourd'hui (1918—1931). Dans cette période, on remarque en Yougoslavie un intérêt plus vif pour l'histoire du pays sous la domination turque et, en général, pour l'influence de l'Islam sur sa langue, sa littérature et sa culture. En connexion avec cela, une chaire de langues islamiques fut, en 1925, fondée à l'Université de Belgrade. La même université va fonder aussi, cette année, une chaire de droit musulman. Ces chaires, ainsi que celles qui seront ensuite fondées dans les autres universités yougoslaves, auront beaucoup à faire, car le pays abonde en matériaux islamiques qui ont déjà attiré l'attention de quelques orientalistes étrangers (MM. Kraelitz, Rypka, Tauer, Kowalski, Dmitriev, Babinger).

Naturellement, dans la Yougoslavie elle-même, ces énormes matériaux ont trouvé encore plus de travailleurs. Comme le pays n'a pas encore un organe spécial destiné aux études orientales, leurs travaux ont paru dans quelques autres bulletins scientifiques (*Glasnik zemaljskog muzeja*; *Glasnik skopskog naučnog društva*) ou dans les revues plus ou moins populaires (*Žužna Srbija*; *Gajret*; *Novi behar*). Suivant le caractère prépondérant de leurs travaux dans la période qui a suivi la guerre, on peut répartir tous ces auteurs en trois groupes. Le *premier* groupe s'est exclusivement occupé de l'exploration des documents et monuments turcs sur le territoire actuel de la Yougoslavie. Suivent les noms de ces auteurs (MM. Truhelka, Muderizović, Skarić, Korkut, Spaho, Elezović et DeliĆ) ainsi que l'analyse sommaire de leurs travaux

avec des observations. Le *deuxième* groupe renferme les auteurs qui ont principalement traité de l'histoire de l'Islam, de son livre sacré, de son droit canonique ou de ses confréries religieuses (MM. Sikirić, Hadžić, Alagić, Sladović, Bušatlić et Begović). Le conférencier indique leurs travaux en y ajoutant quelques détails sur leur contenu et leur valeur. Les travaux du *troisième* groupe (MM. Bašagić, Čokić et Bajraktarević) dont il est parlé plus amplement, se rapportent surtout aux littératures turque, persane et arabe *comme telles*, y compris l'ancienne poésie arabe. — Le conférencier sait bien que dans la liste de ces auteurs il y en a quelques-uns qui, ni par leurs études ni par leur méthode, ne sauraient tenir bon contre une critique plus rigoureuse, mais, pourtant, il a cru, pour une raison ou pour une autre, pouvoir les mentionner dans son aperçu.

Conclusion: dans le passé, la Yougoslavie a eu une tradition des plus brillantes dans le domaine des études islamiques et, maintenant, elle abonde en différents matériaux islamiques, surtout turcs, à étudier. Pour le moment, elle n'a pas encore assez de vrais centres orientalistes ni assez d'islamisés dans le sens moderne du mot. Cependant, les autorités compétentes ont déjà commencé à s'intéresser à ce problème et une meilleure organisation du travail est en train. Le prochain avenir ne tardera pas à enregistrer des résultats encore meilleurs.

(La communication sera publiée dans la revue *Archiv Orientalni* de Prague).

Prennent part à la discussion M.M. T. KOWALSKI, A. SOVIĆ et S. P. OSZTERN.

28. Le prof. TAHA HUSSEIN (Le Caire): *Le rapport entre la rhétorique arabe et la rhétorique grecque.*

I. La rhétorique arabe est née au II^e siècle de l'hégire grâce aux efforts conjugués des orateurs politiques, des polémistes théologiens et des écrivains à la cour. Dès sa naissance, elle fut imprégnée de l'esprit étranger surtout persan et hellénistique; mais le fond resta arabe jusqu'à la deuxième moitié du III^e siècle.

II. C'est alors que fut traduite la rhétorique d'Aristote par Ishak Ibn Honein et que commença la lutte entre deux rhétoriques, d'une part une rhétorique arabe ne touchant à la philosophie grecque que discrètement et qu'on trouve chez les littérateurs et les critiques tels qu'Ibn El Mo'taz et Abou Hilal,

de l'autre une rhétorique grecque se réclamant ouvertement d'Aristote et qu'on trouve chez Kodama dans *Nakd el Che'r* et chez son soi-disant élève Abou Abdallah Mohammed Ibn Ayoub dans *Nakd el Nathr*.

III. Cependant la scission n'a pas été complète. La rhétorique arabe ne pouvait pas échapper à l'influence de la partie de la Rhétorique d'Aristote touchant à l'élocution. La rhétorique grecque raisonnait sur la littérature arabe et lui empruntait ses exemples, elle utilisait la logique plus que la rhétorique grecque proprement dite.

IV. Ibn Sina ayant analysé la Rhétorique d'Aristote dans le *Chefa* l'a pour ainsi dire arabisée et a rendu facile l'accord entre les deux rhétoriques, qu'Abdel Kaher réalisa au V^e siècle dans ses deux ouvrages *Asrar el Balaghah* et *Dala'il el Egaz*.

(La communication sera publiée comme préface à un livre de l'auteur *Nakd el Nathr de Kodama*, dans les travaux de la Faculté des Lettres de l'Université Egyptienne).

29. Le prof. E. GARCÍA GÓMEZ (Grenade): *Quelques remarques sur la „qaṣīda maqṣūra” d'Abū'l-Ḥasan Ḥāzim al-Qarṭājannī*.

I

On indique l'importance de ce monument de la poésie arabo-andalouse du XIII^e siècle, en parlant des mss. qu'on en garde et de l'édition du Caire (imprimerie as-Sa'āda, 1344/1925) imprimée avec un commentaire.

On esquisse la biographie du père du poète (Ibnu'l-^cAbbār, *Tekmila*, ed. Codera, num. 999) et celle du poète même (al-Maqqarī, ed. Leiden, I, p. 862), en énumérant ses ouvrages.

Puis on parle des commentaires de la *qaṣīda* (Ḥājī Khalifa, ed. Fluegel, num. 12806), en se bornant à l'étude de celui d'ash-Sherif al-Gharnāṭī, dont on analyse le contenu et on en relève le mérite.

On donne ensuite un résumé de la *qaṣīda*, en signalant ses parties et ses épisodes et en mettant en relief l'importance littéraire du poème.

II

On étudie particulièrement un fragment de la *qaṣīda* (v. 172—502), dans lequel le poète, de Tunis, se rappelle sa vie de jeunesse dans sa patrie.

Ce passage offre, en premier lieu, de très curieux renseignements sur la vie musulmane dans les contrées de Murcie et Carthagène au XIII^e siècle (plaisirs, parties de chasse et de pêche, lieux pour passer l'été et l'hiver, description du paysage, réunions, etc.).

On y trouve, en outre, plus d'une centaine de noms de lieux, dont la plupart ne figurent pas dans d'autres textes. On essaie l'identification de quelques-uns de ces noms et on étudie les difficultés qu'il y a à identifier les autres.

On relève donc l'importance de la *qaṣīda* d'al-Qartājannī pour la connaissance de l'histoire et la géographie de l'Espagne musulmane et, plus en général, l'utilité de ce genre de recherches.

III

On donne, comme appendice, une liste, disposée par ordre alphabétique, de 112 noms géographiques espagnols qui apparaissent dans la *qaṣīda*, avec des références à d'autres textes et avec leur identification, partout où c'est possible.

(Cette communication sera publiée dans *Boletín de la Academia Española*, Madrid).

30. M. MOHAMED TORKI (Tunis): *Un texte inédit, attribué à Ibn Moqla.*

Le conférencier commence par donner un aperçu de l'histoire de l'écriture arabe, en montrant une suite de planches photographiques des genres d'écriture du III^e au XII^e siècle de l'hégire. Il esquisse ensuite la biographie du célèbre vizir Abou Ali Mohammed Ibn Ali Ibn Moqla (272/886), auteur de la réforme de l'écriture, et décrit son œuvre qui est malheureusement éparpillée; le seul fragment qui nous est parvenu consiste en une *risāla* ou traité sur les règles de l'écriture¹⁾.

Le traité d'Ibn Moqla comporte dix chapitres:

I. — Le „mīdāḥ” ou encre et la manière de le préparer.

II. — Le „qalam” ou plume de roseau, les qualités de roseaux, les différents „qalam” dont doit disposer l'„écrivain”.

III. — Taille du „qalam”.

IV. — Manière de s'en servir.

1) Ce traité est compris dans un recueil de textes arabes remontant au IX^e siècle de l'hégire, Bibliothèque publique de Tunis MS. Or. no. 672.

V. — Description schématique des lettres; comment doivent être tracées les lettres;

VI. — Propriétés de chaque lettre tracée séparément.

VII. — Proportion entre les différentes lettres; tracé géométrique de chacune d'elles.

VIII. — Des lettres de début et lettres finales.

IX. — Généralités et lettres auxquelles on doit recourir.

X. — De l'emploi des „medda” pour embellir l'écriture.

M. Torki fait ressortir l'influence de cette importante réforme sur les lettres, les sciences et les arts en Orient et en Occident; il cite l'opinion du célèbre historien Ibn Khaldoun sur les méthodes d'écriture en usage dans le Maghrib et en Orient.

Le conférencier termina en ces termes:

„Décapité par la chute de Cordoue et de Grenade, l'Occident musulman est resté en marge du mouvement qui, en Orient, n'a jamais cessé de se développer pour améliorer l'écriture et qui a rendu plus belle la calligraphie.

„Toutefois, il est constaté avec peine que, dans une partie de cet Orient, les caractères arabes persécutés et exclus ont entraîné dans leur chute la perte d'un patrimoine artistique presque millénaire, regretté par tous ceux qui cultivent le Beau et qui possèdent la passion de son culte”.

Quelques observations sont présentées par M. F. KRENKOW.

Le président, avant de clore les travaux de la section, se fait l'interprète de la reconnaissance des membres pour l'accueil qui leur a été préparé.

SECTION AUTONOME DE PAPYROLOGIE.

Président: Le prof. D. COHEN.

Secrétaire: Le prof. M. HOMBERT.

Toutes les communications faites dans la Section autonome de Papyrologie ayant été publiées dans le Fascicule 13/14 de la *Chronique d'Egypte* (janvier 1932) seul le programme des séances sera donné ici.

Toutes les réunions ont eu lieu dans la salle de la Faculté de Droit de l'Université.

Mardi 8 septembre, séance du matin.

La séance est présidée par M. P. JOUGUET.

1. M. H. I. BELL (Edinburgh): *Papyrology in England* (communication lue par M^{lle} M. T. Moscovitch).
2. M. F. HEICHELHEIM (Giessen): *Bericht über ein Papyrusverzeichnis nach Gauen, Archiven und Jahrhunderten geordnet.*
3. Le prof. K. KALBFLEISCH (Giessen): *Die Fortschritte der Arbeit an den Giessener Papyri* (communication lue par M. F. Heichelheim).
4. Le prof. M. STEINWENTER (Munich): *Ein Vorschlag zur Publikation koptischer Rechtsurkunden* (communication lue par M. E. Seidl).

A la suite de cette dernière communication, la résolution suivante a été votée:

Les membres de la section de papyrologie du XVIII^e Congrès International des Orientalistes, réunis en séance le 8 septembre 1931, après avoir entendu la communication de Monsieur Steinwenter, ont voté à l'unanimité la résolution suivante:

„Considérant que les papyrus et ostraca coptes de contenu juridique constituent pour divers aspects des études relatives à l'histoire du droit une source particulièrement féconde et que les études de papyrologie juridique sont gravement entravées par le fait que beaucoup de ces documents sont restés inédits, les papyrologues réunis sous les auspices du XVIII^e Congrès International des Orientalistes, estiment que la publication des papyrus et ostraca coptes de contenu juridique est une des tâches les plus utiles et les plus urgentes qui s'imposent dans le domaine de la papyrologie.

„Ils émettent le vœu que les académies et les musées, bibliothèques ou instituts scientifiques où sont conservés des textes juridiques coptes en favorisent la publication par leur soutien moral et matériel.

„Ils prient le Comité international de papyrologie de porter la présente résolution à la connaissance des directeurs des Musées du Caire, de Berlin et de Londres; aux conservateurs des bibliothèques de Munich et de Vienne, aux Universités de Chicago, Colombie, Michigan, Oxford et Strasbourg, ainsi qu'aux Académies de Berlin, Munich et Vienne”.

5. M^{lle} Prof. H. ANTONIADIS (Leiden): *De l'influence de la langue du droit byzantin sur le grec d'aujourd'hui.*

Séance de l'après-midi.

La séance est présidée par M. V. MARTIN.

6. M. S. G. MERCATI (Rome): *Osservazioni sul testo e sulla metrica di alcuni papiri cristiani.*
7. Le prof. CH. WESSELY (Vienne): *La minéralogie mystique des papyrus magiques* (communication lue par M. Hombert).

Mercredi 9 septembre, séance du matin.

La séance est présidée par M. S. G. MERCATI.

8. Le prof. P. KOSCHAKER (Leipzig): *Die rechtsgeschichtliche Bedeutung der griechischen Pergamenturkunden aus Dura.*
9. M. E. SEIDL (Munich): *Die demotische Zivilprozessordnung und die griechischen Rechtsurkunden.*

10. Le prof. M. HOMBERT (Bruxelles): *Projets de bibliographie papyrologique*. 1) *Publication, en collaboration avec M.M. von Hoesen et de Ricci, d'une bibliographie générale de la papyrologie grecque*. 2) *Organisation d'une collaboration internationale centralisée à la Fondation Egyptologique Reine Elisabeth, à Bruxelles*.

A la suite de cette communication, la résolution suivante a été votée:

„Les papyrologues réunis à Leyde, à l'occasion du XVIII^e Congrès International des Orientalistes, après avoir pris connaissance des deux projets présentés par M. M. Hombert, les approuvent et souhaitent vivement qu'ils soient accomplis dans le plus bref délai.

„Les papyrologues présents promettent à Monsieur Hombert leur concours le plus zélé”.

Jeudi 10 septembre, séance du matin.

La séance est présidée par le prof. P. KOSCHAKER.

11. Le prof. P. COLLOMP (Strasbourg): *La critique textuelle et la papyrologie*.
12. M. G. VON MANTEUFFEL (Varsovie): *Die Papyri als Zeugen griechischer Kleinliteratur*.
13. Le prof. G. MÉAUTIS (Neuchâtel): *Une réminiscence homérique dans un papyrus d'Oxyrhynchus*.
14. Le prof. A. CALDERINI: *Proposta per la compilazione di un censimento delle persone nominate nei documenti dell'Egitto greco-romano* (communication lue par M. S. G. Mercati).
15. Examen de la brochure de l'„Union Académique Internationale”:

Conseils et recommandations sur l'emploi des signes critiques et la rédaction de l'apparat dans les éditions savantes de textes grecs et latins.

Communication du prof. B. A. VAN GRONINGEN: *Projet d'unification des systèmes de signes critiques*.

Lecture par M. B. van Groningen d'une communication de M. H. I. BELL: *Note on Methods of Publication* et d'une communication de M. A. S. HUNT: *A Note on the Transliteration of Papyri*.

Une circulaire a été rédigée sous le titre: *Essai d'unification des méthodes employées dans les éditions de papyrus* (Le contenu de cette circulaire a été adopté dans la séance du 11 septembre).

Vendredi 11 septembre, séance du matin.

La séance est présidée par le prof. D. COHEN.

16. Le prof. A. GROHMANN (Prague): *Griechische und lateinische Verwaltungstermini im arabischen Aegypten*.

Cette communication fut suivie en même temps par les membres de la VIII^e Section du Congrès.

17. Le prof. E. CAVAGNAC (Strasbourg): *L'argent et le cuivre sous les derniers Ptolémées* (communication lue par M. M. Hombert).
18. M^{lle} C. PRÉAUX (Bruxelles): *Les archives de Zénon considérées au point de vue de leur valeur historique*.
19. Le prof. V. MARTIN (Genève): *Un papyrus relatif à l'épicrisis*.
20. Le prof. F. BILABEL (Heidelberg): *Ueber den Fortschritt der Arbeiten an neuen Heidelberger Papyrusunternehmungen* (communication lue par M. A. Grohmann).
21. M. N. HOHLWEIN (Liège): *Notes sur quelques papyrus inédits du Caire*.
22. Le prof. A. J. BOYÉ (Bordeaux): *Quelques papyrus inédits de la collection du Roi Fouad*.

La Section de Papyrologie décide que les communications faites pendant le Congrès seront publiées dans le Fascicule 13/14 de la *Chronique d'Égypte*. Elle émet le vœu que les prochaines assises des papyrologues soient tenues en Allemagne, en 1933.

La séance est levée après une allocution de M. COHEN, à laquelle M. JOUGUET répond au nom des membres de la Section de Papyrologie. Il exprime les vifs remerciements de tous à M. Cohen et aux organisateurs du Congrès.

LISTE ALPHABETIQUE DES AUTEURS DE COMMUNICATIONS SCIENTIFIQUES.

	Page		Page
Abdel Razek, M.	225	Calderini, A.	247
Abel, A. F. Ch.	118	Canney, M. A.	196
Abs, J.	157	Capart, J.	78
Ahmed Amin	224	Cavaignac, E.	248
Aistleitner, J.	182	Chekib Arslan	229
Albright, W. F.	202	Christensen, A.	100
Anti, C.	75	Collomp, P.	247
Antoniadis, Mlle H.	246	Conway, Mlle A.	167
Ariëns Kappers, C. U.	178	Cook, S. A.	192
Ayscough, Mme Fl.	125		
		Daiches, S.	185
Bagnani, G.	77	Deimel, A.	66
Bajraktarević, F.	240	Deny, J.	111
Ballini, A.	163	Dessus-Lamare, A.	230
Barber, Mlle M.	84	Dumont, P. E.	144
Barr, K.	119	Duyvendak, J. J. L.	140
Bauer, H.	176		
Bell, H. I.	245	Edelmann, R.	194
Berg, C. C.	127	Edgerton, F.	155
Bilabel, F.	248	Edgerton, W. F.	73, 89
Birnbaum, S.	169	Edwards, Mlle D.	121
Bissing, F. W. von	61	Eerdmans, B. D.	198
Blank, S. H.	197	Eissfeldt, O.	189
Böhl, F. M. Th.	53		
Boreux, C.	88	Fábri, C. L.	162
Boyé, A. J.	248	Ferrand, G.	131
Buck, A. de	86	Forke, A.	136
Budde, K.	197	Forrer, E.	47
		Frankfort, H.	62

	Page		Page
Furlani, G.	41	Kahle, P.	105
Gabra, S.	79	Kalbfleisch, K.	245
Galbiati, G.	230	Karpeles, Mlle S.	141
Gale, E.	120	Korošec, V.	43
Gallois, H. C.	125	Koschaker, P.	42, 246
García Gomez, E.	242	Kowalski, T.	107
Gardiner, A.	73	Kraus, P.	235
Gelb, I.	50	Krauss, S.	183
Gest, G.	142	Krenkow, F.	218
Glueck, N.	184	Kurylowicz, J.	117
González Palencia, A.	235	Langdon, S.	59
Gottheil, R. J. H.	213	Lehmann-Haupt, C. F.	57
Grimme, H.	172	Lévi, S.	130, 152
Grohmann, A.	248	Levi Della Vida, G.	236
Groningen, B. A. van	247	Lévi-Provençal, E.	238
Guidi, M.	226	Loewe, H.	195
Guy, P. L. O.	207	Manteuffel, G. von	247
Hafiz Afifi Pacha	228	Marçais, G.	217
Hamdani, H. F. al-	221	Margoliouth, D. S.	109
Heichelheim, F.	96, 245	Martin, V.	248
Heine-Geldern, R. von	129	Masani, R. P.	145
Herrmann, A.	137	Maspero, H.	142
Hertz, Mme A.	74	Massignon, L.	212
Hodous, L.	122	Méautis, G.	247
Hohlwein, N.	248	Mercati, S. G.	246
Hölscher, U.	82	Mercier, G.	87
Hombert, M.	247	Messina, G.	101
Homburger, Mlle L.	86	Millàs-Vallicrosa, J.	236
Horsfield, G.	166	Minorsky, V.	91
Hosie, Lady D.	138	Nallino, C. A.	227
Hummel, A. W.	139	Nikitine, B.	90
Inayatullah, S.	220	Oppenheim, M. von	69
Jacobsen, Th.	55	Osztern, S. P.	103
Jean, C. F.	65	Oudenrijn, M. A. van den	110
Jordan, J.	64		

	Page		Page
Pelliot, P.	134	Somogyi, J. de	222
Pérès, H.	217	Soothill, W. E. . . .	133
Pertold, O.	143	Speiser, E. A. . . .	44
Pierson, J. L.	123	Steinwenter, M. . . .	245
Plessner, M.	223	Stephens, F. J. . . .	67
Pran Nath	145	Stutterheim, W. F. . .	126
Préaux, Mlle C. . . .	248	Sukthankar, V. S. . .	156
Przyluski, J.	154		
		Taeschner, F.	96
Raghuvira	157	Taha Hussein	241
Rahder J.	151	Tallqvist, K.	42
Ranke, H.	81	Teymour, A.	233
Rechid Safwet	113	Thomas, F. W.	150
Rhys Davids, Mme . .	148	Torki, M.	243
Riza Nour	94		
Robinson, Th. H. . . .	204	Vacca, G.	142
Roeder, G.	77	Vaidya, P. L.	155
Ross, Sir D.	92	Valette, J. de la . . .	160
Rûžička, R.	176	Vallée Poussin, L. de la	145
Rijckmans, G.	175	Vogel, J. Ph.	164
Said-Ruete, R.	210	Washburn Hopkins, E. .	154
Sambamoorthy, P. . . .	26	Werbrouck, Mlle M. . .	80
Sandford, K. S.	80	Wesendonk, O. G. von .	99
Saunders, A. L.	149	Wessely, Ch.	246
Schacht, J.	209	Whitehead, R. B. . . .	153
Schaumberger, J. . . .	68	Wiener, L.	75
Scheftelowitz, I. . . .	116	Wiet, G.	216
Schrader, F. O.	147	Willman-Grabowska, Mme	
Schurhammer, G. . . .	162	H. de	154
Seidl, E.	246		
Selim Hassan	85	Yellin, D.	170
Sidersky, D.	205	Zeitlin, S.	187

STATUTS

DES CONGRÈS INTERNATIONAUX DES ORIENTALISTES

adoptés à Paris dans la séance plénière du jeudi 9 Septembre 1897
du XI^e Congrès International des Orientalistes.

I. Les Congrès se tiendront une fois tous les trois ans; par exception, selon les convenances ou les nécessités du pays qui fait les invitations, l'intervalle entre deux congrès pourra être réduit à un ou à deux ans ou porté à quatre.

II. Chaque congrès sera organisé par un Comité composé de nationaux du pays où il tiendra ses assises. Le Comité sera libre d'augmenter ou de diminuer le nombre des sections en lesquelles le Congrès sera divisé; il réglera comme il l'entendra la date de la réunion, la durée de la session, la marche des travaux, tous les détails matériels de la réception.

III. Le Congrès réuni, un Comité Consultatif se constituera, qui devra être formé des présidents et vice-présidents du Comité Organisateur et d'un certain nombre de membres étrangers, au choix du Comité Organisateur. Ce Comité statuera sur les questions qui pourraient surgir au cours des séances.

IV. Le Comité d'organisation désignera, parmi les langues du pays où le Congrès se tiendra, une ou plusieurs langues qui seront la langue ou les langues officielles du Congrès, et que l'on emploiera à la rédaction des procès-verbaux des séances.

L'usage d'autres langues sera facultatif dans la discussion, sous la responsabilité du président de chaque section.

V. Le président de chaque section a la police des séances; il règle l'ordre des travaux, fixe la durée des communications, dirige ou arrête les discussions, sauf à en référer au Comité Consultatif en cas de contestation.

VI. Chaque Congrès désignera en séance plénière le pays où le Congrès suivant devra se tenir; il choisira entre les pays qui lui auront fait leurs propositions par l'intermédiaire de leurs délégués, ou entre ceux que le Comité Consultatif pensera pouvoir lui désigner provisoirement. En aucun cas le Congrès ne pourra être tenu deux fois de suite dans le même pays.

VII. Après la séparation de chaque Congrès, le Comité Organisateur reprendra ses pouvoirs généraux, et il les conservera jusqu'au jour où il aura reçu la notification officielle de la constitution du Comité chargé de préparer le Congrès suivant: passé ce jour, il ne gardera plus que les pouvoirs locaux nécessaires pour liquider les obligations du Congrès auquel il avait présidé.

VIII. Si pourtant il survenait quelque complication grave, qui fût de nature à compromettre l'institution des Congrès et leur perpétuité, il serait pourvu aux difficultés par la convocation d'un Comité international formé:

1° Du Comité Organisateur du dernier Congrès;

2° D'un représentant de chacun des pays dans lesquels le Congrès aura antérieurement tenu ses assises. Pour chaque pays, ce représentant sera de droit le président ou, à son défaut, un vice-président du dernier Congrès qui s'y sera réuni; à défaut de président ou de vice-président survivant dans ce pays, le Comité s'y compléterait lui-même par voie de cooptation.

Il appartiendrait au Comité ainsi constitué de régler et de provoquer, dans les délais les plus brefs, la convocation d'un nouveau Congrès, qui aurait à approuver ses résolutions.

LISTE DES CONGRES PRECEDENTS.

- I. Paris, 1873.
 - II. Londres, 1874.
 - III. St. Pétersbourg, 1876.
 - IV. Florence, 1878.
 - V. Berlin, 1881.
 - VI. Leiden, 1883.
 - VII. Vienne, 1886.
 - VIII. Stockholm et Christiania, 1889.
 - IX. Londres, 1892.
 - X. Genève, 1894.
 - XI. Paris, 1897.
 - XII. Rome, 1899.
 - XIII. Hambourg, 1902.
 - XIV. Alger, 1905.
 - XV. Copenhague, 1908.
 - XVI. Athènes, 1912.
 - XVII. Oxford, 1928.
 - XVIII. Leiden, 1931.
-

LISTE DES MEMBRES.

Les membres associés ont été désignés par un astérisque devant leurs noms.

Aalders, prof. dr. G. Ch.	Hilversum, Pays-Bas
Abbadie d'Arrast, Mlle J. d'	Paris
Abdel Razek, Mustafa	Le Caire
Abel, prof. A. F. Ch.	Bruxelles
*Abel, Mme J.	Bruxelles
Abs, Rév. P. J.	Bonn
Acker, W. A. B.	Oegstgeest, Pays-Bas
*Acker, Mme W. A. B.	Washington, D. C.
*Acker, Mlle.	Washington, D. C.
Adriaanse, C.	Djeddah
*Adriaanse, Mme M. C.	La Haye
Aistleitner, prof. dr. J.	Budapest
Aiyangar, Rao Bahadur dr. S. K.	Madras
Akbar Khan, Hon. Mr. Justice M. A.	Londres
Albright, prof. William F.	Baltimore
Alexeiev, prof. B.	Leningrad
American Geographical Society.	New York
Amin, Ahmed	Le Caire
Amzalak, prof. dr. M. B.	Lisbonne
*Amzalak, Mme M. B.	Lisbonne
Andersen, prof. dr. D.	Copenhague
Andrae, prof. dr. W.	Berlin
Anti, prof. Carlo	Padoue
Antoniadis, Mlle prof. S.	Leiden
Antonius, G.	Jérusalem
Arendonk, dr. C. van	Leiden
Ariëns Kappers, prof. dr. C. U.	Amsterdam
Armbruster, Maj. C. H.	Mallorca
*Armbruster, Mme C. H.	Mallorca
Arslan, Emir Chekib	Genève

*Artz, Mlle L.	La Haye
Asselberghs, H.	Utrecht
Ayscough, Mme F.	Londres
Bagnani, dr. G.	Rome
Bailey, H. W.	Oxford
Bajraktarević, prof. dr. F.	Belgrade
*Bajraktarević, Mme S. D.	Belgrade
Balafrej, Ahmed.	Paris
Ballini, prof. A.	Bolzano
Barber, Mlle M.	La Haye
Barr, K.	Charlottenlund, Danemark
Basset, prof. A.	Alger
*Basset, Mme A.	Alger
*Basset, Pierre	Paris
Baud, Mlle M. G.	Paris
Bauduin v. d. Walle Mlle	Bruxelles
Bauer, prof. dr. H.	Halle
*Bauer, Mme H.	Halle
Beasley, H. G.	Chislehurst, Angleterre
*Beasley, Mme H. G.	Chislehurst, Angleterre
Beauvoir Stocks, Mme C. de	Londres
Becker, prof. dr. C. H.	Berlin
Becker, J. H.	Haarlem, Pays-Bas
Beeston, Mr. A. F. L.	Londres
Bell, The Rev. R.	Edinburgh
*Bell, Mme R.	Edinburgh
Berg, prof. dr. C. C.	Leiden
Berg, E. J. van den	Leiden
Berger, Mlle S.	Bruxelles
Bergh, L. v. d.	Leiden
Bernet Kempers, A. J.	La Haye
Berrada, Mohammed	Paris
Bevan, prof. A. A.	Cambridge
Bezemer, prof. T. J.	Wageningen, Pays-Bas
Bezemer, K. W. L.	Wageningen, Pays-Bas
*Bierens de Haan, Mlle L.	Aerdenhout, Pays-Bas
Billig, L.	Jérusalem
Birnbaum, dr. S.	Hambourg
Bissing, F. W. Freiherr von,	Oberaudorf am Inn, Bavière

*Bissing, Mme E. von,	Oberaudorf am Inn, Bavière
Björkman, Dr. W.	Lübeck
Blagden, dr. C. O.	Londres
Blake, prof. R. P.	Cambridge, U. S. A.
Blanco y Caro, prof. R.	Madrid
Blank, dr. Sheldon H.	Cincinnati
Blok, prof. dr. H. P.	Oegstgeest, Pays-Bas
*Blok, Mme J. F. P.	Oegstgeest, Pays-Bas
*Blyth, Mme A.	Londres
Boer, prof. dr. Tj. de,	La Haye
Böhl, prof. dr. F. M. Th.	Leiden
Böhl, Mlle J. S. B.	Leiden
Boon, H. N.	Leiden
Boreux, prof. C.	Paris
*Boreux, Mme C.	Paris
*Boreux, Mlle M.	Paris
Bosch Reitz, S. C.	Laren, Pays-Bas
*Bosman, Mlle A.	Leiden
Bouyges S. J., le Rév. P. M.	Beyrouth
Boyé, prof. A. J.	Bordeaux
*Boyé, Mme A. J.	Bordeaux
Brants, Mlle J. T. J.	Leiden
Breasted, prof. J. H.	Chicago
*Breasted, Mme J. H.	Chicago
*Breasted, Mlle A.	Chicago
Breasted, Ch.	Chicago
Bricteux, prof. A.	Liège
Brosin, Helene	Hambourg
Brown, Mme G. Elliott	Riverside, Conn.
Brown, P.	Calcutta
Buck, dr. A. de	Leiden
*Buck, Mme A. L. de	Leiden
Buck, prof. C. Darling	Chicago
Budde, prof. dr. K.	Marburg
Burckardt, prof. dr. L.	Berlin
Buren, prof. A. W. van,	Rome
*Buren, Mme E. D. van,	Rome
Burgersdijk en Niermans.	Leiden
Burn, Sir. R.	Oxford

Burrows, Father E.	Oxford
Burton Brown, Th.	Londres
Butin, Rev. dr. R.	Washington, D. C.
Bijvanck, prof. dr. A. W.	Leiden
*Bijvanck, Mme J. E.	Leiden
Canney, prof. M. A.	Cheshire, Angleterre
Capart, prof. J.	Bruxelles
Cavaignac, prof. E.	Strasbourg
Černý, dr. J.	Prague
Christensen, prof. dr. A.	Charlottenlund, Dane- mark
Christian, prof dr. V.	Vienne
*Christian, Mme M.	Vienne
Clauson, G. L. M.	Londres
*Clauson, Mme G. L. M.	Londres
*Coert, Mlle M.	La Haye
Cohen, prof. dr. D.	Amsterdam
Cohen, prof. M.	Paris
Colin, prof. G. S.	Paris
Collomp, prof. P. E.	Strasbourg
Collomp, Mme P.	Strasbourg
Combe, E.	Ramleh
Conway, Mlle A.	Londres
Cook, dr. S. A.	Cambridge
*Cook, Mme S. A.	Cambridge
Cooke, prof. Rev. G. A.	Oxford
Cool, W.	La Haye
*Cool, Mme W.	La Haye
Cools, dr. J. P.	Huissen, Pays-Bas
Coster-Wijsman, Mme dr. L. M.	Groningen, Pays-Bas
Coutzalexis, S. Exc. J.	La Haye
Cuisinier, Mme J.	Paris
Daiches, dr. S.	Londres
*Daiches, Mme S.	Londres
Deimel S. J., prof. A.	Rome
Delius, E.	Berlin
Delougaz, P.	Londres
Deny, prof. J.	Paris
*Deny, Mme J.	Paris
Dessoulavy, dr. Ch.	Londres

Dessus-Lamare, A.	Alger
Devonshire, Mme R. L.	Londres
Dhorme, le Rév, P. P.	Rome
Dikshitar, V. R. Ramachandra	Madras
Drewes, dr. G. W. J.	Batavia
Drewes, J. P.	Leiden
Drossaart Lulofs, H. J.	Leiden
Dumont P. E.	Baltimore
Duncker, dr. G. J. M.	Zwolle, Pays-Bas
Dürr, prof. dr. L.	Braunsberg
Duyvendak, prof. dr. J. J. L.	Leiden
*Duyvendak-Rhys, Mme G. M.	Leiden
Edelmann, R.	Bonn
Edgerton, prof. Franklin.	New Haven, Conn.
Edgerton, prof. W. F.	Chicago
*Edgerton, Mme W.	Chicago
Edwards, Mlle dr. E. D.	Londres
Edwards, I. E. S.	Cornbrook, Angleterre
Eerde, prof. J. C. van,	Amsterdam
Eerdmans, prof. dr. B. D.	Leiden
*Eerdmans, Mme B. D.	Leiden
Eissfeldt, prof. O.	Halle
Emmens, W.	Leiden
Enthoven, Dr. H. E.	La Haye
Erp, Th. van	La Haye
*Erp, Mme Th. van	La Haye
Eumorfopoulos, G.	Londres
Fábri, dr. C. L.	Leiden
*Fábri-Lucas, Mme O.	Leiden
*Farensbach, Mlle H.	Leiden
Farmer, dr. H. G.	Glasgow
Fasi, Mohammed el-	Paris
Féghali, prof.	Paris
Ferguson, Th. T. H.	den Dolder, Pays-Bas
*Ferguson, Mme Th. T. H.	den Dolder, Pays-Bas
Ferrand, G.	Paris
Fischel, dr. W.	Jérusalem
Fokker, A. A.	Leiden
Forke, prof. dr. A.	Hambourg
Forrer, prof. dr. E.	Jena

Forrer, dr. L.	Winterthur, Suisse
Foucher, prof. A.	Sceaux, France
Frankfort, dr. H.	Londres
*Frankfort, M ^{me} H.	Londres
Friedmann, dr. L.	Bucarest
Friedmann, D.	Bruxelles
Furayha, prof. Anis K.	Beyrouth
Furlani, prof. G.	Florence
Fyson, M ^{lle} M. A.	Cambridge
Gabra, S.	Paris
Gadd, C. J.	Londres
Gait, Sir. E. A.	Londres
*Gait, Lady E. A.	Londres
Galbiati, Mgr. G.	Milan
Gale, prof. Esson M.	Berkeley, Cal.
Galestin, Th. P.	Leiden
Gallois, dr. H. C.	La Haye
Gardiner, A. H.	Londres
Garis Davies, N. de,	Oxford
*Garis Davies, M ^{me} N. de,	Oxford
Geers, dr. F. W.	Nijmegen, Pays-Bas
Gelb, dr. I.	Chicago
Gelderen, prof. dr. C. van	Amsterdam
Gemser, prof. dr. B.	Pretoria
Géneret, R. H. de	Hollogne, Belgique
Gerlings, F. G. H.	Leiden
*Gerlings, M ^{lle} E. M.	Leiden
Gerritsen, J. M.	Oegstgeest, Pays-Bas
Gest, G. M.	New York
*M ^{me} G. M. Gest	New York
Getty, M ^{lle} A.	Paris
Gibb, prof. H. A. R.	Londres
Giese, prof. dr. F.	Breslau
Gilroy, prof. J.	Old Aberdeen
Ginsberg, J.	Leiden
Glueck, dr. N.	Cincinnati
*Glueck, M ^{me} N.	Cincinnati
*Goedhart, M ^{lle} E.	La Haye
Gomaa, M. M.	Londres
Gomez, prof. E. García	Grenade

Gonda, dr. J.	Gouda, Pays-Bas
Gordon Nelson.	New York
Gottheil, prof. dr. R. J. H.	New York
Götz, Mlle L.	Francfort
Grader, C. J.	Oegstgeest, Pays-Bas
Grassi, Mlle T.	Milan
Graves, Mortimer	Washington
*Graves, Mme J.	Washington
Grimme, prof. dr. H.	Münster
Groenman, dr. A. W.	Zaandijk, Pays-Bas
Grohmann, prof. dr. A.	Prague
Groningen, prof. dr. B. A. van	Leiden
Groot, prof. dr. J. de	Groningen
Guidi, prof. M.	Rome
Guidi, Mme L.	Rome
Guppy, H.	Manchester
Guy, P. L. O.	Haifa
*Guy, Mme Y.	Haifa
*Guy, Mlle R.	Haifa
Hackney, Mlle L. W.	New York
Haefen, jhr. mr. C. H. J. van	La Haye
Hafiz Afifi Pacha, S. Exc. dr.	Londres
Hamdani, Husein F. al-	Bombay
Hansen, dr. O.	Hambourg
Harrassowitz, H.	Leipzig
*Harrassowitz, Mme G.	Leipzig
Harting, prof. dr. P. N. U.	Groningen
Hassan, prof. S.	le Caire
Hasselt, G. W. S. van	Nice
Hatvany, Baron B.	Budapest
Hatvany, Baronne V.	Budapest
Hauer, dr. E.	Berlin
Heffening, dr. W.	Bonn
Heichelheim, dr. F.	Giessen
Heiman, Mlle prof. dr. B.	Halle
Heine-Geldern, prof. dr. R. von	Vienne
Helfrich, O. L.	La Haye
Hemmer Gudme, P. de	Copenhague
*Hemmer-Gudme, Mme E. de	Copenhague
Heras S. J., H.	Bombay

Herrmann, dr. A.	Berlin
*Herrmann, Mme A.	Berlin
Hertz, Mme A.	Varsovie
Herz, Mlle O.	Cambridge
Hess, prof. J. J.	Zürich
Hinloopen Labberton, D. van	Laren, Pays-Bas
Hodous, prof. L.	Hartford, Conn.
*Hodous, Mme L.	Hartford, Conn.
Hofstede de Groot, P.	Amsterdam
Hohlwein, N.	Liège
Holden, Mlle E.	Newbury, Angleterre
Holma, S. Exc. H.	Paris
Hölscher, prof. dr. U.	Hannover
Homan van der Heide, dr. J.	Bemmel, Pays-Bas
Hombert, prof. M.	Bruxelles
Homburger, Mlle L.	Paris
*Hoog, Mlle C. L.	Leiden
Hoogt, Dr. J. M. van der	Wageningen
Hopkins, prof. E. Washburn	New Haven, Conn.
*Hopkins, Mme M. C. Washburn	New Haven, Conn.
Horsfield, G.	Terash, Transjordanie
Hosie, Lady D.	Oxford
Howardy, Pastor G.	Copenhague
*Howardy, Mme M.	Copenhague
Hoytema, D. van	La Haye
*Hoytema—Le Poole, Mme M. van	La Haye
Hrožný, prof. dr. B.	Prague
Huizinga, prof. J.	Leiden
Hulsewé, A. F. P.	Leiden
Hummel, A. W.	Washington
Hussein, prof. Taha	Le Caire
*Hussein, Mme Taha	Le Caire
Hyvernât, prof. H.	Washington
Inayatullah, S.	Londres
Inayatullah Khan, K.	Peshawar
Ismail, H.	Leiden
Jackson, prof. A. V. Williams	New York
*Jackson, Mme A. V. Williams	New York
Jacobsen, Dr. Th.	Copenhague
*Jacobsen, Mme Th.	Copenhague

Jean, Abbé Ch. F.	Paris
Johnson, Mlle D. C.	Londres
Jordan, Dr. J.	Berlin
*Josselin de Jong, Mlle A. D. J. de . . .	Haarlem
Josselin de Jong, G. W. de	Haarlem
Jouguet, P.	Le Caire
*Jouguet, Mme P.	Le Caire
Junker, prof. dr. H.	Le Caire
Juynboll, dr. H. H.	Leiden
*Juynboll, Mme H. H.	Leiden
Kahle, prof. dr. P.	Bonn
Kállay, prof. dr. K.	Debrecen, Hongrie
Kamel Bey, dr. Mourad	La Haye
Kampffmeyer, prof. G.	Berlin
Karpelès, Mlle S.	Hanoï
Kato, prof. Genchi	Tokio
Kern, R. A.	Leiden
Kern, W.	Leiden
Khodeiry, Mohammed el-	Paris
Kleykamp, C. G.	La Haye
*Kleykamp, Mme C. G.	La Haye
Knappert, prof. dr. L.	Oegstgeest, Pays-Bas
Koefoed-Petersen, C.	Copenhague
Konopczynski, Z.	Grodziec, Pologne
Konow, prof. S.	Oslo
Kooy, dr. R. van der	Nijmegen, Pays-Bas
Korošec, prof. dr. V.	Ljubljana, Yougoslavie
Koschaker, prof. dr. P.	Leipzig
Kowalski, prof. T.	Cracovie
Kramers, dr. J. H.	Oegstgeest, Pays-Bas
*Kramers-de Vlaming Pleysier, Mme G. A.	Oegstgeest, Pays-Bas
Krarp, O. Ch.	Buttrup, Danemark
Kratchkovsky, prof. I.	Leningrad
*Kratchkovsky, Mme V.	Leningrad
Kraus, P.	Berlin
Krauss, prof. dr. S.	Vienne
Krenkow, prof. dr. F.	Londres
Krieger, C. C.	Oegstgeest, Pays-Bas
*Krieger-van Vleuten, Mme dr. A. J. . .	Oegstgeest, Pays-Bas
Krom, prof. dr. N. J.	Leiden

*Krom-van der Plas, Mme E.	Leiden
Kurylowicz, prof. dr. J.	Lwów, Pologne
Lacau, P.	Le Caire
Lahiri, P. C.	Londres
Langdon, prof. S.	Oxford
*Langdon, Mme S.	Oxford
Lange, dr. H. O.	Copenhague
Lanman, prof. C. H. R.	New Haven, Conn.
Lecerf, prof. J.	Damas
Leeuw, prof. dr. G. van der	Groningen, Pays-Bas
Lehmann-Haupt, prof. dr. C. F.	Innsbruck
*Lehmann-Haupt, Mme T.	Innsbruck
*Lehmann-Haupt, dr. H.	New York City
Lelyveld, Th. B. van	La Haye
Leuring, dr. W. J. H.	Mook, Pays-Bas
Levi Della Vida, prof. G.	Rome
Lévi Provençal, prof. E.	Rabat, Maroc
*Lévi Provençal, Mme E.	Rabat, Maroc
Lévi, prof. Sylvain	Paris
Levison, Rev. N.	Blantyre, Ecosse
*Levison, Mme N.	Blantyre, Ecosse
Levy, Mlle R.	Londres
Levy, dr. R.	Cambridge
*Levy, Mme R.	Cambridge
Levy, dr. Kurt	Halle
Lewy, prof. dr. J.	Giessen
*Lewy, Mme J.	Giessen
Lichtenstädter, Mlle dr. I.	Francfort
Lieme, M. de	Haarlem, Pays-Bas
Lievegoed, A. J.	La Haye
Lingat, R.	Le Caire
Littmann, prof. dr. E.	Tübingen
Loewe, H. M. J.	Cambridge
*Loewe, Mme H. M. J.	Cambridge
Löfgren, prof. O.	Upsala
*Luyckx, Mlle J.	Oegstgeest, Pays-Bas
Luzzato, Mlle E.	Vienne
Maccler, prof. F.	Paris
Mac Rae, prof. R. A.	Philadelphie
Madkour, I.	Sèvres

Mahler, prof. dr. E.	Budapest
*Manger Cats, M ^{lle} M.	Velp, Pays-Bas
Manteuffel, dr. G. von	Varsovie
Marçais, prof. G.	Alger
Margoliouth, prof. Rev. D. S.	Oxford
Martin, prof. V.	Genève
Martino, P.	Alger
Masani, R. P.	Andheri, near Bombay
Massignon, prof. L.	Paris
Maspero, prof. H.	Paris
Mattha, G.	Oxford
Matsunami, S.	Hambourg
Maunier, prof. R.	Paris
Mayer, H.	La Haye
Mayer, dr. L. A.	Jérusalem
Méautis, prof. G.	Neuchâtel
Meek, prof. T. J.	Toronto
Mekhitarian, A.	Bruxelles
Melville, prof. dr. G.	Londres
Merat, J.	Tunis
Mercati, prof. S. G.	Rome
Mercier, G. L. S.	Alger
*Mercier, M ^{me} G. L. S.	Alger
*Mesdag, M ^{lle} A. V.	La Haye
Messina, prof. G.	Rome
Meulen, D. van der	Dieren, Pays-Bas
*Meulen-Kelling, M ^{me} A. C. E. van der	Dieren, Pays-Bas
Meulen, Dr. R. van der	Leiden
Meyerhof, dr. M.	Le Caire
Michalski, dr. S. F.	Varsovie
Miedema, dr. R.	Amersfoort, Pays-Bas
Millàs Vallicrosa, prof. J.	Madrid
*Millàs-Vallicrosa, M ^{me} F.	Madrid
Mingana, dr. A.	Manchester
Minorsky, prof. V.	Paris
Mirambel, prof. A.	Paris
Moberg, prof. A.	Lund
*Moberg M ^{me} A.	Lund
Möbius, P. C.	Leipzig
*Möbius, M ^{me} M.	Leipzig

Modderman, B.	Amsterdam
Moens, Ir. J. L.	Paris
*Moens, Mme J. L.	Paris
Moffatt, Rev. A.	Glasgow
Morgenstierne, prof. G.	Gothenburg
*Morgenstierne, Mme G.	Gothenburg
Morot, Mme S. A.	Paris
Moscowitz, Mlle M. T.	Heidelberg
Moss, Mlle R.	Oxford
Mougay, I. H.	Liverpool
*Mulder, Mlle H.	Leiden
Naerssen, F. H. van	Voorburg, Pays-Bas
Nagib Yousef	Amsterdam
Naish, J. P.	Bletchley, Angleterre
Nallino, prof. C. A.	Rome
*Nallino, Mlle M.	Rome
Nanking, Université de	Nanking
Nat, dr. J.	Alkmaar
Nell, A.	Candy, Ceylon
Neumann-Tönniessen, Mme dr. H.	Heidelberg
Newberry, P. E.	Ightham, Angleterre
Nicolas, prof. R.	Paris
Nicholson, prof. R. A.	Cambridge
*Nicholson, Mme R. A.	Cambridge
Nielsen, dr. D.	Copenhagen
Nielsen, prof. K.	Oslo
Nikitine, B.	Paris
Noordtzij, prof. dr. A.	Driebergen, Pays-Bas
Nour, prof. Riza	Paris
Nyhoff, W.	La Haye
*O'Byrna, Comtesse L.	Nice
*Obbink, prof. dr. H. Th.	Utrecht
Oppenheim, M. Freiherr von	Berlin
Orientální Ustav v Praze	Prague
Osztern, prof. dr. S. P.	Budapest
Oudenrijn, prof. M. A. van den	Fribourg, Suisse
Palache, prof. dr. J. L.	Amsterdam
*Palache-de Pinto, Mme S.	Amsterdam
Palencia, prof. A. Gonzalez	Madrid
Paret, dr. R.	Heidelberg

Pavolini, S. Exc. P. E.	Rome
Paxton, E. H.	Havant, Angleterre
Pedersen, prof. dr. J.	Copenhague
*Pedersen, Mme J.	Copenhague
Pelliot, prof. P.	Paris
*Pelliot, Mme P.	Paris
Peltenburg, C.	Leiden
Pérès, prof. H.	Alger
Perowne, E. S. H.	Londres
Pertold, prof. O.	Prague
*Pertold, Mme A.	Prague
Pestalozza, Mlle G.	Rome
Pierson, prof. J. L.	Laren, Pays-Bas
*Pierson, Mme L. M.	Laren, Pays-Bas
Plessner, dr. M.	Francfort
Plooij, prof. dr. D.	Amsterdam
*Pont, Mlle S.	Hilversum, Pays-Bas
Pran Nath, dr.	Benares
Préaux, Mlle dr. C.	Bruxelles
Prijohoetomo, Mas	Leiden
Probsthain, A.	Londres
Przyluski, prof. J.	Paris
Quaritch Wales, H. G.	Londres
*Quarles van Ufford, Jkvr. L.	Leiden
Questian, Mlle N.	Liège
Raghuvira, dr.	Lahore
Rahder, prof. dr. J.	Leiden
Ramada, M. H.	Paris
Ranke, prof. dr. H.	Heidelberg
Raphaël, M.	Londres
Rapson, prof. E. J.	Cambridge
Rassers, dr. H. W.	Leiden
Ravn, O. E.	Charlottenlund, Danemark
*Ravn, Mme O. E.	Charlottenlund, Danemark
Rechid Safwet Bey	Stamboul
Reigersberg Versluys, Jhr. Ir. J. C. van	La Haye
Rhys Davids, Mme C. A. F.	Chipstead, Surrey
Richter, F. J. P.	Londres

Roberts, S. G.	Oxford
Robinson, prof. T. H.	Cardiff
Roeder, prof. dr. G.	Hildesheim
Ronkel, prof. dr. Ph. S. van	Leiden
*Ronkel, Mlle C. van	Leiden
Roo de la Faille, P. de	La Haye
*Roon, Mlle G. de	Drumpt, Pays-Bas
Ross, Sir. E. Denison	Londres
*Ross, Lady E. D.	Londres
Rotours, R. des	Viroflay, France
Rudzinskaite-Arcimaviciene, Mme prof. M.	Kowno
Růžicka, prof. dr. R.	Prague
Rijckmans, prof. C.	Louvain
Saha, dr. R. N.	Benares
Said-Ruete, R.	Lucerne
*Said-Ruete, Mme Th.	Lucerne
Sambamoorthy, prof. P.	Madras
Sande Bakhuyzen, A. van de	Leiden
*Sande Bakhuyzen, Mme A. van de	Leiden
Sandford, dr. K. S.	Chicago
*Sandford, Mme K. S.	Chicago
*Sandford, H.	Chicago
San Nicolo, prof. dr. M.	Prague
Sastri, dr. H.	Ootacamund, Inde
Saunders, A. L.	Londres
Saunders, prof. D. Kenneth	Eastbourne, Angleterre
Saxl, prof. dr. F.	Hambourg
Sayce, prof. A. H.	Oxford
Schacht, prof. dr. J.	Freiburg i. Br.
Schaumberger, prof. dr. J.	Gars am Inn, Bavière
Scheftelowitz, prof. dr. J.	Cologne
Scherman, prof. dr. L.	Munich
*Schippers, Mlle A. C.	Amsterdam
Schmidt, prof. P.	Riga
Schneider, prof. N.	Luxembourg
Schoneveld, ds. J.	Kethel, Pays-Bas
Schrader, prof. dr. F. O.	Kiel
Schurhammer, C.	Bonn
Schuurmans, ds. B. M.	La Haye
Seddon, C. N.	Oxford

Seeligman, S.	Amsterdam
Seidl, dr. E.	Munich
Selms, ds. A. van	Hansweert, Pays-Bas
Serrurier, M ^{lle} dr. C.	Leiden
Shabandar, M.	Berlin
Shuttleworth, H. Lee	Londres
*Shuttleworth, M ^{me} H. Lee	Londres
Sidersky, D.	Paris
*Sidersky, M ^{me} D.	Paris
Siegenbeek van Heukelom, M ^{lle} O. C. D.	La Haye
Sirén, prof. O.	Stockholm
Slavic, dr. M.	Ljubljana
Smythe, M ^{me} E. H.	Londres
Snouck Hurgronje, prof. dr. C.	Leiden
*Snouck Hurgronje-Oort, M ^{me} I.	Leiden
Society of Antiquaries London	Londres
Somogyi, dr. J. de	Budapest
Soothill, prof. W. E.	Oxford
Sović, prof. dr. A.	Zagreb
Spatkowa, M ^{lle} V. A.	La Haye
Speijer, M ^{me} Vve J. S.	Leiden
Speiser, prof. E. A.	Philadelphie
Stasiak, prof. S.	Lwów, Pologne
Stein, Sir M. Aurel.	Srinagar
Steindorff, prof. dr. G.	Leipzig
*Stemfoort, M ^{lle} L.	Leiden
*Stephen, M ^{lle}	Londres
Stephens, prof. F. J.	New Haven
Straka, B.	Prague
Stricker, B. H.	Rotterdam
Stutterheim, dr. W. F.	Soerakarta, Java
Sukthankar, dr. V. S.	Poona
Suys S.J., prof. E.	Rome
Sypkens, M ^{lle}	Leiden
Taeschner, prof. dr. F.	Münster
*Taeschner, M ^{me} A.	Münster
Tallqvist, prof. K.	Helsingfors
*Tallqvist, M ^{me}	Helsingfors
Teymour, M.	Le Caire
Thierry, prof. dr. G. J.	Leiden

Thomas, prof. D. W.	Durham, Angleterre
Thomas, prof. F. W.	Oxford
*Thomas, Mme F. W.	Oxford
Till, prof. W.	Vienne
Tisserant, Mgr. E.	Rome
Torki, Mohamed	Tunis
Tschudi, prof. R.	Bâle
*Tschudi, Mme Ch.	Bâle
Tuxen, prof. P.	Copenhague
Vacca, prof. G.	Rome
Vaidya, prof. P. L.	Poona
Vaidya, prof. V. P.	Bombay
Valette, J. de la	Londres
Vallée Poussin, prof. L. de la	Bruxelles
Vargas, prof. Ph. de	Lausanne
Vianna Kelsch, dr. G. de	Quito
Vischer, lic. W.	Bethel, près Bielefeld
Visser, Mlle C. E.	Amsterdam
Visser, H. F. E.	Amsterdam
Visser, Ph. C.	La Haye
*Visser-Hooft, Mme J.	La Haye
Vogel, prof. dr. J. Ph.	Leiden
*Vogel-Strumphler, Mme M.	Leiden
Vogel, ir. J. F. de	La Haye
*Vogel, Mme J. F. de	La Haye
Vollenhoven, prof. C. van	Leiden
Vosmaer, C. J. J. G.	Leiden
Vreese, K. de	Delft, Pays-Bas
Vries, E. H. de	La Haye
*Vries, Mlle H. de	Leiden
Vriezen, Th. C.	La Haye
Wagner, dr. R.	Berlin
*Wagner, Mme J.	Berlin
Walle, B. van de	Bruxelles
*Walree, Mlle E. van	Baarn, Pays-Bas
Ware, J. R.	Peiping
*Weiler, Jkvr. Th. von,	Wassenaar, Pays-Bas
Wenger, prof. dr. L.	Munich
*Wenger, Mme H.	Munich
Wensinck, prof. dr. A. J.	Leiden

*Wensinck-Daubanton, Mme E.	Leiden
Werbrouck, Mlle dr. M.	Bruxelles
Wesendonk, dr. O. von	Oberaudorf am Inn, Bavière
Wessem, Mlle M. van	Bloemendaal, Pays-Bas
Westendorp, dr. H. K.	Amsterdam
*Westendorp, Mme H. K.	Amsterdam
Whitehead, R. B.	Cambridge
*Whitehead, Mme R. B.	Cambridge
Wieder, dr. F. C.	Noordwijk, Pays-Bas
Wiener, prof. L.	Belmont, Mass.
*Wiener, Mme G.	Belmont, Mass.
Wiet, prof. G.	Le Caire
*Wiet, Mme G.	Le Caire
Wilkinson, C. K.	Londres
Willman-Grabowska, Mme prof. H. de. .	Cracovie
Winternitz, prof. dr. M.	Prague
Woolner, prof. A. C.	Lahore
*Woolner, Mme A. C.	Lahore
Wright, dr. R. Ramsay	Oxford
Wijngaarden, dr. W. D. van	Voorschoten, Pays-Bas
Yates, G. A.	Cambridge
Yates Wang	La Haye
Yellin, D.	Jérusalem
IJzerman, dr. J. W.	Wassenaar
Zeitlin, prof. S.	Philadelphie
Zieseniss, dr. A.	Hambourg

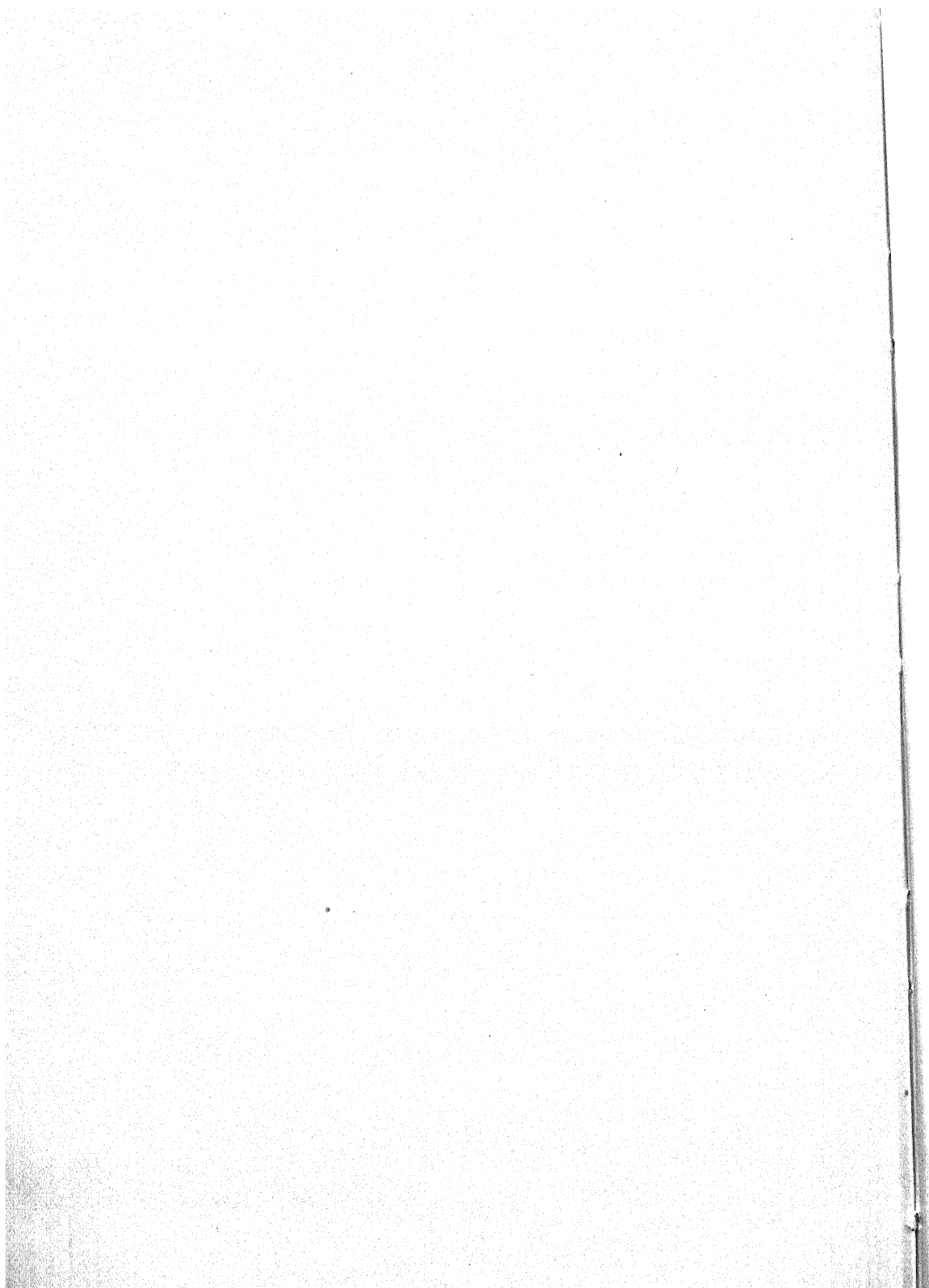
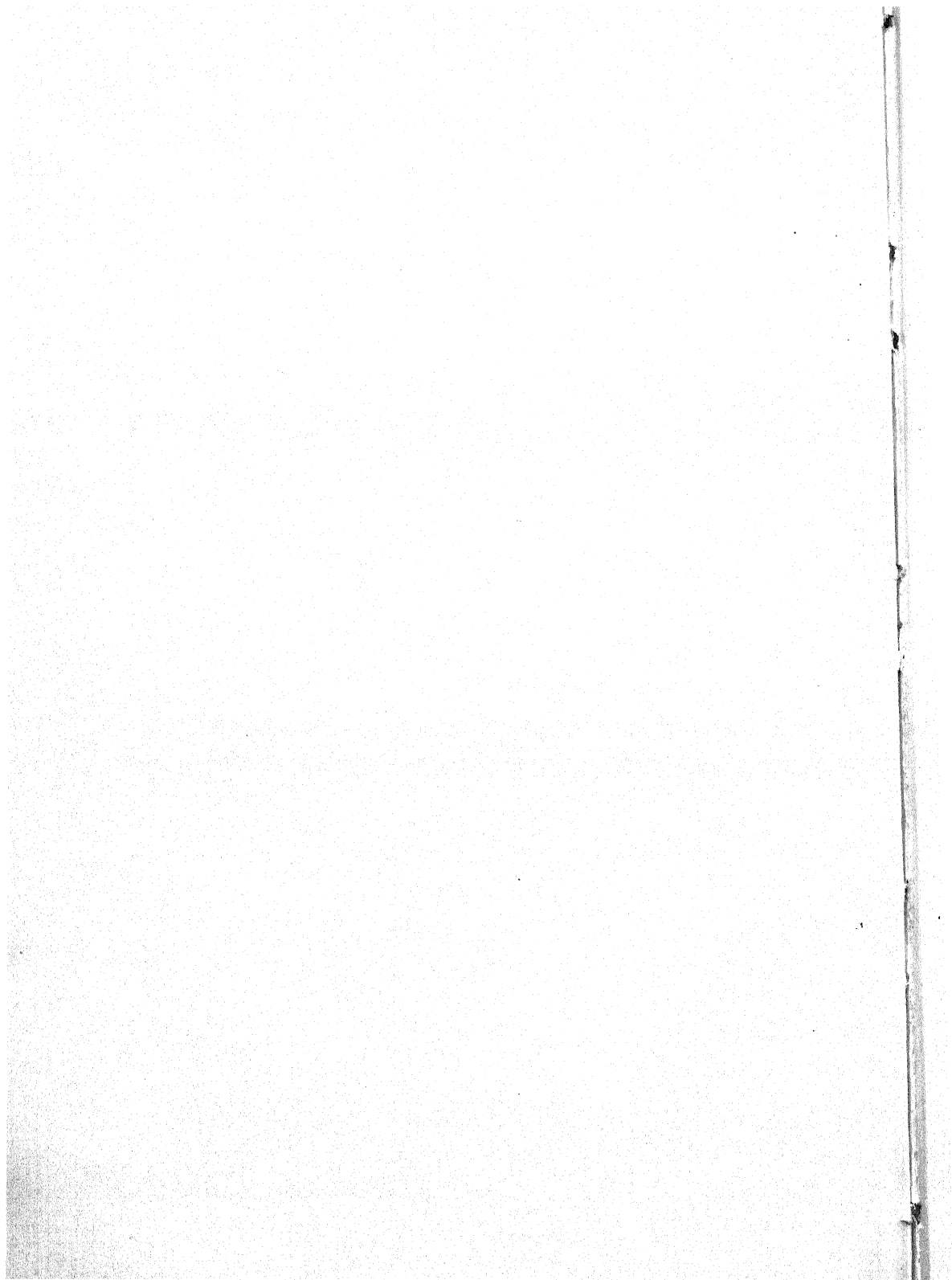


TABLE DES MATIERES.

	Page
Préface	
Direction du Congrès	I
Liste des Délégués	4
Programme Général	16
Séance d'ouverture	16
Séance de clôture	28
Texte des résolutions	29
L'Exposition Orientaliste	33
Livres et autres Publications présentés au Congrès	34
Séances des Sections	39
Section I — Assyriologie	41
Section II — Egyptologie	73
Section III — Asie Antérieure	90
Section IV — Extrême-Orient et Indonésie	120
Section V — Inde	143
Section VI — Langues et Peuples Sémitiques	166
Section VII — Ancien Testament et Judaïsme	182
Section VIII — Islam	209
Section autonome de Papyrologie	245
Liste alphabétique des auteurs de communications scientifiques	249
Statuts des Congrès Internationaux des Orientalistes	252
Liste des Congrès précédents	254
Liste des Membres	255



ADDITIONS ET CORRECTIONS.

- p. 42, *ligne* 22. Changez en:
(Cette communication a paru dans *Studia Orientalia*, IV 3, Helsingforsiae, mars 1932).
ligne 36. „Teil III”; changez en: „Teil II”.
- p. 47, *ligne* 13. Ajoutez après „Crète”: „et dans la Grèce contemporaine”.
- p. 66. Ajoutez après le compte-rendu de la communication de M. J. Jordan:
(L'essentiel du contenu de cette communication se trouvera dans *Abhandlungen der Preussischen Akademie der Wissenschaften*, Jahrg. 1932, Phil.-Hist. Klasse, Nr. 2, sous le titre: *Dritter vorläufiger Bericht über die von der Notgemeinschaft der Deutschen Wissenschaft in Uruk unternommenen Ausgrabungen von Dr. F. Jordan*).
- p. 96, *lignes* 3 et 4. Changez en:
(Cette étude a paru dans la *Revue de Turcologie* fondée par l'auteur à Paris et publiée à Alexandrie, No. 1, février 1932).
- p. 118, *ligne* 2. Changez les mots commençant par „selon lui”, jusqu'à la fin, en:
„selon lui les causatifs sont basés sur le sens intransitif de la racine et par suite ne sont pas des causatifs doubles. La racine désigne originairement le phénomène physique correspondant à la perception.”
- p. 162, Changez, partout dans la communication de M. Fábri, „Ajāṇṭa” en „Ajanṭa”.
- p. 172, *dernière ligne*. Au lieu de „Täfelchen” lisez „Täfelchens”.
- p. 187, *lignes* 19 et 20. Changez en:
(The entire paper has been published in the *Expository Times*, May 1932).
-